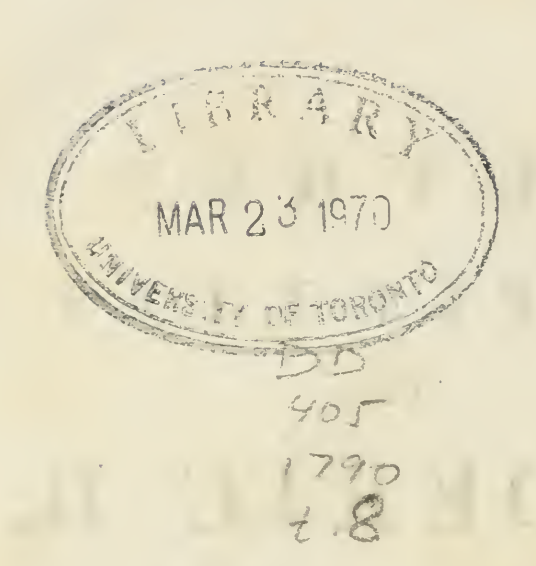

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01168214 3

OEUVRES COMPLETTES DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOME HUITIEME.


LIBRARY
MAR 23 1970
UNIVERSITY OF TORONTO
DD
405
1790
t.8

MELANGES

EN VERS ET EN PROSE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME QUATRIEME.

1790.

ANTI-MACHIAVEL

OU

EXAMEN

DU

PRINCE DE MACHIAVEL.

AVANT-PROPOS

DE L'EXAMEN

DU

PRINCE DE MACHIAVEL.

LE prince de Machiavel eſt en fait de morale ce qu'eſt l'ouvrage de Spinoſa en matière de foi ; Spinoſa ſapait les fondemens de la foi, et ne tendait pas à moins qu'à renverſer l'édifice de la religion ; Machiavel corrompit la politique, et entreprit de détruire les préceptes de la ſaine morale : les erreurs de l'un n'étaient que des erreurs de ſpéculation, celles de l'autre regardaient la pratique. Cependant il s'eſt trouvé que les théologiens ont ſonné le tocſin et crié aux armes contre Spinoſa, qu'on a réfuté ſon ouvrage en forme, et qu'on a défendu la Divinité

contre ſes attaques ; tandis que Machiavel n'a été que harcelé par quelques moraliſtes, et qu'il s'eſt ſoutenu, malgré eux et malgré ſa pernicieuſe morale, ſur la chaire de la politique juſqu'à nos jours.

J'oſe prendre la défenſe de l'humanité contre ce monſtre qui veut la détruire ; j'oſe oppoſer la raiſon et la juſtice au ſophiſme et au crime ; et j'ai haſardé mes réflexions ſur le prince de Machiavel, chapitre par chapitre, afin que l'antidote ſe trouve immédiatement auprès du poiſon.

J'ai toujours regardé le prince de Machiavel comme un des ouvrages les plus dangereux qui ſe ſoient répandus dans le monde ; c'eſt un livre qui doit tomber naturellement entre les mains des princes, et de ceux qui ſe ſentent du goût pour la politique ; il n'eſt que trop facile qu'un jeune homme ambitieux ; dont le cœur et le jugement ne ſont pas aſſez formés pour diſtinguer ſurement le bon du mauvais, ſoit corrompu par des maximes qui flattent ſes paſſions.

Mais s'il eſt mauvais de ſéduire l'innocence d'un particulier, qui n'influe que légèrement ſur les affaires du monde, il l'eſt beaucoup plus de pervertir des princes qui doivent gouverner des peuples, adminiſtrer la juſtice, et en donner l'exemple à leurs ſujets, être par leur bonté, par leur magnanimité et leur miſéricorde, les images vivantes de la Divinité.

Les inondations qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui réduit des villes en cendres, le poiſon de la peſte qui déſole des provinces, ne ſont pas auſſi funeſtes au monde que la dangereuſe morale et les paſſions effrénées des rois : les fléaux céleſtes ne durent qu'un temps, ils ne ravagent que quelques contrées, et ces pertes, quoique douloureuſes, ſe réparent ; mais les crimes des rois font ſouffrir bien long-temps des peuples entiers.

Ainſi que les rois ont le pouvoir de faire du bien lorſqu'ils en ont la volonté, de même dépend-il d'eux de faire du mal lorſqu'ils l'ont réſolu ; et combien n'eſt point déplorable la ſituation des peuples,

lorſqu'ils ont tout à craindre de l'abus du pouvoir ſouverain, lorſque leurs biens ſont en proie à l'avarice du prince, leur liberté à ſes caprices, leur repos à ſon ambition, leur ſureté à ſa perfidie, et leur vie à ſes cruautés ! C'eſt-là le tableau tragique d'un Etat où régnerait un prince comme Machiavel prétend le former.

Je ne dois pas finir cet avant-propos ſans dire un mot à des perſonnes qui croient que Machiavel écrivait plutôt ce que les princes font que ce qu'ils doivent faire ; cette penſée a plu à beaucoup de monde, parce qu'elle eſt ſatirique.

Ceux qui ont prononcé cet arrêt déciſif contre les ſouverains, ont été ſéduits ſans doute par les exemples de quelques mauvais princes, contemporains de Machiavel, cités par l'auteur, et par la vie de quelques tyrans qui ont été l'opprobre de l'humanité. Je prie ces cenſeurs de penſer, que comme la ſéduction du trône eſt très-puiſſante, il faut plus qu'une vertu commune pour y réſiſter, et qu'ainſi il n'eſt point étonnant que dans un ordre auſſi

nombreux que celui des princes, il s'en trouve de mauvais parmi les bons. Parmi les empereurs romains, où l'on compte des Néron, des Caligula, des Tibère, l'univers ſe reſſouvient avec joie des noms conſacrés par les vertus des Titus, des Trajan, et des Antonin.

Il y a donc une injuſtice criante d'attribuer à tout un corps ce qui ne convient qu'à quelques-uns de ſes membres.

On ne devrait conſerver dans l'hiſtoire que les noms des bons princes, et laiſſer mourir à jamais ceux des autres, avec leur indolence, leurs injuſtices et leurs crimes. Les livres d'hiſtoire diminueraient à la vérité de beaucoup, mais l'humanité y profiterait, et l'honneur de vivre dans l'hiſtoire, de voir ſon nom paſſer des ſiècles futurs juſqu'à l'éternité, ne ferait que la récompenſe de la vertu : le livre de Machiavel n'infecterait plus les écoles de politique ; on mépriſerait les contradictions dans leſquelles il eſt toujours avec lui-même ; et le monde

ſe perſuaderait que la véritable politique des rois, fondée uniquement ſur la juſtice, la prudence et la bonté, eſt préférable en tout ſens au ſyſtème découſu et plein d'horreur que Machiavel a eu l'impudence de préſenter au public.

EXAMEN
DU
PRINCE DE MACHIAVEL.

CHAPITRE I.

Combien il y a de ſortes de principautés, et comment on peut y parvenir.

LORSQU'ON veut raiſonner juſte, il faut commencer par approfondir la nature du ſujet dont on veut parler, il faut remonter juſqu'à l'origine des choſes, pour en connaître autant que l'on peut les premiers principes ; il eſt facile alors d'en déduire les progrès, et toutes les conſéquences qui peuvent s'enſuivre. Avant de marquer les différences des Etats, Machiavel aurait dû, ce me ſemble, examiner l'origine des princes, et diſcuter les raiſons qui ont pu engager des hommes libres à ſe donner des maîtres.

Peut-être qu'il n'aurait pas convenu dans un livre où l'on ſe propoſait de dogmatiſer le crime et la tyrannie, de faire mention de ce qui devrait la détruire ; Machiavel aurait eu mauvaiſe grâce de dire que les peuples ont trouvé néceſſaire, pour leur repos et leur conſervation, d'avoir des juges

pour régler leurs différens, des protecteurs pour les maintenir contre leurs ennemis dans la possession de leurs biens, des souverains pour réunir tous leurs différens intérêts en un seul intérêt commun; qu'ils ont d'abord choisi d'entr'eux ceux qu'ils ont cru les plus sages, les plus équitables, les plus désintéressés, les plus humains, les plus vaillans, pour les gouverner.

C'est donc la justice (aurait-on dit) qui doit faire le principal objet d'un souverain; c'est donc le bien des peuples qu'il gouverne, qu'il doit préférer à tout autre intérêt. Que deviennent alors ces idées d'intérêt, de grandeur, d'ambition et de despotisme? il se trouve que le souverain, bien loin d'être le maître absolu des peuples qui sont sous sa domination, n'en est en lui-même que le premier domestique.

Comme je me suis proposé de réfuter en détail ces principes pernicieux, je me réserve d'en parler à mesure que la matière de chaque chapitre m'en fournira l'occasion.

Je dois cependant dire, en général, que ce que j'ai rapporté de l'origine des souverains, rend l'action des usurpateurs plus atroce qu'elle ne le serait en ne considérant simplement que leur violence; puisqu'ils contreviennent entièrement à l'intention des peuples, qui se sont donné des souverains pour qu'ils les protègent, et qui ne se sont soumis qu'à cette condition: au lieu qu'en obéissant à l'usurpateur, ils se sacrifient eux et tous leurs biens pour assouvir l'avarice et tous les caprices d'un tyran. Il n'y a donc que trois manières légitimes de devenir maître d'un pays, ou par succession, ou par l'élec-

tion des peuples qui en ont le pouvoir, ou lorſque par une guerre juſtement entrepriſe on fait la conquête de quelques provinces ſur l'ennemi.

Je prie ceux pour qui je deſtine cet ouvrage, de ne point oublier ces remarques ſur le premier chapitre de Machiavel, puiſqu'elles ſont comme un pivot ſur lequel rouleront toutes mes réflexions ſuivantes.

CHAPITRE II.

Des principautés héréditaires.

Les hommes ont un certain reſpect pour tout ce qui eſt ancien, qui va juſqu'à la ſuperſtition; et quand le droit d'héritage ſe joint à ce pouvoir que l'antiquité a ſur les hommes, il n'y a point de joug plus fort, et qu'on porte plus aiſément. Ainſi je ſuis loin de conteſter à Machiavel ce que tout le monde lui accordera, que les royaumes héréditaires ſont les plus aiſés à gouverner.

J'ajouterai ſeulement que les princes héréditaires ſont fortifiés dans leur poſſeſſion par la liaiſon intime qui eſt entr'eux et les plus puiſſantes familles de l'Etat, dont la plupart ſont redevables de leurs biens ou de leur grandeur à la maiſon ſouveraine, et dont la fortune eſt ſi inſéparable de celle du prince, qu'ils ne peuvent la laiſſer tomber, ſans voir que leur chute en ſerait la ſuite certaine et néceſſaire.

De nos jours, les troupes nombreuſes et les armées puiſſantes que les princes tiennent ſur pied, en paix

comme en guerre, contribuent encore à la fureté des Etats; elles contiennent l'ambition des princes voifins; ce font des épées nues qui tiennent celles des autres dans le fourreau.

Mais ce n'eft pas affez que le prince foit, comme dit Machiavel, *di ordinaria induſtria*, je voudrais encore qu'il fongeât à rendre fon peuple heureux. Un peuple content ne fongera pas à fe révolter; un peuple heureux craint plus de perdre fon prince, qui eft en même temps fon bienfaiteur, que ce fouverain même ne peut appréhender pour la diminution de fa puiffance. Les Hollandais ne fe feraient jamais révoltés contre les Efpagnols, fi la tyrannie des Efpagnols n'était parvenue à un excès fi énorme, que les Hollandais ne pouvaient plus devenir plus malheureux qu'ils ne l'étaient.

Le royaume de Naples, et celui de Sicile, font paffés plus d'une fois des mains des Efpagnols à celles de l'empereur, et de l'empereur aux Efpagnols; la conquête en a toujours été très-facile, parce que l'une et l'autre domination était très-rigoureufe, et que ces peuples efpéraient toujours de trouver des libérateurs dans leurs nouveaux maîtres.

Quelle différence de ces Napolitains aux Lorrains! Lorfqu'ils ont été obligés de changer de domination, toute la Lorraine était en pleurs, ils regrettaient de perdre les rejetons de ces ducs, qui depuis tant de fiècles furent en poffeffion de ce floriffant pays, et parmi lefquels on en compte de fi eftimables par leur bonté, qu'ils mériteraient d'être l'exemple des rois. La mémoire du duc Léopold

était encore ſi chère aux Lorrains, que quand ſa veuve fut obligée de quitter Lunéville, tout le peuple ſe jeta à genoux au-devant du carroſſe, et on arrêta les chevaux à pluſieurs repriſes; on n'entendait que des gémiſſemens, et on ne voyait que des larmes.

CHAPITRE III.

Des principautés mixtes.

Le quinzième ſiècle, où vivait Machiavel, tenait encore à la barbarie: alors on préférait la funeſte gloire des conquérans, et ces actions frappantes qui par leur grandeur impoſent un certain reſpect, à la douceur, à l'équité, à la clémence et à toutes les vertus; à préſent je vois qu'on préfère l'humanité à toutes les qualités d'un conquérant, et l'on n'a plus guère la démence d'encourager par des louanges, des paſſions cruelles, qui cauſent le bouleverſement du monde.

Je demande ce qui peut porter un homme à s'agrandir? et en vertu de quoi il peut former le deſſein d'élever ſa puiſſance ſur la misère et ſur la deſtruction d'autres hommes? et comment il peut croire qu'il ſe rendra illuſtre en ne feſant que des malheureux? Les nouvelles conquêtes d'un ſouverain ne rendent pas les Etats qu'il poſſédait déjà, plus opulens ni plus riches; ſes peuples n'en profitent point, et il s'abuſe s'il s'imagine qu'il en deviendra plus heureux. Combien de princes ont fait par

leurs généraux conquérir des provinces qu'ils ne voient jamais ? Ce ſont alors des conquêtes en quelque façon imaginaires, et qui n'ont que peu de réalité pour les princes qui les ont fait faire ; c'eſt rendre bien des gens malheureux, pour contenter la fantaiſie d'un ſeul homme, qui ſouvent ne mériterait pas ſeulement d'être connu.

Mais ſuppoſons que ce conquérant ſoumette tout le monde à ſa domination ; ce monde bien ſoumis, pourra-t-il le gouverner ? quelque grand prince qu'il ſoit, il n'eſt qu'un être très-borné ; à peine pourra-t-il retenir le nom de ſes provinces, et ſa grandeur ne ſervira qu'à mettre en évidence ſa véritable petiteſſe.

Ce n'eſt point la grandeur du pays que le prince gouverne, qui lui donne de la gloire ; ce ne feront pas quelques lieues de plus de terrain qui le rendront illuſtre ; ſans quoi ceux *qui poſsèdent le plus d'arpens de terre*, *devraient être les plus eſtimés.*

L'erreur de Machiavel ſur la gloire des conquérans pouvait être générale de ſon temps ; mais ſa méchanceté ne l'était pas aſſurément. Il n'y a rien de plus affreux que certains moyens qu'il propoſe pour conſerver des conquêtes ; à les bien examiner, il n'y en aura pas un qui ſoit raiſonnable ou juſte. *On doit*, dit ce méchant homme, *éteindre la race des princes qui régnaient avant votre conquête.* Peut-on lire de pareils préceptes ſans frémir d'horreur et d'indignation ? c'eſt fouler aux pieds tout ce qu'il y a de ſaint et de ſacré dans le monde ; c'eſt ouvrir à l'intérêt le chemin de tous les crimes. Quoi ! ſi un ambitieux s'eſt emparé violemment des Etats

d'un prince, il aura le droit de le faire aſſaſſiner, empoiſonner? Mais ce même conquérant, en agiſſant ainſi, introduit une pratique dans le monde qui ne peut tourner qu'à ſa ruine: un autre plus ambitieux et plus habile que lui, le punira du talion, envahira ſes Etats, et le fera périr avec la même cruauté avec laquelle il fit périr ſon prédéceſſeur. Le ſiècle de Machiavel n'en fournit que trop d'exemples. Ne voit-on pas le pape Alexandre VI près d'être dépoſé pour ſes crimes; ſon abominable bâtard Céſar Borgia dépouillé de tout ce qu'il avait envahi, et mourant miſérablement; Galéas Sforce aſſaſſiné au milieu de l'égliſe de Milan; Louis Sforce l'uſurpateur mort en France dans une cage de fer; les princes d'York et de Lancaſtre ſe détruiſant tour à tour; les empereurs grecs aſſaſſinés les uns par les autres, juſqu'à ce qu'enfin les Turcs profitèrent de leurs crimes, et exterminèrent leur faible puiſſance? ſi aujourd'hui parmi les chrétiens il y a moins de révolutions, c'eſt que les principes de la ſaine morale commencent à être plus répandus: les hommes ont plus cultivé leur eſprit; ils en ſont moins féroces, et peut-être eſt-ce une obligation qu'on a aux gens de lettres qui ont poli l'Europe.

La ſeconde maxime de Machiavel eſt, " que le conquérant doit établir ſa réſidence dans ſes nouveaux Etats;" ceci n'eſt point cruel, et paraît même aſſez bon à quelques égards. Mais l'on doit conſidérer que la plupart des Etats des grands princes ſont ſitués de manière, qu'ils ne peuvent pas trop bien en abandonner le centre ſans que tout l'Etat

s'en reſſente: ils ſont le premier principe d'activité dans ce corps, ainſi ils n'en peuvent quitter le centre, ſans que les extrémités languiſſent.

La troiſième maxime de politique eſt, " qu'il „ faut établir dans les nouvelles conquêtes des colo„ nies, qui ſerviront à en aſſurer la fidélité ".

L'auteur s'appuie ſur la pratique des Romains; mais il ne ſonge pas que ſi les Romains, en établiſſant des colonies, n'avaient pas auſſi envoyé des légions, ils auraient bientôt perdu leurs conquêtes; il ne ſonge pas qu'outre ces colonies et ces légions, les Romains ſavaient encore ſe faire des alliés. Les Romains, dans l'heureux temps de la république, étaient les plus ſages brigands qui aient jamais déſolé la terre; ils conſervaient avec prudence ce qu'ils acquéraient avec injuſtice: mais enfin il arriva à ce peuple ce qui arrive à tout uſurpateur, il fut opprimé à ſon tour.

Examinons à préſent ſi ces colonies, pour l'établiſſement deſquelles Machiavel fait commettre tant d'injuſtices à ſon prince, ſi ces colonies ſont auſſi utiles que l'auteur le dit. Ou vous envoyez dans le pays nouvellement conquis de puiſſantes colonies, ou vous y en envoyez de faibles. Si ces colonies ſont fortes, vous dépeuplez votre Etat conſidérablement, et vous chaſſez un grand nombre de vos nouveaux ſujets, ce qui diminue vos forces. Si vous envoyez des colonies faibles dans ces pays conquis, elles vous en garantiront mal la poſſeſſion; ainſi vous aurez rendu malheureux ceux que vous chaſſez, ſans y profiter beaucoup.

On

On fait donc bien mieux d'envoyer des troupes dans le pays que l'on vient de se soumettre, lesquelles moyennant la discipline et le bon ordre ne pourront point fouler les peuples, ni être à charge aux villes où on les met en garnison. Cette politique est meilleure, mais elle ne pouvait être connue du temps de Machiavel; les souverains n'entretenaient point de grandes armées; ces troupes n'étaient pour la plupart qu'un amas de bandits, qui pour l'ordinaire ne vivaient que de violences et de rapines: on ne connaissait point alors ce que c'était que des troupes continuellement sous le drapeau en temps de paix, des étapes, des casernes, et mille autres arrangemens, qui assurent un État pendant la paix, et contre ses voisins, et même contre les soldats payés pour le défendre.

„ *Un prince doit attirer à lui, et protéger les petits* „ *princes ses voisins, semant la dissention parmi eux,* „ *afin d'élever ou d'abaisser ceux qu'il veut.*" C'est la quatrième maxime de Machiavel; et c'est ainsi qu'en usa Clovis, le premier roi barbare qui se fit chrétien. Il a été imité par quelques princes non moins cruels; mais quelle différence entre ces tyrans et un honnête homme qui serait le médiateur de ces petits princes, qui terminerait leurs différens à l'amiable, qui gagnerait leur confiance par sa probité, et par les marques d'une impartialité entière dans leurs démêlés, et d'un désintéressement parfait pour sa personne! Sa prudence le rendrait le père de ses voisins, et non leur oppresseur; sa grandeur les protégerait, au lieu de les abymer.

Il eſt vrai d'ailleurs que des princes qui ont voulu élever d'autres princes avec violence, ſe ſont abymés eux-mêmes : notre ſiècle en a fourni deux exemples. L'un eſt celui de Charles XII, qui éleva Stanislas ſur le trône de Pologne, et l'autre eſt plus récent. Je conclus donc que l'uſurpateur ne méritera jamais de gloire, que les aſſaſſinats ſeront toujours abhorrés du genre humain, que les princes qui commettent des injuſtices et des violences envers leurs nouveaux ſujets, s'aliéneront tous les eſprits au lieu de les gagner ; qu'il n'eſt pas poſſible de juſtifier le crime, et que tous ceux qui en voudront faire l'apologie, raiſonneront auſſi mal que Machiavel. Tourner l'art du raiſonnement contre le bien de l'humanité, c'eſt ſe bleſſer d'une épée qui ne nous eſt donnée que pour nous défendre.

CHAPITRE IV.

Pourquoi le royaume de Darius ne ſe ſouleva point après la mort d'Alexandre, qui l'avait conquis.

POUR bien juger du génie des nations, il faut les comparer les unes avec les autres. Machiavel fait dans ce chapitre un parallèle des Turcs et des Français, très-différens de coutumes, de mœurs et d'opinions ; il examine les raiſons qui rendent la conquête de ce premier empire difficile à faire, mais aiſée à conſerver ; de même qu'il remarque ce qui peut contribuer à faire ſubjuguer la France ſans

peine, et ce qui la rempliſſant de troubles continuels, menace ſans ceſſe le repos du poſſeſſeur.

L'auteur n'enviſage les choſes que d'un point de vue; il ne s'arrête qu'à la conſtitution des gouvernemens; il paraît croire que la puiſſance de l'empire des Perſes et des Turcs n'était fondée que ſur l'eſclavage général de ces nations, et ſur l'élévation unique d'un ſeul homme qui en eſt le chef; il eſt dans l'idée qu'un deſpotiſme ſans reſtriction, bien établi, eſt le moyen le plus sûr qu'ait un prince pour régner ſans trouble, et pour réſiſter vigoureuſement à ſes ennemis.

Du temps de Machiavel on regardait encore en France les grands et les nobles comme de petits ſouverains, qui partageaient en quelque manière la puiſſance du prince; ce qui donnait lieu aux diviſions, fortifiait les partis, et fomentait de fréquentes révoltes. Je ne ſais cependant ſi le grand-ſeigneur n'eſt pas plutôt expoſé à être détrôné qu'un roi de France. La différence qu'il y a entr'eux, c'eſt qu'un empereur turc eſt ordinairement étranglé par les janiſſaires, et que les rois de France qui ont péri, ont été aſſaſſinés par des moines, ou par des monſtres que des moines avaient formés. Mais Machiavel parle plutôt, dans ce chapitre, de révolutions générales que de cas particuliers; il a deviné à la vérité quelques reſſorts d'une machine très-compoſée, mais il me ſemble qu'il n'a pas examiné les principaux.

La différence des climats, des alimens, et de l'éducation des hommes, établiſſent une différence totale entre leur façon de vivre et de penſer; de-là

vient la différence d'un moine italien, et d'un chinois lettré. Le tempérament d'un anglais profond, mais hypocondre, est tout-à-fait différent du courage orgueilleux d'un espagnol ; et un français se trouve avoir aussi peu de ressemblance avec un hollandais, que la vivacité d'un singe en a avec le flegme d'une tortue.

On a remarqué de tout temps que le génie des peuples orientaux était un esprit de constance pour leurs pratiques et leurs anciennes coutumes, dont ils ne se départent presque jamais. Leur religion, différente de celle des Européens, les oblige encore en quelque façon à ne point favoriser au préjudice de leurs maîtres l'entreprise de ceux qu'ils appellent les infidelles; et à éviter avec soin tout ce qui pourrait porter atteinte à leur religion, et bouleverser leurs gouvernemens. Voilà ce qui chez eux fait la sureté du trône, plutôt que celle du monarque; car ce monarque est souvent détrôné, mais l'empire n'est jamais détruit.

Le génie de la nation française, tout différent de celui des musulmans, fut tout-à-fait, ou du moins en partie, cause des fréquentes révolutions de ce royaume: la légèreté et l'inconstance fait le caractère de cette aimable nation ; les Français sont inquiets, libertins, et très-enclins à s'ennuyer de tout; leur amour pour le changement s'est manifesté jusques dans les choses les plus graves. Il paraît que ces cardinaux haïs et estimés des Français, qui successivement ont gouverné cet empire, ont profité des maximes de Machiavel pour rabaisser les grands, et de la connaissance du génie de la

nation pour détourner ces orages fréquens, dont la légèreté des ſujets menaçait ſans ceſſe les ſouverains.

La politique du cardinal de Richelieu n'avait pour but que d'abaiſſer les grands, pour élever la puiſſance du roi, et pour la faire ſervir de baſe à toutes les parties de l'Etat; il y réuſſit ſi bien, qu'aujourd'hui il ne reſte plus de veſtiges en France de la puiſſance des ſeigneurs et des nobles, et de ce pouvoir dont les rois prétendaient que les grands abuſaient.

Le cardinal Mazarin marcha ſur les traces de Richelieu; il eſſuya beaucoup d'oppoſitions, mais il réuſſit; il dépouilla de plus le parlement de ſes prérogatives, de ſorte que cette compagnie n'eſt aujourd'hui qu'un fantôme, à qui il arrive encore quelquefois de s'imaginer qu'il pourrait bien être un corps, mais qu'on fait ordinairement repentir de cette erreur.

La même politique qui porta les miniſtres à l'établiſſement d'un deſpotiſme abſolu en France, leur enſeigna l'adreſſe d'amuſer la légèreté et l'inconſtance de la nation, pour la rendre moins dangereuſe: mille occupations frivoles, la bagatelle et le plaiſir, donnèrent le change au génie des Français; de ſorte que ces mêmes hommes qui avaient ſi longtemps combattu le grand Céſar, qui ſecouèrent ſi ſouvent le joug ſous les empereurs, qui appelèrent les étrangers à leur ſecours du temps des Valois, qui ſe liguèrent contre Henri IV, qui cabalèrent ſous les minorités; ces Français, dis-je, ne ſont occupés de nos jours qu'à ſuivre le torrent de la

mode, à changer très-soigneusement de goûts, à mépriser aujourd'hui ce qu'ils ont admiré hier, à mettre l'inconstance et la légèreté dans tout ce qui dépend d'eux, à changer de maîtresse, de lieux, d'amusemens et de folie. Ce n'est pas tout; car de puissantes armées, et un très-grand nombre de forteresses, assurent à jamais la possession de ce royaume à ses souverains, et ils n'ont à présent rien à redouter des guerres intestines, non plus que des entreprises de leurs voisins.

CHAPITRE V.

Comment il faut gouverner les villes, ou les principautés, qui se gouvernaient par leurs propres lois avant que d'être conquises.

“Il n'est point, selon Machiavel, de moyen bien „ assuré pour conserver un Etat libre qu'on aura „ conquis, que celui de le détruire.” C'est le moyen le plus sûr pour ne point craindre de révolte. Un anglais eut la démence de se tuer il y a quelques années à Londres; on trouva sur sa table un billet où il justifiait son action, et où il marquait qu'il s'était ôté la vie pour ne jamais devenir malade. Voilà le cas d'un prince qui ruine un Etat pour ne point le perdre. Je ne parle pas d'humanité avec Machiavel, ce serait profaner la vertu; on peut confondre Machiavel par lui-même, par

cet intérêt, l'ame de fon livre, ce dieu de la politique et du crime.

Vous dites, Machiavel, qu'un prince doit détruire un pays libre nouvellement conquis, pour le poffèder plus furement; mais répondez-moi, à quelle fin a-t-il entrepris cette conquête? Vous me direz que c'eft pour augmenter fa puiffance, et pour fe rendre plus formidable. C'eft ce que je voulais entendre, pour vous prouver qu'en fuivant vos maximes il fait tout le contraire; car il lui en coûte beaucoup pour cette conquête, et il ruine enfuite l'unique pays qui pouvait le dédommager de fes pertes. Vous m'avouerez qu'un pays faccagé, dépourvu d'habitans, ne faurait par fa poffeffion rendre un prince puiffant. Je crois qu'un monarque, qui pofféderait les vaftes déferts de la Lybie et du Barca, ne ferait guères redoutable, et qu'un million de panthères, de lions et de crocodiles ne vaut pas un million de fujets, des villes riches, des ports navigables remplis de vaiffeaux, des citoyens induftrieux, des troupes, et tout ce que produit un pays bien peuplé. Tout le monde convient que la force d'un Etat ne confifte point dans l'étendue de fes bornes, mais dans le nombre de fes habitans. Comparez la Hollande avec la Ruffie; vous ne voyez qu'îles marécageufes et ftériles, qui s'élèvent du fein de l'océan; une petite république qui n'a que 48 lieues de long fur 40 de large: mais ce petit corps eft tout nerf; un peuple immenfe l'habite, et ce peuple induftrieux eft très-puiffant et très-riche; il a fecoué le joug de la domination efpagnole, qui était alors la monarchie

la plus formidable de l'Europe. Le commerce de cette république s'étend jufqu'aux extrémités du monde; elle figure immédiatement après les rois; elle peut entretenir en temps de guerre une armée de cinquante mille combattans, fans compter une flotte nombreufe et bien entretenue.

Jetez d'un autre côté les yeux fur la Ruffie; c'eft un pays immenfe qui fe préfente à votre vue, c'eft un monde femblable à l'univers, lorfqu'il fut tiré du chaos. Ce pays eft limitrophe d'un côté de la grande Tartarie et des Indes, d'un autre de la Mer noire et de la Hongrie; fes frontières s'étendent jufqu'à la Pologne, à la Lithuanie, et à la Courlande; la Suède la borne du côté du nord-oueft. La Ruffie peut avoir trois cents milles d'Allemagne de large, fur plus de cinq cents milles de longueur; le pays eft fertile en blés, et fournit toutes les denrées néceffaires à la vie, principalement aux environs de Mofcou, et vers la petite Tartarie; cependant avec tous ces avantages il ne contient tout au plus que quinze millions d'habitans.

Cette nation, qui commence à préfent à figurer en Europe, n'eft guère plus puiffante que la Hollande en troupes de mer et de terre, et lui eft beaucoup inférieure en richeffes et en reffources.

La force d'un Etat ne confifte point dans l'étendue d'un pays, ni dans la poffeffion d'une vafte folitude, ou d'un immenfe défert, mais dans la richeffe des habitans, et dans leur nombre. L'intérêt d'un prince eft donc de peupler un pays, de le rendre floriffant, et non de le dévafter et de le détruire. Si la méchanceté de Machiavel fait hor-

reur, ſon raiſonnement fait pitié, et il aurait mieux fait d'apprendre à bien raiſonner, que d'enſeigner ſa politique monſtrueuſe.

" Un prince doit établir ſa réſidence dans une république nouvellement conquiſe : " c'eſt la troiſième maxime de l'auteur. Elle eſt plus modérée que les autres ; mais j'ai fait voir dans le troiſième chapitre les difficultés qui peuvent s'y oppoſer.

Il me ſemble qu'un prince qui aurait conquis une république, après avoir eu des raiſons juſtes de lui faire la guerre, pourrait ſe contenter de l'avoir punie, et lui rendre enſuite ſa liberté ; peu de perſonnes penſeraient ainſi. Pour ceux qui auraient d'autres ſentimens, ils pourraient s'en conſerver la poſſeſſion, en établiſſant de fortes garniſons dans les principales places de leur nouvelle conquête, et en laiſſant d'ailleurs jouir le peuple de toute ſa liberté.

Inſenſés que nous ſommes, nous voulons tout conquérir, comme ſi nous avions le temps de tout poſſéder, et comme ſi le terme de notre durée n'avait aucune fin ; notre temps paſſe trop vîte, et ſouvent lorſqu'on ne croit travailler que pour ſoi-même, on ne travaille que pour des ſucceſſeurs indignes ou ingrats.

CHAPITRE VI.

Des nouveaux Etats que le prince acquiert par ſa valeur et par ſes propres armes.

Si les hommes étaient ſans paſſions, il ſerait pardonnable à Machiavel de vouloir leur en donner; ce ſerait un nouveau Prométhée qui ravirait le feu céleſte pour animer des automates. Les choſes n'en ſont point là effectivement, car aucun homme n'eſt ſans paſſions. Lorſqu'elles ſont modérées, elles ſont l'ame de la ſociété; mais lorſqu'on leur lâche le frein, elles en ſont la deſtruction.

De tous les ſentimens qui tyranniſent notre ame, il n'en eſt aucun de plus funeſte pour ceux qui en ſentent l'impulſion, de plus contraire à l'humanité, et de plus fatal au repos du monde, qu'une ambition déréglée, qu'un déſir exceſſif de fauſſe gloire.

Un particulier qui a le malheur d'être né avec des diſpoſitions ſemblables, eſt plus miſérable encore que fou. Il eſt inſenſible pour le préſent, et il n'exiſte que dans les temps futurs; rien dans le monde ne peut le ſatisfaire, et l'abſynthe de l'ambition mêle toujours ſon amertume à la douceur de ſes plaiſirs.

Un prince ambitieux eſt plus malheureux qu'un particulier; car ſa folie, étant proportionnée à ſa grandeur, n'en eſt que plus vague, plus indocile, et plus inſatiable. Si les honneurs, ſi la grandeur ſervent d'aliment à la paſſion des particuliers, des

provinces et des royaumes nourrissent l'ambition des monarques; et comme il est plus facile d'obtenir des charges et des emplois que de conquérir des royaumes, les particuliers peuvent encore plutôt se satisfaire que les princes.

Machiavel leur propose les exemples de Moïse, de Cyrus, de Romulus, de Thésée, et d'Hiéron; on pourrait grossir facilement ce catalogue par ceux de quelques auteurs de sectes, comme de Mahomet en Asie, de Mango Kapac en Amérique, d'Odin dans le nord, de tant de sectaires dans tout l'univers: et que les jésuites du Paraguai me permettent de leur offrir ici une petite place, qui ne peut que leur être glorieuse, les mettant au nombre des législateurs.

La mauvaise foi avec laquelle l'auteur use de ces exemples, mérite d'être relevée; il est bon de découvrir toutes les finesses et toutes les ruses de ce séducteur.

Machiavel ne fait voir l'ambition que dans son beau jour (si elle en a un); il ne parle que des ambitieux qui ont été secondés de la fortune; mais il garde un profond silence sur ceux qui ont été les victimes de leurs passions. Cela s'appelle en imposer au monde, et l'on ne saurait disconvenir que Machiavel joue dans ce chapitre le rôle de charlatan du crime.

Pourquoi en parlant du législateur des Juifs, du premier monarque d'Athènes, du conquérant des Mèdes, du fondateur de Rome, de qui les succès répondirent à leurs desseins, Machiavel n'ajoute-t-il point l'exemple de quelques chefs du parti malheu-

reux, pour montrer que ſi l'ambition fait parvenir quelques hommes, elle en perd le plus grand nombre ? N'y a-t-il pas eu un Jean de Leyde, chef des anabaptiſtes, tenaillé, brûlé et pendu dans une cage de fer à Munſter ? Si Cromwel a été heureux, ſon fils n'a-t-il pas été détrôné ? n'a-t-il pas vu porter au gibet le corps exhumé de ſon père ? Trois ou quatre Juifs qui ſe ſont dits Meſſies, n'ont-ils pas péri dans les ſupplices ? et le dernier n'a-t-il pas fini par être valet de cuiſine chez le grand-ſeigneur, après s'être fait muſulman ? Si Pepin détròna ſon roi avec l'approbation du pape, Guiſe le balafré, qui voulait détrôner le ſien avec la même approbation, n'a-t-il pas été aſſaſſiné ? Ne compte-t-on pas plus de trente chefs de ſecte, et plus de mille autres ambitieux, qui ont fini par des morts violentes ?

Il me ſemble d'ailleurs que Machiavel place aſſez inconſidérément Moïſe avec Romulus, Cyrus et Théſée. Ou Moïſe était inſpiré, ou il ne l'était point. S'il ne l'était point, (ce qu'on n'a garde de ſuppoſer) on ne pourrait le regarder alors que comme un impoſteur, qui ſe ſervait de Dieu à peu-près comme les poëtes emploient leurs dieux pour machine quand il leur manque un dénouement. Moïſe était d'ailleurs ſi peu habile, (à raiſonner humainement) qu'il conduiſit le peuple juif pendant 40 années par un chemin qu'ils auraient très-commodément fait en ſix ſemaines ; il avait très-peu profité des lumières des Egyptiens, et il était en ce ſens-là beaucoup inférieur à Romulus, et à

Théſée, et à ces héros. Si Moïſe était inſpiré de Dieu, comme il ſe voit dans tout, on ne peut le regarder que comme l'organe aveugle de la toute-puiſſance divine ; et le conducteur des Juifs était en ce ſens bien inférieur, comme homme, au fondateur de l'Empire romain, au monarque des Perſes et aux héros qui feſaient par leur propre valeur et par leurs propres forces de plus grandes actions, que l'autre n'en feſait avec l'aſſiſtance immédiate de Dieu.

J'avoue en général et ſans prévention qu'il faut beaucoup de génie, de courage, d'adreſſe et de conduite pour égaler les hommes dont nous venons de parler; mais je ne ſais point ſi l'épithète de vertueux leur convient. La valeur et l'adreſſe ſe trouvent également chez les voleurs de grands chemins, et chez les héros; la différence qui eſt entr'eux, c'eſt que le conquérant eſt un voleur illuſtre, et que le voleur ordinaire eſt un faquin obſcur; l'un reçoit des lauriers pour prix de ſes violences, et l'autre la corde.

Il eſt vrai que toutes les fois que l'on voudra introduire des nouveautés dans le monde, il ſe préſentera mille obſtacles à ſurmonter, et qu'un prophète à la tête d'une armée fera plus de proſélytes, que s'il ne combattait qu'avec des argumens.

Il eſt vrai que la religion chrétienne ne ſe ſoutenant que par les diſputes, fut faible et opprimée, et qu'elle ne s'étendit en Europe qu'après avoir répandu beaucoup de ſang; il n'en eſt pas moins vrai que l'on a pu donner cours à des opinions et à des nouveautés avec peu de peine. Que de

religions, que de fectes ont été introduites avec une facilité infinie! Il n'y a rien de plus propre que le fanatifme pour accréditer des nouveautés, et il me femble que Machiavel a parlé d'un ton trop décifif fur cette matière.

Il me refte à faire quelques réflexions fur l'exemple d'Hiéron de Syracufe, que Machiavel propofe à ceux qui s'élèveront par le fecours de leurs amis et de leurs troupes.

Hiéron fe défit de fes amis et de fes foldats, qui l'avaient aidé à l'exécution de fes deffeins; il lia de nouvelles amitiés, et il leva d'autres troupes; je foutiens, en dépit de Machiavel et des ingrats, que la politique d'Hiéron était très-mauvaife, et qu'il y a beaucoup plus de prudence à fe fier à des troupes dont on a expérimenté la valeur, et à des amis dont on a éprouvé la fidélité, qu'à des inconnus defquels on n'eft point affuré. Je laiffe au lecteur à pouffer ce raifonnement plus loin; tous ceux qui abhorrent l'ingratitude, et qui font affez heureux pour connaître l'amitié, ne refteront point à fec fur cette matière.

Je dois cependant avertir le lecteur de faire attention aux fens différens que Machiavel affigne aux mots : qu'on ne s'y trompe pas lorfqu'il dit, *fans l'occafion la vertu s'anéantit*; cela fignifie chez lui que fans des circonftances favorables les fourbes et les téméraires ne fauraient faire ufage de leurs talens; c'eft le chiffre du crime qui peut uniquement expliquer les obfcurités de cet auteur.

Il me femble en général, pour conclure ce chapitre, que la feule occafion où un particulier

peut ſans crime s'élever à la royauté, eſt lorſqu'il eſt né dans un royaume électif, ou lorſqu'il délivre ſa patrie.

Sobieski en Pologne, Guſtave-Vaſa, en Suède, les Antonin à Rome, voilà les héros de ces deux eſpèces; que Céſar Borgia ſoit le modèle des machiavéliſtes, le mien eſt Marc-Aurèle.

CHAPITRE VII.

Des principautés nouvelles, que l'on acquiert par les forces d'autrui, ou par bonheur.

COMPAREZ le prince de M. de Fénélon avec celui de Machiavel, vous verrez dans l'un le caractère d'un honnête homme, de la bonté, de la juſtice, de l'équité, toutes les vertus, en un mot, pouſſées à un degré éminent; il ſemble que ce ſoit de ces intelligences pures, dont on dit que la ſageſſe eſt prépoſée pour veiller au gouvernement du monde; vous verrez dans l'autre la ſcélérateſſe, la fourberie, la perfidie, la trahiſon et tous les crimes: c'eſt un monſtre, en un mot, que l'enfer même aurait peine à produire. Mais s'il ſemble que notre nature ſe rapproche de celle des anges en liſant le Télémaque, il paraît qu'elle s'approche des démons de l'enfer lorſqu'on lit le Prince de Machiavel. Céſar Borgia, duc de Valentinois, eſt le modèle ſur lequel l'auteur forme ſon prince, et qu'il a l'impudence de propoſer pour exemple à ceux qui s'élèvent dans le monde par le ſecours de leurs amis ou

de leurs armes. Il eſt donc très-néceſſaire de connaître quel était Céſar Borgia, afin de ſe former une idée du héros, et de l'auteur qui le célèbre.

Il n'y a aucun crime que Céſar Borgia n'ait commis; il fit aſſaſſiner ſon frère, ſon rival de gloire et d'amour, preſqu'aux yeux de ſa propre ſœur; il fit maſſacrer les Suiſſes du Pape, par vengeance contre quelques Suiſſes qui avaient offenſé ſa mère; il dépouilla des cardinaux et des hommes riches pour aſſouvir ſa cupidité; il enleva la Romagne au duc d'Urbin ſon poſſeſſeur, et fit mettre à mort le cruel Dorco ſon ſous-tyran; il fit aſſaſſiner, par une affreuſe trahiſon, à Sinigaglia, quelques princes dont il croyait la vie contraire à ſes intérêts; il fit noyer une dame vénitienne dont il avait abuſé; mais que de cruautés ne ſe commirent point par ſes ordres? et qui pourrait compter tous ſes crimes? Tel était l'homme que Machiavel préfère à tous les grands génies de ſon temps, et aux héros de l'antiquité, et dont il trouve la vie et les actions dignes de ſervir d'exemple à ceux qu'élève la fortune.

Mais je dois combattre Machiavel dans un plus grand détail, afin que ceux qui penſent comme lui, ne trouvent plus de ſubterfuges, et qu'il ne reſte aucun retranchement à leur méchanceté.

Céſar Borgia fonda le deſſein de ſa grandeur ſur la diſſention des princes d'Italie. Pour uſurper tous les biens de mes voiſins, il faut les affaiblir, et pour les affaiblir, il faut les brouiller: telle eſt la logique des ſcélérats.

Borgia

Borgia voulait s'affurer d'un appui: il fallut donc qu'Alexandre VI accordât difpenfe de mariage à Louis XII, pour qu'il lui prêtât fon fecours. C'eft ainfi que tant de politiques fe font joués du monde, et qu'ils ne penfaient qu'à leurs intérêts, lorfqu'ils paraiffaient le plus attachés à celui du ciel. Si le mariage de Louis XII était de nature à être rompu, le Pape l'aurait dû rompre, fuppofé qu'il en eût le pouvoir; fi ce mariage n'était pas de nature à être rompu, rien n'aurait dû y déterminer le chef de l'Eglife romaine.

Il fallait que Borgia fe fît des créatures. Auffi corrompit-il par des préfens la faction des Urbains. Mais ne cherchons point des crimes à Borgia, et paffons-lui fes corruptions; ne fût-ce que parce qu'elles ont du moins quelque fauffe reffemblance avec les bienfaits. Borgia voulait fe défaire de quelques princes de la maifon d'Urbain, de Vitelotzo, d'Oliveto di Fermo etc., et Machiavel dit qu'il eut la prudence de les faire venir à Sinigaglia, où il les fit périr par trahifon.

Abufer de la bonne foi des hommes, ufer de rufes infames, trahir, fe parjurer, affaffiner, voilà ce que le docteur de la fcélérateffe appelle prudence. Mais je demande s'il y a de la prudence aux hommes à montrer comment on peut manquer de foi, et comment on peut fe parjurer? Si vous renverfez la bonne foi et le ferment, quels feront les garans que vous aurez de la fidélité des hommes? Donnez-vous des exemples de trahifon? craignez d'être trahi: en donnez-vous d'affaffinat? craignez la main de vos difciples.

Borgia établit le cruel Dorco, gouverneur de la Romagne, pour réprimer quelques défordres; Borgia punit avec barbarie en d'autres de moindres vices que les fiens. Le plus violent des ufurpateurs, le plus faux des parjures, le plus cruel des affaffins et des empoifonneurs, condamne aux plus affreux fupplices quelques filous, quelques efprits remuans qui copiaient le caractère de leur nouveau maître en miniature et felon leur petite capacité. Ce roi de Pologne, dont la mort vient de caufer tant de troubles en Europe, agiffait bien plus conféquemment et plus noblement envers fes fujets faxons.

Les lois de Saxe condamnaient tout adultère à avoir la tête tranchée: je n'approfondis point l'origine de cette loi barbare, qui paraît plus convenable à la jaloufie italienne qu'à la patience allemande.

Un malheureux tranfgreffeur de cette loi eft condamné; Augufte devait figner l'arrêt de mort: mais Augufte était fenfible à l'amour et à l'humanité, il donna fa grâce au criminel, et abrogea une loi qui le condamnait tacitement lui-même.

La conduite de ce roi était d'un homme fenfible et humain; Céfar Borgia ne puniffait qu'en tyran féroce. Borgia fait mettre enfuite en pièces le cruel Dorco, qui avait fi parfaitement rempli fes intentions, afin de fe rendre agréable au peuple en puniffant l'organe de fa barbarie. Le poids de la tyrannie ne s'appefantit jamais davantage que lorfque le tyran veut revêtir les dehors de l'innocence, et que l'oppreffion fe fait à l'ombre des lois.

Borgia pouffant la prévoyance jufqu'au-delà de

la mort du pape ſon père, commençait par exterminer tous ceux qu'il avait dépouillés de leurs biens, afin que le nouveau Pape ne pût s'en ſervir contre lui. Voyez la caſcade du crime ; pour fournir aux dépenſes, il faut avoir des biens; pour en avoir, il faut en dépouiller les poſſeſſeurs ; et pour en jouir avec ſureté, il faut les exterminer : raiſonnement des voleurs de grand chemin.

Borgia, pour empoiſonner quelques cardinaux, les prie à ſouper chez ſon père. Le Pape et lui prennent par mégarde d'un breuvage empoiſonné ; Alexandre VI en meurt ; Borgia en réchappe, pour traîner une vie malheureuſe, digne ſalaire d'empoiſonneurs et d'aſſaſſins.

Voilà la prudence, l'habileté et les vertus que Machiavel ne ſaurait ſe laſſer de louer : le fameux évêque de Meaux, le célèbre évêque de Nîmes, l'éloquent panégyriſte de Trajan n'en euſſent pas dit plus pour leur héros, que Machiavel pour Céſar Borgia. Si l'éloge qu'il en fait n'était qu'une ode, ou une figure de rhétorique, on pourrait louer ſa ſubtilité en déteſtant ſon choix; mais c'eſt tout le contraire : c'eſt un traité de politique qui doit paſſer à la poſtérité, c'eſt un ouvrage très-ſérieux, dans lequel Machiavel eſt ſi impudent, que d'accorder des louanges au monſtre le plus abominable que l'enfer ait vomi ſur la terre ; c'eſt s'expoſer de ſang froid à la haine du genre humain.

CHAPITRE VIII.

De ceux qui ſont devenus princes par des crimes.

Je ne me ſers que des propres paroles de Machiavel, pour le confondre. Que pourrais-je dire de lui de plus atroce, ſinon qu'il donne ici des règles pour ceux que leurs crimes élèvent à la grandeur ſuprême ? C'eſt le titre de ce chapitre.

Si Machiavel enſeignait le crime, s'il dogmatiſait la perfidie dans une univerſité de traîtres, il ne ſerait pas étonnant qu'il traitât des matières de cette nature; mais il parle à tous les hommes. Car un auteur qui ſe fait imprimer, ſe communique à l'univers; il s'adreſſe principalement à ceux d'entre les hommes qui doivent être les plus vertueux, puiſqu'ils ſont deſtinés à gouverner les autres. Qu'y a-t-il de plus infame, de plus inſolent, que de leur enſeigner la trahiſon, la perfidie et le meurtre ? Il ſerait plutôt à ſouhaiter, pour le bien des hommes, que des exemples pareils à ceux d'Agathocle, et d'Oliveto di Fermo, que Machiavel ſe fait un plaiſir de citer, fuſſent à jamais ignorés.

La vie d'un Agathocle, ou celle d'un Oliveto di Fermo, ſont capables de développer en un homme que ſon inſtinct porte à la ſcélérateſſe, ce germe dangereux qu'il renferme en ſoi ſans le bien connaître. Combien de jeunes gens qui ſe ſont gâté l'eſprit par la lecture des romans, qui ne voyaient et ne penſaient plus que comme Gandalin

ou Médor ? Il y a quelque chofe d'épidémique dans la façon de penfer, s'il m'eft permis de m'exprimer ainfi, qui fe communique d'un efprit à l'autre. Cet homme extraordinaire, ce roi aventurier, digne de l'ancienne chevalerie, ce héros vagabond, dont toutes les vertus, pouffées à un certain excès, dégénèrent en vices, Charles XII, en un mot, portait depuis fa plus tendre enfance la vie d'Alexandre le grand fur foi ; et bien des perfonnes qui ont connu particulièrement cet Alexandre du nord, affurent que ce fut Quinte-Curce qui ravagea la Pologne, que Stanislas devint roi d'après Abdolonyme, et que la bataille d'Arbelles occafionna la défaite de Pultava.

Me ferait-il permis de defcendre d'un auffi grand exemple à de moindres ? il me femble que lorfqu'il s'agit de l'hiftoire de l'efprit humain, la différence des conditions et des états difparaiffant, les rois ne font que des hommes ; et tous les hommes font égaux : il ne s'agit que des impreffions ou des modifications en général qu'ont produites de certaines caufes extérieures fur l'efprit humain.

Toute l'Angleterre fait ce qui arriva à Londres il y a quelques années ; on y repréfenta une affez médiocre comédie fous le titre des Voleurs et des tours de gueux ; le fujet de cette pièce était l'imitation de quelques tours de fouplesse et de filouterie de voleurs. Il fe trouva que beaucoup de perfonnes s'aperçurent, au fortir de ces repréfentations, de la perte de leurs bagues, de leurs tabatières et de leurs montres ; et l'auteur fe fit fi promptement des difciples, qu'ils pratiquaient fes

leçons dans le parterre même. Ceci prouve assez, ce me semble, combien il est pernicieux de citer de mauvais exemples.

La première réflexion de Machiavel sur Agathocle et sur Fermo roule sur les raisons qui les soutinrent dans leurs petits Etats malgré leurs cruautés. L'auteur l'attribue à ce qu'ils avaient commis ces cruautés à propos : or être prudemment barbare, et exercer la tyrannie conséquemment, signifie, selon ce politique, exécuter tout d'un coup et à la fois toutes les violences et tous les crimes que l'on juge utiles à ses intérêts.

Faites assassiner ceux qui vous sont suspects et dont vous vous méfiez, et ceux qui se déclarent vos ennemis ; mais ne faites point traîner votre vengeance. Machiavel approuve des actions semblables aux vêpres siciliennes, à l'affreux massacre de la St Barthélemi, où il se commit des cruautés qui font frémir l'humanité. Ce monstre ne compte pour rien l'horreur de ces crimes, pourvu qu'on les commette d'une manière qui en impose aux peuples, qui effraie au moment où ils sont récens ; et il en donne pour raison, que les idées s'en évanouissent plus facilement dans le public que celles des cruautés successives et continues des princes : comme s'il n'était pas également mauvais de faire périr mille personnes en un jour, ou de les faire assassiner par intervalles.

Ce n'est pas tout que de confondre l'affreuse morale de Machiavel, il faut encore le convaincre de fausseté et de mauvaise foi.

Il est premièrement faux, comme le rapporte

Machiavel, qu'Agathocle ait joui en paix du fruit de ses crimes ; il a été presque toujours en guerre contre les Carthaginois ; il fut même obligé d'abandonner en Afrique son armée, qui massacra ses enfans après son départ ; et il mourut lui-même d'un breuvage empoisonné que son petit-fils lui fit prendre. Oliveto di Fermo périt par la perfidie de Borgia, digne salaire de ses crimes ; et comme ce fut une année après son usurpation, sa chute paraît si accélérée, qu'elle semble avoir prévenu par sa punition ce que lui préparait la haine publique.

L'exemple d'Oliveto di Fermo ne devait donc point être cité par l'auteur, puisqu'il ne prouve rien. Machiavel voudrait que le crime fût heureux, et il se flatte par-là d'avoir quelque bonne raison de l'accréditer, ou du moins un argument passable à produire.

Mais supposons que le crime puisse se commettre avec sécurité, et qu'un tyran puisse exercer impunément la scélératesse ; quand même il ne craindrait point une mort tragique, il sera également malheureux de se voir l'opprobre du genre humain ; il ne pourra point étouffer ce témoignage intérieur de sa conscience qui dépose contre lui ; il ne pourra point imposer silence à cette voix puissante qui se fait entendre sur les trônes des rois ; il ne pourra point éviter cette funeste mélancolie qui frappera son imagination, qui sera son bourreau en ce monde.

Qu'on lise la vie d'un Denys, d'un Tibère, d'un Néron, d'un Louis XI, d'un tyran Basilowitz etc. ; l'on verra que ces monstres, également

insensés et furieux, finirent de la manière du monde la plus malheureuse. L'homme cruel est d'un tempérament misanthrope et atrabilaire ; si dès son jeune âge il ne combat cette malheureuse disposition de son corps, il ne saurait manquer de devenir aussi furieux qu'insensé. Quand même donc il n'y aurait point de justice sur la terre, et point de Divinité au ciel, il faudrait d'autant plus que les hommes fussent vertueux, puisque la vertu les unit et leur est absolument nécessaire pour leur conservation, et que le crime ne peut que les rendre infortunés et les détruire.

CHAPITRE IX.

De la principauté civile.

Il n'y a point de sentiment plus inséparable de notre être que celui de la liberté; depuis l'homme le plus policé jusqu'au plus barbare, tous en sont pénétrés également ; car comme nous naissons sans chaînes, nous prétendons vivre sans contrainte. C'est cet esprit d'indépendance et de fierté qui a produit tant de grands hommes dans le monde, et qui a donné lieu aux gouvernemens républicains, lesquels établissent une espèce d'égalité entre les hommes, et les rapprochent d'un état naturel.

Machiavel donne en ce chapitre de bonnes maximes de politique à ceux qui s'élèvent à la puissance suprême par le consentement des chefs d'une répu-

blique : voilà prefque le feul cas où il permette d'être honnête homme ; mais malheureufement ce cas n'arrive prefque jamais. L'efprit républicain, jaloux à l'excès de fa liberté, prend ombrage de tout ce qui peut lui donner des entraves, et fe révolte contre la feule idée d'un maître. On connaît dans l'Europe des peuples qui ont fecoué le joug de leurs tyrans, pour jouir de l'indépendance ; mais on n'en connaît point, qui de libres qu'ils étaient, fe foient affujettis à un efclavage volontaire.

Plufieurs républiques font retombées par la fuite des temps fous le defpotifme ; il paraît même que c'eft un malheur inévitable, qui les attend toutes.

Car comment une république réfifterait-elle éternellement à toutes les caufes qui minent fa liberté ? comment pourrait-elle contenir toujours l'ambition des grands qu'elle nourrit dans fon fein ? comment pourrait-elle à la longue veiller fur les féductions et les fourdes pratiques de fes voifins, et fur la corruption de fes membres, tant que l'intérêt fera tout-puiffant chez les hommes ? comment peut-elle efpérer de fortir toujours heureufement des guerres qu'elle aura à foutenir ? comment pourra-t-elle prévenir ces conjonctures fâcheufes pour fa liberté, ces momens critiques et décififs, et ces hafards qui favorifent les corrompus et les audacieux ? fi les troupes font commandées par des chefs lâches et timides, elle deviendra la proie de fes ennemis ; et fi elles ont à leur tête des hommes vaillans et hardis, ils feront dangereux dans la paix, après avoir fervi dans la guerre.

Les républiques fe font prefque toutes élevées de

l'abyme de la tyrannie au comble de la liberté, et elles ſont preſque toutes retombées de cette liberté dans l'eſclavage. Ces mêmes Athéniens qui du temps de Démoſthène outrageaient Philippe de Macédoine, rampèrent devant Alexandre. Ces mêmes Romains qui abhorraient la royauté après l'expulſion des rois, ſouffrirent patiemment au bout de quelques ſiècles toutes les cruautés de leurs empereurs; et ces mêmes Anglais qui mirent à mort Charles I, parce qu'il empiétait ſur leurs droits, plièrent la roideur de leur courage ſous la puiſſance altière de leur protecteur. Ce ne ſont donc point ces républiques qui ſe ſont donné des maîtres par leur choix; mais des hommes entreprenans, aidés de quelques conjonctures favorables, les ont ſoumiſes contre leur volonté.

De même que les hommes naiſſent, vivent un temps, et meurent par maladies ou par l'âge, de même les républiques ſe forment, fleuriſſent quelques ſiècles, et périſſent enfin par l'audace d'un citoyen, ou par les armes de leurs ennemis. Tout a ſon période; tous les empires, et les plus grandes monarchies même n'ont qu'un temps: les républiques ſentent toutes que ce temps arrivera, et elles regardent toute famille trop puiſſante comme le germe de la maladie qui doit leur donner le coup de la mort.

On ne perſuadera jamais à des républicains vraiment libres, de ſe donner un maître, je dis le meilleur maître; car ils vous diront toujours qu'il vaut mieux dépendre des lois que du caprice d'un ſeul homme.

CHAPITRE X.

Comment il faut mesurer les forces de toutes les principautés.

DEPUIS le temps où Machiavel écrivait son Prince politique, le monde est si fort changé, qu'il n'est presque plus reconnaissable. Si quelque habile capitaine de Louis XII paraissait de nos jours, il serait entièrement désorienté; il verrait qu'on fait la guerre avec des armées innombrables, que l'on peut à peine faire subsister en campagne, entretenues pendant la paix comme dans la guerre; au lieu que de son temps, pour frapper les grands coups, et pour exécuter les grandes entreprises, une poignée de monde suffisait, et les troupes étaient congédiées après la guerre finie: au lieu de ces vêtemens de fer, de ces lances, de ces arquebuses à rouet, il trouverait des habits d'ordonnance, des fusils et des baïonnettes, des méthodes nouvelles pour camper, pour assiéger, pour donner bataille, et l'art de faire subsister des troupes, tout aussi nécessaire à présent que le pouvait être autrefois celui de battre l'ennemi.

Mais que ne dirait pas Machiavel lui-même, s'il pouvait voir la nouvelle forme du corps politique de l'Europe, et tant de grands princes qui figurent à présent dans le monde, qui n'y étaient pour rien alors? la puissance des rois solidement établie, la manière de négocier des souverains, et cette balance

qu'établit en Europe l'alliance de quelques princes confidérables, pour s'oppofer aux ambitieux, et qui n'a pour but que le repos du monde?

Toutes ces chofes ont produit un changement fi général et fi univerfel, qu'elles rendent la plupart des maximes de Machiavel inapplicables à notre politique moderne. C'eft ce que fait voir principalement ce chapitre. Je dois en rapporter quelques exemples.

Machiavel fuppofe " qu'un prince dont le pays „ eft étendu, qui avec cela a beaucoup d'argent „ et de troupes, peut fe foutenir par fes propres „ forces, fans l'affiftance d'aucun allié, contre les „ attaques de fes ennemis. "

C'eft ce que j'ofe contredire; je dis même plus, et j'avance qu'un prince, quelque redouté qu'il foit, ne faurait lui feul réfifter à des ennemis puiffans, et qu'il lui faut néceffairement le fecours de quelques alliés. Si le plus formidable, le plus puiffant prince de l'Europe, fi Louis XIV fut fur le point de fuccomber dans la guerre de la fucceffion d'Efpagne, et fi faute d'alliances il ne put prefque plus réfifter à la ligue de tant de rois et de princes qui penfa l'accabler, à plus forte raifon tout fouverain, qui lui eft inférieur, ne peut-il, fans hafarder beaucoup, demeurer ifolé, et privé de fortes alliances.

On dit, et cela fe répète fans beaucoup de réflexion, que les traités font inutiles, puifqu'on n'en remplit prefque jamais tous les points, et qu'on n'eft pas plus fcrupuleux là-deffus dans notre fiècle qu'en tout autre. Je réponds à ceux qui penfent

ainſi, que je ne doute nullement qu'ils ne trouvent des exemples anciens, et même de très-récens, de princes qui n'ont point rempli exactement leurs engagemens ; mais cependant qu'il eſt toujours très-avantageux de faire des traités. Les alliés que vous vous faites, feront autant d'ennemis que vous aurez de moins ; et s'ils ne vous ſont d'aucun ſecours, vous les réduirez toujours certainement à obſerver une exacte neutralité.

Machiavel parle enſuite des *principini*, de ces ſouverains en miniature, qui n'ayant que de petits Etats, ne peuvent point mettre d'armée en campagne. L'auteur appuie beaucoup ſur ce qu'ils doivent fortifier leur capitale, afin de s'y renfermer avec leurs troupes en temps de guerre.

Les princes italiens, dont parle Machiavel, ne ſont proprement que des hermaphrodites de ſouverains, et des particuliers ; ils ne jouent le rôle de grands ſeigneurs qu'avec leurs domeſtiques : ce qu'on pourrait leur conſeiller de meilleur, ſerait, ce me ſemble, de diminuer en quelque choſe l'opinion infinie qu'ils ont de leur grandeur, de la vénération extrême qu'ils ont pour leur ancienne et illuſtre race, et du zèle inviolable qu'ils ont pour leurs armoiries. Les perſonnes ſenſées diſent qu'ils feraient mieux de ne figurer dans le monde que comme des ſeigneurs qui ſont bien à leur aiſe, de quitter une bonne fois les échaſſes ſur leſquelles leur orgueil les monte, de n'entretenir tout au plus qu'une garde ſuffiſante pour chaſſer les voleurs de leur château, en cas qu'il y en eût d'aſſez affamés pour y chercher ſubſiſtance, et de raſer les remparts,

les murailles, et tout ce qui peut donner l'air d'une place forte à leur réſidence.

En voici les raiſons: la plupart des petits princes, et nommément ceux d'Allemagne, ſe ruinent par la dépenſe exceſſive, à proportion de leurs revenus, que leur fait faire l'ivreſſe de leur vaine grandeur; ils s'abyment pour ſoutenir l'honneur de leur maiſon, et ils prennent par vanité le chemin de la misère et de l'hôpital; il n'y a pas juſqu'au cadet du cadet d'une ligne appanagée, qui ne s'imagine être quelque choſe de ſemblable à Louis XIV; il bâtit ſon Verſailles; il a ſes maîtreſſes; il entretient ſes armées.

Il y a actuellement un certain prince, appanagé d'une grande maiſon, qui, par un raffinement de grandeur, entretient exactement à ſon ſervice tous les corps de troupes qui compoſent la maiſon d'un grand roi, et cela ſi fort en diminutif, qu'il faut un microſcope pour apercevoir chacun de ces corps en particulier; ſon armée ſerait peut-être aſſez forte pour repréſenter une bataille ſur le théâtre de Vérone.

J'ai dit en ſecond lieu que les petits princes feſaient mal de fortifier leur réſidence, et la raiſon en eſt toute ſimple; ils ne ſont pas dans le cas de pouvoir être aſſiégés par leurs ſemblables, puiſque des voiſins plus puiſſans qu'eux ſe mêlent d'abord de leur démêlé, et leur offrent une médiation qu'il ne dépend pas d'eux de refuſer: ainſi au lieu de ſang répandu, deux coups de plume terminent leurs petites querelles.

A quoi leur ſerviraient donc leurs fortereſſes?

quand même elles feraient en état de foutenir un fiége de la longueur de celui de Troie contre leurs petits ennemis, elles n'en foutiendraient pas un comme celui de Jérico devant les armées d'un monarque puiffant. Si d'ailleurs de grandes guerres fe font dans leur voifinage, il ne dépend pas d'eux de refter neutres, ou ils font totalement ruinés; et s'ils embraffent le parti d'une des puiffances belligérantes, leur capitale devient la place de guerre de ce prince.

L'idée que Machiavel nous donne des villes impériales d'Allemagne eft toute différente de ce qu'elles font à préfent; un pétard fuffirait, et même un mandement de l'empereur, pour fe rendre maître de ces villes. Elles font toutes mal fortifiées, la plupart avec d'anciennes murailles flanquées en quelques endroits par de groffes tours, et entourées de foffés que des terres écroulées ont prefqu'entièrement comblés. Elles ont peu de troupes, et celles qu'elles entretiennent font mal difciplinées: leurs officiers font, ou le rebut de l'Allemagne pour la plupart, ou de vieilles gens qui ne font plus en état de fervir. Quelques-unes des villes impériales ont une affez bonne artillerie; mais cela ne fuffirait point pour s'oppofer à l'empereur, qui a coutume de leur faire fentir affez fouvent leur faibleffe. En un mot, faire la guerre, livrer des batailles, attaquer ou défendre des forteresfes, eft uniquement l'affaire des grands fouverains; et ceux qui veulent les imiter fans en avoir la puiffance, reffemblent à celui qui contrefefait le bruit du tonnerre et fe croyait Jupiter.

CHAPITRE XI.

Des principautés eccléſiaſtiques.

Je ne vois guères dans l'antiquité de prêtres devenus ſouverains. Il me ſemble que de tous les peuples dont il nous eſt reſté quelque faible connaiſſance, il n'y a que les Juifs qui aient eu une ſuite de pontifes deſpotiques. Il n'eſt pas étonnant que dans la plus ſuperſtitieuſe et la plus ignorante de toutes les nations barbares, ceux qui étaient à la tête de la religion aient enfin uſurpé le maniement des affaires; mais par-tout ailleurs il me ſemble que les prêtres ne ſe mêlaient que de leurs fonctions. Ils ſacrifiaient, ils recevaient un ſalaire, ils avaient quelques prérogatives : mais ils n'inſtruiſaient ni ne gouvernaient, et c'eſt, je crois, parce qu'ils n'avaient ni dogmes pour diviſer les peuples, ni puiſſance pour en abuſer, qu'il n'y eut jamais chez eux aucune guerre de religion.

Lorſque l'Europe dans la décadence de l'Empire romain fut une anarchie de barbares, tout fut diviſé en mille petites ſouverainetés ; beaucoup d'évêques ſe firent princes, et ce fut l'évêque de Rome qui donna l'exemple. Il ſemble que ſous ces gouvernemens eccléſiaſtiques les peuples duſſent vivre aſſez heureux ; car des princes électifs, des princes élevés à la ſouveraineté dans un âge avancé, des princes enfin dont les Etats ſont trop bornés, tels que ceux des eccléſiaſtiques, doivent

ménager

ménager leurs ſujets, ſinon par religion, du moins par politique.

Il eſt certain cependant qu'aucun pays ne fourmille plus de mendians que ceux des prêtres; c'eſt-là qu'on peut voir un tableau touchant de toutes les misères humaines; non pas de ces pauvres que la libéralité et les aumônes des ſouverains y attirent, de ces inſectes qui s'attachent aux riches et qui rampent à la ſuite de l'opulence; mais de ces gueux faméliques, que la charité de leur ſouverain prive du néceſſaire, pour prévenir la corruption et les abus que le peuple a coutume de faire de la ſuperfluité.

Ce ſont ſans doute les lois de Sparte, où l'argent était défendu, ſur leſquelles ſe fondent les principes de la plupart de ces gouvernemens eccléſiaſtiques; à la différence près, que les prélats ſe réſervent l'uſage des biens dont les ſujets ſont privés. Heureux, diſent-ils, ſont les pauvres, car ils hériteront le royaume des cieux; et comme ils veulent que tout le monde ſe ſauve, ils ont ſoin de rendre tout le monde indigent.

Rien ne devrait être plus édifiant que l'hiſtoire des chefs de l'égliſe et des vicaires de Jéſus-Chriſt; on ſe perſuade d'y trouver des exemples de mœurs irréprochables et ſaintes; cependant c'eſt tout le contraire, ce ne ſont que des obſcénités, des abominations, et des ſources de ſcandale; et l'on ne ſaurait lire la vie des papes ſans déteſter plus d'une fois leurs cruautés et leurs perfidies.

On y voit en gros leur ambition appliquée à augmenter leur puiſſance temporelle et ſpirituelle,

leur avarice occupée à faire paſſer la ſubſtance des peuples dans leurs familles, pour enrichir leurs neveux, leurs maîtreſſes, ou leurs bâtards.

Ceux qui réfléchiſſent peu, trouvent ſingulier que les peuples ſouffrent avec tant de docilité et de patience l'oppreſſion de cette eſpèce de ſouverains, qu'ils n'ouvrent point les yeux ſur les vices et ſur les excès des eccléſiaſtiques, et qu'ils endurent d'un front tondu ce qu'ils ne ſouffriraient point d'un front couronné de lauriers. Ce phénomène paraît moins étrange à ceux qui connaiſſent le pouvoir de la ſuperſtition ſur les idiots, et du fanatiſme ſur l'eſprit humain; ils ſavent que la religion eſt une ancienne machine, qui ne s'uſera jamais, dont on s'eſt ſervi de tout temps pour s'aſſurer de la fidélité des peuples, et pour mettre un frein à l'indocilité de la raiſon humaine; ils ſavent que l'erreur peut aveugler les hommes les plus pénétrans, et qu'il n'y a rien de plus triomphant que la politique de ceux qui mettent le ciel et l'enfer, Dieu et les damnés en œuvre pour parvenir à leurs deſſeins. Tant il eſt vrai que la religion même, cette ſource la plus pure de tous nos biens, devient ſouvent, par un trop déplorable abus, l'origine et le principe de nos maux.

L'auteur remarque très-judicieuſement ce qui contribua le plus à l'élévation du ſaint ſiége. Il en attribue la raiſon principale à l'habile conduite d'Alexandre VI, de ce pontife qui pouſſait la cruauté et l'ambition à un excès énorme, et qui ne connaiſſait de juſtice que ſon intérêt. Or, s'il eſt vrai qu'un des plus méchans hommes qui ait

jamais porté la tiare, ſoit celui qui ait le plus affermi la puiſſance papale, que doit-on penſer des héros de Machiavel?

L'éloge de Léon X fait la concluſion de ce chapitre. L'ambition, les débauches et l'irréligion de ce pape ſont aſſez connues. Machiavel ne le loue pas préciſément par ces qualités-là, mais il lui fait ſa cour: de tels princes méritaient de tels courtiſans. S'il ne louait Léon X que comme un prince magnifique et reſtaurateur des arts, il aurait raiſon; mais il le loue comme politique.

CHAPITRE XII.

Combien il y a de ſortes de milices, et ce que vaut la ſoldateſque mercenaire.

TOUT eſt varié dans l'univers: les tempéramens des hommes ſont différens; et la nature établit la même variété, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, dans le tempérament des Etats. J'entends en général par le tempérament d'un Etat, ſa ſituation, ſon étendue, le nombre, le génie de ſes peuples, ſon commerce, ſes coutumes, ſes lois, ſon fort, ſon faible, ſes richeſſes et ſes reſſources.

Cette différence de gouvernement eſt très-ſenſible, et elle eſt infinie, lorſque l'on veut deſcendre juſques dans les détails; et de même que les médecins ne poſsèdent aucun ſecret qui convienne à toutes les maladies et à toutes les complexions, de

même les politiques ne ſauraient-ils preſcrire des règles générales, dont l'application ſoit à l'uſage de toutes les formes de gouvernement.

Cette réflexion me conduit à examiner le ſentiment de Machiavel ſur les troupes étrangères et mercenaires. L'auteur en rejette entièrement l'uſage, s'appuyant ſur des exemples par leſquels il prétend prouver que ces troupes ont été plus préjudiciables aux Etats qui s'en ſont ſervis, qu'elles ne leur ont été avantageuſes.

Il eſt sûr, et l'expérience a fait voir en général, que les meilleures troupes d'un Etat ſont les nationales. On pourrait appuyer ce ſentiment par les exemples de la valeureuſe réſiſtance de Léonidas aux Thermòpyles, et ſur-tout par les progrès étonnans de l'Empire romain et des Arabes. Cette maxime de Machiavel peut donc convenir à tous les peuples aſſez riches d'habitans pour pouvoir fournir un nombre ſuffiſant de ſoldats pour leur défenſe. Je ſuis perſuadé, comme l'auteur, que l'Etat eſt mal ſervi par des mercenaires, et que la fidélité et le courage des ſoldats établis dans le pays, les ſurpaſſe de beaucoup. Il eſt principalement dangereux de laiſſer languir ſes ſujets dans l'inaction, et de les laiſſer s'efféminer par la molleſſe, dans le temps que les fatigues de la guerre et les combats aguerriſſent leurs voiſins.

On a remarqué plus d'une fois, que les Etats qui ſortaient des guerres civiles, ont été infiniment ſupérieurs à leurs ennemis, parce que tout eſt ſoldat dans une guerre civile, que le mérite s'y diſtingue indépendamment de la faveur, que tous les talens

s'y développent, et que les hommes y prennent l'habitude de déployer ce qu'ils ont d'art et de courage.

Cependant il y a des cas qui ſemblent demander exception de cette règle. Si des royaumes ou des empires ne produiſent pas une auſſi grande multitude d'hommes qu'il en faut pour les armées, et qu'en conſume la guerre, la néceſſité oblige de recourir aux mercenaires, comme à l'unique moyen de ſuppléer aux défauts de l'Etat.

On trouve alors des expédiens qui lèvent la plupart des difficultés, et, ce que Machiavel trouve de vicieux dans cette eſpèce de milice, on mêle ſoigneuſement les étrangers avec les nationaux, pour les empêcher de faire bande à part, et pour les façonner à la même diſcipline et à la même fidélité; l'on donne ſa principale attention à ce que le nombre des étrangers n'excède point le nombre des nationaux.

Il y a un roi du nord, dont l'armée eſt compoſée de cette ſorte de mixtes, et qui n'en eſt pas moins puiſſant ni moins formidable. La plupart des troupes européennes ſont compoſées de nationaux et de mercenaires; ceux qui cultivent les terres, ceux qui habitent les villes, moyennant une certaine taxe qu'ils payent pour l'entretien des troupes qui doivent les défendre, ne vont plus à la guerre. Les ſoldats ne ſont compoſés que de la plus vile partie des peuples, de fainéans qui aiment mieux l'oiſiveté que le travail, de débauchés qui cherchent dans les troupes la licence et l'impunité, de jeunes écervelés indociles à leurs parens, qui s'enrôlent

par légèreté : tous ceux-là ont auſſi peu d'inclination et d'attachement pour leur maître que les étrangers. Que ces troupes ſont différentes de ces Romains qui conquirent le monde ! Ces déſertions, ſi fréquentes de nos jours dans toutes les armées, étaient quelque choſe d'inconnu chez les Romains ; ces hommes, qui combattaient pour leur famille, pour leurs pénates, pour la bourgeoiſie romaine, et pour tout ce qu'ils avaient de plus cher dans cette vie, ne penſaient pas à trahir tant d'intérêts à la fois par une lâche déſertion.

Ce qui fait la ſureté des grands princes de l'Europe, c'eſt que leurs troupes ſont à peu-près ſemblables, et qu'ils n'ont de ce côté-là aucun avantage les uns ſur les autres. Il n'y a que les troupes ſuédoiſes qui ſoient bourgeois, payſans, et ſoldats en même temps ; mais auſſi lorſqu'ils ſont en campagne, preſque perſonne ne reſte dans l'intérieur du pays pour labourer la terre. Ainſi leur puiſſance n'eſt aucunement formidable, puiſqu'ils ne peuvent rien à la longue ſans ſe ruiner eux-mêmes plus que leurs ennemis.

Voilà pour les mercenaires. Quant à la manière dont un grand prince doit faire la guerre, je me range entièrement du ſentiment de Machiavel. Effectivement un grand prince doit prendre ſur lui la conduite de ſes troupes, reſter dans ſon armée comme dans ſa réſidence ; ſon intérêt, ſon devoir, ſa gloire, tout l'y engage ; comme il eſt le chef de la juſtice diſtributive, il eſt également le protecteur et le défenſeur de ſes peuples ; il doit regarder la défenſe de ſes ſujets comme un des

objets les plus importans de ſon miniſtère, qu'il doit par cette raiſon ne confier qu'à lui-même.

Son intérêt ſemble requérir néceſſairement qu'il ſe trouve en perſonne à ſon armée, puiſque tous les ordres émanent de ſa perſonne, et qu'alors le conſeil et l'exécution ſe ſuivent avec une rapidité extrême. Sa préſence met fin d'ailleurs à la méſintelligence des généraux, ſi funeſte aux armées, et ſi préjudiciable aux intérêts du maître; elle met plus d'ordre dans ce qui regarde les magaſins, les munitions et les proviſions de guerre, ſans leſquelles un Céſar à la tête de cent mille combattans ne fera jamais rien.

Comme c'eſt le prince qui fait livrer les batailles, il ſemble que ce ſerait auſſi à lui d'en diriger l'exécution, et de communiquer par ſa préſence l'eſprit de valeur et d'aſſurance à ſes troupes; il n'eſt à leur tête que pour donner l'exemple.

Mais, dira-t-on, tout le monde n'eſt pas né ſoldat, et beaucoup de princes n'ont ni le talent, ni l'expérience, ni le courage néceſſaires pour commander une armée. Cela eſt vrai, je l'avoue; cependant cette objection ne doit pas m'embarraſſer beaucoup; car il ſe trouve toujours des généraux aſſez entendus dans une armée, et le prince n'a qu'à ſuivre leurs conſeils; la guerre s'en fera toujours mieux que lorſque le général eſt ſous la tutelle du miniſtère, qui n'étant point à l'armée, ne peut juger des choſes, et met ſouvent le plus habile général hors d'état de donner des marques de ſa capacité.

Je finirai ce chapitre, après avoir relevé une

phrafe de Machiavel qui m'a paru très-fingulière. " Les Vénitiens, dit-il, fe défiant du duc de „ Carmagnole, qui commandait leurs troupes, „ furent obligés de le faire fortir de ce monde. "

Je n'entends point, je l'avoue, ce que c'eft que d'être obligé de faire fortir quelqu'un de ce monde, à moins que ce ne foit le trahir, l'empoifonner, l'affaffiner. C'eft ainfi que le docteur du crime croit rendre innocentes les actions les plus noires et les plus coupables, en adouciffant les termes.

Les Grecs avaient coutume de fe fervir de périphrafes lorfqu'ils parlaient de la mort, parce qu'ils ne pouvaient pas foutenir fans une fecrète horreur tout ce que le trépas a d'épouvantable. Machiavel périphrafe les crimes, parce que fon cœur révolté contre fon efprit ne faurait digérer toute crue l'exécrable morale qu'il enfeigne.

Quelle trifte fituation lorfqu'on rougit de fe montrer à d'autres tel que l'on eft, et lorfqu'on fuit le moment de s'examiner foi-même !

CHAPITRE XIII.

Des troupes auxiliaires, mixtes, et propres.

MACHIAVEL pouffe l'hyperbole à un point extrême, en foutenant qu'un prince prudent aimerait mieux périr avec fes propres troupes, que de vaincre avec des fecours étrangers.

Je penſe qu'un homme en danger de ſe noyer ne prêterait pas l'oreille aux diſcours de ceux qui lui diraient qu'il ſerait indigne de lui de devoir la vie à d'autres qu'à lui-même, et qu'ainſi il devrait plutôt périr que d'embraſſer la corde ou le bâton que d'autres lui tendent pour le ſauver. L'expérience nous fait voir que le premier ſoin des hommes eſt celui de leur conſervation, et le ſecond celui de leur bien-être; ce qui détruit entièrement le paralogiſme emphatique de l'auteur.

En approfondiſſant cette maxime de Machiavel, on trouvera peut-être que ce n'eſt qu'une jalouſie extrême qu'il ſuffira d'inſpirer aux princes: c'eſt cependant la jalouſie de ces mêmes princes envers leurs généraux, ou envers des auxiliaires qu'ils ne voulaient pas attendre, crainte de partager leur gloire, qui de tout temps fut très-préjudiciable à leurs intérêts. Une infinité de batailles ont été perdues par cette raiſon, et de petites jalouſies ont ſouvent fait plus de tort aux princes, que le nombre ſupérieur et les avantages de leurs ennemis.

Un prince ne doit pas, ſans doute, faire la guerre uniquement avec des troupes auxiliaires; mais il doit être auxiliaire lui-même, et ſe mettre en état de donner autant de ſecours qu'il en reçoit. Voilà ce que dicte la prudence: mets-toi en état de ne craindre ni tes ennemis ni tes amis, mais quand tu as fait un traité, il faut y être fidelle. Tant que l'Empire, l'Angleterre et la Hollande ont été de concert contre Louis XIV, tant que le prince Eugène et Marlborough ont été bien unis, ils ont été vainqueurs; mais dès l'inſtant que

l'Angleterre a abandonné ſes alliés, Louis XIV s'eſt relevé.

Les puiſſances qui peuvent ſe paſſer de troupes mixtes ou auxiliaires, font bien de les exclure de leurs armées ; mais comme peu de princes de l'Europe ſont dans une pareille ſituation, je crois qu'ils ne riſquent rien avec les auxiliaires, tant que le nombre des nationaux leur eſt ſupérieur.

Machiavel n'écrivait que pour de petits princes, et j'avoue que je ne vois guère en lui que de petites idées ; il n'a rien de grand ni de vrai, parce qu'il n'eſt pas honnête homme.

Qui ne fait la guerre que pour autrui n'eſt que faible ; qui la fait conjointement avec autrui eſt très-fort.

Sans parler de la guerre de 1701, des alliés contre la France, l'entrepriſe par laquelle trois rois du nord dépouillèrent Charles XII d'une partie de ſes Etats d'Allemagne, fut exécutée pareillement avec des troupes de différens maîtres, réunis par des alliances ; et la guerre de l'année 1734, que la France commença ſous prétexte de ſoutenir les droits de ce roi de Pologne toujours élu et toujours détrôné, fut faite par les Français et les Eſpagnols joints aux Savoyards.

Que reſte-t-il à Machiavel après tant d'exemples, et à quoi ſe réduit l'allégorie des armes de Saül, que David refuſa à cauſe de leur peſanteur, lorſqu'il devait combattre Goliath ? Ce n'eſt que de la crême fouettée. J'avoue que les auxiliaires incommodent quelquefois les princes ; mais je

demande ſi l'on ne s'incommode pas volontiers, lorſqu'on y gagne des villes et des provinces?

Au ſujet de ces auxiliaires, il cherche à jeter ſon venin ſur les Suiſſes qui ſont au ſervice de France. Je dois dire un petit mot ſur le ſujet de ces braves troupes; car il eſt indubitable que les Français ont gagné plus d'une bataille par leur ſecours, qu'ils ont rendu des ſervices ſignalés à cet empire, et que ſi la France congédiait les Suiſſes et les Allemands qui ſervent dans ſon infanterie, ſes armées ſeraient beaucoup moins redoutables qu'elles ne le ſont à préſent.

Voilà pour les erreurs de jugement: voyons à préſent celles de morale. Les mauvais exemples que Machiavel propoſe aux princes, ſont de ces méchancetés qu'on ne ſaurait lui paſſer. Il allègue dans ce chapitre Hiéron de Syracuſe qui, conſidérant que ſes troupes auxiliaires étaient egalement dangereuſes à garder, ou à congédier, les fit toutes tailler en pièces. Des faits pareils révoltent, lorſqu'on les trouve dans l'hiſtoire; mais on ſe ſent indigné de les voir rapportés dans un livre qui doit être fait pour l'inſtruction des princes.

La cruauté et la barbarie ſont ſouvent fatales aux particuliers; ainſi ils en ont horreur pour la plupart; mais les princes, que la providence a placés ſi loin des deſtinées vulgaires, en ont d'autant moins d'averſion, qu'ils ne les ont pas à craindre: ce ſerait donc à tous ceux qui doivent gouverner les hommes que l'on devrait inculquer le plus d'éloignement pour tous les abus qu'ils peuvent faire d'une puiſſance illimitée.

CHAPITRE XIV.

Inſtruction pour le prince concernant la milice.

Il y a une eſpèce de pédanterie commune à tous les métiers, qui ne vient que de l'avarice et de l'intempérance de ceux qui les pratiquent. Un ſoldat eſt pédant lorſqu'il s'attache trop à la minutie, ou lorſqu'il eſt fanfaron et qu'il donne dans le donquichotiſme.

L'enthouſiaſme de Machiavel expoſe ici ſon prince à être ridicule; il exagère ſi fort la matière, qu'il veut que ſon prince ne ſoit uniquement que ſoldat; il en fait un Don Quichotte complet, qui n'a l'imagination remplie que de champs de bataille, de retranchemens, de la manière d'inveſtir des places, de faire des lignes et des attaques.

Mais un prince ne remplit que la moitié de ſa vocation, s'il ne s'applique qu'au métier de la guerre: il eſt évidemment faux qu'il ne doit être que ſoldat; et l'on peut ſe ſouvenir de ce que j'ai dit ſur l'origine des princes au premier chapitre de cet ouvrage. Ils ſont juges d'inſtitution, et s'ils ſont généraux, c'eſt un acceſſoire. Le prince de Machiavel eſt comme les dieux d'Homère, que l'on dépeignait très-robuſtes et puiſſans, mais jamais équitables. Cet auteur ignore juſqu'au catéchiſme de la juſtice, il ne connaît que l'intérêt et la violence.

L'auteur ne repréſente jamais que de petites idées ; ſon génie redreſſé n'embraſſe que des ſujets propres pour la politique des petits princes. Rien de plus faible que les raiſons dont il ſe ſert pour recommander la chaſſe aux princes ; il eſt dans l'opinion que les princes apprendront par ce moyen à connaître les ſituations et les paſſages de leur pays.

Si un roi de France, ſi un empereur prétendait acquérir de cette manière la connaiſſance de ſes Etats, il leur faudrait autant de temps dans le cours de leur chaſſe, qu'en emploie tout l'univers dans la grande révolution des aſtres.

Qu'on me permette d'entrer, à l'occaſion de la chaſſe, dans un plus grand détail ſur une matière qui ſera comme une eſpèce de digreſſion. Puiſque ce plaiſir eſt la paſſion preſque générale des nobles, des grands ſeigneurs et des rois, ſur-tout en Allemagne, il me ſemble qu'elle mérite quelque diſcuſſion.

La chaſſe eſt un de ces plaiſirs ſenſuels qui agitent beaucoup le corps et qui ne diſent rien à l'eſprit ; c'eſt un déſir ardent de pourſuivre quelque bête, et une ſatisfaction cruelle de la tuer ; c'eſt un amuſement qui rend le corps robuſte et diſpos, et qui laiſſe l'eſprit en friche et ſans culture.

Les chaſſeurs me reprocheront ſans doute que je prends les choſes ſur un ton trop ſérieux, que je fais le critique ſévère, et que je ſuis dans le cas des prêtres qui, ayant le privilége de parler ſeuls dans les chaires, ont la facilité de prononcer tout ce que bon leur ſemble, ſans appréhender d'oppoſition.

Je ne me prévaudrai point de cet avantage ;

j'alléguerai de bonne foi les raifons fpécieufes qu'allèguent les amateurs de la chaffe. Ils me diront d'abord que la chaffe eft le plaifir le plus noble et le plus ancien des hommes ; que des patriarches, et même beaucoup de grands hommes, ont été chaffeurs ; et qu'en chaffant, les hommes continuent à exercer fur les bêtes ce même droit que Dieu daigna lui-même donner à Adam.

Mais ce qui eft vieux n'en eft pas meilleur, fur-tout quand il eft outré. De grands hommes ont été paffionnés pour la chaffe, je l'avoue ; ils ont eu leurs défauts comme leurs faibleffes : imitons ce qu'ils ont eu de grand, et ne copions point leurs petiteffes.

Les patriarches ont chaffé, c'eft une vérité; j'avoue encore qu'ils ont époufé leurs fœurs, que la polygamie était en ufage de leur temps : mais ces bons patriarches en chaffant ainfi, fe reffentirent des fiècles barbares dans lefquels ils vivaient ; ils étaient très-groffiers et très-ignorans ; c'étaient des gens oififs, qui ne fachant point s'occuper, et pour tuer le temps qui leur paraiffait toujours trop long, promenaient leurs ennuis à la chaffe ; ils perdaient dans les bois, à la pourfuite des bêtes, les momens qu'ils n'avaient ni la capacité ni l'efprit de paffer en compagnie de perfonnes raifonnables.

Je demande fi ce font des exemples à imiter ? fi la groffièreté doit inftruire la politeffe ? ou fi ce n'eft pas plutôt aux fiècles éclairés à fervir de modèle aux autres ?

Qu'Adam ait reçu l'empire fur les bêtes, ou non, c'eft ce que je ne recherche pas ; mais je fais bien

que nous ſommes plus cruels et plus rapaces que les bêtes mêmes, et que nous uſons très-tyranniquement de ce prétendu empire. Si quelque choſe devait nous donner de l'avantage ſur les animaux, c'eſt aſſurément notre raiſon; et ceux pour l'ordinaire qui ſont profeſſion de la chaſſe, n'ont leur cervelle meublée que de chevaux, de chiens et de toute ſorte d'animaux. Ils ſont quelquefois très-groſſiers, et il eſt à craindre qu'ils ne deviennent auſſi inhumains envers les hommes, qu'ils le ſont à l'égard des bêtes; ou que du moins la cruelle coutume de faire ſouffrir avec indifférence ne les rende moins compatiſſans à l'égard de leurs ſemblables. Eſt-ce là ce plaiſir dont on nous vante tant la nobleſſe? eſt-ce là cette occupation ſi digne d'un être penſant? On m'objectera que la chaſſe eſt ſalutaire à la ſanté, que l'expérience a fait voir que ceux qui chaſſent deviennent vieux, que c'eſt un plaiſir innocent et qui convient aux grands ſeigneurs, puiſqu'il étale leur magnificence, puiſqu'il diſſipe leurs chagrins, et qu'en temps de paix il leur préſente les images de la guerre.

Je ſuis bien éloigné de condamner un exercice modéré; mais qu'on y prenne garde, l'exercice n'eſt néceſſaire qu'aux intempérans. Il n'y a point de prince qui ait vécu plus long-temps que le cardinal de Fleuri, ou le cardinal de Ximénès et le dernier pape; cependant ces trois hommes n'étaient point chaſſeurs. Faut-il d'ailleurs choiſir la profeſſion qui n'a de mérite que celui de promettre une longue vie? les moines vivent d'ordinaire

plus long-temps que les autres hommes, faut-il pour cela fe faire moine ?

Il n'importe pas qu'un homme traîne jufqu'à l'âge de Méthufalem le fil indolent et inutile de fes jours; mais plus il aura réfléchi, plus il aura fait d'actions belles et utiles, et plus il aura vécu.

D'ailleurs la chaffe eft de tous les amufemens celui qui convient le moins aux princes; ils peuvent manifefter leur magnificence de cent manières beaucoup plus utiles pour leurs fujets, et s'il fe trouvait que l'abondance du gibier ruinât les gens de la campagne, le foin de détruire ces animaux pourrait très-bien fe commettre aux chaffeurs payés pour cela. Les princes ne devraient proprement être occupés que du foin de s'inftruire et de gouverner, afin d'acquérir d'autant plus de connaiffances, et de pouvoir d'autant plus fe former une idée de leur profeffion, pour agir bien en conféquence.

Je dois ajouter, fur-tout pour répondre à Machiavel, qu'il n'eft point néceffaire d'être chaffeur pour être grand capitaine. Guftave-Adolphe, Turenne, Marlborough, le prince Eugène, à qui on ne difputera pas la qualité d'hommes illuftres et d'habiles généraux, n'ont point été chaffeurs; nous ne lifons point que Céfar, Alexandre, ou Scipion l'aient été.

On peut en fe promenant faire des réflexions plus judicieufes et plus folides fur les différentes fituations d'un pays, relativement à l'art de la guerre, que lorfque des perdrix, des chiens couchans, des cerfs, une meute de toutes fortes d'animaux, et l'ardeur de la chaffe vous diftraient. Un grand

prince,

prince, qui a fait la feconde campagne en Hongrie, a rifqué d'être fait prifonnier par les Turcs pour s'être égaré à la chaffe : on devrait même défendre la chaffe dans les armées ; car elle caufe beaucoup de défordre dans les marches.

Je conclus donc qu'il eft pardonnable aux princes d'aller à la chaffe, pourvu que ce ne foit que rarement, et pour les diftraire de leurs occupations férieufes, et quelquefois fort triftes. Je ne veux interdire, encore une fois, aucun plaifir honnête ; mais le foin de bien gouverner, de rendre fon Etat floriffant, de protéger, de voir les fuccès de tous les arts, eft fans doute le plus grand plaifir ; et malheureux celui à qui il en faut d'autres.

CHAPITRE XV.

Ce qui fait louer ou blâmer les hommes, et fur-tout les princes.

Les peintres et les hiftoriens ont cela de commun entr'eux, qu'ils doivent copier la nature. Les premiers peignent les traits et les coloris des hommes ; les feconds leurs caractères et leurs actions : il fe trouve des peintres finguliers qui n'ont peint que des monftres et des diables.

Machiavel repréfente l'univers comme un enfer, et tous les hommes comme des damnés ; on dirait que ce politique ait voulu calomnier tout le genre humain par une haine particulière, et qu'il ait pris

à tâche d'anéantir la vertu, peut-être pour rendre tous les habitans de ce continent ſes ſemblables.

Machiavel avance qu'il n'eſt pas poſſible d'être tout-à-fait bon dans ce monde ſans périr, tant le genre humain eſt ſcélérat et corrompu; et moi je dis que pour ne point périr il faut être bon et prudent. Les hommes ne ſont d'ordinaire ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait méchans; mais et méchans, et bons, et médiocres s'accorderont tous à ménager un prince puiſſant, juſte et habile. J'aimerais mieux faire la guerre à un tyran qu'à un bon roi, à un Louis XI, à un Domitien qu'à un Trajan; car le bon roi ſera bien ſervi, et les ſujets du tyran ſe joindront à mes troupes. Que j'aille en Italie avec dix mille hommes contre un Alexandre VI, la moitié de l'Italie ſera pour moi; que j'y entre avec quarante mille hommes contre un Innocent XI, toute l'Italie ſe ſoulèvera pour me faire périr. Jamais roi bon et ſage n'a été détrôné en Angleterre par de grandes armées, et tous leurs mauvais rois ont ſuccombé ſous des compétiteurs qui n'ont pas commencé la guerre avec quatre mille hommes de troupes réglées. Ne ſois donc point méchant avec les méchans, mais ſois vertueux et intrépide avec eux; tu rendras ton peuple vertueux comme toi, tes voiſins voudront t'imiter, et les méchans trembleront.

CHAPITRE XVI.

De la libéralité et de l'économie.

DEUX ſculpteurs fameux, Phidias et Alcamène, firent chacun une ſtatue de Minerve, et les Athéniens voulurent choiſir la plus belle, pour la placer ſur le haut d'une colonne; on les préſenta toutes les deux au public. Celle d'Alcamène remporta les ſuffrages; l'autre, diſait-on, était trop groſſièrement travaillée. Phidias ne ſe déconcerta point par le jugement du vulgaire, et demanda, que comme les ſtatues avaient été faites pour être placées ſur une colonne, on les élevât toutes les deux; alors celle de Phidias remporta le prix.

Phidias devait ſon ſuccès à l'étude de l'optique et des proportions. Cette règle de proportion doit être obſervée dans la politique; les différences des lieux mettent des différences dans les maximes; vouloir en appliquer une généralement, ce ferait la rendre vicieuſe: ce qui ſerait admirable pour un grand royaume, ne conviendrait point à un petit Etat. Le luxe qui naît de l'abondance et qui fait circuler les richeſſes par toutes les veines d'un Etat, fait fleurir un grand royaume; c'eſt lui qui entretient l'induſtrie, c'eſt lui qui multiplie les beſoins des riches, pour les lier par ces mêmes beſoins avec les pauvres.

Si quelque politique habile s'aviſait de bannir le luxe d'un grand Empire, cet Empire tomberait

en langueur: le luxe tout au contraire ferait périr un petit Etat; l'argent fortant du pays en plus grande abondance qu'il n'y rentrerait à proportion, ferait tomber ce corps délicat en confomption, et il ne manquerait pas de mourir étique. C'eft donc une règle indifpenfable pour tout politique que de ne jamais confondre les petits Etats avec les grands, et c'eft en quoi Machiavel pèche grièvement en ce chapitre.

La première faute que je dois lui reprocher, eft qu'il prend le mot de libéralité dans un fens trop vague; il ne diftingue pas affez la libéralité de la prodigalité. " Un prince, dit-il, pour faire de gran-„ des chofes, doit paffer pour libéral, et il doit „ l'être". Je ne connais aucun héros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'eft dire aux hommes, n'attendez rien de moi, je payerai toujours mal vos fervices; c'eft éteindre l'ardeur avec laquelle naturellement tout fujet fert fon prince.

Sans doute il n'y a que l'homme économe qui puiffe être libéral, il n'y a que celui qui gouverne prudemment fes biens, qui puiffe faire du bien aux autres.

On connaît l'exemple de François I, roi de France, dont les dépenfes exceffives furent en partie la caufe de fes malheurs. Les plaifirs de François I abforbaient les reffources de fa gloire; ce roi n'était pas libéral, mais prodigue, et fur la fin de fa vie il devint un peu avare: au lieu d'être bon ménager, il mit des tréfors dans fes coffres; mais ce n'eft pas des tréfors fans circulation qu'il faut avoir, c'eft un ample revenu. Tout particulier et

tout roi qui ne ſait qu'entaſſer, enterrer de l'argent, n'y entend rien : il faut faire circuler l'argent pour être vraiment riche. Les Médicis n'obtinrent la ſouveraineté de Florence que parce que le grand Coſme, père de la patrie, ſimple marchand, fut habile et libéral. Tout avare eſt un petit génie, et je crois que le cardinal de Retz a raiſon quand il dit que dans les grandes affaires il ne faut jamais regarder à l'argent. Que le ſouverain ſe mette donc en état d'en acquérir beaucoup, en favoriſant le commerce et les manufactures de ſes ſujets, afin qu'il puiſſe en dépenſer beaucoup à propos. Il ſera aimé et eſtimé.

Machiavel dit que la libéralité le rendra mépriſable: voilà ce que pourrait dire un uſurier; mais eſt-ce ainſi que doit parler un homme qui ſe mêle de donner des leçons aux princes.

CHAPITRE XVII.

De la cruauté et de la clémence: et s'il vaut mieux être aimé que craint.

Le dépôt le plus précieux qui ſoit confié entre les mains des princes, c'eſt la vie de leurs ſujets. Leur charge leur donne le pouvoir de condamner à mort les coupables ou de leur pardonner; ils ſont les arbitres ſuprêmes de la juſtice.

Les bons princes regardent ce pouvoir tant vanté ſur la vie de leurs ſujets, comme le poids le plus

pefant de leur couronne. Ils favent qu'ils font hommes comme ceux fur lefquels ils doivent juger ; ils favent que des torts, des injuftices, des injures peuvent fe réparer dans ce monde, mais qu'un arrêt de mort précipité eft un mal irréparable; ils ne fe portent à la févérité que pour éviter une rigueur plus fâcheufe, qu'ils prévoient s'ils fe conduifent autrement ; ils ne prennent de ces triftes réfolutions que dans des cas défefpérés, et pareils à ceux où un homme fe fentant un membre gangrené, malgré la tendreffe qu'il a pour lui-même, fe réfoudrait à le laiffer retrancher, pour garantir et pour fauver du moins par cette opération douloureufe le refte du corps.

Machiavel traite de bagatelles des chofes auffi graves, auffi férieufes, auffi importantes. Chez lui la vie des hommes n'eft comptée pour rien; l'intérêt, ce feul dieu qu'il adore, eft compté pour tout; il préfère la cruauté à la clémence, et il confeille à ceux qui font nouvellement élevés à la fouveraineté, de méprifer plus que les autres la réputation d'être cruels.

Ce font des bourreaux qui placent les héros de Machiavel fur le trône, et qui les y maintiennent. Céfar Borgia eft le refuge de ce politique, lorfqu'il cherche des exemples de cruauté.

Machiavel cite encore quelques vers, que Virgile met dans la bouche de Didon : mais cette citation eft entièrement déplacée; car Virgile fait parler Didon, comme quelqu'un fait parler Jocafte dans la tragédie d'Oedipe. Le poëte fait tenir à ces perfonnages un langage qui convient à leur caractère. Ce n'eft donc point l'autorité de Didon, ce n'eft donc point

l'autorité de Jocaſte, qu'on doit emprunter dans un traité de politique; il faut l'exemple des grands hommes, et d'hommes vertueux.

Le politique recommande ſur-tout la rigueur envers les troupes; il oppoſe l'indulgence de Scipion à la ſévérité d'Annibal; il préfère le carthaginois au romain, et conclut tout de ſuite que la rigueur eſt le mobile de l'ordre et de la diſcipline, et par conſéquent du triomphe d'une armée. Machiavel n'agit pas de bonne foi en cette occaſion: car il choiſit Scipion, le plus mou de tous les généraux quant à la diſcipline, pour l'oppoſer à Annibal, et pour favoriſer la ſévérité.

J'avoue que l'ordre d'une armée ne peut ſubſiſter dans ſa ſévérité; car comment contenir dans leur devoir des libertins, des débauchés, des ſcélérats, des poltrons, des téméraires, des animaux groſſiers et mécaniques, ſi la peur des châtimens ne les arrête en partie?

Tout ce que je demande ſur ce ſujet à Machiavel, c'eſt de la modération. Qu'il ſache donc que ſi la clémence d'un honnête homme le porte à la bonté, la ſageſſe auſſi ne le porte pas moins à la rigueur. Mais il en eſt de ſa rigueur comme de celle d'un habile pilote: on ne lui voit couper les mats ni les cordages de ſon vaiſſeau que lorſqu'il y eſt forcé par le danger imminent où l'expoſe l'orage et la tempête.

Il y a des occaſions où il faut être ſévère, mais jamais on ne doit être cruel. J'aimerais mieux, dans un jour de bataille, être aimé que craint de mes ſoldats.

J'en viens à préfent à fon argument le plus captieux. Il dit qu'un prince trouve mieux fon compte en fe fefant craindre qu'en fe fefant aimer, parce que la plupart des hommes font portés à l'ingratitude, au changement, à la diffimulation, à la lâcheté et à l'avarice; que l'amour eft un lien d'obligation que la malice et la baffeffe du genre humain ont rendu très-fragile: au lieu que la crainte du châtiment affure bien plus de l'obfervation des devoirs; que les hommes font maîtres de leur bienveillance, mais qu'ils ne le font pas de leur crainte; ainfi, qu'un prince prudent dépendra plutôt de lui que des autres.

Je ne nie point qu'il n'y ait des hommes ingrats et diffimulés dans le monde; je ne nie point que la févérité ne foit dans quelques momens très-utile; mais j'avance que tout roi, dont la politique n'aura pour but que de fe faire craindre, règnera fur des lâches et fur des efclaves; qu'il ne pourra point s'attendre à de grandes actions de la part de fes fujets; car tout ce qui s'eft fait par crainte et par timidité, en a toujours porté le caractère. Je dis qu'un prince qui aura le don de fe faire aimer, règnera fur les cœurs, puifque fes fujets trouvent leur propre intérêt à l'avoir pour maître, et qu'il y a dans l'hiftoire un grand nombre d'exemples de grandes et de belles actions qui fe font faites par amour et par attachement. Je dis encore que la mode des féditions et des révolutions paraît être entièrement finie de nos jours; on ne voit aucun royaume, excepté l'Angleterre, où le roi ait le moindre fujet de rien appréhender de fes peuples:

encore le roi en Angleterre n'a rien à craindre, si ce n'est pas lui qui soulève la tempête.

Je conclus donc qu'un prince cruel s'expose plutôt à être trahi, qu'un prince débonnaire; puisque la cruauté est insupportable, et qu'on est bientôt las de craindre; et après tout, parce que la bonté est toujours aimable, et qu'on ne se lasse point de l'aimer.

Il serait donc à souhaiter pour le bonheur du monde que les princes fussent bons, sans être trop indulgens; afin que la bonté fût toujours en eux une vertu, et jamais une faiblesse.

CHAPITRE XVIII.

Si les princes doivent tenir leur parole?

Le précepteur des tyrans ose assurer que les princes peuvent abuser le monde par leur dissimulation: c'est par où je dois commencer à le confondre.

On sait jusqu'à quel point le public est curieux; c'est un animal qui voit tout, qui entend tout, et qui divulgue tout ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu. Si la curiosité de ce public examine la conduite des particuliers, c'est pour divertir son oisiveté; mais lorsqu'il juge du caractère des princes, c'est pour son propre intérêt. Aussi les princes sont-ils exposés, plus que tous les autres hommes, aux raisonnemens et aux jugemens du monde; ils

ſont comme les aſtres, contre leſquels un peuple d'aſtronomes a braqué ſes ſecteurs à lunettes, et ſes aſtrolabes ; les courtiſans qui les obſervent, font chaque jour leurs remarques ; *un geſte*, *un coup d'œil*, *un regard les trahit*, et les peuples ſe rapprochent d'eux par des conjectures ; en un mot, auſſi peu que le ſoleil peut couvrir ſes taches, auſſi peu les grands princes peuvent-ils cacher leurs vices et le fond de leur caractère aux yeux de tant d'obſervateurs.

Quand même le maſque de la diſſimulation couvrirait pour un temps la difformité naturelle d'un prince, il ne ſe pourrait pourtant point qu'il gardât ce maſque continuellement, et qu'il ne le levât quelquefois, ne fût-ce que pour reſpirer ; et une ſeule occaſion peut ſuffire pour contenter les curieux.

L'artifice donc et la diſſimulation habiteront en vain ſur les lèvres de ce prince ; la ruſe dans ſes diſcours et dans ſes actions lui ſera inutile ; on ne juge pas les hommes ſur leur parole, ce ſerait le moyen de ſe tromper toujours ; mais on compare leurs actions et leurs diſcours : c'eſt contre cet examen réitéré que la fauſſeté et la diſſimulation ne pourront jamais rien.

On ne joue bien que ſon propre perſonnage ; il faut avoir effectivement le caractère que l'on veut que le monde vous ſuppoſe : ſans quoi celui qui penſe abuſer le public, eſt dupe lui-même.

Sixte-Quint, Philippe II, Cromwel, paſsèrent dans le monde pour des hommes hypocrites et entreprenans, mais jamais pour vertueux. Un prince, quelque habile qu'il ſoit, ne peut, quand même il

ſuivrait toutes les maximes de Machiavel, donner le caractère de la vertu qu'il n'a pas, aux crimes qui lui ſont propres.

Machiavel ne raiſonne pas mieux ſur les raiſons qui doivent porter les princes à la fourbe et à l'hypocriſie : l'application ingénieuſe et fauſſe de la fable du centaure ne conclut rien, car, que ce centaure ait eu moitié la figure humaine et moitié celle d'un cheval, s'enſuit-il que les princes doivent être ruſés et féroces ? Il faut avoir bien envie de dogmatiſer le crime, pour employer des argumens auſſi faibles, et pour les chercher d'auſſi loin.

Mais voici un raiſonnement plus faux que tout ce que nous avons vu. Le politique dit qu'un prince doit avoir les qualités du lion et du renard ; du lion pour ſe défaire des loups, du renard pour être ruſé, et il conclut : " ce qui fait voir qu'un „ prince n'eſt pas obligé de garder ſa parole." Voilà une concluſion ſans prémiſſes : le docteur du crime n'a-t-il pas honte de bégayer ainſi les leçons d'impiété ?

Si l'on voulait prêter la probité et le bon ſens aux penſées embrouillées de Machiavel, voici à peu-près comme on pourrait les tourner. Le monde eſt comme une partie de jeu, où il ſe trouve des joueurs honnêtes, mais auſſi des fourbes qui trichent ; pour qu'un prince donc, qui doit jouer à cette partie, n'y ſoit pas trompé, il faut qu'il ſache de quelle manière on triche au jeu, non pas pour pratiquer jamais de pareilles leçons, mais pour n'être pas la dupe des autres.

Retournons aux chutes de notre politique.

“ Parce que tous les hommes, dit-il , ſont des
„ ſcélérats, et qu'ils manquent à tous momens à
„ leur parole, vous n'êtes point obligé non plus
„ de leur garder la vôtre.” Voici premièrement une contradiction ; car l'auteur dit un moment après, que les hommes diſſimulés trouveront toujours des hommes aſſez ſimples pour les abuſer; comment cela s'accorde-t-il ? tous les hommes ſont des ſcélérats, et vous trouverez les hommes aſſez ſimples pour les abuſer.

Il eſt encore très-faux que le monde ne ſoit composé que de ſcélérats. Il faut être bien miſanthrope pour ne point voir que dans toute ſociété il y a beaucoup d'honnêtes gens et que le grand nombre n'eſt ni bon ni mauvais. Mais ſi Machiavel n'avait pas ſuppoſé le monde ſcélérat, ſur quoi aurait-il fondé ſon abominable maxime ? Quand même nous ſuppoſerions les hommes auſſi méchans que le veut Machiavel, il ne s'enſuivrait pourtant point que nous devons les imiter. Que Cartouche vole, pille, aſſaſſine ; j'en conclus que Cartouche eſt un malheureux qu'on doit punir, et non pas que je dois régler ma conduite ſur la ſienne. S'il n'y avait plus d'honneur et de vertu dans le monde, diſait Charles le ſage, ce ſerait chez les princes qu'on devrait en retrouver les traces.

Après que l'auteur a prouvé la néceſſité du crime, il veut encourager ſes diſciples par la facilité de le commetre. “ Ceux qui entendent bien l'art de diſ-
„ ſimuler, dit-il, trouveront toujours des hommes
„ aſſez ſimples pour être dupés”; ce qui ſe réduit à ceci: votre voiſin eſt un ſot, et vous avez de

l'efprit ; donc il faut que vous le dupiez, parce qu'il eft un fot. Ce font des fyllogifmes pour lefquels des écoliers de Machiavel ont été pendus et roués en grève.

Le politique, non content d'avoir démontré felon fa façon de raifonner, la facilité du crime, relève enfuite le bonheur de la perfidie ; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eft que ce Céfar Borgia, le plus grand fcélérat, le plus perfide des hommes, que ce Céfar Borgia, le héros de Machiavel, a été effectivement très-malheureux. Machiavel fe garde bien de parler de lui à cette occafion, il lui fallait des exemples ; mais d'où les aurait-il pris que du regître des procès criminels, ou de l'hiftoire des mauvais papes et des Nérons ? Il affure qu'Alexandre VI, l'homme le plus faux, le plus impie de fon temps, réuffit toujours dans fes fourberies, parce qu'il connaiffait parfaitement la faibleffe des hommes fur la crédulité.

J'ofe affurer que ce n'était pas tant la crédulité des hommes, que de certains événemens et de certaines circonftances, qui firent réuffir quelquefois les deffeins de ce pape : le contrafte de l'ambition françaife et efpagnole, la défunion et la haine des familles d'Italie, les paffions et la faibleffe de Louis XII, y contribuèrent fur-tout.

La fourberie eft même un défaut de ftyle de politique, lorfqu'on la pouffe trop loin. Je cite l'autorité d'un grand politique, c'eft Don Louis de Haro, qui difait du cardinal Mazarin, qu'il avait un grand défaut en politique, c'eft qu'il veut toujours tromper. Ce même Mazarin voulant employer

Mr de Fabert à une négociation ſcabreuſe, le maréchal de Fabert lui dit : " Souffrez, Monſei-
„ gneur, que je refuſe de tromper le duc de
„ Savoie, d'autant plus qu'il n'y va que d'une
„ bagatelle ; on ſait dans le monde que je ſuis
„ honnête homme, réſervez donc ma probité pour
„ une occaſion où il s'agira du ſalut de la France".

Je ne parle point dans ce moment de l'honnêteté ni de la vertu, mais ne conſidérant ſimplement que l'intérêt des princes, je dis que c'eſt une très-mauvaiſe politique de leur part d'être fourbes, et de duper le monde ; ils ne dupent qu'une fois, ce qui leur fait perdre la confiance de tous les princes.

Une certaine puiſſance, en dernier lieu, déclara dans un manifeſte les raiſons de ſa conduite, et agit enſuite d'une manière directement oppoſée. J'avoue que des traits auſſi frappans que ceux-là aliènent entièrement la confiance ; car plus la contradiction ſe ſuit de près, et plus elle eſt groſſière. L'Egliſe romaine, pour éviter une contradiction pareille, a très-ſagement fixé à ceux qu'elle place au nombre des ſaints, le noviciat de cent années après leur mort ; moyennant quoi la mémoire de leurs défauts et de leurs extravagances périt avec eux ; les témoins de leur vie, et ceux qui pourraient dépoſer contre eux, ne ſubſiſtent plus ; rien ne s'oppoſe à l'idée de ſainteté qu'on veut donner au public.

Mais qu'on me pardonne cette digreſſion. J'avoue d'ailleurs qu'il y a des néceſſités fâcheuſes, où un prince ne ſaurait s'empêcher de rompre ſes traités et ſes alliances ; mais il doit ſe ſéparer en honnête homme de ſes alliés, en les avertiſſant à temps, et

ſur-tout n'en venir jamais à ces extrémités que le ſalut de ſes peuples et une très-grande néceſſité ne l'y obligent.

Je finirai ce chapitre par une ſeule réflexion. Qu'on remârque la fécondité dont les vices ſe propagent entre les mains de Machiavel. Il veut qu'un roi incrédule couronne ſon incrédulité par l'hypocriſie; il penſe que les peuples ſeront plus touchés de la dévotion d'un prince, que révoltés des mauvais traitemens qu'ils ſouffriront de lui. Il y a des perſonnes qui ſont de ce ſentiment; pour moi, il me ſemble qu'on a toujours de l'indulgence pour des erreurs de ſpéculation, lorſqu'elles n'entraînent point la corruption du cœur à leur ſuite; et que le peuple aimera plus un prince incrédule, mais honnête homme, et qui fait leur bonheur, qu'un orthodoxe ſcélérat et malfeſant. Ce ne ſont pas les penſées des princes, ce ſont leurs actions qui rendent les hommes heureux.

CHAPITRE XIX.

Qu'il faut éviter d'être mépriſé et haï.

LA rage des ſyſtèmes n'a pas été la folie privilégiée des philoſophes, elle eſt auſſi devenue celle des politiques. Machiavel en eſt infecté plus que perſonne; il veut prouver qu'un prince doit être méchant et fourbe; ce ſont-là les paroles ſacramentales de la religion. Machiavel a toute la méchanceté

des monſtres que terraſſa Hercule, mais il n'en a pas la force ; auſſi ne faut-il pas avoir la maſſue d'Hercule pour l'abattre ; car qu'y a-t-il de plus ſimple, de plus naturel et de plus convenable aux princes que la juſtice et la bonté ? Je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire de s'épuiſer en argumens pour le prouver. La politique doit donc perdre néceſſairement en ſoutenant le contraire. Car s'il ſoutient qu'un prince affermi ſur le trône doit être cruel, fourbe, traître, etc. il le ſera méchant à pure perte ; et s'il veut revêtir de tous ces vices un prince qui s'élève ſur le trône, pour affermir ſon uſurpation, l'auteur lui donne des conſeils qui ſoulèveront tous les ſouverains, et toutes les républiques contre lui. Car comment un particulier peut-il s'élever à la ſouveraineté, ſi ce n'eſt en dépoſſédant de ſes Etats un prince ſouverain, ou en uſurpant l'autorité d'une république ? Ce n'eſt pas aſſurément ainſi que l'entendent les princes de l'Europe. Si Machiavel avait compoſé un recueil de fourberies à l'uſage des voleurs, il n'aurait pas fait un ouvrage plus blâmable que celui-ci.

Je dois cependant rendre compte de quelques faux raiſonnemens qui ſe trouvent dans ce chapitre. Machiavel prétend que ce qui rend un prince odieux, c'eſt lorſqu'il s'empare injuſtement du bien de ſes ſujets, et qu'il attente à la pudicité de leurs femmes Il eſt sûr qu'un prince intéreſſé, injuſte, violent et cruel, ne pourra point manquer d'être haï et de ſe rendre odieux à ſes peuples ; mais il n'en eſt pas toutefois de même de la galanterie. Jules-Céſar, que l'on appelait à Rome le mari de

toutes

toutes les femmes et la femme de tous les maris, Louis XIV, qui aimait beaucoup les femmes, Auguſte I, roi de Pologne, qui les avait de commun avec ſes ſujets, ces princes ne furent point haïs à cauſe de leurs amours; et ſi Céſar fut aſſaſſiné, ſi la liberté romaine enfonça tant de poignards dans ſon flanc, ce fut parce que Céſar était un uſurpateur, et non à cauſe que Céſar était galant.

On m'objectera peut-être, pour ſoutenir le ſentiment de Machiavel, l'expulſion des rois de Rome au ſujet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucrèce; mais je réponds que ce ne fut pas l'amour du jeune Tarquin pour Lucrèce, mais la manière violente de faire cet amour, qui donna lieu au ſoulèvement de Rome; et que comme cette violence réveillait dans la mémoire du peuple l'idée d'autres violences commiſes par les Tarquins, ils ſongèrent alors ſérieuſement à s'en venger; ſi pourtant l'aventure de Lucrèce n'eſt pas un roman.

Je ne dis point ceci pour excuſer la galanterie des princes, elle peut être moralement mauvaiſe; je ne me ſuis ici attaché à autre choſe qu'à montrer qu'elle ne rendait point odieux les ſouverains. On regarde l'amour dans les bons princes comme une faibleſſe pardonnable, pourvu qu'elle ne ſoit point accompagnée d'injuſtices. On peut faire l'amour comme Louis XIV, comme Charles II, roi d'Angleterre, comme le roi Auguſte; mais il ne faut imiter ni Néron ni David.

Voici, ce me ſemble, une contradiction en forme. « La politique veut qu'un prince ſe faſſe aimer de » ſes ſujets, pour éviter les conſpirations"; et dans

le chapitre dix-fept il dit, "qu'un prince doit fonger „ principalement à fe faire craindre, puifqu'il peut „ compter fur une chofe qui dépend de lui, et qu'il „ n'en eft pas de même de l'amour des peuples". Lequel des deux eft le véritable fentiment de l'auteur? il parle le langage des oracles ; on peut l'interpréter comme on veut; mais ce langage des oracles, foit dit en paffant, eft celui des fourbes.

Je dois dire en général, à cette occafion, que les conjurations et les affaffinats ne fe commettent plus guère dans le monde; les princes font en fureté de ce côté-là; ces crimes font ufés, ils font fortis de mode, et les raifons qu'en allègue Machiavel font très-bonnes; il n'y a tout au plus que le fanatifme de quelques eccléfiaftiques qui puiffe faire commettre un crime auffi épouvantable par pur fanatifme. Parmi les bonnes chofes que Machiavel dit à l'occafion des confpirations, il y en a une très-bonne, mais qui devient mauvaife dans fa bouche : la voici. "Un „ conjurateur, dit-il, eft troublé par l'appréhenfion „ des châtimens qui le menacent, et les rois font „ foutenus par la majefté de l'empire et par l'auto- „ rité des lois". Il me femble que l'auteur politique n'a pas bonne grâce à parler des lois, lui qui n'infinue que l'intérêt, la cruauté, le defpotifme et l'ufurpation. Machiavel fait comme les proteftans; ils fe fervent des argumens des incrédules pour combattre la transfubftantiation des catholiques, et ils fe fervent des mêmes argumens dont les catholiques foutiennent la transfubftantiation, pour combattre les incrédules.

Machiavel confeille donc aux princes de fe faire

aimer, de ſe ménager pour cette raiſon, et de gagner également la bienveillance des grands et des peuples; il a raiſon de leur conſeiller de ſe décharger ſur d'autres de ce qui pourrait leur attirer la haine d'un de ces deux états, et d'établir pour cet effet des magiſtrats juges entre le peuple et les grands. Il allègue le gouvernement de France pour modèle. Cet ami outré du deſpotiſme et de l'uſurpation d'autorité approuve la puiſſance que les parlemens de France avaient autrefois: il me ſemble à moi que s'il y a un gouvernement dont on pourrait de nos jours propoſer le modèle de ſageſſe, c'eſt celui d'Angleterre: là le parlement eſt l'arbitre du peuple et du roi, et le roi a tout le pouvoir de faire du bien, mais il n'en a point pour faire le mal.

Machiavel entre enſuite dans une grande diſcuſſion ſur la vie des empereurs romains, depuis Marc-Aurèle juſqu'aux deux Gordiens. Il attribue la cauſe de ces changemens fréquens à la vénalité de l'empire, mais ce n'en eſt pas la ſeule cauſe. Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius firent une fin funeſte, ſans avoir acheté Rome comme Didius Julianus. La vénalité fut enfin une raiſon de plus pour aſſaſſiner les empereurs; mais le fond véritable de ces révolutions était la forme de gouvernement. Les gardes prétoriennes devinrent ce qu'ont été depuis les mammelus en Egypte, les janiſſaires en Turquie, les ſtrélitz en Moſcovie. Conſtantin caſſa les gardes prétoriennes habilement; mais enfin les malheurs de l'empire expoſèrent encore ſes maîtres à l'aſſaſſinat et à l'empoiſonnement. Je remarquerai ſeulement que les mauvais empereurs périrent de

morts violentes ; mais un Théodofe mourut dans fon lit, et Juftinien vécut heureux quatre-vingt-quatre ans. Voilà fur quoi j'infifte : il n'y a prefque point de méchans princes heureux, et Augufte ne fut paifible que quand il devint vertueux. Le tyran Commode, fucceffeur du divin Marc-Aurèle, fut mis à mort malgré le réfpect qu'on avait pour fon père. Caracalla ne put fe foutenir à caufe de fa cruauté. Alexandre Sévère fut tué par la trahifon de ce Maximin de Thrace qui paffe pour un géant, et Maximin ayant foulevé tout le monde par fes barbaries, fut affaffiné à fon tour. Machiavel prétend que celui-là périt par le mépris qu'on fefait de fa baffe naiffance ; il a grand tort : un homme élevé à l'empire par fon courage n'a plus de parens ; on fonge à fon pouvoir, et non à fon extraction. Pupien était fils d'un maréchal de village, Probus d'un jardinier, Dioclétien d'un efclave, Valentinien d'un cordier ; ils furent tous refpectés. Le Sforce qui conquit Milan était un payfan ; Cromwel, qui affujettit l'Angleterre et fit trembler l'Europe, était fils d'un marchand. Le grand Mahomet, fondateur de la religion la plus floriffante de l'univers, était un garçon marchand. Samon, premier roi d'Efclavonie, était un marchand français. Le fameux Piaft, dont le nom eft encore révéré en Pologne, fut élu roi ayant encore aux pieds fes fabots ; et il vécut refpecté pendant un grand nombre d'années. Que de généraux d'armée, que de miniftres et de chanceliers roturiers ! l'Europe en eft pleine, et n'en eft que plus heureufe ; car ces places font données au mérite. Je ne dis pas cela pour méprifer le fang

des Wittikind, des Charlemagne, et des Ottoman; je dois au contraire, par plus d'une raifon, aimer le fang des héros ; mais j'aime encore plus le mérite.

On ne doit pas oublier ici que Machiavel fe trompe beaucoup, lorfqu'il croit que du temps de Sévère il fuffifait de ménager les foldats pour fe foutenir; l'hiftoire des empereurs le contredit. Plus on ménageait les prétoriens indifciplinables, plus ils fentaient leur force ; et il était également dangereux de les flatter, et de les vouloir réprimer. Les troupes aujourd'hui ne font pas à craindre, parce qu'elles font toutes divifées en petits corps, qui veillent les uns fur les autres, parce que les rois nomment à tous les emplois, et que la force des lois eft plus établie. Les empereurs turcs ne font fi expofés au cordeau, que parce qu'ils n'ont pas fu encore fe fervir de cette politique. Les Turcs font efclaves du fultan, et le fultan eft efclave des janiffaires. Dans l'Europe chrétienne il faut qu'un prince traite également bien tous les ordres de ceux à qui il commande, fans faire des différences qui caufent des jaloufies funeftes à fes intérêts.

Le modèle de Sévère propofé par Machiavel, à ceux qui s'élèveront à l'Empire, eft donc tout auffi mauvais que celui de Marc-Aurèle leur peut être avantageux. Mais comment peut-on propofer enfemble pour modèles Sévère, Céfar Borgia, et Marc-Aurèle? C'eft vouloir réunir la fageffe et la vertu la plus pure avec la plus affreufe fcélérateffe. Je ne puis finir fans infifter encore fur ce que Céfar Borgia, avec fa cruauté fi habile, fit une fin très-

malheureuſe ; pendant que Marc-Aurèle, ce philoſophe couronné, toujours vertueux, n'éprouva juſqu'à ſa mort aucun revers de fortune.

CHAPITRE XX.

Si les forteresſes, et pluſieurs autres choſes que les princes font ſouvent, ſont utiles, ou nuiſibles ?

Le paganiſme repréſentait Janus avec deux viſages, ce qui ſignifiait la connaiſſance parfaite qu'il avait du paſſé et de l'avenir. L'image de ce dieu, priſe en un ſens allégorique, peut très-bien s'appliquer aux princes. Ils doivent comme Janus voir derrière eux dans l'hiſtoire de tous ces ſiècles qui ſe ſont écoulés, et qui leur fourniſſent des leçons ſalutaires de conduite et de devoir ; ils doivent comme Janus voir en avant par leur pénétration, et par cet eſprit de force et de jugement qui combine tous les rapports et qui lit dans les conjonctures préſentes celles qui doivent les ſuivre.

Machiavel propoſe cinq queſtions aux princes, tant à ceux qui auront fait de nouvelles conquêtes, qu'à ceux dont la politique ne demande qu'à s'affermir dans leurs poſſeſſions : voyons ce que la prudence pourra conſeiller de meilleur, en combinant le paſſé avec le futur, et en ſe déterminant toujours par la raiſon et la juſtice.

Voici la première queſtion : ſi un prince doit déſarmer des peuples conquis, ou non ?

Il faut toujours ſonger combien la manière de

faire la guerre a changé depuis Machiavel. Ce font toujours des armées difciplinées, plus ou moins fortes, qui défendent le pays ; on mépriferait beaucoup une troupe de payfans armés. Si quelquefois dans des fiéges la bourgeoifie prend les armes, les affiégeans ne le fouffrent pas, et pour les en empêcher, on les menace du bombardement et des boulets rouges ; il paraît d'ailleurs qu'il eft de la prudence de défarmer les bourgeois d'une ville prife, principalement fi l'on a quelque chofe à craindre de leur part. Les Romains, qui avaient conquis la Grande-Bretagne, et qui ne pouvaient la maintenir en paix, à caufe de l'humeur turbulente et belliqueufe de ces peuples, prirent le parti de les efféminer, afin de modérer en eux cet inftinct belliqueux et farouche ; ce qui réuffit comme on le défirait à Rome. Les Corfes font une poignée d'hommes auffi braves et auffi délibérés que ces Anglais ; on ne les domptera, je crois, que par la prudence et la bonté. Pour maintenir la fouveraineté de cette île, il me paraît d'une néceffité indifpenfable de défarmer les habitans, et d'adoucir leur mœurs. Je dis en paffant, et à l'occafion des Corfes, que l'on peut voir par leur exemple, quel courage, quelle vertu donne aux hommes l'amour de la liberté, qu'il eft dangereux et injufte d'opprimer.

La feconde queftion roule fur la confiance qu'un prince doit avoir, après s'être rendu maître d'un nouvel Etat, ou en ceux de fes nouveaux fujets qui lui ont aidé à s'en rendre le maître, ou en ceux qui ont été fidelles à leur prince légitime.

Lorfqu'on prend une ville par intelligence, et par

la trahiſon de quelques citoyens, il y aurait beaucoup d'imprudence à ſe fier aux traîtres, qui probablement vous trahiront; et on doit préſumer que ceux qui ont été fidelles à leurs anciens maîtres, le seront à leurs nouveaux ſouverains: car ce ſont d'ordinaire des eſprits ſages, des hommes domiciliés qui ont du bien dans le pays, qui aiment l'ordre, à qui tout changement eſt nuiſible; cependant il ne faut ſe confier légèrement à perſonne.

Mais ſuppoſons un moment que des peuples opprimés, et forcés à ſecouer le joug de leurs tyrans, appelaſſent un autre prince pour les gouverner; je crois que le prince doit répondre en tout à la confiance qu'on lui témoigne, et que s'il en manquait en cette occaſion envers ceux qui lui ont confié ce qu'ils avaient de plus précieux, ce ferait le trait le plus indigne d'une ingratitude qui ne manquerait pas de flétrir ſa mémoire. Guillaume, prince d'Orange, conſerva juſqu'à la fin de ſa vie ſon amitié et ſa confiance à ceux qui lui avaient mis entre les mains les rênes du gouvernement d'Angleterre, et ceux qui lui étaient oppoſés, abandonnant leur patrie, ſuivirent le roi Jacques. Dans les royaumes électifs, où la plupart des élections ſe ſont par brigues, et où le trône eſt vénal, je crois, quoi qu'on en diſe, que le nouveau ſouverain trouvera la facilité, après ſon élévation, d'acheter ceux qui lui ont été oppoſés, comme il s'eſt rendu favorables ceux qui l'ont élu.

La Pologne nous en fournit des exemples; on y trafique ſi groſſièrement du trône, qu'il ſemble que cet achat ſe faſſe aux marchés publics. La libéralité

d'un roi de Pologne écarte de fon chemin toute oppofition ; il eft le maître de gagner les grandes familles par des palatinats, des ftarofties et d'autres charges qu'il confère ; mais comme les Polonais ont fur le fujet des bienfaits la mémoire très-courte, il faut revenir fouvent à la charge : en un mot la république de Pologne eft comme le tonneau des Danaïdes ; le roi le plus généreux répandra vainement fes bienfaits fur eux, il ne les fatisfera jamais. Cependant, comme un roi de Pologne a beaucoup de grâces à faire, il peut fe ménager des reffources fréquentes, en ne fefant fes libéralités que dans les occafions où il a befoin des familles qu'il enrichit.

La troifième queftion de Machiavel regarde proprement la fureté d'un prince dans un royaume héréditaire, s'il vaut mieux qu'il entretienne l'union ou la méfintelligence parmi fes fujets ?

Cette queftion pouvait peut-être avoir lieu du temps des ancêtres de Machiavel à Florence ; mais à préfent je ne penfe pas qu'aucun politique l'adoptât toute crue et fans la mitiger. Je n'aurais qu'à citer la belle apologie fi connue, de Ménénius Agrippa, par laquelle il réunit le peuple romain. Les républiques cependant doivent en quelque façon entretenir de la jaloufie entre leurs membres ; car fi aucun parti ne veille fur l'autre, la forme du gouvernement fe change en monarchie.

Il y a des princes qui croient la défunion de leurs miniftres néceffaires pour leurs intérêts ; ils penfent être moins trompés par des hommes qu'une haine mutuelle tient réciproquement en garde : mais fi

ces haines produisent cet effet, elles en produisent aussi un fort dangereux; car au lieu que ces ministres devraient concourir au service du prince, il arrive que, par des vues de se nuire, ils se contrecarrent continuellement, et qu'ils confondent dans leurs querelles particulières l'avantage du prince et le salut des peuples.

Rien ne contribue donc plus à la force d'une monarchie que l'union intime et inséparable de tous ses membres, et ce doit être le but d'un prince sage de l'établir.

Ce que je viens de répondre à la troisième question de Machiavel, peut en quelque sorte servir de solution à son quatrième problème; examinons cependant, et jugeons en deux mots, si un prince doit fomenter des factions contre lui-même, ou s'il doit gagner l'amitié de ses sujets.

C'est forger des monstres pour les combattre, que de se faire des ennemis pour les vaincre; il est plus naturel, plus raisonnable, plus humain de se faire des amis: heureux sont les princes qui connaissent les douceurs de l'amitié! plus heureux sont ceux qui méritent l'amour et l'affection des peuples!

Nous voici à la dernière question de Machiavel, savoir, si un prince doit avoir des forteresses et des citadelles, ou s'il doit les raser?

Je crois avoir dit mon sentiment dans le chapitre dixième, pour ce qui regarde les petits princes; venons à présent à ce qui intéresse la conduite des rois.

Dans le temps de Machiavel le monde était dans une fermentation générale; l'esprit de sédition et de

révolte régnait par-tout ; l'on ne voyait que des factions et des tyrans : les révolutions fréquentes et continuelles obligèrent les princes de bâtir des citadelles ſur les hauteurs des villes, pour contenir par ce moyen l'eſprit inquiet des habitans.

Depuis ce ſiècle barbare, ſoit que les hommes ſe ſoient laſſés de s'entre-détruire, ſoit plutôt parce que les ſouverains ont dans leurs Etats un pouvoir plus deſpotique, on n'entend plus tant parler de ſéditions et de révoltes, et l'on dirait que cet eſprit d'inquiétude, après avoir aſſez travaillé, s'eſt mis à préſent dans une aſſiette tranquille : de ſorte que l'on n'a plus beſoin de citadelles pour répondre de la fidélité des villes et du pays. Il n'en eſt pas de même des fortifications, pour ſe garantir des ennemis, et pour aſſurer davantage le repos de l'Etat.

Les armées et les forteresses ſont d'une utilité égale pour les princes; car s'ils peuvent oppoſer leurs armées à leurs ennemis, ils peuvent ſauver cette armée ſous le canon de leurs forteresses en cas de bataille perdue ; et le ſiége que l'ennemi entreprend de cette forteresse, leur donne le temps de ſe refaire et de ramaſſer de nouvelles forces, qu'ils peuvent encore, s'ils les amaſſent à temps, employer pour faire lever le ſiége à l'ennemi.

Les dernières guerres en Flandre, entre l'empereur et la France, n'avançaient preſque point à cauſe de la multitude des places fortes ; et des batailles de cent mille hommes, remportées ſur cent mille hommes, n'étaient ſuivies que de la priſe d'une ou de deux villes : la campagne d'après, l'adverſaire ayant eu le temps de réparer ſes pertes,

il reparaiſſait de nouveau, et l'on remettait en queſtion ce que l'on avait décidé l'année auparavant. Dans des pays où il y a beaucoup de places fortes, des armées qui couvrent deux milles de terre, feront la guerre trente années, et gagneront, ſi elles ſont heureuſes, pour prix de vingt batailles, dix milles de terrain.

Dans des pays ouverts, le ſort d'un combat ou de deux campagnes décide de la fortune du vainqueur, et lui ſoumet des royaumes entiers. Alexandre, Céſar, Gengiskan, Charles XII durent leur gloire à ce qu'ils trouvèrent peu de places fortifiées dans les pays qu'ils conquirent; le vainqueur de l'Inde ne fit que deux ſiéges en ſes glorieuſes campagnes; l'arbitre de la Pologne n'en fit jamais davantage. Eugène, Villars, Marlborough, Luxembourg, étaient de grands capitaines; mais les fortereſſes émouſsèrent en quelque façon le brillant de leurs ſuccès. Les Français connaiſſent bien l'utilité des fortereſſes, car depuis le Brabant juſqu'au Dauphiné c'eſt comme une double chaîne de places fortes; la frontière de la France du côté de l'Allemagne eſt comme une gueule de lion ouverte, qui préſente deux rangées de dents menaçantes, et a l'air de vouloir tout engloutir. Cela ſuffit pour faire voir le grand uſage des villes fortifiées.

CHAPITRE XXI.

Comment le prince doit ſe gouverner pour ſe mettre en eſtime.

Ce chapitre de Machiavel contient du bon et du mauvais. Je relèverai premièrement les fautes de Machiavel, je confirmerai ce qu'il dit de bon et de louable, et je haſarderai enſuite mon ſentiment ſur quelques ſujets qui appartiennent naturellement à cette matière.

L'auteur propoſe la conduite de Ferdinand d'Arragon, et de Bernard de Milan, pour modèle à ceux qui veulent ſe diſtinguer par de grandes entrepriſes, et par des actions rares et extraordinaires. Machiavel cherche ce merveilleux dans la hardieſſe des entrepriſes, et dans la rapidité de l'exécution. Cela eſt grand, j'en conviens, mais cela n'eſt louable qu'à proportion que l'entrepriſe du conquérant eſt juſte. " Toi qui te vantes d'exterminer les „ voleurs ", diſaient les ambaſſadeurs ſcythes à Alexandre, " tu es toi-même le plus grand voleur „ de la terre ; car tu as pillé et ſaccagé toutes les „ nations que tu as vaincues ; ſi tu es un dieu, tu „ dois faire le bien des mortels, et non pas leur „ ravir ce qu'ils ont ; ſi tu es un homme, ſonge „ toujours à ce que tu es ".

Ferdinand d'Arragon ne ſe contentait pas toujours de faire ſimplement la guerre ; mais il ſe ſervait de la religion, comme d'un voile, pour couvrir ſes

desseins ; il abusait de la foi des sermens ; il ne parlait que de justice, et ne commettait que des injustices. Machiavel loue en lui tout ce qu'on y blâme.

Machiavel allègue en second lieu l'exemple de Bernard de Milan, pour insinuer aux princes qu'ils doivent récompenser et punir d'une manière éclatante, afin que toutes leurs actions aient un caractère de grandeur. Les princes généreux ne manqueront point de réputation, principalement lorsque leur libéralité est une suite de leur grandeur d'ame, et non de leur amour-propre.

La bonté de leurs cœurs peut les rendre plus grands que toutes les autres vertus. Cicéron disait à César : " Vous n'avez rien de plus grand dans „ votre fortune que le pouvoir de sauver tant de „ citoyens, ni de plus digne de votre bonté que la „ volonté de le faire ". Il faudrait donc que les peines qu'un prince inflige, fussent toujours au-dessous de l'offense, et que les récompenses qu'il donne fussent toujours au-dessus du service.

Mais voici une contradiction : le docteur de la politique veut en ce chapitre que ses princes tiennent leurs alliances, et dans le dix-huitième chapitre il les dégageait formellement de leur parole. Il fait comme ces diseurs de bonne-aventure, qui disent blanc aux uns, et noir aux autres.

Si Machiavel raisonne mal sur tout ce que nous venons de dire, il parle bien sur la prudence que les princes doivent avoir de ne point s'engager légèrement avec d'autres princes plus puissans

qu'eux, qui, au lieu de les ſecourir, pourraient les abymer.

C'eſt ce que ſavait un grand prince d'Allemagne, également eſtimé de ſes amis et de ſes ennemis. Les Suédois entrèrent dans ſes Etats, lorſqu'il en était éloigné avec toutes ſes troupes, pour ſecourir l'empereur au bas du Rhin dans la guerre qu'il ſoutenait contre la France. Les miniſtres de ce prince lui conſeillaient, à la nouvelle de cette irruption ſoudaine, d'appeler le czar de Ruſſie à ſon ſecours; mais ce prince, plus pénétrant qu'eux, leur répondit que les Moſcovites étaient comme des ours qu'il ne fallait point déchaîner, de crainte de ne pouvoir remettre leurs chaînes; il prit généreuſement ſur lui les ſoins de la vengeance, et il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Si je vivais dans le ſiècle futur, j'allongerais ſurement cet article par quelques réflexions qui pourraient y convenir; mais ce n'eſt pas à moi à juger de la conduite des princes modernes; et dans le monde il faut ſavoir parler et ſe taire à propos.

La matière de la neutralité eſt auſſi bien traitée par Machiavel que celle des engagemens des princes. L'expérience a démontré depuis long-temps, qu'un prince neutre expoſe ſon pays aux injures des deux parties belligérantes, que ſes Etats deviennent le théâtre de la guerre, et qu'il perd toujours par la neutralité, ſans que jamais il ait rien de ſolide à y gagner.

Il y a deux manières par leſquelles un prince peut s'agrandir: l'une eſt celle de la conquête, lorſqu'un prince guerrier recule par la force de ſes

armes les limites de ſa domination: l'autre eſt celle d'un bon gouvernement, lorſqu'un prince laborieux fait fleurir dans ſes Etats tous les arts et toutes les ſciences qui les rendent plus puiſſans et plus policés.

Tout ce livre n'eſt rempli que de raiſonnemens ſur cette première manière de s'agrandir : diſons quelque choſe de la ſeconde, plus innocente, plus juſte, et toute auſſi utile que la première.

Les arts les plus néceſſaires à la vie ſont l'agriculture, le commerce et les manufactures ; ceux qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain, ſont la géométrie, la philoſophie, l'aſtronomie, l'éloquence, la poéſie, la peinture, la muſique, la ſculpture, l'architecture, la gravure, et ce qu'on entend ſous le nom de beaux arts.

Comme les pays varient infiniment, il y en a dont le fort conſiſte dans l'agriculture, d'autres dans les vendanges, d'autres dans les manufactures, et d'autres dans le commerce : ces arts ſe trouvent même proſpérer enſemble dans quelques pays.

Les ſouverains qui choiſiront cette manière douce et aimable de ſe rendre plus puiſſans, feront obligés d'étudier principalement la conſtitution de leur pays, afin de ſavoir leſquels de ces arts feront les plus propres à y réuſſir, et par conſéquent leſquels ils doivent le plus encourager. Les Français et les Eſpagnols ſe ſont aperçus que le commerce leur manquait, et ils ont médité par cette raiſon ſur le moyen de ruiner celui des Anglais. S'ils réuſſiſſent, la France augmentera ſa puiſſance plus conſidérablement qu'elle n'aurait pu faire par la conquête

de

de vingt villes, et d'un millier de villages; et l'Angleterre et la Hollande, ces deux pays les plus beaux et les plus riches du monde, dépériraient insensiblement, comme un malade qui meurt de consomption.

Les pays dont les blés et les vignes font les richesses, ont deux choses à observer; l'une est de défricher soigneusement toutes les terres, afin de mettre jusqu'au moindre terrain à profit; l'autre est de raffiner sur un plus grand, un plus vaste débit, sur les moyens de transporter les marchandises à moins de frais, et de les vendre à meilleur marché.

Quant aux manufactures de toutes espèces, c'est peut-être ce qu'il y a de plus utile et de plus profitable à un Etat, puisque par elles on suffit aux besoins et au luxe des habitans, et que les voisins sont même obligés de payer tribut à votre industrie: elles empêchent d'un côté que l'argent ne sorte du pays, et elles en font rentrer de l'autre.

Je me suis toujours persuadé que le défaut de manufactures avait causé en partie ces prodigieuses émigrations des pays du nord, de ces Goths, de ces Vandales qui inondèrent si souvent les pays méridionaux. Dans ces temps reculés on ne connaissait d'arts en Suède, en Danemarck, et dans la plus grande partie de l'Allemagne, que l'agriculture ou la chasse; les terres labourables étaient partagées entre un certain nombre de propriétaires, qui les cultivaient, et qu'elles pouvaient nourrir.

Mais comme la race humaine a de tout temps été très-féconde dans ces climats froids, il arrivait qu'il y avait deux fois plus d'habitans dans un pays

qu'il n'en pouvait ſubſiſter par le labourage: et ces cadets de bonne maiſon s'attroupaient alors; ils étaient illuſtres brigands par néceſſité; ils ravageaient d'autres pays, et en dépoſſédaient les maîtres. Auſſi voit-on dans l'empire d'orient et d'occident que ces barbares ne demandaient pour l'ordinaire que des champs à cultiver, afin de fournir à leur ſubſiſtance. Les pays du nord ne ſont pas moins peuplés qu'ils ne l'étaient alors; mais comme le luxe a très-ſagement multiplié nos beſoins, il a donné lieu à des manufactures, et à tous ces arts qui font ſubſiſter des peuples entiers, qui autrement ſeraient obligés de chercher leur ſubſiſtance ailleurs.

Ces manières donc de faire proſpérer un Etat, ſont comme des talens confiés à la ſageſſe du ſouverain, qu'il doit mettre à uſure et faire valoir. La marque la plus sûre qu'un pays eſt ſous un gouvernement ſage et heureux, c'eſt lorſque les beaux arts naiſſent dans ſon ſein: ce ſont des fleurs qui viennent dans un terrain gras, et ſous un ciel heureux, mais que la ſéchereſſe, ou le ſouffle des aquilons, fait mourir.

Rien n'illuſtre plus un règne que les arts qui fleuriſſent ſous ſon abri. Le ſiècle de Périclès eſt auſſi fameux par les grands génies qui vivaient à Athènes, que par les batailles que les Athéniens donnèrent alors. Celui d'Auguſte eſt mieux connu par Cicéron, Ovide, Horace, Virgile etc. que par les proſcriptions de ce cruel empereur, qui doit après tout une grande partie de ſa réputation à la lyre d'Horace. Celui de Louis XIV eſt plus célèbre par les Corneille, les Racine, les Molière, les

Boileau, les Defcartes, les le Brun, les Girardon, que par ce paffage du Rhin tant exagéré, par les fiéges où Louis fe trouva en perfonne, et par la bataille de Turin que monfieur de Marfin fit perdre au duc d'Orléans par ordre du cabinet.

Les rois honorent l'humanité, lorfqu'ils diftinguent et récompenfent ceux qui lui font le plus d'honneur, et qu'ils encouragent ces efprits fupérieurs qui s'emploient à perfectionner nos connaiffances, et qui fe dévouent au culte de la vérité.

Heureux font les fouverains qui cultivent eux-mêmes ces fciences! qui penfent avec Cicéron, ce conful romain, libérateur de fa patrie et père de l'éloquence : " Les lettres forment la jeuneffe, et
„ font le charme de l'âge avancé; la profpérité en
„ eft plus brillante, l'adverfité en reçoit des con-
„ folations; et dans nos maifons et dans celles des
„ autres, dans les voyages et dans la folitude, en
„ tout temps et en tous lieux, elles font la douceur
„ de notre vie ".

Laurent de Médicis, le plus grand homme de fa nation, était le pacificateur de l'Italie, et le reftaurateur des fciences; fa probité lui concilia la confiance générale de tous les princes; et Marc-Aurèle, un des plus grands empereurs de Rome, était non moins heureux guerrier que fage philofophe, et joignait la pratique la plus févère de la morale à la profeffion qu'il en fefait. Finiffons par ces paroles : " Un roi que la juftice conduit, a
„ l'univers pour fon temple, et les gens de bien en
„ font les prêtres et les facrificateurs ".

CHAPITRE XXII.

Des ſecrétaires des princes.

Il y a deux eſpèces de princes dans le monde : ceux qui voient tout par leurs propres yeux, et gouvernent leurs Etats par eux-mêmes ; et ceux qui ſe repoſent ſur la bonne foi de leurs miniſtres, et qui ſe laiſſent gouverner par ceux qui ont pris de l'aſcendant ſur leur eſprit.

Les ſouverains de la première eſpèce ſont comme l'ame de leurs Etats ; le poids de leur gouvernement repoſe ſur eux ſeuls, comme le monde ſur le dos d'Atlas : ils règlent les affaires intérieures comme les étrangères ; ils rempliſſent à la fois les poſtes de premiers magiſtrats de la juſtice, de généraux des armées, de grands tréſoriers. Ils ont, à l'exemple de Dieu, (qui ſe ſert d'intelligences ſupérieures à l'homme pour opérer ſes volontés) des eſprits pénétrans et laborieux, pour exécuter leurs deſſeins et pour remplir en détail ce qu'ils ont projeté en grand ; leurs miniſtres ſont proprement des inſtrumens dans les mains d'un ſage et habile maître.

Les ſouverains du ſecond ordre ſont comme plongés, par un défaut de génie, ou par une indolence naturelle, dans une indifférence léthargique. Si l'Etat, près de tomber en défaillance par la faibleſſe du ſouverain, doit être ſoutenu par la ſageſſe et la vivacité d'un miniſtre, le prince alors n'eſt

qu'un fantôme, mais un fantôme néceſſaire; car il repréſente l'Etat: tout ce qui eſt à ſouhaiter, c'eſt qu'il faſſe un choix heureux.

Il n'eſt pas auſſi facile qu'on le penſe, à un ſouverain, de bien approfondir le caractère de ceux qu'il veut employer dans les affaires; car les particuliers ont autant de facilité à ſe déguiſer devant leurs maîtres, que les princes trouvent d'obſtacles pour diſſimuler leur intérieur aux yeux du public.

Après tout, ſi Sixte-Quint a pu tromper ſoixante-dix cardinaux qui devaient le connaître, combien à plus forte raiſon n'eſt-il pas plus facile à un particulier de ſurprendre le ſouverain qui a manqué d'occaſions pour le pénétrer?

Un prince d'eſprit peut juger ſans peine du génie et de la capacité de ceux qui le ſervent; mais il lui eſt preſqu'impoſſible de bien juger de leur déſintéreſſement et de leur fidélité.

On a vu ſouvent que des hommes paraiſſent vertueux, faute d'occaſions pour ſe démentir, mais qu'ils ont renoncé à l'honnêteté, dès que leur vertu a été miſe à l'épreuve. On ne parla point mal à Rome des Tibère, des Néron, des Caligula, avant qu'ils parvinſſent au trône: peut-être que leur ſcélérateſſe ferait reſtée ſans effet, ſi elle n'avait été miſe en œuvre par l'occaſion, qui développa le germe de leur méchanceté.

Il ſe trouve des hommes qui joignent à beaucoup d'eſprit, de ſoupleſſe, et de talens, l'ame la plus noire et la plus ingrate; il s'en trouve d'autres qui poſsèdent toutes les qualités du cœur.

Les princes prudens ont ordinairement donné la

préférence à ceux chez qui les qualités du cœur prévalaient, pour les employer dans l'intérieur de leur pays. Ils leur ont préféré au contraire ceux qui avaient plus de soupleſſe , pour s'en servir dans des négociations. Car puiſqu'il ne s'agit que de maintenir l'ordre et la juſtice dans leurs Etats, il ſuffit de l'honnêteté ; et s'il faut perſuader les voiſins et nouer des intrigues, on ſent bien que la probité n'y eſt pas tant requiſe que l'adreſſe et l'eſprit.

Il me ſemble qu'un prince ne ſaurait aſſez récompenſer la fidélité de ceux qui le ſervent avec zèle; il y a un certain ſentiment de juſtice en nous, qui nous pouſſe à la reconnaiſſance, et qu'il faut ſuivre. Mais d'ailleurs les intérêts des grands demandent abſolument qu'ils récompenſent avec autant de générosité qu'ils puniſſent avec clémence; car les miniſtres qui s'aperçoivent que la vertu ſera l'inſtrument de leur fortune, n'auront point aſſurément recours au crime, et ils préféreront naturellement les bienfaits de leur maître aux corruptions étrangères.

La voie de la juſtice et la ſageſſe du monde s'accordent donc parfaitement ſur ce ſujet, et il eſt auſſi imprudent que dur de mettre, faute de récompenſe et de généroſité, l'attachement des miniſtres à une dangereuſe épreuve.

Il ſe trouve des princes qui donnent dans un autre défaut auſſi dangereux : ils changent les miniſtres avec une légéreté infinie, et ils puniſſent avec trop de rigueur la moindre irrégularité de leur conduite.

Les miniſtres qui travaillent immédiatement ſous les yeux du prince, lorſqu'ils ont été quelque temps en place, ne ſauraient tout-à-fait lui déguiſer leurs défauts : plus le prince eſt pénétrant, et plus il les ſaiſit facilement.

Les ſouverains qui ne ſont pas philoſophes, s'impatientent bientôt, ils ſe révoltent contre les faibleſſes de ceux qui les ſervent, ils les diſgracient et les perdent.

Les princes qui raiſonnent plus profondément, connaiſſent mieux les hommes ; ils ſavent qu'ils ſont tous marqués au coin de l'humanité, qu'il n'y a rien de parfait en ce monde, que les grandes qualités ſont, pour ainſi dire, miſes en équilibre par de grands défauts, et que l'homme de génie doit tirer parti de tout. C'eſt pourquoi (à moins de prévarication) ils conſervent leurs miniſtres avec leurs bonnes et leurs mauvaiſes qualités, et ils préfèrent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pourraient avoir, à peu-près comme d'habiles muſiciens, qui aiment mieux jouer avec des inſtrumens dont ils connaiſſent le fort et le faible, qu'avec de nouveaux dont la bonté leur eſt inconnue.

CHAPITRE XXIII.

Comment il faut fuir les flatteurs.

Il n'y a pas un livre de morale, il n'y a pas un livre d'hiſtoire, où la faibleſſe des princes ſur la flatterie ne ſoit rudement cenſurée ; on veut que

les rois aiment la vérité, on veut que leurs oreilles s'accoutument à l'entendre, et on a raiſon; mais on veut encore, ſelon la coutume des hommes, des choſes un peu contradictoires : on veut que les princes aient aſſez d'amour-propre pour aimer la gloire, pour faire de grandes actions, et qu'en même temps ils ſoient aſſez indifférens pour renoncer de leur gré au ſalaire de leurs travaux ; le même principe doit les pouſſer à mériter la louange, et à la mépriſer. C'eſt prétendre beaucoup de l'humanité ; on leur fait bien de l'honneur de ſuppoſer qu'ils doivent avoir ſur eux-mêmes plus de pouvoir encore que ſur les autres.

Contemptus virtutis ex contemptu famæ.

Les princes inſenſibles à leur réputation n'ont été que des indolens, ou des voluptueux abandonnés à la molleſſe ; c'étaient des maſſes d'une matière vile qu'aucune vertu n'animait. Des tyrans très-cruels ont aimé, il eſt vrai, la louange ; mais c'était en eux une vanité odieuſe, un vice de plus, ils voulaient l'eſtime, en méritant l'opprobre.

Chez les princes vicieux la flatterie eſt un poiſon mortel qui multiplie les ſemences de leur corruption : chez les princes de mérite, la flatterie eſt comme une rouille qui s'attache à leur gloire, et qui en diminue l'éclat. Un homme d'eſprit ſe révolte contre la flatterie groſſière, il repouſſe l'adulateur mal-adroit. Il eſt une autre ſorte de flatterie, elle eſt la ſophiſte des défauts, ſa rhétorique les diminue ; c'eſt celle qui fournit des argumens aux paſſions,

qui donne à l'auſtérité le caractère de la juſtice, qui fait reſſembler ſi parfaitement la libéralité à la profuſion, qu'on s'y méprend ; qui couvre les débauches du voile de l'amuſement et du plaiſir ; elle amplifie ſur-tout les vices des autres, pour en ériger un trophée à ceux de ſon héros. La plupart des hommes donnent dans cette flatterie qui juſtifie leurs goûts, et qui n'eſt pas tout-à-fait menſonge ; ils ne ſauraient avoir de la rigueur pour ceux qui leur diſent d'eux-mêmes un bien dont ils ſont convaincus. La flatterie qui ſe fonde ſur une baſe ſolide, eſt la plus ſubtile de toutes ; il faut avoir le diſcernement très-fin pour apercevoir la nuance qu'elle ajoute à la vérité. Elle ne fera point accompagner un roi à la tranchée par des poëtes qui doivent être des hiſtoriens ; elle ne compoſera point des prologues d'opéra remplis d'hyperboles ; des préfaces fades et des épîtres rampantes ; elle n'étourdira point un héros du récit ampoulé de ſes victoires ; mais elle prendra l'air du ſentiment, elle ſe ménagera délicatement des entrées, elle paraîtra franche et naïve. Comment un grand homme, comment un héros, comment un prince ſpirituel peut-il ſe fâcher de s'entendre dire une vérité que la vivacité d'un ami ſemble laiſſer échapper ? Comment Louis XIV, qui ſentait que ſon air ſeul en impoſait aux hommes, et qui ſe complaiſait dans cette ſupériorité, pouvait-il ſe fâcher contre un vieil officier qui en lui parlant tremblait et bégayait, et qui en s'arrêtant au milieu de ſon diſcours, lui dit : Au moins, Sire, je ne tremble pas ainſi devant vos ennemis ?

Les princes qui ont été hommes avant de devenir

rois, peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été, et ne s'accoutument pas si facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, ont toujours été nourris d'encens comme les dieux, et ils mourraient d'inanition s'ils manquaient de louanges.

Il serait donc plus juste, ce me semble, de plaindre les rois que de les condamner ; ce sont les flatteurs, et plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation et la haine du public, de même que tous ceux qui sont assez ennemis des princes pour leur déguiser la vérité. Mais que l'on distingue la flatterie de la louange. Trajan était encouragé à la vertu par le panégyrique de Pline : Tibère était confirmé dans le vice par les flatteries des sénateurs.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi les princes d'Italie ont perdu leurs Etats.

La fable de Cadmus, qui sema en terre les dents du serpent qu'il venait de vaincre, et dont naquit un peuple de guerriers qui se détruisirent, est l'emblème de ce qu'étaient les princes italiens du temps de Machiavel. Les perfidies et les trahisons qu'ils commettaient les uns envers les autres, ruinèrent leurs affaires. Qu'on lise l'histoire d'Italie de la fin du quatorzième siècle jusqu'au commencement du quinzième, ce ne sont que cruautés,

féditions, violences, ligues, pour s'entre-détruire, ufurpations, affaffinats, en un mot un affemblage énorme de crimes, dont l'idée feule infpire de l'horreur.

Si à l'exemple de Machiavel on s'avifait de renverfer la juftice et l'humanité, on bouleverferait tout l'univers, l'inondation des crimes réduirait dans peu ce continent en une vafte folitude. Ce furent l'iniquité et la barbarie des princes d'Italie qui leur firent perdre leurs Etats, ainfi que les faux principes de Machiavel perdront à coup sûr ceux qui auront la folie de les fuivre.

Je ne déguife rien; la lâcheté de quelques-uns de ces princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte; la faibleffe des rois de Naples, il eft sûr, ruina leurs affaires; mais qu'on me dife d'ailleurs en politique tout ce que l'on voudra, argumentez, faites des fyftèmes, alléguez des exemples, employez toutes les fubtilités poffibles, vous ferez obligé d'en revenir à la juftice malgré vous.

Je demande à Machiavel ce qu'il veut dire par ces paroles; " fi l'on remarque dans un fouverain
„ nouvellement élevé fur le trône (ce qui veut
„ dire dans un ufurpateur) de la prudence et
„ du mérite, on s'attachera bien plus à lui qu'à
„ ceux qui ne font redevables de leur grandeur
„ qu'à leur naiffance. La raifon de cela, c'eft qu'on
„ eft bien plus touché du préfent que du paffé, et
„ quand on y trouve de quoi fe fatisfaire, on ne
„ va pas plus loin. "

Machiavel fuppofe-t-il que, de deux hommes

également valeureux et sages, toute une nation préfèrera l'usurpateur au prince légitime ? ou l'entend-il d'un souverain sans vertus, et d'un ravisseur vaillant, et plein de capacité ? Il ne se peut point que la première supposition soit celle de l'auteur ; elle est opposée aux notions les plus ordinaires du bon sens ; ce serait un effet sans cause que la prédilection d'un peuple en faveur d'un homme qui commet une action violente pour se rendre leur maître, et qui d'ailleurs n'aurait aucun mérite préférable à celui du souverain légitime.

Ce ne saurait être non plus la seconde supposition ; car quelque qualité qu'on donne à un usurpateur, on m'avouera que l'action violente par laquelle il élève sa puissance est une injustice.

A quoi peut-on s'attendre de la part d'un homme qui débute par le crime, si ce n'est à un gouvernement violent et tyrannique ? Il en est de même d'un homme qui se marierait, et qui éprouverait une infidélité de sa femme le jour même de ses noces : je ne pense pas qu'il augurât bien de la vertu de sa nouvelle épouse pour le reste de sa vie.

Machiavel prononce sa condamnation dans ce chapitre. Il dit clairement, que sans l'amour des peuples, sans l'affection des grands, et sans une armée bien disciplinée, il est impossible à un prince de se soutenir sur le trône. La vérité semble le forcer de lui rendre cet hommage, à peu-près comme les théologiens l'assurent des anges maudits, qui reconnaissent un Dieu, mais qui le blasphèment.

Voici en quoi consiste la contradiction. Pour gagner l'affection des peuples et des grands, il faut

avoir un fonds de vertu; il faut que le prince ſoit humain et bienfeſant, et qu'avec ces qualités du cœur on trouve en lui de la capacité pour s'acquitter des pénibles fonctions de ſa charge.

Il en eſt de cette charge comme de toutes les autres; les hommes, quelque emploi qu'ils exercent, n'obtiennent jamais la confiance s'ils ne ſont juſtes et éclairés; les plus corrompus ſouhaitent toujours d'avoir à faire à un homme de bien, de même que les plus incapables de ſe gouverner s'en rapportent à celui qui paſſe pour le plus prudent. Quoi! le moindre bourguemaître, le moindre échevin d'une ville aura beſoin d'être honnête homme et laborieux, s'il veut réuſſir, et la royauté ſerait le ſeul emploi où le vice ſerait autoriſé? Il faut être tel que je viens de le dire pour gagner les cœurs, et non comme Machiavel l'enſeigne dans le cours de cet ouvrage, injuſte, cruel, ambitieux, et uniquement occupé du ſoin de ſon agrandiſſement.

C'eſt ainſi qu'on peut voir démaſqué ce politique que ſon ſiècle fit paſſer pour un grand homme, que beaucoup de miniſtres ont reconnu dangereux, mais qu'ils ont ſuivi, dont on a fait étudier les abominables maximes aux princes, à qui perſonne n'avait encore répondu en forme, et que beaucoup de politiques ſuivent, ſans vouloir qu'on les en accuſe.

Heureux ſerait celui qui pourrait détruire entièrement le machiavéliſme dans le monde! J'en ai fait voir l'inconſéquence, c'eſt à ceux qui gouvernent la terre à la convaincre par leurs exemples: ils ſont obligés de guérir le public de la fauſſe idée dans laquelle on ſe trouve ſur la politique, qui ne

doit être que le syſtème de la ſageſſe, mais que l'on ſoupçonne communément d'être le bréviaire de la fourberie. C'eſt à eux de bannir les ſubtilités et la mauvaiſe foi des traités, et de rendre la vigueur à l'honnêteté et à la candeur, qui, à dire vrai, ne ſe trouve guère entre les ſouverains. C'eſt à eux de montrer qu'ils ſont auſſi peu envieux des provinces de leurs voiſins, qu'ils ſont jaloux de la conſervation de leurs propres Etats. Le prince qui veut tout poſſéder, eſt comme un eſtomac qui ſe ſurcharge de viandes, ſans ſonger qu'il ne pourra pas les digérer. Le prince qui ſe borne à bien gouverner, eſt comme un homme qui mange ſobrement, et dont l'eſtomac digère bien.

CHAPITRE XXV.

Combien la fortune a de pouvoir dans les affaires du monde, et comment on peut lui réſiſter.

La queſtion ſur la liberté de l'homme eſt un de ces problèmes qui pouſſent la raiſon des philoſophes à bout, et qui ont ſouvent tiré des anathèmes de la bouche des théologiens. Les partiſans de la liberté diſent que, ſi les hommes ne ſont pas libres, Dieu agit en eux, que c'eſt Dieu qui par leur miniſtère commet les meurtres, les vols et tous les crimes; ce qui eſt manifeſtement oppoſé à ſa ſainteté.

En ſecond lieu, que ſi l'être ſuprême eſt le père des vices, et l'auteur des iniquités qui ſe commet-

tent, on ne pourra plus punir les coupables, et il n'y aura ni crimes ni vertus dans le monde. Or, comme on ne ſaurait penſer à ce dogme affreux, ſans en apercevoir toutes les contradictions, on ne ſaurait prendre de meilleur parti qu'en ſe déclarant pour la liberté de l'homme.

Les partiſans de la néceſſité abſolue diſent au contraire, que Dieu ſerait pire qu'un ouvrier aveugle, et qui travaille dans l'obſcurité, ſi après avoir créé le monde il eût ignoré ce qui devait s'y faire : un horloger, diſent-ils, connaît l'action de la moindre roue d'une montre, puiſqu'il ſait le mouvement qu'il lui a imprimé, et à quelle deſtination il l'a faite : et Dieu, cet être infiniment ſage, ſerait le ſpectateur curieux et impuiſſant des actions des hommes ? Comment ce même Dieu, dont les ouvrages portent tous un caractère d'ordre, et qui ſont tous aſſervis à de certaines lois immuables et conſtantes, aurait-il laiſſé jouir l'homme ſeul de l'indépendance et de la liberté ? ce ne ſerait plus la providence qui gouvernerait le monde, mais le caprice des hommes. Puis donc qu'il faut opter entre le créateur et la créature, lequel des deux eſt automate ? il eſt plus raiſonnable de croire que c'eſt l'être en qui réſide la faibleſſe, que l'être en qui réſide la puiſſance : ainſi la raiſon et les paſſions ſont comme des chaînes inviſibles, par leſquelles la main de la Providence conduit le genre humain, pour concourir aux événemens que ſa ſageſſe éternelle avait réſolus ; qui devaient arriver dans le monde, pour que chaque individu remplît ſa deſtinée.

C'eſt ainſi que pour éviter Carybde on s'approche

trop de Scylla, et que les philoſophes ſe pouſſent mutuellement dans l'abyme de l'abſurdité, tandis que les théologiens ferraillent dans l'obſcurité, et ſe damnent dévotement par charité. Ces partis ſe font la guerre à peu-près comme les Carthaginois et les Romains ſe la feſaient. Lorſqu'on appréhendait de voir les troupes romaines en Afrique, on portait le flambeau de la guerre en Italie; et lorſqu'à Rome on voulut ſe défaire d'Annibal, que l'on craignait, on envoya Scipion à la tête des légions aſſiéger Carthage. Les philoſophes, les théologiens, et la plupart des héros d'argumens, ont le génie de la nation françaiſe; ils attaquent vigoureuſement, mais ils ſont perdus s'ils ſont réduits à la guerre défenſive. C'eſt ce qui fit dire à un bel eſprit, que Dieu était le père de toutes les ſectes, puiſqu'il leur avait donné à toutes des armes égales, de même qu'un bon côté et un revers. Cette queſtion ſur la liberté et ſur la prédeſtination des hommes, eſt tranſportée par Machiavel de la métaphyſique dans la politique; c'eſt cependant un terrain qui lui eſt tout étranger, et qui ne ſaurait le nourrir; car en politique, au lieu de raiſonner ſi nous ſommes libres, ou ſi nous ne le ſommes point, ſi la fortune et le haſard peuvent quelque choſe, ou s'ils ne peuvent rien, il ne faut proprement penſer qu'à perfectionner ſa pénétration et ſa prudence.

La fortune et le haſard ſont des mots vides de ſens, qui ſelon toute apparence doivent leur origine à la profonde ignorance dans laquelle croupiſſait le monde, lorſqu'on donna des noms vagues aux effets dont les cauſes étaient inconnues.

Ce

Ce qu'on appelle vulgairement la fortune de César, signifie proprement toutes les conjonctures qui ont favorisé les desseins de cet ambitieux. Ce que l'on entend par l'infortune de Caton, ce sont les malheurs inopinés qui lui arrivèrent, ces contretemps où les effets suivirent si subitement les causes, que sa prudence ne put ni les prévoir ni les combattre.

Ce qu'on entend par le hasard, ne saurait mieux s'expliquer que par le jeu des dés. Le hasard, dit-on, a fait que mes dés ont porté plutôt douze que sept. Pour décomposer ce phénomène physiquement, il faudrait avoir les yeux assez bons pour voir la manière dont on a fait entrer les dés dans le cornet, les mouvemens de la main plus ou moins forts, plus ou moins réitérés, qui les font tourner, et qui impriment aux dés un mouvement plus vif ou plus lent: ce sont ces causes qui, prises ensemble, s'appellent le hasard.

Tant que nous ne serons que des hommes, c'est-à-dire des êtres très-bornés, nous ne serons jamais supérieurs à ce qu'on appelle les coups de la fortune. Nous devons ravir ce que nous pouvons au hasard, dès l'événement; mais notre vie est trop courte pour tout apercevoir, et notre esprit trop étroit pour tout combiner.

Voici des événemens qui feront voir clairement qu'il est impossible à la sagesse humaine de tout prévoir. Le premier événement est celui de la surprise de Crémone par le prince Eugène, entreprise concertée avec toute la prudence imaginable, et exécutée avec une valeur infinie. Voici comment

ce deſſein échoua: le prince s'introduiſit dans la ville vers le matin, par un canal à immondices que lui ouvrit un curé avec lequel il était en intelligence; il ſe ferait infailliblement rendu maître de la place, ſi deux choſes inopinées ne fuſſent arrivées.

Premièrement un régiment ſuiſſe, qui devait faire l'exercice le même matin, ſe trouva ſous les armes plutôt qu'il ne devait y être, et lui fit réſiſtance, juſqu'à ce que le reſte de la garniſon s'aſſemblât. En ſecond lieu, le guide qui devait mener le prince de Vaudemont à une porte de la ville, dont ce prince devait s'emparer, manqua le chemin, ce qui fit que ce détachement arriva trop tard.

Le ſecond événement dont j'ai voulu parler, eſt celui de la paix particulière que les Anglais firent avec la France vers la fin de la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. Ni les miniſtres de l'empereur Joſeph, ni les plus grands philoſophes, ni les plus habiles politiques, n'auraient pu ſoupçonner qu'une paire de gants changerait le deſtin de l'Europe: cela arriva cependant au pied de la lettre.

La ducheſſe de Marlborough exerçait la charge de grand'maîtreſſe de la reine Anne à Londres, tandis que ſon époux feſait dans les campagnes de Brabant une double moiſſon de lauriers et de richeſſes. Cette ducheſſe ſoutenait par ſa faveur le parti du héros, et le héros ſoutenait le crédit de ſon épouſe par ſes victoires. Le parti des Toris, qui leur était oppoſé, et qui ſouhaitait la paix, ne pouvait rien, tandis que cette ducheſſe était toute-puiſſante auprès de la reine. Elle perdit cette faveur par une cauſe aſſez légère: la reine avait

commandé des gants, et la ducheſſe en avait commandé en même temps ; l'impatience de les avoir lui fit preſſer la gantière de la ſervir avant la reine. Cependant Anne voulut avoir ſes gants : une dame (*) qui était ennemie de Miladi Marlborough, informa la reine de tout ce qui s'était paſſé, et s'en prévalut avec tant de malignité, que la reine dès ce moment regarda la ducheſſe comme une favorite dont elle ne pouvait plus ſupporter l'inſolence. La gantière acheva d'aigrir cette princeſſe par l'hiſtoire des gants, qu'elle lui conta avec toute la noirceur poſſible. Ce levain, quoique léger, fut ſuffiſant pour mettre toutes les humeurs en fermentation, et pour aſſaiſonner tout ce qui doit accompagner une diſgrace. Les Toris, et le maréchal de Tallart à leur tête, ſe prévalurent de cette affaire, qui devint un coup de partie pour eux.

La ducheſſe de Marlborough fut diſgraciée peu de temps après, et avec elle tomba le parti des Wighs et celui des alliés de l'empereur. Tel eſt le jeu des choſes les plus graves du monde ; la providence ſe rit de la ſageſſe et des grandeurs humaines : des cauſes frivoles et quelquefois ridicules changent ſouvent la fortune des Etats et des monarchies entières.

Dans cette occaſion, de petites miſères de femmes ſauvèrent Louis XIV d'un pas dont ſa ſageſſe, ſes forces et ſa puiſſance ne l'auraient peut-être pu tirer, et obligèrent les alliés à faire la paix malgré eux.

(*) Madame Masham.

Ces ſortes d'événemens arrivent, mais j'avoue que c'eſt rarement, et que leur autorité n'eſt pas ſuffiſante pour décréditer entièrement la prudence et la pénétration ; il en eſt comme des maladies qui altèrent quelquefois la ſanté des hommes, mais qui ne les empêchent pas de jouir la plupart du temps des avantages d'un tempérament robuſte.

Il faut donc néceſſairement que ceux qui doivent gouverner le monde, cultivent leur pénétration et leur prudence : mais ce n'eſt pas tout ; car s'ils veulent captiver la fortune, il faut qu'ils apprennent à plier leur tempérament ſous les conjonctures, ce qui eſt très-difficile.

Je ne parle en général que de deux ſortes de tempéramens, celui d'une vivacité hardie, et celui d'une lenteur circonſpecte ; et comme ces cauſes morales ont une cauſe phyſique, il eſt preſqu'impoſſible qu'un prince ſoit ſi fort maître de lui-même, qu'il prenne toutes les couleurs comme un caméléon. Il y a des ſiècles qui favoriſent la gloire des conquérans, et de ces hommes hardis et entreprenans qui ſemblent nés pour opérer des changemens extraordinaires dans l'univers, des révolutions, des guerres ; et principalement je ne ſais quels eſprits de vertige et de défiance qui brouillent les ſouverains, fourniſſent à un conquérant des occaſions de profiter de leurs querelles. Il n'y a pas juſqu'à Fernand Cortez qui, dans la conquête du Mexique, n'ait été favoriſé par les guerres civiles des Américains.

Il y a d'autres temps où le monde moins agité ne paraît vouloir être régi que par la douceur, où

il ne faut que de la prudence et de la circonſpection ; c'eſt une eſpèce de calme heureux dans la politique, qui ſuccède ordinairement à l'orage : c'eſt alors que les négociations ſont plus efficaces que les batailles, et qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne ſaurait acquérir par l'épée.

Afin qu'un ſouverain pût profiter de toutes les conjonctures, il faudrait qu'il apprît à ſe conformer au temps comme un habile pilote.

Si un général d'armée était hardi et circonſpect à propos, il ſerait preſqu'indomptable. Fabius minait Annibal par ſes longueurs ; ce romain n'ignorait pas que les Carthaginois manquaient d'argent et de recrues, et que ſans combattre il ſuffiſait de voir tranquillement fondre cette armée, pour la faire périr, pour ainſi dire, d'inanition. La politique d'Annibal était au contraire de combattre ; ſa puiſſance n'était qu'une force d'accident, dont il fallait tirer avec promptitude tous les avantages poſſibles ; afin de lui donner de la ſolidité par la terreur qu'impriment les actions brillantes et vives, et par les reſſources qu'on tire des conquêtes.

En l'an 1704, ſi l'électeur de Bavière et le maréchal de Tallart n'étaient point ſortis de Bavière pour s'avancer juſqu'à Bleinheim et Hochſtedt, ils ſeraient reſtés les maîtres de toute la Suabe ; car l'armée des alliés ne pouvant ſubſiſter en Bavière faute de vivres, aurait été obligée de ſe retirer vers le Mein, et de ſe ſéparer. Ce fut donc manque de circonſpection, lorſqu'il en fallait, que l'électeur confia au ſort d'une bataille à jamais mémorable et glorieuſe pour la nation allemande, ce

qu'il ne dépendait que de lui de conſerver. Cette imprudence fut punie par la défaite totale des Français et des Bavarois, et par la perte de la Bavière, et de tout ce pays qui eſt entre le haut Palatinat et le Rhin.

On ne parle point d'ordinaire des téméraires qui ont péri, on ne parle que de ceux qui ont été ſecondés de la fortune. Il en eſt comme des rêves et des prophéties; entre mille qui ont été fauſſes et que l'on oublie, on ne ſe reſſouvient que du très-petit nombre qui a été accompli. Le monde devrait juger des événemens par leurs cauſes, et non pas des cauſes par l'événement.

Je conclus donc qu'un peuple riſque beaucoup avec un prince hardi, que c'eſt un danger continuel qui le menace; et que le ſouverain circonſpect, s'il n'eſt pas propre pour les grands exploits, ſemble plus né pour le gouvernement. L'un haſarde, mais l'autre conſerve.

Pour que les uns et les autres ſoient grands-hommes, il faut qu'ils viennent à propos au monde, ſans quoi leurs talens leur ſont plus pernicieux que profitables. Tout homme raiſonnable, et principalement ceux que le ciel a deſtinés pour gouverner les autres, devraient ſe faire un plan de conduite auſſi bien raiſonné et lié qu'une démonſtration géométrique; ſuivre en tout un pareil ſyſtème, ce ferait le moyen d'agir conſéquemment, et de ne jamais s'écarter de ſon but: on pourrait ramener par-là toutes les conjonctures et tous les événemens à l'acheminement de ſes deſſeins, tout concourrait pour exécuter les projets que l'on aurait médités.

Mais qui font ces princes defquels nous prétendons tant de rares talens ? Ce ne feront que des hommes, et il fera vrai de dire que felon leur nature il leur eft impoffible de fatisfaire à tant de devoirs ; on trouverait plutôt le phénix des poëtes, et les unités des métaphyficiens, que l'homme de Platon. Il eft jufte que les peuples fe contentent des efforts que font les fouverains pour parvenir à la perfection. Les plus accomplis d'entr'eux feront ceux qui s'éloigneront plus que les autres du prince de Machiavel. Il eft jufte que l'on fupporte leurs défauts, lorfqu'ils font contre-balancés par des qualités du cœur, et par de bonnes intentions; il faut nous fouvenir fans ceffe qu'il n'y a rien de parfait dans le monde, et que l'erreur et la faibleffe font le partage de tous les hommes. Le pays le plus heureux eft celui où une indulgence mutuelle du fouverain et des fujets répand fur la fociété cette douceur, fans laquelle la vie eft un poids qui devient à charge, le monde une vallée d'amertumes et non un théâtre de plaifirs.

CHAPITRE XXVI.

Des différentes ſortes de négociations, et des raiſons qu'on peut appeler juſtes de faire la guerre.

NOUS avons vu dans cet ouvrage la fauſſeté des raiſonnemens par leſquels Machiavel a prétendu nous donner le change, en nous préſentant des ſcélérats ſous le maſque de grands hommes.

J'ai fait mes efforts pour arracher au crime le voile de la vertu, dont Machiavel l'avait enveloppé, et pour déſabuſer le monde de l'erreur où ſont bien des perſonnes ſur la politique des princes. J'ai dit aux rois que leur véritable politique conſiſtait à ſurpaſſer leurs ſujets en vertu, afin qu'ils ne ſe viſſent point obligés de condamner en d'autres ce qu'ils autoriſent en leur perſonne. J'ai dit qu'il ne ſuffiſait point d'actions brillantes pour établir leur réputation, mais qu'il faut des actions qu tendent au bonheur du genre humain.

J'ajouterai à ceci deux conſidérations : l'une regarde les négociations, et l'autre les ſujets d'entreprendre la guerre, qu'on peut avec fondement appeler juſtes.

Les miniſtres des princes aux cours étrangères ſont des eſpions privilégiés, qui veillent ſur la conduite des ſouverains chez leſquels ils ſont envoyés; ils doivent pénétrer leurs deſſeins, approfondir leurs démarches, et prévoir leurs actions, afin d'en informer leurs maîtres à temps. L'objet

principal de leur miſſion eſt de reſſerrer les liens d'amitié entre les ſouverains ; mais au lieu d'être les artiſans de la paix, ils ſont ſouvent les organes de la guerre. Ils emploient la flatterie, la ruſe et la ſéduction, pour arracher les ſecrets de l'Etat aux miniſtres : ils gagnent les faibles par leur adreſſe, les orgueilleux par leurs paroles, et les intéreſſés par leurs préſens : en un mot, ils ſont quelquefois tout le mal qu'ils peuvent ; car ils peuvent pécher par devoir, et ils ſont sûrs de l'impunité.

C'eſt contre les artifices de ces eſpions que les princes doivent prendre de juſtes meſures. Lorſque le ſujet de la négociation devient plus important, c'eſt alors que les princes ont lieu d'examiner à la rigueur la conduite de leurs miniſtres, afin d'approfondir ſi quelque pluie de Danaé n'aurait point amolli l'auſtérité de leur vertu.

Dans ces temps de criſe où l'on traite d'alliance, il faut que la prudence des ſouverains ſoit plus vigilante encore qu'à l'ordinaire. Il eſt néceſſaire qu'ils diſsèquent avec attention la nature des choſes qu'ils doivent promettre, pour qu'ils puiſſent remplir leurs engagemens.

Un traité enviſagé ſous toutes ſes faces, déduit avec toutes ſes conſéquences, eſt toute autre choſe que lorſqu'on ſe contente de le conſidérer en gros. Ce qui paraiſſait un avantage réel, ne ſe trouve, lorſqu'on l'examine de près, qu'un miſérable palliatif, qui tend à la ruine de l'Etat. Il faut ajouter à ces précautions le ſoin de bien éclaircir les termes d'un traité, et le grammairien pointilleux doit toujours précéder le politique habile, afin que cette

diſtinction frauduleuſe de la parole et de l'eſprit du traité ne puiſſe point avoir lieu.

En politique on devrait faire un recueil de toutes les fautes que les princes ont faites par précipitation, pour l'uſage de ceux qui veulent faire des traités ou des alliances; le temps qu'il leur faudrait pour le lire, leur donnerait celui de faire des réflexions, qui ne ſauraient que leur être ſalutaires.

Les négociations ne ſe font pas toutes par des miniſtres accrédités; on envoie ſouvent des perſonnes ſans caractère dans des lieux tiers, où ils font des propoſitions avec d'autant plus de liberté, qu'ils commettent moins la perſonne de leur maître. Les préliminaires de la dernière paix entre l'empereur et la France furent conclus de cette manière, à l'inſçu de l'Empire, et des puiſſances maritimes: cet accommodement ſe fit chez un comte (*), dont les terres ſont au bord du Rhin.

Victor Amédée, le prince le plus habile, et le plus artificieux de ſon temps, ſavait mieux que perſonne l'art de diſſimuler ſes deſſeins. L'Europe fut abuſée plus d'une fois par la fineſſe de ſes ruſes; entre autres lorſque le maréchal de Catinat, dans le froc d'un moine, et ſous prétexte de travailler au ſalut de cette ame royale, retira ce prince du parti de l'empereur, et en fit un proſélyte à la France. Cette négociation entre le roi et le général fut conduite avec tant de dextérité, que l'alliance de la France et de la Savoie qui s'enſuivit,

(*) Le comte de Neuwied.

parut aux yeux de l'Europe comme un phénomène de politique inopiné et extraordinaire.

Ce n'eſt point pour juſtifier la conduite de Victor Amédée que j'ai propoſé ſon exemple ; il s'en faut de beaucoup : je n'ai prétendu louer en ſa conduite que l'habileté et la diſcrétion, qui, lorſqu'on s'en ſert pour une fin honnête, ſont des qualités abſolument requiſes dans un ſouverain.

C'eſt une règle générale, qu'il faut choiſir les eſprits les plus tranſcendans, pour les employer à des négociations difficiles ; qu'il faut non-ſeulement des ſujets ruſés pour l'intrigue, ſouples pour s'inſinuer, mais qui aient encore le coup d'œil aſſez fin pour lire ſur la phyſionomie des autres les ſecrets de leur cœur, afin que rien n'échappe à leur pénétration, et que tout ſe découvre par la force de leur raiſonnement.

Il ne faut point abuſer de la ruſe et de la fineſſe ; il en eſt comme des épiceries, dont l'uſage trop fréquent dans les ragoûts émouſſe le palais, et leur fait perdre ce piquant que la coutume leur ôte à la fin.

La probité au contraire eſt pour tous les temps ; elle eſt ſemblable à ces alimens ſimples et naturels, qui conviennent à tous les tempéramens, et qui rendent le corps robuſte ſans l'échauffer.

Un prince dont la candeur ſera connue, ſe conciliera infailliblement la confiance de l'Europe ; il ſera heureux ſans fourberie, et puiſſant par ſa ſeule vertu. La paix et le bonheur de l'Etat ſont comme un centre où tous les chemins de la politique doivent

ſe réunir, et ce doit être le but de toutes ſes négociations.

La tranquillité de l'Europe ſe fonde principalement ſur le maintien de ce ſage équilibre, par lequel la force ſupérieure d'une monarchie eſt contre-balancée par la puiſſance réunie de quelques autres ſouverains. Si cet équilibre venait à manquer, il ſerait à craindre qu'il n'arrivât une révolution univerſelle, et qu'une nouvelle monarchie ne s'établît ſur les débris des princes que leur déſunion rendrait trop faibles.

La politique des princes de l'Europe ſemble donc exiger d'eux qu'ils ne négligent jamais les alliances et les traités par leſquels ils peuvent égaler les forces d'une puiſſance ambitieuſe, et ils doivent ſe méfier de ceux qui veulent ſemer parmi eux la déſunion et la zizanie. Qu'on ſe ſouvienne de ce conſul qui, pour montrer combien l'union était néceſſaire, prit un cheval par la queue, et fit d'inutiles efforts pour la lui arracher; mais lorſqu'il la prit crin à crin en les ſéparant, il en vint facilement à bout. Cette leçon eſt auſſi propre pour certains ſouverains de nos jours, que pour les légionnaires romains: il n'y a que leur réunion qui puiſſe les rendre formidables, et maintenir en Europe la paix et la tranquillité.

Le monde ſerait bienheureux s'il n'y avait d'autres moyens que celui de la négociation pour maintenir la juſtice, et pour rétablir la paix et la bonne harmonie entre les nations. L'on emploierait les raiſons au lieu d'armes, et l'on s'entre-diſputerait ſeulement au lieu de s'entr'égorger. Une fâcheuſe néceſ-

ſité oblige les princes d'avoir recours à une voie beaucoup plus cruelle ; il y a des occaſions où il faut défendre par les armes la liberté des peuples, qu'on veut opprimer par injuſtice ; où il faut obtenir par violence ce que l'iniquité refuſe à la douceur ; où les ſouverains doivent commettre la cauſe de leur nation au ſort des batailles. C'eſt dans un des cas pareils que ce paradoxe devient véritable, qu'une bonne guerre donne et affermit une bonne paix.

C'eſt le ſujet de la guerre qui la rend juſte ou injuſte. Les paſſions et l'ambition des princes leur offuſquent ſouvent les yeux, et leur peignent avec des couleurs avantageuſes les actions les plus violentes. La guerre eſt une reſſource dans l'extrémité ; ainſi il ne faut s'en ſervir qu'avec précaution et dans des cas déſeſpérés, et bien examiner ſi l'on y eſt porté par une illuſion d'orgueil, ou par une raiſon ſolide et indiſpenſable.

Il y a des guerres défenſives, et ce ſont ſans contredit les plus juſtes.

Il y a des guerres d'intérêt, que les rois ſont obligés de faire, pour maintenir eux-mêmes les droits qu'on leur conteſte ; ils plaident les armes à la main, et les combats décident de la validité de leurs raiſons.

Il y a des guerres de précaution, que les princes ſont ſagement d'entreprendre. Elles ſont offenſives à la vérité, mais elles n'en ſont pas moins juſtes. Lorſque la grandeur exceſſive d'une puiſſance ſemble près de ſe déborder, et menace d'engloutir l'univers, il eſt de la prudence de lui oppoſer des digues,

et d'arrêter le cours orageux d'un torrent, lors encore qu'on en eſt le maître. On voit des nuages qui s'aſſemblent, un orage qui ſe forme, les éclairs qui l'annoncent; et ce ſouverain que ce danger menace, ne pouvant tout ſeul conjurer la tempête, ſe réunira, s'il eſt ſage, avec tous ceux que le même péril met dans les mêmes intérêts. Si les rois d'Egypte, de Syrie, de Macédoine, ſe fuſſent ligués contre la puiſſance romaine, jamais elle n'aurait pu bouleverſer ces Empires; une alliance ſagement concertée, et une guerre vivement entrepriſe, aurait fait avorter ces deſſeins ambitieux dont l'accompliſſement enchaîna l'univers.

Il eſt de la prudence de préférer les moindres maux aux plus grands, ainſi que de choiſir le parti le plus sûr à l'excluſion de celui qui eſt incertain. Il vaut donc mieux qu'un prince s'engage dans une guerre offenſive, lorſqu'il eſt le maître d'opter entre la branche d'olive et celle de laurier, que s'il attendait à des temps déſeſpérés, où une déclaration de guerre ne pourrait retarder que de quelques momens ſon eſclavage et ſa ruine. C'eſt une maxime certaine, qu'il vaut mieux prévenir que d'être prévenu: les grands hommes s'en ſont toujours bien trouvés, en feſant uſage de leurs forces avant que leurs ennemis aient pris des arrangemens capables de leur lier les mains, et de détruire leur pouvoir.

Beaucoup de princes ont été engagés dans les guerres de leurs alliés, par des traités, en conſéquence deſquels ils ont été obligés de leur fournir un nombre de troupes auxiliaires. Comme les ſouverains ne ſauraient ſe paſſer d'alliances, puiſqu'il

n'y en a aucun en Europe qui puiſſe ſe ſoutenir par ſes propres forces, ils s'engagent à ſe donner un ſecours mutuel en cas de beſoin; ce qui contribue à leur ſureté et à leur conſervation. L'événement décide lequel des alliés retire les fruits de l'alliance, une heureuſe occaſion favoriſe une des parties en un temps, une conjoncture favorable ſeconde l'autre partie contractante dans un temps différent. L'honnêteté, et la ſageſſe du monde exigent donc également des princes qu'ils obſervent religieuſement la foi des traités, et qu'ils les accompliſſent même avec ſcrupule; d'autant plus que par les alliances ils rendent leur protection plus efficace pour leurs peuples.

Toutes les guerres donc, qui n'auront pour but que de repouſſer des uſurpateurs, de maintenir des droits légitimes, de garantir la liberté de l'univers, et d'éviter les oppreſſions et les violences des ambitieux, ſeront conformes à la juſtice. Les ſouverains qui en entreprennent de pareilles, n'ont point à ſe reprocher le ſang répandu; la néceſſité les fait agir: et dans de pareilles circonſtances la guerre eſt un moindre malheur que la paix.

Ce ſujet me conduit naturellement à parler des princes qui, par un négoce inoui dans l'antiquité, trafiquent du ſang de leurs peuples; leur cour eſt comme un encan, où leurs troupes ſont vendues à ceux qui offrent le plus de ſubſides.

L'inſtitution du ſoldat eſt pour la défenſe de la patrie; les louer à d'autres, comme on vend des dogues et des taureaux pour le combat, c'eſt, ce me ſemble, pervertir à la fois le but du négoce et

de la guerre. On dit qu'il n'eſt pas permis de vendre les choſes ſaintes: eh! qu'y a-t-il de plus ſacré que le ſang des hommes?

Pour les guerres de religion, ſi ce ſont des guerres civiles, elles ſont preſque toujours la ſuite de l'imprudence du ſouverain, qui a mal à propos favoriſé une ſecte aux dépens d'une autre, qui a trop reſſerré ou trop étendu l'exercice public de certaines religions, qui ſur-tout a donné du poids à des querelles de parti, leſquelles ne ſont que des étincelles paſſagères quand le ſouverain ne s'en mêle pas, et qui deviennent des embraſemens quand il les fomente.

Maintenir le gouvernement civil avec vigueur, laiſſer à chacun la liberté de conſcience, être toujours roi, et ne jamais faire le prêtre, eſt le sûr moyen de préſerver ſon Etat des tempêtes que l'eſprit dogmatique des théologiens cherche toujours à exciter.

Les guerres étrangères de religion ſont le comble de l'injuſtice et de l'abſurdité. Partir d'Aix-la-Chapelle pour aller convertir les Saxons le fer à la main, comme Charlemagne, ou équiper une flotte pour aller propoſer au ſoudan d'Egypte de ſe faire chrétien, ſont des entrepriſes bien étranges. La fureur des croiſades eſt paſſée; faſſe le Ciel qu'elle ne revienne jamais!

La guerre en général eſt ſi féconde en malheurs, l'iſſue en eſt ſi peu certaine, et les ſuites en ſont ſi ruineuſes pour un pays, que les princes ne ſauraient aſſez réfléchir avant que de s'y engager. Les violences que les troupes commettent dans un pays ennemi, ne ſont rien en comparaiſon des malheurs

qui

qui rejailliſſent directement ſur les Etats des princes qui entrent en guerre ; c'eſt un acte ſi grave et de ſi grande importance de l'entreprendre, qu'il eſt étonnant que tant de rois en aient pris ſi facilement la réſolution.

Je me perſuade que ſi les monarques pouvaient voir un tableau vrai et fidelle des misères qu'attire ſur les peuples une ſeule déclaration de guerre, ils n'y feraient point inſenſibles. Leur imagination n'eſt pas aſſez vive pour leur repréſenter au naturel des maux qu'ils n'ont point connus, et à l'abri deſquels les met leur condition : comment ſentiront-ils ces impôts qui accablent les peuples ? La privation de la jeuneſſe du pays, que les recrues emportent ? ces maladies contagieuſes qui déſolent les armées ? l'horreur des batailles, et ces ſiéges plus meurtriers encore ? la déſolation des bleſſés que le fer ennemi a privé de quelques-uns de leurs membres, uniques inſtrumens de leur induſtrie et de leur ſubſiſtance ? la douleur des orphelins qui ont perdu, par la mort de leur père, l'unique ſoutien de leur faibleſſe ? la perte de tant d'hommes utiles à l'Etat, que la mort moiſſonne avant le temps ?

Les princes qui ne ſont dans le monde que pour rendre les hommes heureux, devraient bien y penſer, avant de les expoſer, pour des cauſes frivoles et vaines, à tout ce que l'humanité a de plus à redouter.

Les ſouverains qui regardent leurs ſujets comme leurs eſclaves, les haſardent ſans pitié, et les voient périr ſans regret ; mais les princes qui conſidèrent les hommes comme leurs égaux et qui

envisagent le peuple comme le corps dont ils sont l'ame, sont économes du sang de leurs sujets.

Je prie les souverains, en finissant cet ouvrage, de ne point s'offenser de la liberté avec laquelle je leur parle ; mon but est de dire la vérité, d'exciter à la vertu, et de ne flatter personne. La bonne opinion que j'ai des princes qui règnent à présent dans le monde, me les fait juger dignes d'entendre la vérité. C'est aux Néron, aux Alexandre VI, aux César Borgia, aux Louis XI, qu'on n'oserait la dire : grâces au Ciel, nous ne comptons point de tels hommes parmi les princes de l'Europe, et c'est faire leur plus bel éloge que de dire qu'on ose hardiment blâmer devant eux tous les vices qui dégradent la royauté, et qui sont contraires aux sentimens de l'humanité et de la justice.

INSTRUCTIONS

MILITAIRES.

INSTRUCTION
MILITAIRE
DU
ROI DE PRUSSE
POUR
SES GÉNÉRAUX (*).

ARTICLE PREMIER.

Des Troupes pruſſiennes, de leurs défauts et de leurs avantages.

La compoſition de mes troupes exige une attention infinie de la part de ceux qui les commandent. Il faut leur faire obſerver toujours la diſcipline la plus exacte, et avoir grand ſoin de leur conſervation : il faut auſſi qu'elles ſoient mieux nourries que preſque toutes les troupes de l'Europe.

(*) Cette Inſtruction militaire a été dictée en allemand par le roi, et traduite en français par M. Fæſch, lieutenant colonel dans les troupes ſaxonnes. C'eſt cette traduction que l'on donne ici.

Nos régimens ſont compoſés moitié de gens du pays, moitié d'étiangers, qui ont été enrôlés pour de l'argent. Ces derniers n'ayant rien qui les attache, n'attendent que la première occaſion pour s'en aller. Il s'agit donc d'empêcher la déſertion.

Pluſieurs de nos généraux croient qu'un homme n'eſt qu'un homme, et que ſi la perte en eſt réparée, cet homme n'a point d'influence ſur la totalité; mais on ne ſaurait faire à ce ſujet une juſte application des autres armées à la nôtre.

Si un homme bien dreſſé déſerte, et qu'il ſoit remplacé par un autre auſſi bien dreſſé, la choſe eſt égale. Mais ſi un ſoldat que l'on a formé pendant deux ans au maniement des armes, et pour lui donner un certain degré d'agilité, vient à déſerter, et qu'il ſoit remplacé par un mauvais ſujet, ou qu'il ne le ſoit point du tout, cela tirera à la longue à conſéquence.

On a vu que par la négligence des officiers dans le petit détail, des régimens ont perdu leur réputation, et ſe ſont trouvés être diminués par la déſertion. Cette perte affaiblit l'armée dans le temps où il eſt le plus néceſſaire qu'elle ſoit complète. Vous perdrez par-là vos meilleures forces, ſi vous n'y apportez la plus grande attention, et vous ne ſerez pas en état alors de ſuppléer à ce défaut.

Quoiqu'il y ait grand nombre d'hommes dans mon pays, il eſt queſtion de ſavoir ſi vous en trouverez beaucoup de la taille de mes ſoldats; et ſuppoſé même qu'il y en eût aſſez, feront-ils d'abord dreſſés? C'eſt donc un des devoirs les plus eſſentiels des généraux qui commandent les armées ou

des corps féparés, d'empêcher la défertion. Ce qui fe fait

1) En évitant des camps trop près d'un bois ou d'une forêt, fi la raifon de guerre ne l'exige pas;

2) En fefant plufieurs appels par jour;

3) En envoyant des patrouilles fréquentes de houfards, qui rodent autour du camp;

4) En plaçant pendant la nuit des chaffeurs dans les blés, et en doublant les poftes de cavalerie à l'entrée de la nuit, pour renforcer la chaîne;

5) Si vous ne permettez point que le foldat fe débande, et fi l'officier mène fa troupe en règle à l'eau et à la paille;

6) En puniffant rigoureufement la maraude, qui eft la fource de tous les défordres;

7) En ne fefant, les jours de marche, retirer les gardes qui font placées dans les villages, que quand les troupes ont pris les armes;

8) En défendant, fous peine rigoureufe, que le foldat ne quitte fon rang, ni fa divifion, les jours de marche;

9) En évitant de faire des marches de nuit, fi des raifons importantes ne l'exigent pas abfolument;

10) En pouffant des patrouilles de houfards à droite et à gauche, lorfque l'infanterie traverfera un bois;

11) Si vous placez des officiers à l'entrée et à la fortie d'un défilé, qui obligent les foldats de reprendre leurs rangs;

12) En cachant au foldat les marches que vous êtes obligé de faire en arrière, ou en vous fervant d'un prétexte fpécieux qui puiffe le flatter;

13) En ayant attention que la ſubſiſtance néceſſaire ne manque jamais, et qu'on fourniſſe aux troupes du pain, de la viande, du brandevin, de la bière, etc.

14) Quand la déſertion ſe gliſſe dans un régiment, ou dans une compagnie, il faut examiner d'abord la raiſon de ce mal; s'informer ſi le ſoldat a eu ſon prêt, ſi on lui donne les autres douceurs accordées, et ſi le capitaine n'eſt pas coupable de quelques malverſations. Il ne faut pas moins faire ſoigneuſement obſerver une diſcipline exacte. On dira peut-être que le colonel y prêtera ſon attention. Mais cela ne ſuffit pas; dans une armée tout doit tendre à la perfection, pour faire voir que tout ce qui s'y fait, eſt l'ouvrage d'un ſeul homme.

La plus grande partie d'une armée eſt compoſée de gens indolens; ſi le général n'eſt pas toujours attentif à ce qu'ils faſſent leur devoir, cette machine, qui eſt artificielle et ne peut pas être parfaite, ſera bientôt détraquée; il n'aura à la fin qu'une armée diſciplinée en idée.

Il faut donc s'accoutumer à travailler ſans relâche; l'expérience de ceux qui n'y manqueront pas, leur fera voir que c'eſt une choſe très-néceſſaire, et qu'il y a tous les jours des abus à réprimer, qui ne ſont pas aperçus de ceux qui ne s'appliquent pas à les connaître.

Cette application continuelle et pénible paraîtra dure à un général; mais il en ſera aſſez récompenſé par la ſuite. Quel avantage ne remportera-t-il pas avec des troupes ſi braves, ſi belles et ſi bien diſciplinées? Un général, qui chez d'autres nations

paſſera pour un téméraire, ne ſera chez nous que ce que les règles ordinaires exigent; il peut haſarder et entreprendre tout ce que des hommes ſont capables de mettre en exécution. Outre que les ſoldats ne ſouffrent pas entre eux des camárades capables de quelques faibleſſes (*), ce que l'on ne relèverait ſurement point dans d'autres armées.

J'ai vu des officiers et de ſimples ſoldats dangereuſement bleſſés, qui nonobſtant cela ne quittaient pas leur poſte, ni ne voulaient ſe retirer, pour faire bander leur plaie. Avec des troupes pareilles on ferait la conquête du monde entier, ſi les victoires ne leur étaient pas auſſi fatales qu'aux ennemis. Car vous pouvez entreprendre tout avec elles, pourvu que vous ne les laiſſiez pas manquer de vivres. Si vous marchez, vous devancerez votre ennemi par la vîteſſe. Si vous l'attaquez dans un bois, vous l'y forcerez. Si vous leur faites grimper une montagne, vous en chaſſerez ceux qui y ſont réſiſtance, et alors ce n'eſt plus qu'un maſſacre. Si vous faites agir votre cavalerie, elle paſſera l'ennemi au fil de l'épée, et le détruira.

Mais comme il ne ſuffit pas d'avoir de bonnes troupes, et qu'un général par ſon ignorance perd tout ſon avantage, je parlerai des qualités d'un général, et donnerai des règles, dont en partie j'ai fait l'expérience à mes dépens, et d'autres que de grands généraux m'ont fournies.

(*) Les Français ſont très-pointilleux ſur cet article; ſur-tout leurs grenadiers ne ſouffriront jamais entre eux un camarade ſoupçonné de quelque faibleſſe. Généralement toutes les troupes bien diſciplinées, de quelque nation qu'elles ſoient, agiront de même.

ARTICLE II.

De la ſubſiſtance des troupes, et des vivres.
(Feld-Commiſſariat.)

Certain général dit que, pour bien établir le corps d'une armée, il faudrait commencer par le ventre, et que c'eſt-là la baſe et le fondement de toutes les opérations. Je ferai deux parties de cette matière. Dans la première j'expliquerai en quels endroits, et de quelle façon il faut établir les magaſins; dans l'autre je démontrerai comment il faut ſe ſervir de ces magaſins, et comment il faut les tranſporter.

La première règle eſt d'établir toujours les magaſins les plus conſidérables ſur les derrières de votre armée, et s'il ſe peut dans une place fermée. Dans les guerres de Siléſie et de Bohème nous avons eu notre grand magaſin à Breslau, à cauſe de la facilité que nous donnait l'Oder de rafraîchir ce magaſin.

Quand on fait des magaſins à la tête de l'armée, on riſque de les perdre au premier échec, et alors on eſt ſans reſſource; mais ſi vous établiſſez ces magaſins l'un derrière l'autre, vous faites la guerre avec prudence, et un petit malheur ne peut pas cauſer votre ruine entière. Pour établir des magaſins dans la Marche électorale, il y faudrait choiſir Spandau et Magdebourg. Ce dernier ſervira, à

caufe de l'Elbe, dans une guerre offenfive contre la Saxe, et celui de Schweidnitz contre la Bohème.

Il faut avoir grand foin de choifir de bons commis et commiffaires des vivres. Car fi ces gens-là font ou fourbes ou voleurs, l'Etat y perd confidérablement. Dans cette vue, il faut leur donner pour chefs des hommes de probité, qui les examinent de près, et les contrôlent fouvent.

On établit les magafins de deux manières. On ordonne à la nobleffe et aux payfans de faire charier aux magafins des grains, qu'on leur paye felon la taxe de la chambre des finances, ou qu'on leur diminue fur les contributions impofées. Si le pays n'eft pas abondant en fourrage, on fait des marchés avec des entrepreneurs, pour une certaine quantité. C'eft au commiffariat à faire ces marchés et à les figner.

On a encore des bâtimens conftruits exprès, pour tranfporter les farines et les fourrages par les canaux et les rivières.

Il ne faut jamais fe fervir d'entrepreneurs que dans les plus grands befoins, parce qu'ils font plus ufuriers que les Juifs même : ils font augmenter le prix des vivres, et les vendent extrêmement cher.

On doit toujours établir de bonne heure fes magafins, pour être pourvu de toutes les provifions néceffaires, lorfque l'armée fort de fes quartiers pour entrer en campagne. Si vous attendez trop long-temps, la gelée vous empêche de les faire tranfporter par eau, ou les chemins deviennent fi mauvais et fi impraticables, que vous ne

fauriez former des magafins qu'avec la dernière difficulté.

Outre les caiffons des régimens, qui portent du pain pour huit jours, le commiffariat a des caiffons deftinés à tranfporter des vivres pour un mois.

Mais s'il y a des rivières navigables, il faut en profiter, car ce font elles feules qui peuvent procurer l'abondance dans une armée.

Les caiffons doivent être attelés de chevaux. Nous y avons auffi employé des bœufs, mais à notre défavantage. Il faut que les Vague-meftres des caiffons faffent bien foigner leurs chevaux. C'eft au général d'armée à y tenir la main ; car par la perte de ces chevaux on diminue le nombre des caiffons, et par conféquent la quantité des vivres.

Il y a encore une autre raifon, c'eft que ces chevaux n'étant pas bien nourris, n'ont pas affez de force pour foutenir les fatigues. Et quand vous marcherez, vous perdrez non-feulement vos chevaux, mais vos caiffons, et les farines qu'ils porteront. De pareilles pertes, fouvent répétées, peuvent déranger les projets les mieux concertés Il faut qu'un général ne néglige aucun de ces détails, qui font fort importans pour lui.

Dans une guerre contre la Saxe, il faut fe fervir de l'Elbe pour faciliter le tranfport des vivres, et en Siléfie de l'Oder. En Pruffe vous aurez la mer: mais en Bohème et en Moravie on ne peut y employer que le charroi.

On établit quelquefois trois ou quatre dépôts de vivres fur une même ligne, comme nous avons fait l'an 1742 en Bohème. Il y avait un magafin à

Pardubitz, un à Nienbourg, un à Podiebrad et un autre à Brandeis, pour être en état de marcher à hauteur de l'ennemi, et de le ſuivre à Prague, en cas qu'il ſe fût aviſé d'y aller.

Dans la dernière campagne que nous avons faite en Bohème, Breslau fourniſſait à Schweidnitz, celui-ci à Jaromirtz, et de-là on tranſportait les vivres à l'armée.

Outre les caiſſons de vivres, l'armée mène encore avec elle des fours de fer, dont le nombre n'étant pas ſuffiſant, a été augmenté. A chaque ſéjour il faut faire cuire du pain. Dans toutes les expéditions qu'on veut entreprendre, il faut être pourvu de pain ou de biſcuit pour dix jours. Le biſcuit eſt très-bon ; mais nos ſoldats ne l'aiment que dans la ſoupe, et ne ſavent pas bien s'en ſervir.

Quand on marche dans un pays ennemi, on fait le dépôt de ſes farines dans une ville voiſine de l'armée, où l'on met garniſon. Pendant la campagne de 1745 notre dépôt de farines était au commencement à Neuſtadt, puis à Jaromirtz, et à la fin à Trautenau. Si nous nous étions plus avancés, nous n'aurions trouvé un dépôt aſſuré qu'à Pardubitz.

J'ai fait faire des moulins à bras pour chaque compagnie, qui leur feront fort utiles ; on emploiera à ces moulins des ſoldats, qui porteront la farine au dépôt, et y recevront le pain. Avec cette farine, vous ménagerez non-ſeulement vos magaſins, mais elle vous fera ſubſiſter plus long-temps dans un camp, que ſans cette reſſource vous feriez obligé de quitter. De plus, on n'aura pas beſoin de faire tant de convois, et on fournira moins d'eſcortes.

En parlant des convois, j'ajouterai ici ce qui concerne cette matière. A proportion de ce qu'on a à craindre de l'ennemi, on augmente ou diminue les efcortes. On fait entrer des détachemens d'infanterie dans les villes par où paffent les convois, pour leur donner un point d'appui. Souvent on fait de gros détachemens pour les couvrir, comme cela eft arrivé en Bohème.

Dans tous les pays de chicanes, il faut employer l'infanterie pour l'efcorte des convois. On la fait joindre par quelques houfards, pour éclairer la marche, et pour avertir des endroits où l'ennemi pourrait être en embufcade. J'ai employé auffi l'infanterie préférablement à la cavalerie, pour en former des efcortes dans un pays de plaine, et je m'en fuis bien trouvé.

Je vous renvoie à mon Réglement militaire, pour ce qui concerne le détail des efcortes. Un général d'armée ne faurait jamais prendre affez de précaution pour affurer fes convois. Une bonne règle, pour couvrir les convois, eft celle d'envoyer des troupes en avant, pour faire occuper les défilés par où le convoi paffera, et de pouffer l'efcorte à une lieue en avant du côté de l'ennemi. Cette manœuvre affurera le convoi et le mafquera.

ARTICLE III.

Des Vivandiers, de la Bière, et de l'Eau-de-vie.

Si vous voulez faire quelque entreprife fur l'ennemi, il faut que le commiffariat faffe ramaffer toute la bière et l'eau-de-vie qu'on trouvera fur la route, afin que l'armée n'en manque point; au moins dans les premiers jours. Auffi-tôt que l'armée entrera dans un pays ennemi, il faut fe faifir de tous les braffeurs de bière et d'eau-de-vie qui fe trouveront dans le voifinage; et fur-tout faire faire de l'eau-de-vie, afin que le foldat ne manque pas d'une boiffon dont il ne peut pas fe paffer.

Pour les vivandiers, il faut les protéger, particulièrement dans un pays où les habitans fe font fauvés, et ont abandonné leurs maifons, de forte qu'on ne peut pas avoir de denrées, même en payant. Alors on eft en droit de ne plus ménager les payfans.

On envoie des vivandiers et des femmes de foldats, pour chercher toutes fortes de légumes et du bétail. Mais en même temps il faut faire attention que les denrées foient vendues à un prix raifonnable, pour que le foldat foit en état de les payer, et que le vivandier trouve un profit honnête.

J'ajouterai encore ici que le foldat a deux livres de pain par jour, et deux livres de viande par femaine, qu'il reçoit gratis en campagne. C'eft une

douceur que le pauvre soldat mérite bien, sur-tout en Bohème, où l'on fait la guerre comme dans un désert. Quand on fait venir des convois pour l'armée, on les fait suivre par quelques troupeaux de bœufs, destinés pour la nourriture des soldats.

ARTICLE IV.

Des Fourrages au sec et au vert.

Le fourrage sec est de l'avoine, de l'orge, du foin, de la paille hachée, etc. On le fait transporter au magasin. L'avoine ne doit être ni moisie ni puante, ce qui donne le farcin et la gale aux chevaux, et les affaiblit tellement, qu'à l'entrée même de la campagne, la cavalerie n'est pas en état de faire le service. La paille hachée ne fait que remplir le ventre aux chevaux; on leur en donne, parce que c'est l'usage.

La première raison qui détermine à faire rassembler le fourrage et le transporter au magasin, est pour prévenir l'ennemi à l'entrée de la campagne, ou quand on veut faire quelque entreprise loin de là. Mais rarement une armée osera-t-elle s'éloigner de ses magasins, tant qu'elle est obligée de donner du fourrage sec à ses chevaux, parce que le transport est trop embarrassant, par le nombre nécessaire des voitures qu'une province entière ne peut souvent pas fournir. Et généralement ce ne sont pas les moyens dont on se sert dans une guerre offensive,

s'il

s'il n'y a pas des rivières par lesquelles on puisse transporter les fourrages.

Pendant la campagne de Silésie j'ai nourri toute ma cavalerie de fourrage sec; mais nous ne marchâmes que de Strehla à Schweidnitz, où il y avait un magasin, et de-là à Cracau, où nous étions dans le voisinage de Brieg et de l'Oder.

Quand on a formé le dessein de faire une entreprise pendant l'hiver, on fait ficeler du foin pour cinq jours, que la cavalerie porte sur ses chevaux. Si on veut faire la guerre en Bohème, ou en Moravie, il faut attendre le temps du vert; sinon vous ruinerez toute votre cavalerie. On fourrage les herbes et les blés dans les champs, et quand la moisson est faite, on fourrage dans les villages.

Quand on entre dans un camp où l'on a dessein de séjourner quelque temps, on fait reconnaître les fourrages; et après en avoir évalué la quantité, on en fait la distribution pour le nombre des jours qu'on veut y rester.

Les grands fourrages se font toujours sous l'escorte d'un corps de cavalerie, qui doit être proportionnée au voisinage de l'ennemi, et à ce qu'on a à craindre de lui. Les fourrages se font par toute l'armée, ou par ailes.

Les fourrageurs s'assemblent toujours sur le chemin qu'on veut prendre; quelquefois sur les ailes, et quelquefois à la tête ou à la queue de l'armée. Les housards ont l'avant-garde. Si c'est dans un pays de plaine, la cavalerie les suit; si c'est dans un pays coupé, l'infanterie marche la première. L'avant-garde précédera la marche de la quatrième partie

des fourrageurs, ſuivis d'un détachement de l'eſcorte, toujours mêlée de cavalerie et d'infanterie ; puis une autre partie des fourrageurs, ſuivis d'un détachement de troupes ; et puis les autres dans le même ordre. Une troupe de houſards fermera la marche de l'arrière-garde, et aura la queue de toute la colonne.

Nota. Dans toutes les eſcortes l'infanterie mènera ſon canon avec elle, et les fourrageurs ſeront toujours armés de leurs carabines et de leurs épées.

Lorſqu'on ſera arrivé à l'endroit où l'on veut fourrager, on formera une chaîne, et on placera l'infanterie près des villages, derrière les haies et les chemins creux. On mêlera des troupes de cavalerie avec l'infanterie, et on ſe ménagera une réſerve, qu'on mettra au centre, pour être à portée de donner du ſecours par-tout où l'ennemi pourrait tenter de percer. Les houſards eſcarmoucheront avec l'ennemi, pour l'amuſer, et pour l'éloigner du fourrage. Quand l'enceinte des troupes ſera placée, alors on diſtribuera par régiment les champs aux fourrageurs. Les officiers qui les commanderont, auront grande attention que les trouſſes ſoient grandes, et bien liées.

Quand on aura chargé les chevaux, les fourrageurs s'en retourneront au camp par troupes ſous de petites eſcortes, et lorſqu'ils ſeront tous partis, les troupes de la chaîne s'aſſembleront, et feront l'arrière-garde, ſuivies des houſards.

Les règles pour les fourrages dans les villages ſont à peu-près les mêmes ; la ſeule différence qu'il y ait, eſt que l'infanterie ſe placera autour du

village, et la cavalerie en arrière dans un terrain propre à la faire agir. On ne fait fourrager qu'un ſeul village à la fois, et puis un autre, afin que les troupes de la chaîne ne ſoient pas trop diſperſées.

Les fourrages dans un pays de montagnes ſont les plus difficiles. Il faut que la plus grande partie de leurs eſcortes ne ſoit compoſée que d'infanterie et de houſards.

Quand on occupera un camp près de l'ennemi, où l'on veut reſter quelque temps, on tâchera de s'emparer des fourrages qui ſont entre les deux camps. Puis on fourragera à deux lieues à la ronde, en commençant par les champs les plus éloignés, et gardant les plus à portée pour les derniers. Mais ſi c'eſt un camp de paſſage, on fourragera dans le camp, et dans le voiſinage.

Quand on fait de grands fourrages au vert, je ne voudrais pas qu'on embraſſât un terrain trop étendu, mais qu'on fourrageât plutôt deux fois conſécutives. De cette manière votre chaîne ſera plus reſſerrée, et vos fourrageurs ſeront plus à couvert. Au lieu que ſi vous occupez un terrain trop ſpacieux, vous affaiblirez votre chaîne, de ſorte qu'elle courra riſque d'être forcée.

ARTICLE V.

De la connaiſſance du pays.

IL y a deux façons de prendre connaiſſance d'un pays. La première, et par où il faut commencer, eſt celle d'étudier exactement la carte de la province

où l'on veut faire la guerre, et de s'imprimer bien les noms des grandes villes, des rivières, et des montagnes.

Quand on s'eſt formé une idée générale du pays, alors il faut aller à une connaiſſance plus détaillée, pour ſavoir par ou paſſent les grands chemins, comment ſont ſituées les villes, et ſi on peut les défendre, en les accommodant un peu, de quel côté on peut les attaquer, au cas que l'ennemi s'en ſoit rendu maître, et combien il faut y mettre de garniſon pour les défendre.

Il faut avoir les plans des villes fortifiées, pour en connaître la force, et les endroits faibles. Il faut avoir le cours des grandes rivières, et leur profondeur, juſqu'où elles ſont navigables, et où l'on peut les paſſer à gué. Il faut ſavoir encore quelles rivières ſont impraticables au printemps et sèches en été. Cette connaiſſance doit s'étendre même juſqu'aux principaux marais du pays.

Dans un pays plat et uni, il faut diſtinguer les contrées fertiles, de celles qui ſont ſtériles, et ſavoir quelles marches l'ennemi peut faire, et celles que nous ferions, pour aller d'une grande ville ou d'une rivière à l'autre. Il faut auſſi faire lever les camps que l'on peut prendre ſur cette route.

On a bientôt reconnu un pays plat et ouvert, mais il eſt bien plus difficile de reconnaître un pays couvert et montagneux, la vue étant bornée.

Pour ſe concilier cette connaiſſance importante, on ſe tranſporte, la carte à la main, ſur les hauteurs, amenant avec ſoi des gens âgés des villages les plus voiſins, des chaſſeurs et des bergers. S'il

y a une montagne plus élevée que celle où l'on eſt, on ira, pour prendre une idée du pays qu'on y peut découvrir.

Il faut s'informer de tous les chemins, pour ſavoir non-ſeulement en combien de colonnes on pourra marcher, mais encore pour former des projets, et voir par quel chemin on pourrait arriver, et forcer le camp de l'ennemi, s'il en vient prendre un dans les environs, ou de quelle manière on pourrait ſe mettre ſur ſon flanc, s'il venait à changer de poſition.

Un des principaux objets eſt de reconnaître les ſituations où l'on peut prendre des camps défenſifs, pour s'en ſervir en cas de beſoin, de même que les champs de bataille, et les poſtes que l'ennemi pourrait occuper.

Il faut ſe former une juſte idée de toutes ces connaiſſances, comme auſſi des poſtes les plus conſidérables, des gorges, des principaux défilés, et des poſitions avantageuſes de tout le pays; et bien réfléchir ſur toutes les opérations qu'on pourrait faire, afin de n'être pas embarraſſé, quand on ſera obligé d'y porter la guerre, ayant d'avance un plan de tous les arrangemens qu'il faudrait faire alors.

Ces réflexions doivent être bien combinées, et mûrement digérées. Il faut y employer tout le temps qu'une matière auſſi importante exige, et ſi l'on n'y réuſſit pas à la première fois, il faut y retourner une ſeconde et examiner tout exactement.

C'eſt encore une règle générale, que tous les camps qu'on va choiſir, ſoit pour l'offenſive, ſoit

pour la défenſive, doivent être à portée de l'eau et du bois, et que, le front fermé et bien couvert, les derrières en ſoient encore libres.

S'il eſt néceſſaire de prendre connaiſſance d'un pays voiſin, et que les circonſtances ne permettent pas de le faire de la manière ci-deſſus, il faut y envoyer des officiers habiles, ſous toute ſorte de prétextes; et même les faire traveſtir, ſi on ne peut s'en diſpenſer. On les inſtruira de tout ce qu'ils doivent obſerver, et à leur retour on notera ſur une carte tous les endroits et les camps qu'ils ont reconnus: mais lorſqu'on peut voir ſoi-même, il n'en faut jamais donner la commiſſion à d'autres.

ARTICLE VI.

Du coup d'œil.

Le coup d'œil, proprement dit, ſe réduit à deux points. Le premier eſt, d'avoir le talent de juger combien un terrain peut contenir de troupes. C'eſt une habitude qu'on n'acquiert que par la pratique. Après avoir marqué pluſieurs camps, l'œil s'accoutumera à la fin à une dimenſion ſi préciſe, que vous ne manquerez que de peu de choſe dans vos eſtimations.

L'autre talent, beaucoup ſupérieur à celui-ci, eſt de ſavoir diſtinguer au premier moment tous les avantages qu'on peut tirer d'un terrain. On peut acquérir ce talent, et le perfectionner, pour peu

qu'on ſoit né avec un génie heureux pour la guerre. La baſe de ce coup d'œil eſt ſans contredit la fortification, qui a des règles dont il faut faire l'application aux poſitions d'une armée. Un général habile ſaura profiter de la moindre hauteur, d'un défilé, d'un chemin creux, d'un marais etc.

Dans l'eſpace d'un quarré de deux lieues, on peut quelquefois prendre deux cents poſitions. Un général, à la première vue, ſaura choiſir la plus avantageuſe. Il ſe ſera précédemment tranſporté ſur les moindres éminences, pour découvrir le terrain, et pour le reconnaître. Les mêmes règles de la fortification lui feront voir le faible de l'ordre de bataille de ſon ennemi. Il eſt encore d'une très-grande importance à un général, ſi le temps le lui permet, de compter les pas de ſon terrain, lorſqu'il a pris la poſition générale.

On peut tirer beaucoup d'autres avantages des règles de la fortification; comme, par exemple, d'occuper les hauteurs, et de les ſavoir choiſir de façon qu'elles ne ſoient pas commandées par d'autres; d'appuyer toujours ſes ailes, pour couvrir les flancs; de prendre des poſitions qui ſoient ſuſceptibles de défenſe; et d'éviter celles où un homme de réputation ne pourrait ſe maintenir ſans riſquer de la perdre. Selon les mêmes règles, on jugera des endroits faibles de la poſition de l'ennemi, ſoit par la ſituation déſavantageuſe qu'il aura priſe, ſoit par la mauvaiſe diſtribution de ſes troupes, ou par le peu de défenſe qu'elle lui procure. Ces réflexions me portent à faire voir de quelle manière il faut

diſtribuer les troupes, pour tirer avantage du terrain.

ARTICLE VII.

De la diſtribution des troupes.

La connaiſſance et le choix du terrain ſont deux choſes très-eſſentielles; mais il faut ſavoir en profiter, pour diſtribuer les troupes dans les endroits qui leur conviennent. Notre cavalerie, qui eſt dreſſée pour agir avec célérité, ne peut combattre que dans la plaine, au lieu qu'on pourra ſe ſervir de l'infanterie dans tous les différens terrains. Son feu eſt pour la défenſive, et ſa baïonnette pour l'offenſive.

On commence toujours par la défenſive, puiſqu'il faut toujours prendre ſes précautions pour la ſureté de ſon camp, où le voiſinage de l'ennemi peut à tout moment engager une affaire.

La plupart des ordres de bataille d'aujourd'hui ſont vieux. On ſuit toujours l'ancienne méthode, ſans ſe régler ſur le terrain. Ce qui eſt cauſe qu'on en fait une mauvaiſe et fauſſe application.

Toute armée doit être miſe en bataille ſelon le terrain qui lui eſt convenable. On choiſit la plaine pour la cavalerie : mais cela ne ſuffit pas. Car ſi cette plaine n'a que mille pas de front, et qu'elle ſoit bornée par un bois, où l'on ſuppoſe que l'ennemi ait jeté de l'infanterie, afin que, protégé de ſon feu, il puiſſe rallier ſa cavalerie, alors il faudra

changer ſa diſpoſition, et mettre à l'extrémité de ſes ailes de l'infanterie, pour qu'elle ſoutienne à ſon tour la cavalerie.

Quelquefois on porte toute ſa cavalerie ſur une de ſes ailes; quelquefois on la place en ſeconde ligne; dans un autre temps on ferme les ailes de la cavalerie par une ou deux brigades d'infanterie.

Les poſtes les plus avantageux pour une armée ſont les hauteurs, les cimetières, les chemins creux, et les foſſés. Si on en fait tirer avantage pour la diſpoſition de ſes troupes, on ne doit jamais craindre d'être attaqué.

Si vous placez votre cavalerie derrière un marais, elle ne vous fera d'aucun uſage; et ſi vous la mettez trop près d'un bois, l'ennemi y peut avoir des troupes, qui fuſilleront votre cavalerie, et la mettront en déſordre, ſans qu'elle puiſſe ſe défendre. Le même inconvénient vous arrivera avec votre infanterie, ſi vous l'aventurez dans une plaine ſans aſſurer les flancs; car l'ennemi ne manquera pas de profiter de votre faute, pour attaquer cette infanterie du côté où elle ne pourra pas ſe défendre.

Il faut ſe régler toujours ſur le terrain où l'on eſt. Dans un pays montagneux je placerai ma cavalerie en ſeconde ligne, et je ne m'en ſervirai dans la première que dans les endroits propres pour la faire agir, hormis quelques eſcadrons, pour prendre en flanc l'infanterie ennemie qui viendrait m'attaquer.

C'eſt une règle générale, que dans toutes les armées bien menées on forme une réſerve de cavalerie, ſi c'eſt dans un pays de plaine; et une réſerve d'infanterie mêlée de quelques eſcadrons de dragons,

et de housards, si c'est dans un pays coupé et de chicane.

L'art de distribuer les troupes sur leur terrain, est de savoir les placer de façon qu'elles puissent agir librement, et être utiles par-tout. Villeroi, qui ignorait peut-être cette règle, se priva lui-même dans la plaine de Ramillies de toute son aile gauche, l'ayant placée derrière un marais, où elle ne pouvait ni manœuvrer, ni porter du secours à son aile droite.

ARTICLE VIII.

Des Camps.

POUR savoir si vous avez bien choisi votre camp, il faut voir si, par un petit mouvement que vous ferez, vous forcerez l'ennemi d'en faire un grand, ou si après une marche il sera contraint d'en faire encore d'autres. Ceux qui en feront le moins, seront les mieux campés.

Un général d'armée doit choisir lui-même son camp, puisque le succès de ses entreprises en dépend et qu'il devient souvent son champ de bataille.

Comme il y a beaucoup d'observations à faire sur cette partie de la guerre, j'entrerai dans le détail à ce sujet, sans dire comment les troupes doivent être placées dans leur camp; je m'en tiendrai à ce que j'ai dit dans mon Réglement militaire. Je ne parlerai que des grandes parties et de ce qui regarde le général même.

Tous les camps ont deux objets : l'un eſt la défenſive, et l'autre l'offenſive. Les camps où une armée s'aſſemble, ſont de la première claſſe ; on n'y fait attention qu'à la commodité des troupes. Elles doivent être campées par petits corps, à portée du magaſin, mais de manière qu'elles puiſſent en peu de temps ſe former en bataille. Et comme ces ſortes de camps ſont ordinairement loin de l'ennemi, on n'en a rien à craindre. Le roi d'Angleterre, qui, ſans prendre cette précaution, était venu ſe camper imprudemment ſur le bord du Mein, vis-à-vis de l'armée françaiſe, courait riſque d'être battu à Dettingen.

La première règle qu'on doit obſerver dans tous les camps qu'on va marquer, eſt de choiſir un terrain où les troupes ſoient à portée du bois et de l'eau. Nous autres, nous retranchons nos camps, comme autrefois ont fait les Romains, pour éviter non-ſeulement les entrepriſes que les troupes ennemies, qui ſont fort nombreuſes, pourraient tenter la nuit, mais pour empêcher la déſertion. Car j'ai obſervé toujours, que quand nos redans étaient joints par des lignes tout autour du camp, la déſertion était moindre que quand cette précaution avait été négligée. C'eſt une choſe qui, toute ridicule qu'elle paraiſſe, n'en eſt pas moins vraie.

Les camps de repos ſont ceux où l'on attend les herbes ; quelquefois c'eſt pour y guetter l'ennemi, qui n'a pas encore fait des mouvemens, et pour ſe régler ſur ſes manœuvres. Comme on ne cherche que le repos dans ces ſortes de camps, on les aſſied de manière que la tête en ſoit couverte par une rivière

ou un marais. Bref, que le front du camp ſoit toujours inabordable. Le camp de Strehla était de cette eſpèce.

Si les rivières et les ruiſſeaux qui ſe trouvent au front du camp, n'ont pas aſſez d'eau, on fait des batardeaux pour les groſſir.

Il faut qu'un général d'armée ne reſte jamais oiſif dans ces fortes de camps, où il a peu à craindre de l'ennemi. Il peut, et il doit donner toute ſon attention aux troupes, et profiter de ce repos, pour que la diſcipline reprenne vigueur. Il examinera ſi le ſervice ſe fait à la rigueur, et ſelon les ordonnances, ſi les officiers de garde ſont vigilans, s'ils ſont aſſez inſtruits de ce qu'ils ont à faire à leur poſte, ſi les gardes de cavalerie et d'infanterie ſont placées ſelon les règles que j'en ai données.

L'infanterie y fera les exercices trois fois par ſemaine, et les recrues tous les jours, quelquefois des corps entiers feront leurs manœuvres.

Il faut que la cavalerie faſſe auſſi ſes exercices, ſi elle ne va pas au fourrage. Le général aura attention que les jeunes chevaux et les jeunes cavaliers ſoient bien dreſſés. Il faut qu'il ſache l'état complet de chaque corps. Il faut auſſi qu'il viſite les chevaux ; qu'il donne des louanges aux officiers qui en ont ſoin, et qu'il faſſe des reproches ſanglans à ceux qui les négligent. Car il ne faut pas croire qu'une grande armée ſoit animée par elle-même. Il y a grand nombre de gens indolens, pareſſeux et fainéans. C'eſt l'affaire du général de les mettre en mouvement, et de les obliger à faire leur devoir.

Si ces fortes de camps de repos ſont employés de

la manière que j'ai dit, ils feront d'une très-grande utilité. L'ordre et l'égalité dans le fervice étant rétablis par-là, fe conferveront pendant toute la campagne.

On prend les camps où l'on fourrage, tantôt près de l'ennemi, tantôt loin de lui : je ne parlerai que des premiers. On choifit pour cela les contrées les plus fertiles, et on affied le camp dans un terrain fort par la nature, ou par l'art.

Il faut que les camps de fourrage foient d'un difficile abord, quand on les prend dans le voifinage de l'ennemi, parce que les fourrageurs ne font regardés que comme des détachemens qu'on envoie contre l'ennemi. Quelquefois la fixième partie va au fourrage, et quelquefois même la moitié de l'armée; ce qui donne beau jeu à l'ennemi de vous attaquer à votre défavantage, fi la fituation avantageufe de votre camp ne l'en empêche point.

Mais fuppofé même que votre pofte foit excellent, et que vifiblement vous n'ayez rien à craindre de l'ennemi, il y a d'autres précautions, qu'on ne doit jamais négliger. Il faut foigneufement cacher le jour et le lieu où l'on veut fourrager, et n'en donner la difpofition au général qui commandera, que la veille et fort tard.

Il faut envoyer en détachement autant de partis qu'il eft poffible, pour être averti des mouvemens que l'ennemi pourrait faire ; et fi des raifons très-importantes ne vous en empêchent pas, il faut fourrager le même jour qu'il fourragera , parce qu'on rifque moins alors. Mais il ne faut pas fe fier trop à cela. Car l'ennemi s'apercevant que vous faites vos

fourrages en même temps que lui, pourrait bien ordonner un fourrage, et faire rentrer les fourrageurs pour vous tomber fur le corps.

Le camp du prince Charles de Lorraine fous Kœnigingrætz (*) était inattaquable par la nature, et très-propre pour aller aux fourrages. Celui que nous avions occupé à Chlom, était fort par l'art, c'eft-à dire, par des abatis que j'avais fait faire fur notre aile droite, et par les redoutes conftruites fur le front du camp de l'infanterie.

On fait retrancher fon camp, quand on veut affiéger une place, défendre un paffage difficile, et fuppléer aux défauts du terrain par des fortifications, pour le mettre à couvert de toute infulte de la part de l'ennemi.

Les règles qu'un général doit obferver dans la conftruction de tous retranchemens, font de bien choifir les fituations, et de profiter de tous les marais et de toutes les rivières, inondations, et abatis, par

(*) Le camp de Kœnigingrætz paraît bien inattaquable felon la carte; et il paraîtra tel à ceux qui viendront du côté de Prague et de Jaromirtz, mais en examinant bien le terrain, il ne l'eft en effet que tant que l'on eft maître de Kœnigingrætz. Cette ville, étant fituée fur une petite éminence précifément vis-à-vis de l'endroit où l'Adler vient joindre l'Elbe, et où ces deux rivières forment un coude, commande abfolument ce camp. Elle n'eft fermée que d'une fimple muraille. Au-delà de l'Adler, à une portée de fufil, il y a une petite colline, qui domine la ville et le camp. Si l'armée pruffienne, le jour de fon camp de Slatina ou le lendemain, eût attaqué la place, ou feulement emporté la dite colline, il eft évident que les Autrichiens n'auraient jamais pu fe foutenir dans leur camp. Ils connaiffaient trop bien le fort et le faible de ce pofte. Auffi avait-on fait tous les préparatifs pour l'abandonner, et la garnifon des pandours qui étaient dans la ville, avait ordre de fe retirer, fi l'on eût fait mine de l'attaquer. Ce camp ne devint inattaquable qu'après qu'on eût laiffé au prince Charles le temps de fortifier la place, et de retrancher la colline.

où l'on peut rendre difficile l'étendue des retranchemens. Il vaut mieux les faire trop petits que trop grands, car ce ne ſont pas eux qui arrêtent l'ennemi, mais les troupes qui les défendent.

Je n'aurais garde de faire des retranchemens que je ne pourrais pas border d'une chaîne de bataillons, et d'une réſerve d'infanterie, pour la porter par-tout où il ſera beſoin. Les abatis ne ſont bons que tant qu'ils ſont défendus par l'infanterie.

Il faut avoir principalement attention que les lignes de contrevallation ſoient bien appuyées. Ordinairement elles vont joindre une rivière ; et dans ce cas il faut conduire le foſſé bien avant dans la rivière, et le faire ſi profond, qu'on ne puiſſe paſſer à gué. Car ſi vous négligez cette précaution, vous riſquez d'être tourné. Il faut être abondamment pourvu de vivres, ſi vous aſſiégez une place, et que vous vous mettiez derrière des lignes.

Les retranchemens doivent être bien flanqués. Il faut qu'il n'y ait aucun point que l'ennemi puiſſe attaquer, où il ne ſoit expoſé à quatre et cinq feux croiſés. Les retranchemens qui défendent des paſſages, et des gorges de montagnes, demandent infiniment de ſoin et de précaution. C'eſt une choſe très-eſſentielle d'appuyer bien ſes flancs. Pour y parvenir, on établit des redoutes ſur les deux ailes ; quelquefois le retranchement même eſt formé de redoutes, afin que le corps qui le défend, n'ait pas à craindre d'être tourné.

Des généraux habiles ſavent mettre l'ennemi dans la néceſſité d'attaquer les points dont ils ont

redoublé la fortification ; en donnant plus de largeur et de profondeur au foſſé qu'ils paliſſadent ; en plaçant des chevaux de friſe aux barrières ; en renforçant le parapet, pour qu'il puiſſe réſiſter au canon ; et en creuſant des puits dans les endroits les plus expoſés.

Mais je préférerai toujours une armée d'obſervation à un camp retranché, pour couvrir le ſiége : la raiſon en eſt que l'expérience nous a montré que la vieille méthode des retranchemens eſt ſujette à caution. Le prince de Condé vit forcer ſon retranchement devant Arras par Turenne ; et Condé força celui que Turenne, ſi je ne me trompe, avait fait devant Valenciennes. Depuis ce temps-là ces deux grands maîtres dans l'art militaire n'en ont plus fait d'autres ; ils avaient des armées d'obſervation pour couvrir le ſiége.

Préſentement je traiterai les camps défenſifs, qui ne ſont forts que par la ſituation du terrain, et qui n'ont d'autre but que d'empêcher que l'ennemi ne puiſſe l'attaquer.

Pour que ces ſituations puiſſent répondre à l'uſage qu'on en veut faire, il faut que le front et les deux flancs ſoient d'une force égale, et que tout ſoit libre ſur les derrières. Telles ſont les hauteurs qui ont un front d'une grande étendue, et dont les flancs ſont couverts par des marais : comme le camp de Marſchwitz, où était le prince Charles de Lorraine, qui avait le front couvert par une rivière marécageuſe, et les flancs par des étangs ; ou comme celui de Konopiſt, que nous occupâmes l'année 1744.

On

On ſe met encore ſous la protection d'une place forte, comme fit le maréchal de Neuperg, qui, étant battu à Molwitz, prit un camp excellent ſous la ville de Neiſſe. Il eſt vrai qu'un général qui occupe des camps pareils, eſt inattaquable, tant qu'il peut s'y maintenir: mais il ſera obligé de le quitter, lorſque l'ennemi ſe met en mouvement pour le tourner. Il faut donc qu'il faſſe ſes diſpoſitions d'avance, de ſorte que ſi l'ennemi peut le tourner, il n'ait autre choſe à faire que de prendre un autre camp fort ſur les derrières.

La Bohème eſt un pays où l'on trouve quantité de ces camps. On eſt ſouvent forcé d'en occuper contre ſon gré, parce que ce royaume eſt par ſa nature un pays de chicanes.

Je répéterai encore qu'un général doit bien ſe garder de faire des fautes irréparables par le mauvais choix de ſes poſtes; ou de ſe fourrer dans un cul de ſac ou terrain d'où il ne puiſſe ſortir que par un défilé. Car ſi ſon ennemi eſt habile, il l'y enfermera, et comme il n'y ſera pas en état de combattre, faute de terrain, il recevra le plus grand affront qui puiſſe arriver à un ſoldat, qui eſt de mettre bas les armes, ſans pouvoir ſe défendre.

Dans les camps deſtinés à couvrir un pays, on ne fait pas attention à la force du lieu même, mais aux endroits qu'on peut attaquer, et par où l'ennemi pourrait percer. Ce ſont ceux qui doivent être embraſſés par un camp. Il ne faut pas occuper tous les débouchés par où l'ennemi peut venir à vous, mais ſeulement celui qui le mène à ſon but, et l'endroit où l'on peut ſe tenir, ſans avoir à le

craindre, et d'où peut-être vous lui donnerez des appréhenſions. En un mot il faut occuper le poſte qui oblige l'ennemi à faire de grands détours, et qui vous met en état de rompre tous ſes projets par de petits mouvemens.

Le camp de Neuſtadt défend toute la baſſe Siléſie contre les entrepriſes d'une armée qui eſt en Moravie. La poſition qu'il faut prendre, eſt de mettre la ville de Neuſtadt et la rivière en avant du front du camp. Si l'ennemi veut percer entre Ottmachau et Glatz, on n'a qu'à paſſer entre Neiſſe et Ziegenhals, et y prendre un camp avantageux, qui le coupera de la Moravie.

Par la même raiſon l'ennemi n'oſera aller du côté de Coſel; car ſi je vais me placer entre Troppau et Jægerndorff, où il y a des poſtes très-avantageux, je le couperai encore de ſes convois.

Il y a auſſi un autre camp de la même importance entre Liebau et Schœmberg, qui garantit toute la baſſe Siléſie contre la Bohème.

Dans ces ſortes de poſitions on obſervera, tant que faire ſe pourra, les règles que je viens de donner. J'en ajouterai encore une autre, qui eſt, quand vous aurez une rivière devant vous, de ne point laiſſer tendre de tentes, dans le terrain que vous avez choiſi pour votre champ de bataille, qu'à la demi-portée de fuſil du front du camp.

La Marche électorale de Brandebourg eſt un pays qui ne peut être couvert par aucun camp, puiſqu'il y a plus de ſix lieues de plaine, et qu'il eſt ouvert par-tout. Pour le défendre contre la Saxe, il faudrait occuper Wittenberg, et s'y camper, ou bien

ſuivre le plan de l'expédition faite dans l'hiver de l'année 1745. Du côté du pays de Hanovre eſt le camp de Werben; qui défend et couvre toute cette partie.

La tête et les flancs d'un camp offenſif doivent être fermés; car on ne peut rien ſe promettre de la part des troupes, ſi on ne prend pas la précaution de couvrir les flancs, qui ſont les parties les plus faibles d'une armée. Notre camp de Czaslau, avant la bataille de 1742, avait ce défaut.

Nous feſons toujours occuper les villages qui ſont ſur nos ailes, ou à la tête de notre camp, par des troupes, que nous en retirons dans un jour d'affaire; les maiſons des villages, chez nous et nos voiſins, étant de bois et mal bâties, les troupes ſeraient perdues, ſi l'ennemi y mettait le feu Une exception de cette règle eſt, quand il y a dans ces villages des maiſons de pierre, ou des cimetières, qui ne touchent pas à des maiſons de bois.

Mais notre principe étant d'attaquer toujours, et non de nous tenir ſur la défenſive, il ne faut jamais occuper ces ſortes de poſtes que lorſqu'ils ſont à la tête ou en avant des ailes de votre armée; alors ils protégeront l'attaque de vos troupes, et incommoderont beaucoup l'ennemi pendant l'affaire.

C'eſt encore une choſe très-eſſentielle de faire ſonder les petites rivières et les marais qui ſe trouveront à la tête ou ſur les flancs de votre camp, afin qu'il ne vous arrive pas de prendre un faux point d'appui, en cas que les rivières ſoient guéables, et les marais praticables.

Villars fut battu à Malplaquet, parce qu'il

croyait que le marais de ſa droite était impraticable : mais ce n'était qu'un pré ſec, que nos troupes paſsèrent pour le prendre en flanc. Il faut voir tout par ſes yeux, et ne pas imaginer que de pareilles attentions ſoient de peu de conſéquence.

ARTICLE IX.

Comme il faut aſſurer ſon camp.

Les régimens d'infanterie garderont le front de la première ligne ; s'il y a une rivière, il faudra placer les piquets ſur le bord. Les piquets de la ſeconde ligne garderont les derrières du camp. Les piquets ſeront couverts par des redans, que l'on joindra par des retranchemens légers ; moyennant quoi votre camp ſera retranché à la façon des Romains. On occupera les villages qui ſont aux ailes, ou qui défendent d'autres paſſages à une demi-lieue de-là.

Les gardes de la cavalerie ſeront placées ſelon les ordonnances de mon réglement. De quatre-vingts eſcadrons nous n'avons eu ordinairement que trois cents maîtres de garde, excepté quand nous avons été bien près de l'ennemi, comme avant la bataille de Hohen-Friedberg, lorſque nous marchâmes à Schweidnitz, et encore lorſque nous entrâmes dans la Luſace, pour aller à Naumbourg.

Ces avant-gardes doivent être mêlées de toutes ſortes de troupes : par exemple de 2,000 houſards,

1500 dragons et 2,000 grenadiers. Toutes les fois que vous poufferez des corps en avant, il faut que le général qui les commande, foit un homme de tête; et comme il n'eft pas détaché pour combattre, mais pour avertir, il faut qu'il fache bien choifir fes camps, et les affeoir toujours derrière des défilés et des bois dont il foit affuré. Il faut qu'il envoie des patrouilles fréquentes, pour prendre langue, afin qu'il foit informé à tout moment de ce qui fe paffe dans le camp ennemi.

En attendant, les houfards que vous avez gardés avec vous, feront des patrouilles derrière le camp et fur les ailes; enfin vous prendrez toutes les précautions qui peuvent vous garantir des entreprifes de l'ennemi.

Si un corps confidérable de troupes vient fe gliffer entre vous et votre arrière-garde, il faut aller à fon fecours; car l'ennemi a formé un deffein contre elle.

Pour dire tout ce qu'il y a à dire fur cette matière, j'ajouterai encore que les généraux qui cantonnent, n'occuperont d'autres villages que ceux qui font entre les deux lignes; alors ils n'ont rien à craindre.

ARTICLE X.

Comment et par quelle raison il faut envoyer des détachemens.

Une ancienne règle de la guerre, que je ne fais que répéter ici, eft que celui qui partagera fes forces, fera battu en détail. Si vous voulez donner bataille, tâchez de raffembler toutes vos troupes; on ne faurait jamais les employer plus utilement. Cette règle eft fi bien conftatée, que tous les généraux qui y ont manqué, s'en font prefque toujours mal trouvés.

Le détachement d'Albemarle, qui fut battu (*) à Oudenarde, fut caufe que le grand Eugène perdit toute fa campagne. Le général Stahremberg s'étant féparé des troupes anglaifes, perdit la bataille de Villa-viciofa en Efpagne.

Dans les dernières campagnes que les Autrichiens ont faites en Hongrie, les détachemens leur furent très-funeftes. Le prince de Hildbourghaufen fut battu à Banialuka, et le général Wallis reçut un échec fur le bord de la Timok. Les Saxons furent battus à Keffelsdorff, (**) parce qu'ils ne s'étaient

(*) C'eft à Denain qu'Albemarle fut battu.

(**) Les malheureux ont toujours tort. Il ne dépendait pas des Saxons de fe faire joindre par les Autrichiens. Le général qui les commandait, avait envoyé trois officiers au prince Charles, pour lui demander du fecours. Ce prince, par des raifons de politique, ne le jugeant pas à propos, le promit toujours fans fe mettre en mouvement.

pas fait joindre par le prince Charles, comme ils auraient pu faire. J'aurais mérité d'être battu à Sorr, si l'habileté de mes généraux et la valeur de mes troupes ne m'eussent préservé de ce malheur. On me demandera s'il ne faut jamais faire de détachemens. Je répondrai qu'il le faut quelquefois, mais c'est toujours une manœuvre fort délicate, qu'il ne faut jamais hasarder que pour des raisons très-importantes, et il faut la faire à propos.

Ne faites jamais de détachemens, lorsque vous agissez offensivement. Si vous êtes dans un pays ouvert, et maître de quelques places, vous ne détacherez d'autres troupes que celles qu'il faut pour assurer vos convois.

Toutes les fois que vous ferez la guerre en Bohème ou en Moravie, vous serez absolument contraint de détacher des corps, pour faire arriver surement les vivres. La chaîne des montagnes que les convois sont obligés de passer, exige d'y envoyer des troupes, qui y restent campées jusqu'à ce que vous ayez assez de vivres pour subsister quelques mois; et que vous soyez maître d'une place dans le pays ennemi, où vous puissiez établir votre dépôt.

Pendant que ces corps seront détachés, vous occuperez des camps avantageux, où vous attendrez que les détachemens soient rentrés. Je ne comprends pas l'avant-garde dans le nombre des détachemens, puisqu'elle doit être à portée de l'armée, et n'être jamais aventurée trop près de l'ennemi.

Lorsqu'on est obligé de se tenir sur la défensive, on se voit souvent réduit à faire des détachemens. Ceux que j'avais dans la haute Silésie, y étaient en

fureté. Ils fe tenaient dans le voifinage des places fortes, comme je l'ai remarqué ci-deffus.

Les officiers qui commandent des détachemens, doivent être fermes, hardis et prudens. Le chef leur donnera une inftruction générale ; c'eft à eux à fe confulter, pour avancer fur l'ennemi, ou fe retirer devant lui, felon que les circonftances le requerront.

Il faut qu'ils fe replient toujours contre des forces fupérieures, mais il faut qu'ils fachent auffi profiter des leurs, quand ils lui font fupérieurs en nombre.

Quelquefois ils fe retireront dans la nuit à l'approche de l'ennemi, et lorfqu'il croira qu'ils ont pris la fuite, ils reviendront brufquement le charger et le repouffer.

Il faut qu'ils méprifent abfolument les troupes légères.

Un officier qui commande un détachement, doit premièrement penfer à fa fureté, et s'il y a pourvu, faire des projets fur l'ennemi. S'il veut dormir tranquillement, il faut qu'il ne le laiffe point dormir, mais qu'il forme toujours des entreprifes fur lui. S'il réuffit en deux ou trois, il obligera l'ennemi à fe tenir fur la défenfive.

Si ces détachemens font à portée de l'armée, ils communiqueront avec elle au moyen d'une ville ou d'un bois, par lefquels on établira leur communication.

La guerre défenfive nous mène naturellement aux détachemens. Les généraux peu expérimentés veulent conferver tout, ceux qui font fages n'envifagent que le point capital; ils cherchent à parer les

grands coups, et souffrent patiemment un petit mal pour éviter de grands maux. Qui trop embrasse, mal étreint.

Le point le plus essentiel, auquel il faut s'attacher, est l'armée ennemie. Il en faut deviner les desseins, et s'y opposer de toutes ses forces. Nous abandonnâmes l'année 1745 la haute Silésie au pillage des Hongrois, pour être en état de résister d'autant plus vigoureusement aux desseins du prince Charles de Lorraine, et nous ne fîmes des détachemens que quand nous eûmes battu son armée. Alors le général Nassau chassa les Hongrois en quinze jours de toute la haute Silésie.

Il y a des généraux qui détachent des troupes, lorsqu'ils vont attaquer l'ennemi, pour venir le prendre en queue quand l'affaire est engagée; mais c'est un mouvement fort dangereux, puisque ces détachemens s'égarent ordinairement, et viennent ou trop tôt ou trop tard. Charles XII fit un détachement la veille de la bataille de Pultava. Ce corps s'écarta du chemin, et son armée fut battue. Le prince Eugène manqua son coup, en voulant surprendre Crémone; le détachement du prince de Vaudemont, qui était destiné à attaquer la porte du Pô, arriva trop tard.

Un jour de bataille il ne faut jamais faire des détachemens, si ce n'est comme fit Turenne près de Colmar, où il présenta sa première ligne à l'armée de l'électeur Frédéric-Guillaume, en attendant que sa seconde se portât par des défilés sur les flancs de ce prince, qui y fut attaqué, et repoussé; ou comme fit le maréchal de Luxembourg à la bataille de

Fleurus, l'an 1690; il plaça à la faveur des blés, qui étaient fort grands, un corps d'infanterie sur le flanc du prince de Waldeck; par cette manœuvre il gagna la bataille.

Il ne faut détacher des troupes qu'après la bataille gagnée, pour assurer ses convois; ou il faudrait que les détachemens ne s'éloignassent qu'à une demi-lieue de l'armée.

Je finirai cet article en disant que les détachemens qui affaiblissent l'armée du tiers, ou de la moitié, sont très-dangereux et condamnables.

ARTICLE XI.

Des Stratagèmes et des Ruses de guerre.

On se sert alternativement dans la guerre de la peau du lion et de celle du renard. La ruse réussit où la force échoue. Il est donc absolument nécessaire de se servir de l'un et de l'autre, puisque souvent la force est repoussée par la force; au lieu que plusieurs fois la force est obligée de céder à la ruse.

Le nombre des stratagèmes est infini. Je n'ai pas envie de les citer ici. Ils ont tous le même but, qui est d'engager l'ennemi à faire les fausses démarches qu'on souhaite qu'il fasse. On les emploie pour cacher le vrai dessein, et pour lui faire illusion, en affectant des vues qu'on n'a pas. Quand les troupes sont à la veille de s'assembler, on leur fait faire plusieurs contremarches, pour donner l'alarme à l'en-

nemi, et pour lui cacher le point où l'on veut aſſembler l'armée, et pénétrer.

Si c'eſt dans un pays où il y a des forteresſes, on va ſe camper dans un endroit qui menace deux ou trois places à la fois. Si l'ennemi jette des troupes dans toutes les places, il s'affaiblit, et vous profitez de ce temps pour lui tomber ſur le corps; mais s'il n'a eu cette précaution que pour une ſeule, on ſe tourne du côté où il n'a pas envoyé de ſecours, et on en fait le ſiége.

Si vous avez le deſſein de vous rendre maître d'un poſte conſidérable, ou de paſſer une rivière, il faut que vous vous éloigniez du poſte et de l'endroit où vous voulez paſſer, pour attirer l'ennemi où vous êtes. Et quand vous aurez tout diſpoſé, et dérobé une marche, vous tournerez tout d'un coup ſur l'endroit projeté, pour vous en emparer.

Si c'eſt pour combattre l'ennemi, et qu'il paraiſſe en éviter l'occaſion, vous faites divulguer que votre armée eſt diminuée, ou vous faites ſemblant de craindre l'ennemi. Nous avons joué ce rôle avant la bataille de Hohen-Friedberg. Je fis réparer les chemins, comme ſi j'avais deſſein de marcher ſur quatre colonnes à Breslau, à l'approche du prince Charles: ſon amour-propre me ſeconda, pour l'attirer dans la plaine; il y fut battu.

On rétrécit quelquefois le camp, pour le faire paraître plus faible; on fait de petits détachemens, qu'on annonce être conſidérables, afin que l'ennemi mépriſe votre faibleſſe, et quitte ſon avantage. Si j'avais eu l'intention de prendre Kœnigingrætz et Pardubitz dans la campagne de 1745, je n'aurais eu

que deux marches à faire par le comté de Glatz, en tirant fur la Moravie; le prince Charles n'aurait pas manqué d'y aller, parce que cette démonftration le fefait craindre pour la Moravie, d'où il tirait fes vivres, de forte qu'il aurait abandonné la Bohème; car l'ennemi prend toujours jaloufie quand on menace d'affiéger les endroits qui communiquent avec la capitale, et ceux où il a établi fes dépôts de vivres.

Si on n'a pas envie de combattre, on fe dit plus fort qu'on n'eft, et on fait bonne contenance. Les Autrichiens font de grands maîtres dans cet art; c'eft chez eux qu'il faut l'apprendre.

En vertu de votre contenance, vous paraiffez vouloir vous engager avec l'ennemi, vous faites répandre le bruit que vous avez les deffeins les plus téméraires; et fouvent l'ennemi croit qu'il n'aurait pas trop beau jeu fi vous veniez, et fe tient auffi fur la défenfive.

Une partie effentielle de la guerre défenfive, eft de favoir choifir de bons poftes, et de ne les abandonner que dans la dernière néceffité : alors la feconde ligne commence à fe retirer, fuivie infenfiblement de la première; et comme vous avez des défilés devant vous, l'ennemi ne pourra trouver d'occafions de profiter de votre retraite.

Pendant la retraite même, on prend des pofitions fi obliques, qu'elles donnent toutes fortes de jaloufies à l'ennemi. Les recherches qu'il en fera, l'intimideront, en attendant qu'elles vous mèneront indirectement à votre but.

Une autre rufe de guerre eft celle de préfenter

un grand front à l'ennemi; s'il prend la fauſſe attaque pour la véritable, il eſt perdu.

Par des ruſes on oblige encore l'ennemi à faire des détachemens, et quand ils ſont partis on marche à lui.

Le meilleur ſtratagème eſt que dans le temps où les troupes ſont près de ſe ſéparer, pour entrer en quartiers d'hiver, on ſache endormir ſon ennemi, et qu'on ſe retire pour mieux avancer. Dans cette vue on diſtribue ſes troupes de manière qu'on puiſſe les aſſembler promptement, pour forcer les quartiers ennemis. Si vous réuſſiſſez à cela, vous réparez en quinze jours tous les malheurs de la campagne.

Liſez les deux dernières campagnes de Turenne, et étudiez-les ſouvent. Ce ſont des chef-d'œuvres de ſtratagèmes de notre temps.

Les ruſes dont ſe ſervaient les anciens dans la guerre, ſont aujourd'hui le partage des troupes légères; elles dreſſent des embuſcades, et tâchent d'attirer l'ennemi dans un défilé par une fuite diſſimulée, pour le ſabrer après. Préſentement il y a fort peu de généraux aſſez mal-adroits pour donner dans ces ſortes d'embuſcades. Charles XII fut pourtant ſéduit à Pultava par la trahiſon d'un des Coſaques. La même choſe arriva à Pierre I ſur le Pruth par la faute d'un prince de ce pays. Chacun des deux avait promis des vivres, qu'ils ne pouvaient pas fournir.

Comme j'ai aſſez détaillé dans mon réglement militaire comment il faut faire la guerre par des partis et des détachemens, j'y renvoie tous ceux

qui veulent s'en rafraîchir la mémoire, parce que je ne saurais y rien ajouter.

Pour ce qui regarde l'art de savoir obliger l'ennemi à faire des détachemens, on n'a qu'à lire la belle campagne de 1690 que le maréchal de Luxembourg fit contre le roi d'Angleterre en Flandre, qui se termina par la bataille de Neerwinde.

ARTICLE XII.

Des espions, comment il faut s'en servir en toute occasion, et de quelle manière on peut avoir des nouvelles de l'ennemi.

Si on savait toujours d'avance les desseins de l'ennemi, on ne manquerait jamais de lui être supérieur avec une armée inférieure. Tous les généraux qui commandent des armées, tâchent de se procurer cet avantage: mais il n'y en a guères qui y réussissent.

Il y a plusieurs sortes d'espions: 1) des gens ordinaires, qui se mêlent de ce métier, 2) des doubles espions, 3) des espions de conséquence, et 4) ceux qu'on force à ce malheureux métier.

Les gens ordinaires, comme les paysans, les bourgeois, les prêtres etc. qu'on envoie dans le camp ennemi, ne peuvent être employés que pour savoir d'eux où est l'ennemi. La plupart de leurs rapports sont si brouillés, et si obscurs, qu'ils ajoutent aux incertitudes où l'on était.

L'énoncé des déferteurs ne vaut ordinairement pas mieux. Le foldat fait bien ce qui fe paffe dans le régiment où il eft; mais rien de plus. Les houffards étant la plus grande partie du temps abfens de l'armée, et détachés en avant, ne favent fouvent de quel côté elle eft campée. Malgré tout cela, on fait coucher leur rapport par écrit; c'eft le feul moyen d'en tirer quelque avantage.

On fe fert des doubles efpions pour donner de fauffes nouvelles à l'ennemi. Il y avait un Italien à Schmiedeberg qui fefait l'efpion chez les Autrichiens, à qui on fit accroire que nous nous retirerions à Breslau lorfque l'ennemi s'approcherait; il en donna avis au prince Charles de Lorraine, qui fut trompé par-là.

Le prince Eugène paya pendant long-temps une penfion au maître de pofte de Verfailles Ce malheureux ouvrait les lettres et les ordres que la cour dépêchait aux généraux, et en envoyait une copie au prince Eugène, qui la recevait ordinairement plutôt que ceux qui commandaient l'armée françaife.

Luxembourg avait gagné un fecrétaire du roi d'Angleterre, qui lui donnait avis de tout ce qui fe paffait. Le roi le découvrit, et tira tous les avantages poffibles d'une affaire fi délicate. Il força ce traître d'écrire à Luxembourg, et de lui mander que l'armée des alliés ferait le lendemain un grand fourrage. Il s'en fallut peu que les Français ne fuffent furpris à Steinquerque. Ils auraient été entièrement défaits, s'ils n'avaient pas combattu avec une valeur extraordinaire.

Il nous ferait fort difficile de trouver des efpions

pareils dans une guerre contre les Autrichiens, non pas qu'il n'y eût chez eux, comme chez d'autres nations, des gens qui se laissassent corrompre, mais parce que leurs troupes légères, qui environnent l'armée comme un nuage, ne laissent passer personne sans le fouiller. C'est ce qui m'a donné l'idée qu'il faudrait gagner quelques officiers de leurs housards, par lesquels on pourrait entretenir la correspondance, à peu-près de la manière suivante. L'usage est que les housards, quand ils ont escarmouché ensemble, font une espèce de suspension d'armes entr'eux : on peut se servir de ce temps pour se donner des lettres.

Quand on veut donner de fausses nouvelles à l'ennemi, ou avoir des siennes, on se sert d'un soldat affidé, qu'on fait passer du camp à celui de l'ennemi, et qui lui rapporte tout ce qu'on veut lui faire croire ; l'on fait aussi courir par lui des billets, pour exciter les troupes à la désertion. L'émissaire rentre alors par un détour dans votre camp.

Si on ne peut trouver aucun moyen dans le pays de l'ennemi, pour avoir de ses nouvelles, il y a un autre expédient, quoique dur et cruel. On choisit un riche bourgeois, qui a des fonds de terre, et une femme et des enfans ; on lui donne un seul homme travesti en domestique, qui possède la langue du pays. On force alors ce bourgeois d'emmener ledit homme avec lui comme son valet ou son cocher, et d'aller au camp ennemi, sous prétexte d'avoir à se plaindre des violences qui lui ont été faites, et on le menace en même temps très-sévèrement, que s'il ne ramène pas avec lui

son

ſon homme, après qu'il ſe ſera aſſez long-temps arrêté au camp, ſa femme et ſes enfans ſeront hachés en pièces, et ſes maiſons brûlées. Je fus contraint d'avoir recours à ce moyen, quand nous étions campés à ..... et il réuſſit.

J'ajouterai à tout ceci, qu'en payant les eſpions il faut être généreux, et même prodigue. Un homme qui pour votre ſervice riſque la corde, mérite bien d'en être récompenſé.

ARTICLE XIII.

De certaines marques par leſquelles on peut découvrir l'intention de l'ennemi.

Le plus sûr moyen de découvrir les deſſeins de l'ennemi, avant l'entrée de la campagne, eſt l'endroit qu'il choiſit pour le dépôt de ſes vivres. Si les Autrichiens, par exemple, font leurs magaſins à Olmutz, on peut être perſuadé que leur projet eſt d'attaquer la haute Siléſie: et s'ils en font à Kœningingrætz, la partie de Schweidnitz ſera menacée. Quand les Saxons voulurent envahir la Marche électorale, leurs magaſins montraient le chemin qu'ils prendraient; car leurs dépôts étaient à Zittau, Gœrlitz et Guben, qui eſt le chemin pour aller à Croſſen.

La première choſe dont il faudra s'informer, eſt de quel côté et dans quel endroit l'ennemi établira ſes magaſins. Les Français ont fait de doubles

magasins, partie sur la Meuse, partie sur l'Escaut, pour empêcher l'ennemi de découvrir leurs desseins.

Lorsque les Autrichiens sont campés, on devinera les jours qu'ils marcheront, parce que c'est un usage chez eux de faire cuire aux soldats les jours de marche. Si vous apercevez donc, à cinq ou huit heures du matin, beaucoup de fumée, vous pouvez hardiment croire qu'ils feront un mouvement ce jour-là.

Toutes les fois que les Autrichiens ont intention de combattre, ils font rentrer au camp tous leurs gros détachemens de troupes légères. Quand vous remarquez cela, vous n'avez qu'à vous tenir sur vos gardes.

Si vous attaquez un poste de leurs troupes hongroises, et qu'elles tiennent ferme, vous devez être persuadé que leur armée est à portée pour les soutenir.

Si leurs troupes légères viennent se placer entre votre armée et le corps que vous avez détaché, vous pourrez en conclure que l'ennemi a formé un dessein sur ce détachement. C'est à vous alors à prendre vos mesures.

Il faut dire encore, que si l'ennemi vous oppose toujours le même général, vous pourrez apprendre ses manières et découvrir ses desseins par sa façon d'agir.

Après avoir bien réfléchi sur le pays où est le théâtre de la guerre, sur l'armée que vous commandez, sur la sureté de vos dépôts de vivres, sur la force des places de guerre, et sur les moyens que l'ennemi peut avoir pour s'en emparer, sur le

dommage que ſes troupes légères vous cauſeraient, ſi elles venaient ſe poſter ſur vos flancs, ſur vos derrières et autre part, ou ſi l'ennemi s'en ſervait pour faire une diverſion; après avoir bien réfléchi, dis-je, ſur tous ces points, vous pourrez compter qu'un ennemi ſavant fera préciſément ce qui vous nuira le plus; que c'eſt au moins ſon intention, et qu'il faut par conſéquent s'y oppoſer autant qu'il ſera poſſible.

ARTICLE XIV.

De nos Pays, des Pays neutres, des Pays ennemis, de la différence des Religions, et quelle conduite ces différens objets requièrent.

On fait la guerre en trois ſortes de pays; dans le ſien, dans celui des puiſſances neutres, et dans le pays de l'ennemi.

Si je n'avais pour objet que ma gloire, je ne ferais jamais la guerre que dans mon pays, à cauſe de tous les avantages que j'y trouverais; car chacun y ſert d'eſpion, et l'ennemi ne ſaurait faire un pas ſans être trahi. On peut hardiment faire ſortir de gros détachemens, et leur faire jouer tous les tours dont la guerre eſt ſuſceptible.

Si l'ennemi vient d'être battu, chaque payſan fait le ſoldat, et va le harceler. L'électeur Frédéric Guillaume en fit l'expérience après la bataille de Fehrbellin. Les payſans tuèrent plus de Suédois

qu'il n'y en eut de tués dans le combat. Pour moi, je l'ai vu après la bataille de Hohen-Friedberg, où les habitans des montagnes en Siléfie nous amenèrent beaucoup de fuyards de l'armée autrichienne.

Quand on fait la guerre dans un pays neutre, l'avantage paraît être égal entre les deux partis ; il s'agit alors de voir qui des deux faura fe concilier l'amitié et la confiance des habitans. Pour y parvenir, on obfervera la plus exacte difcipline. On défendra la maraude et tous les pillages, et on punira ce crime à la rigueur. On accufe l'ennemi d'avoir contre le pays les deffeins les plus pernicieux.

Si c'eft dans un pays proteftant, comme la Saxe, on joue le rôle de protecteur de la religion luthérienne, et on cherche à infpirer le fanatifme au petit peuple, dont la fimplicité peut être facilement trompée.

Si le pays eft catholique, on ne parle que de tolérance, on prêche la modération, on rejette fur les prêtres toute la faute de l'animofité entre les fectes chrétiennes, qui malgré leurs difputes s'accordent enfemble fur les principaux articles de la foi.

Pour ce qui regarde les partis qu'on veut détacher, il faut fe régler fur la protection des habitans du pays. Chez vous, vous pourrez tout hafarder, mais dans un pays neutre il faut être plus circonfpect, à moins qu'on ne foit affuré de l'inclination de tous les payfans, ou de la plus grande partie.

Dans un pays ennemi, comme la Bohème et la

Moravie, il ne faut jouer qu'au sûr, et par les raifons ci-mentionnées, n'aventurer jamais fes partis. Il faut faire la guerre à l'œil. La plupart des troupes légères feront employées alors pour efcorter les convois. Car il ne faut pas s'imaginer de gagner jamais l'affection de ces gens-là. Il n'y a que les huffites, dans le cercle de Kœnigingrætz, dont on pourrait profiter. Les feigneurs y font des traîtres, quoiqu'ils faffent femblant d'être bien intentionnés pour nous. Il en eft de même des prêtres, et des baillis. Leur intérêt eft attaché à celui de la maifon d'Autriche, et comme cet intérêt n'eft pas conforme au nôtre, on ne peut et on ne doit jamais fe fier à eux.

Tout ce qui vous refte encore, c'eft le fanatifme, lorfqu'on peut animer une nation par la liberté de la religion, et lui infinuer adroitement qu'elle eft opprimée par les prêtres et les feigneurs. Voilà ce qu'on appelle remuer le ciel et l'enfer pour fon intérêt.

Depuis le temps que ces mémoires ont été compofés, l'impératrice-reine a confidérablement augmenté les impôts en Bohème, et en Moravie; on pourrait profiter de cette particularité, pour fe concilier l'affection de fes fujets, fur-tout fi on les flattait de les traiter avec plus de douceur, au cas qu'on fît la conquête du pays.

ARTICLE XV.

De toutes les Marches qu'une armée peut faire.

Une armée ſe met en mouvement, ou pour faire des progrès dans le pays ennemi, ou pour occuper un camp avantageux, ou pour aller joindre un ſecours, ou pour donner bataille, ou pour ſe retirer de devant l'ennemi.

La première règle eſt, qu'après avoir aſſuré le camp, on faſſe reconnaître tous les chemins qui en ſortent, et tous les environs, pour être en état de faire les diſpoſitions néceſſaires, ſelon les différens événemens qui peuvent arriver.

Dans ce deſſein on enverra ſous pluſieurs prétextes de gros détachemens, accompagnés de quelques ingénieurs et quartiers-maîtres, qui ſe porteront dans tous les endroits praticables pour des troupes. Ils lèveront la ſituation du pays, et reconnaîtront les chemins par où on peut marcher. Ils ſe feront ſuivre par des chaſſeurs, qui ſe noteront les chemins, pour pouvoir mener les colonnes, en cas que le général y marche.

A leur retour, leſdits officiers feront leur rapport de la ſituation du camp, des chemins qui y mènent, de la qualité du terrain, des bois, des montagnes ou des rivières qui s'y trouvent. Le général s'étant informé de toutes ces particularités, fera enſuite ſa diſpoſition. Lorſqu'on n'eſt pas campé trop près de l'ennemi, elle ſe fait comme il ſuit.

Je ſuppoſe qu'il y ait quatre chemins qui conduiſent au camp. L'avant-garde partira le ſoir à huit heures aux ordres de M. N. N. Elle ſera compoſée de ſix bataillons de grenadiers, d'un régiment d'infanterie, de deux régimens de dragons, chacun de cinq eſcadrons, et de deux régimens de houſards. Tous les campemens de l'armée ſuivront cette avant-garde, qui ne prendra avec elle que les tentes, laiſſant ſes gros équipages à l'armée. Pl. I.

Ces troupes marcheront quatre lieues en avant, et occuperont le défilé, la rivière, la hauteur, la ville, le village etc. dont il eſt queſtion, et y attendront l'arrivée de l'armée; alors elles entreront dans le nouveau camp qui aura été marqué.

L'armée ſuivra le lendemain matin l'avant-garde, marchant ſur quatre colonnes; les gardes qui ont été poſtées dans les villages, rentreront dans leurs régimens. La cavalerie des deux lignes de l'aile droite, marchant par ſa droite, formera la première colonne: l'infanterie des deux lignes de l'aile droite, marchant par ſa droite, formera la ſeconde colonne: l'infanterie des deux lignes de l'aile gauche filera par ſa droite, et fera la troiſième colonne: et la cavalerie de l'aile gauche, filant par ſa droite, formera la quatrième colonne. Pl. II.

Les régimens d'infanterie N. N. de la ſeconde ligne, et les trois régimens de houſards, aux ordres du général N. N., eſcorteront les équipages, qui marcheront à la queue des deux colonnes d'infanterie. Il ſera commandé quatre aide-majors, qui Pl. II.

auront soin que les chariots se suivent en ordre, et aussi serrés qu'il sera possible.

Le général qui commandera l'arrière-garde avertira de bonne heure le chef, en cas qu'il ait besoin de secours.

Les quatre colonnes seront conduites par les chasseurs qui auront reconnu les chemins.

A la tête de chaque colonne marchera un détachement de charpentiers, et de chariots chargés de poutres, de solives, et de planches, pour faire des ponts sur les petites rivières.

Les colonnes s'observeront dans leur marche, afin que les têtes ne se devancent pas.

Les généraux auront attention que les bataillons marchent serrés, et se suivent sans laisser d'intervalles. Les officiers commandant les divisions garderont bien leurs distances.

Quand on passera un défilé, les têtes marcheront doucement, ou s'arrêteront, pour donner le temps à la queue de reprendre les distances.

Voici comment on fait les ordres de marche.

Lorsque vous passerez des défilés, des bois, ou des montagnes, vous partagerez vos colonnes; toute la tête sera composée de l'infanterie, suivie de la cavalerie, qui en fermera la marche.

S'il y a une plaine au centre, on l'assignera à la cavalerie; et l'infanterie, formant les colonnes sur les deux extrémités, traversera les bois. Mais cela ne s'entend que d'une marche qui ne se fait pas trop près de l'ennemi; car alors on se contentera de mettre quelques bataillons de grenadiers à chaque

tête de colonne de cavalerie, pour ne pas rompre tout l'ordre de bataille.

Si vous voulez faire arriver heureusement un secours, le moyen le plus sûr est de marcher à sa rencontre par un terrain difficile, et de vous retirer de devant l'ennemi, pour éviter le combat. Par la supériorité que l'on gagne par l'arrivée du secours, on recouvrera bientôt le terrain qu'on n'a fait que lui prêter.

Quand on est obligé de faire des marches parallèles à celles de l'ennemi, il faut que cela se fasse, ou par la droite, ou par la gauche, en deux lignes, dont chacune formera une colonne, précédées d'une avant-garde. Du reste on observera les mêmes règles que je viens de donner.

Toutes les marches que nous fîmes de Frankenberg à Hohen-Friedberg, étaient dirigées comme cela. On y marcha par la droite.

Je préfère ces dispositions à toutes les autres; car l'armée est formée en bataille par un à droite ou par un à gauche, qui est la méthode la plus prompte pour se remettre. Je m'en servirais toujours, si j'avais le choix d'attaquer l'ennemi; j'en ai perdu l'avantage à Hohen-Friedberg et à Sorr. Dans ces sortes de marches, il faut bien se garder de prêter le flanc à l'ennemi.

Lorsque l'ennemi se met en marche pour engager une affaire, vous vous débarrasserez de vos équipages, et les enverrez sous une escorte dans une des villes les plus à portée. Vous formerez alors une avant-garde, que vous pousserez à une petite demi-lieue en avant.

L'armée marchant de ſront à l'ennemi, il faut non-ſeulement que les colonnes ne ſe devancent pas, mais qu'en approchant du champ de bataille elles s'étendent de façon que les troupes n'aient ni plus ni moins de terrain, qu'elles n'occupent quand elles ſont formées. C'eſt une choſe très-difficile; ordinairement quelques bataillons n'ont pas aſſez de terrain, d'autres fois les généraux en donnent trop.

La marche qui ſe fait par lignes, n'a aucun inconvénient; c'eſt pour cela que je l'ai choiſie comme la meilleure.

Les marches qu'on fait pour combattre, demandent beaucoup de précautions, et un général a raiſon d'être ſur ſes gardes. Il faut qu'il reconnaiſſe le terrain de diſtance en diſtance, mais ſans s'expoſer, afin qu'il ait pluſieurs poſitions en tête, dont il pourra ſe ſervir en cas que l'ennemi vienne l'attaquer.

Pour reconnaître un terrain, on ſe ſert des clochers, ou des hauteurs. On ouvre le chemin, pour y aller, par des troupes légères, qu'on détache de l'avant-garde.

Les retraites ordinaires ſe font de la manière ſuivante. Un ou deux jours avant que de partir, on ſe débarraſſera de ſes équipages, et on les renverra ſous une bonne eſcorte.

On règlera alors les colonnes ſur le nombre des chemins qu'on peut prendre, et la marche des troupes ſelon l'eſpèce du terrain. Si c'eſt une plaine, la cavalerie ſera l'avant-garde; ſi c'eſt un pays coupé, on en chargera l'infanterie. Si c'eſt un pays de plaine, l'armée marchera ſur quatre colonnes.

l. III.

L'infanterie de la feconde ligne de l'aile droite, filant par fa droite, et fuivie de la feconde ligne de la cavalerie de cette aile, formera la quatrième colonne. L'infanterie de la première ligne de l'aile droite, filant par fa droite, fera fuivie de la première ligne de cavalerie de cette aile, et formera la troifième colonne.

L'infanterie de la feconde ligne de l'aile gauche, fuivie de la cavalerie de la même ligne, formera la feconde colonne.

L'infanterie de la première ligne de l'aile gauche fera fuivie de la cavalerie de la même ligne, et formera avec elle la première colonne.

De cette manière toute la cavalerie fera l'arrière-garde, que vous ferez par précaution foutenir par des houfards de l'armée.

Si vous avez à paffer des défilés dans votre retraite, il faudra les faire occuper la veille de votre départ par de l'infanterie; et la placer de façon qu'elle déborde les troupes qui dans leur retraite pafferont le défilé, de forte que le chemin du défilé refte libre.

Suppofons que l'armée marche fur deux colonnes: la cavalerie de la droite filera par fa gauche; la feconde ligne partira la première, et aura la tête de la feconde colonne; l'infanterie de la feconde ligne, fuivie de la première, fe mettra à la queue de cette cavalerie, et la fuivra.

La cavalerie de l'aile gauche filera par fa gauche: la feconde ligne partant la première, aura la tête de la première colonne. Elle fera jointe par l'infanterie de l'aile gauche, dont la feconde ligne

précédera la marche de la première. C'eſt ce qui formera la première colonne.

Six bataillons de la queue de la première ligne, ſoutenus de dix eſcadrons de houſards, feront l'arrière-garde. Ces ſix bataillons ſe mettront en bataille en avant du défilé ſur deux lignes, en échi-
Pl. IV. quier, comme la Pl. IV le fait voir.

Pendant que l'armée paſſera le défilé, il faut que les troupes poſtées en avant débordent celles qui ſont encore en-deçà du défilé, pour les protéger par leur feu.

Quand toute l'armée fera paſſée, la première ligne de l'avant-garde paſſera par les intervalles de la ſeconde, et ſe jetera dans le défilé; celle-ci étant partie, la ſeconde fera la même manœuvre, à la faveur du feu de ceux qui feront poſtés de l'autre côté, et qui ſuivront les derniers, pour faire l'arrière-garde.

De toutes les manœuvres la plus difficile eſt de paſſer dans ſa retraite une rivière en préſence de l'ennemi. Je ne ſaurais citer à ce ſujet un meilleur exemple que la retraite que nous fîmes l'an 1744 en repaſſant l'Elbe à Kolin.

Mais ne trouvant pas toujours des villes dans ces ſortes d'endroits, je ſuppoſe qu'on n'ait que deux ponts. En ce cas il faudra faire travailler à un bon retranchement, qui enveloppera les deux ponts, et faire une petite coupure à la tête de chaque pont.

Pl. V. Cela étant fait, on envoie des troupes et beaucoup de canons de l'autre côté de la rivière et on les place ſur le bord. Il en faut choiſir un qui ſoit

un peu élevé, mais pas trop roide, pour commander le bord oppofé. Alors on garnira d'infanterie le grand retranchement. Après cette difpofition, on fera paffer l'infanterie la première ; la cavalerie, formant l'arrière-garde, fe retirera en échiquier par le retranchement.

Quand tout fera paffé, on bordera les deux petites têtes de pont avec de l'infanterie, et celle qui eft dans le retranchement, le quittera pour fe retirer.

Si l'envie prend à l'ennemi de la pourfuivre, il fera expofé au feu des deux têtes de pont, et des troupes placées de l'autre côté de la rivière.

L'infanterie qui était poftée dans le retranchement ayant paffé la rivière, on fera rompre le pont ; et les troupes placées dans les têtes de pont la traverferont fur des bateaux, fous la protection des troupes qui ont été placées à l'autre bord, et qui s'en approcheront pour mieux les foutenir.

Lorfque les pontons auront été chargés fur les chariots, les dernières troupes fe mettront en marche.

On peut auffi faire des fougaffes aux angles des retranchemens. Les derniers grenadiers, dans le moment qu'ils pafferont la rivière, y mettront le feu.

ARTICLE XVI.

Quelles précautions on prendra dans une retraite contre les housards et les pandours.

Les housards et les pandours ne sont redoutables qu'à ceux qui ne les connaissent pas. Ils ne sont braves que quand l'espoir du butin les anime, ou lorsqu'ils peuvent nuire sans s'exposer. Ils exercent la première espèce de bravoure contre les convois, et les équipages ; et l'autre contre les corps qui sont forcés de se retirer, qu'ils viennent alors harceler dans leur retraite.

Nos troupes n'ont aucun affront à craindre d'eux ; mais comme leur manière d'escarmoucher retarde une marche, et qu'ils ne laissent pas de tuer quelques hommes, qu'on perd fort mal à propos, j'indiquerai la manière que je crois la meilleure pour se tirer d'affaire avec eux.

Quand on fait sa retraite par des plaines, on chasse les housards par quelques volées de canon ; et les pandours par des housards et des dragons, qu'ils craignent beaucoup. Les retraites les plus difficiles, où les pandours peuvent faire le plus grand dommage, sont celles où il faut passer des bois, des défilés et des montagnes. On ne peut presque éviter alors de perdre du monde.

Dans ce cas il faut que votre avant-garde occupe les hauteurs, fesant face à l'ennemi. Vous détacherez en même temps des troupes sur les flancs de la marche, qui, en côtoyant l'armée, se tiendront

toujours ſur les hauteurs, ou dans le bois. Vous aurez quelques eſcadrons à portée, pour vous en ſervir quand le terrain le permettra.

Il ne faut jamais faire de haltes dans ces ſortes d'occaſions, mais pourſuivre toujours ſa marche; car de s'arrêter, eſt ce qui s'appelle ſacrifier du monde mal à propos.

Les pandours ſe jettent à terre et tirent; on ne voit pas d'où partent les coups; et quand la marche de l'armée oblige l'arrière-garde et les pelotons détachés de la ſuivre, et de quitter les hauteurs, alors ils s'en emparent, et étant à couvert, ils fuſillent ceux qui ſe retirent. Ni le feu de mouſqueterie, ni le canon chargé à cartouches, ne peut leur faire grand mal, étant éparpillés, et cachés derrière les hauteurs ou les arbres.

J'ai fait deux retraites ſemblables l'année 1745; l'une par la vallée de Liebenthal, en marchant à Staudenitz; et l'autre de Trautenau à Schazlar. Malgré toutes les précautions imaginables, nous perdîmes à la première ſoixante hommes tués ou bleſſés, et plus de deux cents à la ſeconde.

Quand on ſe retire par des chemins difficiles, il faut faire de petites marches, pour pouvoir prendre des précautions plus promptes et plus ſages. La plus grande marche ne doit être que de deux lieues, ou d'un mille d'Allemagne; et comme alors on n'eſt pas preſſé, on peut quelquefois forcer les pandours, particulièrement quand ils ont eu l'imprudence de ſe fourrer dans de petits bois qu'on peut tourner.

ARTICLE XVII.

De quelle manière les Troupes légères prussiennes combattront contre les housards et les pandours.

NOTRE manière de forcer un poste que les troupes légères des ennemis occupent, est de le brusquer, parce que leur façon de combattre étant de se débander, elles ne peuvent tenir contre des troupes régulières. Il ne faut pas les marchander. On ne fait que détacher quelques troupes pour couvrir les flancs du corps qui marche à elles, et pourvu qu'on les attaque brusquement, on les en chasse.

Nos dragons et housards les attaquent serrés et le sabre à la main. Ils ne peuvent soutenir ces sortes d'attaques; aussi les a-t-on toujours battus, sans se soucier du nombre, quelque supérieur qu'il fût.

ARTICLE XVIII.

Par quels Mouvemens on peut forcer l'ennemi d'en faire aussi.

SI l'on croit qu'il suffise de faire des mouvemens avec une armée pour obliger l'ennemi d'en faire aussi, on se trompe beaucoup. Ce n'est pas le mouvement seul qui l'y forcera, mais la manière dont

il

il fera fait. Des mouvemens fpécieux ne feront pas prendre le change à un ennemi favant ; il faut prendre des pofitions folides, qui l'engagent à faire des réflexions, et le réduifent à la néceffité de décamper.

C'eft pourquoi il faut connaître le pays, le général avec lequel on a à faire, les places où il a fes magafins, les villes qui lui font les plus commodes, et celles d'où il fait venir fes fourrages. Il faut bien combiner toutes ces chofes, former un projet, et le bien digérer après.

Celui des deux généraux qui aura le plus de reffources dans l'imagination, et qui tentera le plus fouvent fur fon ennemi, remportera à la longue des avantages fur le rival de fa gloire.

Celui qui, à l'entrée d'une campagne, affemblera le premier fes troupes, et marchera en avant pour attaquer une ville, ou pour occuper un pofte, obligera toujours l'autre de fe régler fur fes mouvemens, et de fe tenir fur la défenfive.

Si vous voulez pendant la campagne forcer votre ennemi de décamper, il en faut avoir des raifons fuffifantes, foit que vous vous propofiez de prendre une ville à portée de laquelle il eft campé, foit que vous vouliez le rejeter dans un pays ftérile où il ne pourra vivre qu'avec peine, foit enfin que vous vous flattiez d'engager une affaire qui pourra vous donner des avantages confidérables. Si vous avez de femblables raifons, vous travaillerez à en former le projet ; mais en le fefant, vous examinerez avec attention fi les marches que vous ferez, et les camps que vous occuperez, ne vous mettront pas

dans un plus grand embarras que celui où il ſera lui-même ; comme, par exemple, en vous éloignant d'une place mal fortifiée où vous avez votre dépôt, et que les troupes légères peuvent emporter d'emblée en votre abſence ; ou en prenant une poſition dans laquelle vous pourriez être coupé de votre pays, et de vos places ; ou bien en venant occuper un pays que vous ſerez obligé d'abandonner bientôt après, faute de ſubſiſtances.

Après avoir réfléchi mûrement ſur tous ces objets, et calculé la poſſibilité des entrepriſes que l'ennemi pourrait faire, vous formerez le projet, ſoit de venir vous camper ſur un de ſes flancs, ſoit de vous approcher de la province d'où il tire ſes ſubſiſtances, ſoit de le couper de ſa capitale, ſoit de menacer ſes dépôts, ſoit enfin de prendre des poſitions par leſquelles vous lui retrancherez les vivres.

Pour en donner un exemple qui eſt connu de la plus grande partie de mes officiers, je formerai le plan ſur lequel nous aurions dû eſpérer d'obliger le prince Charles de Lorraine à abandonner Kœnigingrætz et Pardubitz en 1745.

En partant du camp de Dubletz, nous aurions dû prendre à gauche, côtoyer le comté de Glatz et marcher ſur Hohenmauth. Par cette manœuvre nous aurions forcé les Autrichiens, qui avaient leur magaſin à Teutſchbrod, et qui tiraient la plus grande partie de leurs vivres de la Moravie, de marcher à Landſcron, et de nous abandonner Kœnigingrætz et Pardubitz. Les Saxons, coupés

alors de leur pays, auraient été contraints de se séparer des Autrichiens, pour couvrir leur pays.

Mais ce qui m'empêcha alors de faire ce mouvement, fut qu'en gagnant même Kœnigingrætz je n'aurais rien gagné, puisque j'aurais été obligé de faire des détachemens, pour renforcer le prince d'Anhalt, si les Saxons étaient retournés chez eux. Outre cela les magasins de Glatz n'étaient pas suffisans pour me faire subsister toute la campagne.

Les diversions que l'on fait en détachant des troupes, obligent encore l'ennemi de décamper. Généralement toutes les entreprises auxquelles l'ennemi n'a pas été préparé, le dérangent, et le forcent à quitter sa position.

De cette espèce sont les passages des montagnes que l'ennemi croit impraticables, et que l'on peut presque toutes passer : et aussi les passages des rivières qui se font sans que l'ennemi s'en soit aperçu.

On n'a qu'à lire la campagne du prince Eugène de l'année 1701. On sait assez dans quel désordre se trouva l'armée française, quand le prince Charles de Lorraine la surprit l'an 1744 en passant le Rhin.

Je finirai en disant que l'exécution de ces sortes d'entreprises doit toujours répondre au projet, et que tant qu'un général fera des dispositions sages et fondées sur des maximes solides, il forcera toujours son ennemi de se tenir sur la défensive, et de se régler sur lui.

ARTICLE XIX.

Des Passages des Rivières.

La force est inutile lorsque l'ennemi sera de l'autre côté d'une rivière que vous aurez intention de passer ; il faut avoir recours à la ruse. On n'a qu'à imiter le passage du Rhin de César ; celui du Pô du prince Eugène ; ou celui du Rhin du prince Charles de Lorraine, s'il s'agit de passer une grosse rivière.

Ces généraux firent des détachemens, pour en imposer à l'ennemi, et pour lui cacher l'endroit qu'ils avaient choisi pour leur passage. Ils firent des préparatifs pour la construction des ponts dans des lieux où ils n'avaient pas intention de passer; en attendant que le gros de leur armée fit une marche de nuit, pour s'éloigner de l'ennemi, et gagner le temps de passer la rivière, avant que les troupes destinées à défendre le passage eussent pu se mettre en devoir de les en empêcher.

On choisit ordinairement pour le passage des rivières les endroits où il y a de petites îles, ce qui en facilite l'opération. On aime aussi à rencontrer de l'autre côté de la rivière des bois, ou d'autres obstacles, qui empêchent l'ennemi de vous attaquer avant que vous ayez débouché.

Il faut une attention très-particulière et prendre les mesures les plus justes dans ces sortes d'entre-

prifes. Il eft néceffaire que les bateaux ou les pontons, et tout autre appareil, foient au rendez-vous à l'heure marquée, et que chaque pontonnier ou batelier foit inftruit de fa befogne, pour éviter le défordre, qui fe met ordinairement dans les expéditions de nuit. Tout étant arrangé, on fait paffer des troupes, pour s'établir de l'autre côté de la rivière.

Dans tous les paffages de rivières il faut toujours avoir attention à faire retrancher les deux têtes de pont, et à les bien garnir de troupes. On fortifie encore les îles qui font dans le voifinage, pour foutenir ces retranchemens, afin que dans le temps que vous faites ces opérations, l'ennemi ne vienne pas prendre ou détruire vos ponts.

Si les rivières font étroites, on choifit pour leur paffage les endroits où elles font des coudes, et où le bord étant plus élevé domine fur celui qui lui eft oppofé. On y place autant de canons que le terrain le peut permettre, et on le garnit de troupes. Sous cette protection on conftruit fes ponts, et comme le terrain fe rétrécit par le coude que fait la rivière, il ne faudra avancer que fort peu, et infenfiblement gagner chemin à mefure que les troupes pafferont.

S'il y a des gués, on y fait des rampes, pour que la cavalerie y puiffe paffer.

ARTICLE XX.

Comment il faut défendre le Paſſage des Rivières.

RIEN n'eſt plus difficile, pour ne pas dire impoſſible, que de défendre le paſſage d'une rivière ; ſur-tout lorſque le front d'attaque eſt d'une trop grande étendue. Je ne me chargerais jamais d'une telle commiſſion, ſi le terrain à défendre avait plus de huit milles d'Allemagne (*) de front, et s'il n'y avait pas dans cette diſtance une ou deux redoutes établies ſur le bord de la rivière. Il faudrait encore qu'il n'y eût aucun endroit où l'on pût paſſer à gué.

Mais ſuppoſé que toutes les choſes ſoient telles que je viens de dire, il faudra toujours du temps pour faire les préparatifs néceſſaires contre les entrepriſes de l'ennemi. La diſpoſition qu'on aurait à faire alors ſerait à peu-près celle-ci.

On fera ramaſſer tous les bateaux et toutes les barques qui ſe trouveront ſur la rivière, et on les fera mener aux deux redoutes, pour empêcher que l'ennemi ne puiſſe s'en ſervir.

Vous reconnaîtrez les deux bords de la rivière, pour marquer les endroits à la faveur deſquels on pourrait la paſſer, et vous les ferez démolir.

(*) L'original dit exprès milles d'Allemagne ; on l'a ſuivi dans la traduction, quoique le mot de lieues paraiſſe plus applicable ici par des raiſons ci-deſſous marquées.

Vous noterez le terrain qui pourrait protéger le paſſage de l'ennemi, et formerez des projets d'attaque ſur la ſituation de chaque terrain.

Vous ferez ouvrir des chemins larges, pour pluſieurs colonnes, ſur tout le front de votre défenſe le long de la rivière, pour pouvoir marcher à l'ennemi commodément et ſans embarras.

Après avoir pris toutes ces précautions, vous ferez camper l'armée au centre de votre ligne de défenſe, de ſorte que vous n'ayez que quatre milles à marcher, pour aller à l'une ou l'autre extrémité.

Vous ferez ſeize petits détachemens commandés par des officiers de houſards ou de dragons les plus actifs et les plus habiles; dont huit, aux ordres d'un général, auront le front d'attaque de la droite, et huit, aux ordres d'un autre général, auront celui de la gauche.

Ces détachemens feront deſtinés pour donner avis des mouvemens de l'ennemi, et de l'endroit où il tentera le paſſage.

Pendant le jour ils placeront des gardes pour découvrir tout ce qui ſe paſſera, et dans la nuit ils feront d'un quart d'heure à l'autre des patrouilles près de la rivière, et ne ſe retireront que quand ils auront clairement vu (*) que l'ennemi ait fait un pont, et que la tête ait paſſé.

(*) Si l'on calcule le temps qu'il faut pour porter au général en chef la nouvelle du paſſage qu'on ſuppoſe qu'il ſe fait à une des extrémités de l'étendue du front, et le temps qu'il faut pour y faire marcher l'armée; on verra par cette ſupputation que l'ennemi aura aſſez de temps pour paſſer avec toutes ſes troupes, avant que la moitié de l'armée, qui a à faire une marche de quatre milles, en partant de ſon centre, ſoit arrivée et puiſſe ſe mettre en devoir de lui diſputer le

Lefdits généraux et les commandans des redoutes enverront quatre fois par jour leur rapport au chef de l'armée. Il faut qu'il y ait des relais établis entr'eux et l'armée, pour que les rapports arrivent promptement, et qu'on foit tout de fuite averti lorfque l'ennemi paffera. Comme il eft du devoir du général de s'y porter à l'inftant même, il aura déjà renvoyé fes équipages, pour être prêt à tout événement.

Ces différentes difpofitions étant faites d'avance fur chaque terrain, il diftribuera à fes généraux celles qui regarderont les points d'attaque. Il marchera avec toute la célérité poffible; l'infanterie ayant la tête des colonnes, parce qu'il faut fuppofer que l'ennemi fe foit retranché. A fon arrivée, il attaquera vivement fans balancer. C'eft de cette manière qu'il pourra fe promettre le fuccès le plus brillant.

Les paffages des petites rivières font plus difficiles à défendre; il faut rendre les gués impraticables par des arbres qu'on y jette. Mais fi la rive du côté de l'ennemi commande celle où vous êtes, il eft inutile de faire réfiftance.

paffage. Car quatre milles font huit lieues de chemin, et toutes les troupes du monde, quelques ingambes et leftes qu'elles foient, ne pourront les faire en moins de temps; particulièrement dans la nuit, comme il eft queftion ici. Pour rendre cette manœuvre poffible, il faudrait qu'il n'y eût que huit lieues de front pour toute l'armée, au lieu des huit milles d'Allemagne.

ARTICLE XXI.

Des Surprises des Villes.

Pour surprendre une ville, il faut qu'elle soit mal gardée et peu fortifiée; encore ne pourrait-on la surprendre qu'en hiver et pendant la gelée, si elle a des fossés remplis d'eau.

On surprend les villes avec toute une armée, comme il arriva à Prague l'an 1741; ou on les surprend après en avoir endormi la garnison par un blocus qui traîne en longueur, comme le prince Léopold d'Anhalt fit à Glogau. On les surprend encore par des détachemens, comme le prince Eugène le tenta à Crémone; ou comme ont réussi les Autrichiens à Cosel.

La règle principale, en fesant des dispositions pour des surprises, est de bien connaître les fortifications et les intérieurs de la place, pour diriger son attaque sur la situation locale.

La surprise de Glogau est un chef-d'œuvre, que tous ceux qui tenteront des surprises doivent imiter. Celle de Prague ne fut pas si extraordinaire, puisque la garnison ayant à défendre une ville d'une vaste étendue, il n'était pas étonnant qu'on l'emportât sur les différentes attaques qu'on y fit. Cosel et Crémone furent surpris par trahison. La première le fut par un officier de la garnison, qui, ayant déserté, donna avis aux Autrichiens que l'évacuation

du foffé n'était pas achevée. Ils le pafsèrent, et la place fut emportée.

Si on veut prendre des petites places, on fait petarder les portes. On envoie en même temps des détachemens à toutes les autres, pour empêcher que la garnifon ne fe fauve. Si on veut y employer du canon, il faut le placer de forte que les canonniers ne foient expofés à la moufqueterie ; autrement on rifque de perdre le canon.

ARTICLE XXII.

Des Combats et des Batailles.

Il eft très-difficile de furprendre les Autrichiens dans leur camp, à caufe du nombre des troupes légères dont ils font entourés.

Si deux armées fe tiennent dans le voifinage l'une de l'autre, l'affaire fera bientôt décidée entr'elles, ou il faudrait que l'une des deux occupât un pofte inattaquable, qui la garantît des furprifes ; de façon que ces événemens n'arrivent que très-rarement entre des armées ; entre des détachemens, c'eft une chofe très-ordinaire.

Pour furprendre l'ennemi dans fon camp, il faut qu'il ne s'attende jamais à pouvoir être furpris, et qu'il ait une confiance entière, ou dans la fupériorité de fes troupes, dans la fituation avantageufe de fon pofte, ou dans les rapports de fes émiffaires, ou enfin dans la vigilance de fes troupes légères.

Avant que de former aucun projet, il faut commencer par bien connaître le pays, et la poſition de l'ennemi.

On examinera les chemins qui mènent au camp, et on formera là-deſſus ſa diſpoſition générale, en ſe réglant dans tous les points ſur la connaiſſance détaillée de toutes choſes.

Vous deſtinerez les chaſſeurs les plus intelligens, et les plus inſtruits des chemins, pour conduire les colonnes.

Ayez grande attention de cacher votre deſſein. Le ſecret eſt l'ame de toutes ces entrepriſes.

Les troupes légères précéderont la marche, ſous pluſieurs prétextes, mais en effet pour empêcher qu'un maudit déſerteur n'aille vous trahir. Ces houſards empêcheront auſſi que les patrouilles ennemies ne s'approchent trop près et ne découvrent les mouvemens que vous faites.

Il faut que vous donniez aux généraux qui ſont ſous vos ordres, une inſtruction ſur tous les événemens qui pourront arriver, afin que chacun d'eux ſache ce qu'il aura à faire alors.

Si le camp de l'ennemi eſt aſſis dans une plaine, on pourra former une avant-garde de dragons, qui joints par des houſards, entreront à toute bride dans le camp ennemi, pour y mettre tout en déſordre, et faire main baſſe ſur tout ce qui ſe préſentera à eux.

Ces dragons doivent être ſoutenus de toute l'armée; l'infanterie en ayant la tête, étant particulièrement deſtinée à attaquer les ailes de la cavalerie ennemie.

L'attaque de l'avant-garde commencera une demi-heure avant la pointe du jour; mais il faut que l'armée ne ſoit éloignée que de huit cents pas.

Pendant la marche on gardera un profond ſilence; et on défendra au ſoldat de fumer du tabac.

Lorſque l'attaque commencera et que le jour paraîtra, l'infanterie, formée ſur quatre ou ſix colonnes, marchera tout droit au camp, pour ſoutenir ſon avant-garde.

On ne tirera pas avant la pointe du jour, car on riſquerait de tuer ſes propres gens; mais auſſitôt qu'il fera jour, il faudra tirer ſur les endroits où l'avant-garde n'a pas percé; particulièrement ſur les ailes de la cavalerie, pour obliger les cavaliers, n'ayant pas le temps de ſeller ni de brider leurs chevaux, de s'en aller, et de les abandonner.

On pourſuivra l'ennemi juſqu'au-delà du camp, et on lâchera toute la cavalerie après lui, pour profiter du déſordre et de la confuſion où il ſera.

Si l'ennemi avait abandonné ſes armes, il faudrait laiſſer un gros détachement pour la garde du camp, et ſans s'amuſer à piller, pourſuivre l'ennemi avec toute la chaleur poſſible; d'autant plus qu'une ſi belle occaſion de détruire entièrement une armée, ne ſe préſentera pas ſitôt; et qu'on ſera maître pendant toute la campagne de faire tout ce qu'on voudra.

La fortune m'en avait deſtiné une pareille avant la bataille de Molwitz. Car nous nous approchâmes de l'armée du maréchal de Neuperg, ſans rencontrer perſonne, ſes troupes étant cantonnées dans

trois villages. Mais je n'avais pas dans ce temps-là assez de connaissances pour savoir en profiter.

Ce que j'aurais dû faire alors, était d'embrasser le village de Molwitz par deux colonnes, et de l'attaquer après l'avoir enveloppé. En même temps j'aurais dû détacher des dragons aux deux autres villages où était la cavalerie autrichienne, pour la mettre en désordre. L'infanterie qui les eût suivis, aurait empêché cette cavalerie de monter à cheval. Je suis très-persuadé que leur armée aurait été entièrement défaite.

J'ai montré ci-dessus toutes les précautions que nous prenons à ce sujet dans notre camp, et de quelle manière nous le fesons garder: mais en supposant que, malgré toutes les précautions, l'ennemi puisse s'approcher de l'armée, je donnerais le conseil de mettre en toute diligence les troupes en bataille sur le terrain qui leur sera marqué, d'ordonner à la cavalerie de tenir ferme à ses postes, et de faire son feu de peloton jusqu'à l'arrivée du jour. Alors les généraux examineront s'il faut avancer, si la cavalerie a été victorieuse, si elle a été repoussée, et ce qu'il y aura à faire.

En de pareilles occasions il faut que chaque général sache prendre son parti, et agir par lui-même, sans attendre pour cela les ordres du général en chef.

Pour moi je n'attaquerai jamais dans la nuit, parce que l'obscurité cause bien des désordres, et que la plupart des soldats ne font leur devoir que sous les yeux de leurs officiers, et quand ils ont à craindre la punition.

Charles XII attaqua l'année 1715 le prince d'Anhalt

dans la nuit, lorſqu'il ne venait que de débarquer dans l'île de Rugen. Le roi de Suède avait raiſon de le faire, parce qu'il voulait cacher le petit nombre de ſes troupes, dont on ſe ferait aperçu s'il avait fait jour. Il n'avait que quatre mille hommes, avec leſquels il en vint attaquer vingt mille. Il fut battu.

Un axiome de la guerre eſt d'aſſurer ſes derrières et ſes flancs, et de tourner ceux de l'ennemi ; ce qui ſe fait de différentes manières, qui partent toutes d'un même principe.

Quand vous ſerez obligé d'attaquer un ennemi retranché, il faut le faire tout de ſuite, ſans lui donner le temps d'achever ſes ouvrages. Car ce qui eſt bon le premier jour, ne le ſera plus le lendemain. Mais avant que de vous mettre en devoir de l'attaquer, vous reconnaîtrez par vous-même la poſition de l'ennemi. Les premières diſpoſitions que vous aurez faites de votre attaque, vous feront voir la facilité ou la difficulté de votre projet.

La plupart des retranchemens ſont pris, parce qu'ils ne ſont pas bien appuyés. Le retranchement de Turenne fut emporté, de même que celui de (*) . . . . . où le prince d'Anhalt trouva aſſez de terrain pour le faire tourner. Le retranchement de Malplaquet fut tourné par le bois qui était à la gauche du maréchal de Villars. Si on avait eu cette idée au commencement de la bataille, les alliés auraient épargné quinze mille hommes à leur armée.

(*) Apparemment celui du Schellenberg.

Si le retranchement eſt appuyé à une rivière qui ſoit guéable, il faudra le faire attaquer de ce côté-là. Celui de Stralſund, fait par les Suédois, fut emporté, parce qu'on l'attaqua du côté de la mer, où il était guéable.

Si les retranchemens de l'ennemi ſont d'une trop grande étendue, et que les troupes, pour les garnir, ſoient obligées d'embraſſer trop de terrain, on fera pluſieurs attaques, et on s'en rendra ſurement maître, pourvu qu'on ait ſoin de cacher ſes diſpoſitions à l'ennemi, afin qu'il ne puiſſe s'en apercevoir, et vous oppoſer des forces ſuffiſantes.

La Pl. VI vous expliquera les diſpoſitions ſuivantes de l'attaque d'un retranchement. Je formerai une ligne de trente bataillons, dont j'appuierai l'aile gauche à la rivière N. N. Douze bataillons formeront l'attaque de la gauche où je veux percer, et huit autres celle de la droite. Les troupes deſtinées pour l'attaque ſeront placées en échiquier avec des intervalles. Le reſte de l'infanterie ſe mettra en troiſième ligne, et derrière elle ſera la cavalerie, à la diſtance de quatre cents pas. Par cette diſpoſition mon infanterie tiendra l'ennemi en échec, et elle ſera à portée de profiter du moindre faux mouvement qu'il pourrait faire. Pl. VI.

Il faut avoir attention de faire ſuivre chacune de ces attaques par un nombre de travailleurs avec des pêles, des pioches, et des faſcines, pour combler le foſſé, et faire des paſſages pour la cavalerie, lorſqu'on aura forcé le retranchement.

L'infanterie qui formera l'attaque, ne commencera à tirer que quand elle aura emporté le retran-

chement, et qu'elle ſe ſera miſe en bataille ſur le parapet.

La cavalerie y entrera par les ouvertures faites par les travailleurs, et ſe rangera en bataille, pour attaquer l'ennemi quand elle ſera en force. Si elle eſt repouſſée, elle ira ſe rallier à la faveur du feu de l'infanterie, juſqu'à ce que toute l'armée ait pénétré, et que l'ennemi ſoit entièrement mis en déroute.

Je répéterai ici ce que j'ai dit dans un des articles précédens, que je ne ferais jamais retrancher mon armée, ſi ce n'eſt dans le temps que j'aurais intention d'entreprendre un ſiége. Et je ne ſais ſi on ne ferait pas mieux d'aller au-devant de l'armée qui vient ſecourir la place.

Mais ſuppoſons pour un moment qu'on veuille ſe retrancher. Dans ce cas je propoſerai la manière la plus avantageuſe pour le faire.

On ſe ménagera deux ou trois groſſes réſerves, pour les envoyer pendant l'attaque aux endroits où l'ennemi fait les plus grands efforts.

On bordera le parapet de bataillons, et on placera une réſerve derrière eux, qui puiſſe être à portée de donner du ſecours où l'on en aura beſoin.

La cavalerie ſera rangée ſur une ligne derrière ces réſerves.

Le retranchement doit être bien appuyé. S'il vient joindre une rivière, il faut que le foſſé avance aſſez loin dans la rivière pour ne pas être tourné.

Si ce retranchement vient s'appuyer à un bois, il faut qu'il ſoit fermé à cette extrémité par une

redoute

redoute, et qu'on faſſe dans le bois un très-grand abatis d'arbres.

On aura attention que les redans ſoient bien flanqués.

Le foſſé ſera très-large et profond, et on perfectionnera tous les jours de plus en plus les retranchemens, ſoit en renforçant le parapet, ſoit en plaçant des paliſſades à l'entrée des barrières, ſoit en creuſant des puits, ſoit encore en garniſſant tout le camp de chevaux de friſe.

Le plus grand avantage que vous ayez, eſt dans le choix, et dans certaines régles de la fortification qu'il faut obſerver, pour obliger l'ennemi à vous attaquer ſur un petit front, et pour le mettre dans la néceſſité de ne vous attaquer que dans les principaux points de votre retranchement.

Pour vous en donner une idée plus préciſe, voyez la Pl. VII. L'armée, qui ſe trouve à la tête Pl. VII. de votre retranchement, eſt rétrécie d'un côté par la rivière, et vous préſentez à celui qui vient vous attaquer un front qui le déborde. Il ne pourra pas attaquer votre droite, parce que les batteries placées à l'extrémité de cette aile le prendraient en flanc, pendant que la redoute du centre le prendrait en queue. Il ne pourra donc former d'autre attaque que celle de ladite redoute du centre, qu'il ſera obligé d'entamer du côté de l'abatis.

Comme vous vous attendrez à cette attaque, vous renforcerez les fortifications de cette redoute, et n'ayant qu'un ouvrage à fortifier, vous y donnerez d'autant plus d'attention.

l.VIII. La Pl. VIII fait voir une autre eſpèce de retranchemens, compoſée de redoutes ſaillantes et rentrantes, qui ſe croiſent l'une l'autre, et ſe joignent par des retranchemens.

Par cette manière de fortifier, les ſaillans forment les points d'attaque, et n'y en ayant que très-peu, on pourra les perfectionner plus vîte que ſi le front était par-tout également fortifié.

Il faut que le feu de la mouſqueterie ſe croiſe dans les redoutes ſaillantes ; par cette raiſon elles ne feront qu'à ſix cents pas l'une de l'autre.

Notre infanterie défend un retranchement par des décharges de bataillons entiers. Chaque ſoldat doit être pourvu de cent cartouches. Mais cela n'empêchera pas de placer entre les bataillons, et dans les ſaillans des redoutes, autant de canon que l'on pourra.

Tant que l'ennemi ſera éloigné, on tirera à boulets ; mais lorſqu'il ſe ſera avancé à la diſtance de quatre cents pas, on commencera à tirer à cartouches.

Si l'ennemi, malgré la force de votre retranchement et nonobſtant un feu opiniâtre, pénètre en quelque endroit, la réſerve d'infanterie marchera à lui pour le repouſſer ; et en cas que cette réſerve fût obligée de plier, c'eſt à votre cavalerie à faire alors les derniers efforts pour le rechaſſer.

La plupart des retranchemens ſont emportés, parce qu'ils n'ont pas été conſtruits dans les règles, ou que ceux qui les défendent ſont tournés, ou que la peur prend aux troupes qui les défendent : cela vient de ce que celui qui attaque, peut faire

ſes mouvemens avec plus de liberté et plus de hardieſſe.

Au commencement les exemples ont fait voir qu'un retranchement étant forcé, toute l'armée eſt découragée, et prend la fuite. Je crois que nos troupes auraient plus de fermeté, et qu'elles repouſſeraient l'ennemi : mais à quoi ſerviraient tous ces avantages, ſi les retranchemens vous empêchent d'en profiter ?

Puiſqu'il y a tant d'inconvéniens aux retranchemens, il s'enſuit naturellement que les lignes ſont encore moins utiles. De notre temps la mode nous en eſt venue du prince Louis de Bade, qui fit faire les premières du côté de Briel. Les Français en ont fait auſſi en Flandre dans la guerre de ſucceſſion.

Je ſoutiens qu'elles ne valent rien, puiſqu'elles embraſſent plus de terrain qu'on n'a de troupes pour les garder; qu'on peut former pluſieurs attaques, et qu'on eſt perſuadé de les forcer. Par cette raiſon elles ne couvrent pas le pays, et ne ſervent qu'à faire perdre la réputation des troupes qui les gardent.

Si une armée pruſſienne eſt inférieure à celle de l'ennemi, il ne faut pas pour cela déſeſpérer de le vaincre ; la diſpoſition du général ſuppléera au nombre.

Une armée faible choiſira toujours un pays coupé et montagneux, où le terrain ſoit reſſerré, de ſorte que le nombre ſupérieur de l'ennemi, lorſqu'il ne pourra pas dépaſſer vos ailes, lui deviendra inutile, et quelquefois même à charge.

Ajoutons ici que dans un pays fourré et de

montagnes, on pourra mieux appuyer ſes ailes que dans une plaine. Nous n'aurions jamais gagné la bataille de Sorr (*), ſi le terrain ne nous eût été favorable ; car quoique le nombre de nos troupes ne paſsât point la moitié de celui des Autrichiens, ils ne pouvaient pas déborder nos ailes, de ſorte que le terrain mit une eſpèce d'égalité entre les deux armées.

Ma première règle regarde le choix du terrain, et la ſeconde, la diſpoſition de la bataille même. C'eſt ici où l'on peut faire une application utile de mon ordre de bataille oblique. Car on refuſe une aile à l'ennemi, et on renforce celle qui doit faire l'attaque. Par-là vous portez toutes vos forces ſur l'aile de l'ennemi, que vous voulez prendre en flanc.

Une armée de 100,000 hommes, tournée par ſes flancs, prendra bientôt ſon parti. On n'a qu'à voir
Pl. IX. la Planche IX. Mon aile droite fait tout l'effort. Un corps d'infanterie ſe jetera inſenſiblement dans le bois, pour attaquer la cavalerie ennemie ſur ſes flancs, et pour protéger l'attaque de la nôtre. Quelques régimens de houſards auront ordre de prendre l'ennemi en queue ; en attendant l'armée s'avancera. Lorſque la cavalerie ennemie ſera miſe en déroute, l'infanterie qui eſt dans le bois, prendra

(*) Si le prince Charles avait ſuivi la règle que M. de Feuquières nous donne dans ſes remarques ſur la bataille de Steinquerque, et qu'il fût entré avec ſa première ligne en colonne dans le camp pruſſien, pour ſéparer les troupes, en attendant que ſa ſeconde ligne ſe fût miſe en bataille pour le ſoutenir, l'avantage du terrain n'aurait pas ſauvé l'armée pruſſienne de cette ſurpriſe. Elle aurait été entièrement défaite.

celle de l'ennemi en flanc, dans le temps que l'autre l'attaquera de front.

Mon aile gauche ne s'avancera pas que l'aile gauche de l'ennemi ne ſoit entièrement défaite.

Par cette diſpoſition vous aurez l'avantage, 1) de faire tête avec un petit nombre de troupes à un corps ſupérieur, 2) d'attaquer l'ennemi d'un côté où l'affaire ſera déciſive, et 3) votre aile ayant été battue, il n'y aura qu'une partie de votre armée d'entamée, les autres trois quarts des troupes, qui ſont encore fraîches, ſerviront pour faire votre retraite.

Si on veut attaquer l'ennemi dans un poſte avantageux, il en faut examiner le faible et le fort, avant que de faire les diſpoſitions de l'attaque. On ſe déterminera toujours pour l'endroit où l'on croit trouver le moins de réſiſtance.

Les attaques des villages coûtent tant de monde, que je me ſuis fait une loi de les éviter, tant que je n'y ferai pas abſolument forcé; car on y riſque l'élite de ſon infanterie.

Il y a des généraux qui diſent qu'on ne ſaurait mieux attaquer un poſte que dans ſon centre. La Planche X repréſentera la ſituation d'un tel poſte, Pl. x. où je ſuppoſe que l'ennemi ait deux grandes villes, et deux villages ſur ſes ailes. Il eſt certain que les ailes ſeront perdues lorſque vous forcerez le centre, et que par de pareilles attaques on pourra remporter les victoires les plus complètes.

J'en donne ici le plan, et j'ajoute, que quand vous aurez percé, vous doublerez votre attaque, pour obliger l'ennemi de ſe replier par ſa droite et par ſa gauche.

Dans une attaque de poſte il n'y a rien de ſi redoutable que les batteries chargées à cartouches, qui font un terrible carnage dans les bataillons. A Sorr et à Keſſelsdorf j'ai vu attaquer des batteries, et j'ai fait des réflexions qui m'ont donné une idée que je communiquerai ici, en ſuppoſant une batterie de quinze pièces de canon, qu'on voudrait emporter et qu'on ne pourrait pas tourner.

J'ai remarqué que le feu du canon, et de l'infanterie qui ſoutient la batterie, la rend inabordable. Nous ne nous ſommes emparés des batteries de l'ennemi que par ſa faute; notre infanterie qui les attaquait étant à moitié écraſée, commençait à plier; l'infanterie ennemie la voulant pourſuivre, quitta ſon poſte. Par un effet de ce mouvement leur canon n'oſa plus tirer, et nos troupes, qui talonnaient l'ennemi, arrivèrent en même temps avec lui aux batteries, et s'en rendirent maîtres.

L'expérience de ces deux batailles m'a fourni l'idée, qu'il faudrait ſuivre en pareil cas l'exemple de ce que nos troupes ont fait, en formant ſon attaque ſur deux lignes en échiquier, ſoutenue en troiſième ligne par quelques eſcadrons de dragons.

On donnera l'ordre à la première ligne de n'attaquer que faiblement, et de ſe retirer par les intervalles de la ſeconde, afin que l'ennemi, trompé par cette retraite ſimulée, ſe mette à les pourſuivre, et abandonne ſon poſte.

Ce mouvement ſera le ſignal de marcher en avant, et d'attaquer vigoureuſement.

Pl. XI. La Planche XI montrera la diſpoſition de cette manœuvre.

Mon principe eſt de ne mettre jamais toute ma confiance dans un poſte ſeul, s'il n'eſt pas phyſiquement prouvé qu'il ſoit inattaquable.

Toute la force de nos troupes conſiſte dans l'attaque, et nous ne ſerions pas ſages ſi nous y renoncions ſans raiſon.

Mais ſi on eſt obligé d'occuper des poſtes, on obſervera de gagner les hauteurs, et de bien appuyer ſes ailes.

Je ferais mettre le feu à tous les villages qui ſe trouveraient à la tête de l'armée et aux ailes, ſi le vent ne portait pas la fumée dans notre camp.

S'il y avait quelques bonnes maiſons de maçonnerie en avant du front, je les ferais garder par de l'infanterie, pour incommoder l'ennemi pendant la bataille.

Il faut bien ſe garder de mettre les troupes dans un terrain où elles ne puiſſent pas agir. Par cette raiſon notre poſition de Grotkau, en l'année 1741, ne valait rien, le centre et l'aile gauche étant placés derrière des marais impraticables. Il n'y avait qu'une partie de l'aile droite qui eût un terrain libre pour manœuvrer.

Villeroi fut battu à Ramillies, s'étant poſté de la manière que je viens de dire. Son aile gauche lui fut abſolument inutile, et l'ennemi porta toutes ſes forces contre l'aile droite des Français, qui n'y purent réſiſter.

Je permets que les troupes pruſſiennes occupent, auſſi bien que les autres, des poſtes avantageux, et s'en ſervent pour un mouvement, et pour tirer avantage de leur artillerie: mais il faut qu'elles quit-

tent tout d'un coup ce poſte, pour marcher fièrement à l'ennemi, qui au lieu d'attaquer, eſt attaqué lui-même, et voit tout ſon projet renverſé. Car tous les mouvemens que l'on fait en préſence de ſon ennemi, ſans qu'il s'y attende, font un très-bon effet.

Il faut compter ces ſortes de batailles au nombre des meilleures. On y attaque toujours par l'endroit le plus faible.

Dans ces occaſions je défendrais à mon infanterie de tirer; car cela ne fait que l'arrêter, et ce n'eſt pas le nombre des ennemis tués qui vous donne la victoire, mais le terrain que vous avez gagné.

Le moyen le plus sûr pour remporter la victoire, eſt de marcher fièrement et en ordre à l'ennemi, et de gagner toujours du terrain.

Un uſage reçu eſt de donner quinze pas d'intervalle aux eſcadrons dans un terrain difficile et coupé, au lieu que dans un pays uni ils ſe forment ſur une ligne pleine.

L'infanterie ne gardera pas d'autres intervalles que ceux qu'il faut pour le canon. Il n'y a que dans les attaques des retranchemens, dans celles des batteries, et des villages, et auſſi dans les arrière-gardes de retraite, qu'on place la cavalerie et l'infanterie en échiquier, pour renforcer tout d'un coup la première ligne, en feſant entrer la ſeconde dans les intervalles de la première, pour que les troupes puiſſent ſe replier ſans déſordre, et ſe ſoutenir les unes les autres. Ce qui eſt une règle qu'on doit toujours obſerver.

L'occaſion ſe préſente ici de vous donner quelques

règles principales ſur ce que vous aurez à obſerver quand vous mettrez votre armée en bataille, dans quelque terrain que ce puiſſe être. La première eſt de prendre des points de vue pour les ailes; que l'aile droite, par exemple, s'aligne au clocher de N. N. Pl. XI.

Il faut encore que le général ait grande attention à ce que ſes troupes ne prennent pas une fauſſe poſition.

Il n'eſt pas toujours néceſſaire d'attendre que toute l'armée ſoit en bataille, pour commencer l'attaque. L'occaſion vous préſente ſouvent des avantages, que vous perdrez mal à propos en retardant d'en profiter.

Cependant il faut qu'une bonne partie de l'armée ſoit en bataille, et vous aurez particulièrement pour objet la première ligne, ſur laquelle vous réglerez l'ordre de bataille. Si les régimens de cette ligne ne ſont pas tous préſens, ils ſeront remplacés par d'autres de la ſeconde.

Vous appuierez toujours vos ailes, ou au moins celles qui doivent faire les plus grands efforts.

Les ordres de bataille en raſe campagne doivent être par-tout également forts: car tous les mouvemens de l'ennemi y étant libres, il pourrait bien ſe réſerver un corps qu'il emploierait à vous donner de la beſogne.

En cas que l'une des deux ailes ne fût pas appuyée, le général qui commande la ſeconde ligne, doit envoyer des dragons pour déborder la première ligne, ſans en attendre l'ordre; et les houſards tirés de la troiſième ligne viendront déborder les dragons.

La raiſon en eſt que ſi l'ennemi fait un mouvement pour prendre la cavalerie de la première ligne en flanc, vos dragons et houſards feront à leur tour la même choſe à l'ennemi.

Pl. XII. On verra dans la Planche XII que je fais placer trois bataillons dans l'intervalle des deux de l'aile gauche de mon infanterie ; c'eſt pour mieux aſſurer cette aile. Car ſuppoſé que votre cavalerie fût battue, ces bataillons empêcheront toujours que l'infanterie ne ſoit entamée, comme nous en avons eu l'exemple à Molwitz.

Le général qui commandera la ſeconde ligne, obſervera une diſtance de trois cents pas entre elle et la première, et s'il s'aperçoit de quelques intervalles dans la première ligne, il y fera entrer des bataillons de la ſeconde.

Dans la plaine, il faut qu'il y ait toujours derrière le centre des bataillons une réſerve de cavalerie, qui doit être commandée par un officier de tête, puiſqu'il faut qu'il agiſſe par lui-même, ſoit en portant du ſecours à l'aile qu'il verra en avoir beſoin, ſoit en prenant en flanc l'ennemi qui pourſuivra l'aile miſe en déroute, pour donner par-là le temps à la cavalerie de ſe rallier.

La cavalerie attaquera au grand galop, et engagera l'affaire. L'infanterie marchera à grands pas à l'ennemi. Les commandans des bataillons auront attention de percer l'ennemi, de l'enfoncer, et de ne faire uſage de leur feu que quand il aura tourné le dos.

Si les ſoldats commençaient à tirer ſans ordre,

on leur ferait remettre leurs armes fur l'épaule, et ils avanceraient fans s'arrêter.

On fera des décharges par bataillon lorfque l'ennemi commencera à plier. Une bataille engagée de cette façon fera bientôt décidée.

Dans la Pl. XIII eft un nouvel ordre de bataille, Pl. XIII. différent des autres, en ce qu'il y a des corps d'infanterie aux extrémités des ailes de la cavalerie. Les bataillons font deftinés à foutenir la cavalerie, et à fouetter au commencement de l'affaire avec leurs canons, et celui des ailes de l'infanterie, la cavalerie ennemie, afin que la nôtre ait plus beau jeu en allant l'attaquer. Une autre raifon eft, que fi votre aile a été battue, l'ennemi n'ofera la pourfuivre, car il fe mettrait entre deux feux.

Lorfque votre cavalerie, felon toute apparence, fera victorieufe, cette infanterie s'approchera de celle de l'ennemi; les bataillons qui font dans les intervalles, feront un quart de converfion, et fe mettront fur vos ailes, pour de-là prendre l'infanterie ennemie en queue et en flanc; de forte que vous en aurez meilleur marché.

L'aile victorieufe de votre cavalerie ne laiffera pas le temps à celle de l'ennemi de fe rallier, mais la pourfuivra en ordre, et tâchera de la couper de fon infanterie. Quand le défordre y fera général, le commandant de la cavalerie lâchera après eux les houfards, qu'il fera foutenir par la cavalerie. Il détachera en même temps des dragons du côté du chemin que les fuyards de l'infanterie auront pris, pour les ramaffer, et pour faire un plus grand nombre de prifonniers, en leur coupant toute retraite.

La différence de cet ordre de bataille aux autres, eſt encore, que les eſcadrons de dragons ſont mêlés dans l'infanterie de la ſeconde ligne: ce que je fais, parce que dans toutes les affaires que nous avons eues avec les Autrichiens, j'ai remarqué que le feu de la mouſqueterie ayant duré un quart d'heure, leurs bataillons ont commencé à tourner autour de leurs drapeaux. Notre cavalerie enfonça à la bataille de Hohen-Friedberg pluſieurs de ces tourbillons et en fit beaucoup de priſonniers. Les dragons étant à portée, vous les détacherez tout de ſuite ſur eux, et ils les écraſeront ſurement.

On dira que je défends de tirer, et que dans toutes ces diſpoſitions je n'ai pour objet que de me ſervir de mon artillerie : je répondrai à cela que des deux choſes que je ſuppoſe, il en arrivera une; ou que mon infanterie tirera malgré la défenſe ; ou qu'en obéiſſant à mes ordres, l'ennemi commencera à plier. Dans l'un et l'autre cas, il faudra détacher la cavalerie contre lui, auſſitôt qu'on verra que la confuſion ſe mettra dans ſes troupes, qui étant attaquées d'un côté par leurs flancs, pendant qu'on les charge de front, et voyant leur ſeconde ligne de cavalerie coupée par la queue, tomberont preſque toutes en votre puiſſance.

Ce ne ſera pas alors une bataille, mais une deſtruction totale de vos ennemis, ſur-tout s'il n'y a point de défilé dans le voiſinage, qui puiſſe protéger leur fuite.

Je finirai cet article par une ſeule réflexion, c'eſt que ſi vous marchez en colonne à une bataille, ſoit par la droite, ou par la gauche, il faudra que les

bataillons et les divifions fe fuivent de près ; pour que vous puiffiez promptement vous mettre en bataille, lorfque vous commencerez à vous déployer. Mais fi vous marchez de front, les bataillons obferveront bien leurs diftances, afin qu'ils ne fe ferrent ni ne s'ouvrent trop.

Je fais une diftinction entre le gros canon, et les pièces de campagne qui font attachées aux bataillons. Le gros canon fera placé fur les hauteurs, et les petites pièces à cinquante pas en avant du front des bataillons. Il faut que l'un et l'autre vifent bien, et tirent de même.

Quand on fe fera approché à cinq cents pas de l'ennemi, les petites pièces feront menées par des hommes, et refteront, pour continuer à tirer fans relâche en avançant.

Si l'ennemi commence à s'enfuir, le gros canon avancera, pour faire encore quelques décharges, et pour lui fouhaiter bon voyage.

A chaque pièce en première ligne, il faut qu'il y ait fix canonniers et trois charpentiers des régimens. J'ai oublié de dire qu'à trois cents cinquante pas le canon commencera à tirer à cartouches.

Mais à quoi fervira l'art de vaincre, fi vous ne favez pas profiter de votre avantage ? Répandre le fang de fes foldats inutilement, c'eft le mener inhumainement à la boucherie ; et ne pas pourfuivre l'ennemi dans de certaines occafions, pour augmenter fa peur, ou faire plus de prifonniers, c'eft remettre au hafard une affaire qui vient d'être décidée. Cependant le défaut des fubfiftances et les grandes

fatigues peuvent vous empêcher de pourſuivre les vaincus.

C'eſt la faute du général en chef quand il manque de vivres. Lorſqu'il donne une bataille, il a un deſſein ; et s'il a un deſſein, il faut qu'il prépare tout ce qui eſt néceſſaire pour l'exécution ; par conſéquent on aura ſoin d'avoir du pain ou du biſcuit pour huit à dix jours. Pour les fatigues, ſi elles n'ont pas été trop exceſſives, il faudra dans des jours extraordinaires faire des choſes extraordinaires.

Après une victoire remportée, je veux qu'on faſſe un détachement des régimens qui ont le plus ſouffert, puis qu'on ait ſoin des bleſſés, et qu'on les faſſe tranſporter aux hôpitaux qu'on aura déjà établis. On commence par ſoigner ſes bleſſés, ſans oublier ce que l'on doit à l'ennemi.

En attendant, l'armée pourſuivra juſqu'au premier défilé l'ennemi, qui, dans la première conſternation, ne tiendra pas, pourvu qu'on ne lui donne pas le temps de reſpirer.

Quand vous aurez pourvu à toutes choſes, vous ferez marquer le camp ; mais il faut que cela ſe faſſe dans les règles, ſans ſe laiſſer endormir par la ſécurité.

Si la victoire a été complète, on pourra faire des détachemens, ſoit pour couper la retraite à l'ennemi, ſoit pour lui enlever ſes magaſins, ou pour aſſiéger trois ou quatre villes à la fois.

Je ne puis donner que des règles générales ſur cet article; il faudra ſe régler ſur les événemens. Il ne faut jamais s'imaginer avoir tout fait, tant qu'il y a encore quelque choſe à faire ; et il ne faut

pas croire non plus qu'un ennemi un peu habile manque de profiter de vos fautes, quoiqu'il ait été vaincu.

Les règles qu'on a à obferver dans un jour de bataille, font les mêmes pour les petits combats entre les détachemens.

Si les détachemens favent fe ménager un petit fecours, qui pendant le combat vienne les joindre, l'affaire fe terminera ordinairement en leur faveur: car l'ennemi voyant arriver du fecours, le croira trois fois plus fort qu'il n'eft, et perdra courage.

Lorfque notre infanterie n'a à faire qu'à des houfards, elle fe met quelquefois fur deux rangs, pour préfenter un plus grand front, et pour faire fes décharges plus aifément. En général on fait bien de l'honneur aux houfards, quand on leur préfente un corps d'infanterie fur deux rangs.

Dans une bataille perdue, le plus grand mal n'eft pas la perte des hommes, mais le découragement des troupes qui s'enfuit. Car quatre ou cinq mille hommes de plus dans une armée de cinquante mille, ne font pas une affez grande différence pour pouvoir décourager.

Un général qui a été battu, doit tâcher de revenir des fâcheufes impreffions qui fuivent la perte d'une bataille, et ranimer par fa bonne contenance l'officier et le foldat. Il ne doit pas non plus augmenter ni diminuer fa perte.

Je prie le Ciel que les Pruffiens ne foient jamais battus; et j'ofe dire que tant qu'ils feront bien menés, et bien difciplinés, ils n'auront jamais à craindre un tel revers.

Mais en cas qu'un pareil défaſtre leur arrivât, vous obſerverez les règles ſuivantes pour réparer l'affaire. Quand vous verrez que la bataille ſera perdue ſans reſſource, et que vous ne pourrez plus vous oppoſer aux mouvemens de l'ennemi, ni lui réſiſter plus long-temps, vous prendrez la ſeconde ligne de l'infanterie; et s'il y a un défilé à portée, vous le lui ferez garnir, ſelon la diſpoſition que j'en ai donnée dans l'article des retraites, et en y envoyant auſſi autant de canon que vous le pourrez.

S'il n'y a point de défilé dans le voiſinage, votre première ligne ſe retirera par les intervalles de la ſeconde, et ſe remettra en bataille à trois cents pas derrière elle.

Vous ramaſſerez tout ce qui vous reſtera de votre cavalerie, et ſi vous voulez, vous formerez un quarré, pour protéger votre retraite.

Nous trouvons deux quarrés célèbres dans l'hiſtoire; l'un fait par le général de Schulembourg, après la bataille de Frauenſtadt, au moyen duquel il ſe retira au-delà de l'Oder, ſans que Charles XII pût le forcer; et celui du prince d'Anhalt, lorſque le général de Stirum perdit la première bataille de Hœchſtædt. Ce prince traverſa une plaine de deux lieues, ſans que la cavalerie françaiſe oſât l'entamer.

Je finirai par dire, que ſi l'on a été battu, il ne faut pas pour cela ſe retirer à quarante lieues, mais s'arrêter au premier poſte avantageux qu'on trouvera, et y faire bonne contenance, pour remettre l'armée, et pour calmer les eſprits de ceux qui ſont encore découragés.

ARTICLE

ARTICLE XXIII.

Par quelle raiſon et comment il faut donner Bataille.

Les batailles décident le ſort d'un Etat. Il faut abſolument dans la guerre en venir à des actions déciſives, ſoit pour ſe tirer de l'embarras de la guerre, ſoit pour y mettre ſon ennemi, ſoit encore pour terminer une querelle qui peut-être ne finirait jamais. Un homme ſage ne fera aucun mouvement ſans en avoir de bonnes raiſons, et un général d'armée ne donnera jamais bataille, s'il n'a pas quelque deſſein important. Lorſqu'il y ſera forcé par l'ennemi, ce ſera ſurement parce qu'il aura fait des fautes qui l'obligent de recevoir la loi de ſon ennemi.

On verra que dans cette occaſion je ne fais pas mon éloge. Car des cinq batailles que mes troupes ont livrées à l'ennemi, il n'y en a que trois que j'euſſe préméditées, j'ai été forcé à donner les autres. A celle de Molwitz, les Autrichiens s'étaient mis entre mon armée et Wohlau, où j'avais mon artillerie et mes vivres. A celle de Sorr, les ennemis me coupaient le chemin de Trautenau, de ſorte que, ſans courir riſque de perdre entièrement mon armée, je ne pouvais éviter de combattre. Mais qu'on examine la différence qu'il y a entre les batailles forcées, et celles qu'on a préméditées. Quel ſuccès n'ont pas eu celles de Hohen-Friedberg, et de

Keſſelsdorff; et celle de Czaslau, qui nous procura la paix.

En donnant les règles pour les batailles, je ne ſoutiendrai pas que je n'aie manqué ſouvent par inadvertance; mais il faut que mes officiers profitent de mes fautes, et qu'ils ſachent que je m'appliquerai à m'en corriger.

Quelquefois les deux armées ont envie de ſe battre; alors l'affaire eſt bientôt vidée.

Les meilleures batailles ſont celles qu'on force l'ennemi de recevoir. Car c'eſt une règle conſtatée, qu'il faut obliger l'ennemi à faire ce qu'il n'avait pas envie de faire; et comme votre intérêt eſt diamétralement oppoſé au ſien, il vous faut vouloir ce que l'ennemi ne veut pas.

Il y a pluſieurs raiſons pour leſquelles on donne bataille: c'eſt, ou pour forcer l'ennemi à lever le ſiége d'une place qui vous ſerait convenable; ou dans la vue de le chaſſer d'une province dont il s'eſt emparé; ou de pénétrer dans ſon pays, ou de faire un ſiége; ou de réprimer ſon opiniâtreté, lorſqu'il refuſe de faire la paix; ou enfin pour le châtier d'une faute.

Vous obligerez encore l'ennemi de combattre, quand vous viendrez par une marche forcée vous mettre ſur ſes derrières, et lui couper ſes communications; ou quand vous menacerez une ville dont la conſervation l'intéreſſe.

Mais vous vous garderez bien, en feſant ces ſortes de manœuvres, de vous mettre dans le même inconvénient, ni de prendre une poſition par laquelle l'ennemi puiſſe vous couper d'avec vos magaſins.

Les affaires où l'on risque le moins, sont celles qu'on entreprend contre les arrière-gardes. Si vous avez ce dessein, vous vous camperez fort près de l'ennemi; et lorsqu'il voudra se retirer et passer des défilés en votre présence, vous attaquerez la queue de son armée. Dans ces affaires on gagne beaucoup.

C'est encore la coutume de se harceler, pour empêcher les corps ennemis de se joindre. Cette raison est assez valable; mais un ennemi habile aura l'adresse de vous échapper par une marche forcée, ou de prendre un poste avantageux.

Quelquefois on n'a point intention d'engager une affaire, mais on y est invité presque par les fautes de l'ennemi, dont il faut profiter pour le punir.

A toutes ces maximes je joindrai encore que nos guerres doivent être courtes et vives; puisqu'il n'est pas de notre intérêt de traîner l'affaire; qu'une longue guerre rallentit insensiblement notre admirable discipline, et ne laisse pas de dépeupler notre pays, et d'épuiser nos ressources.

Par cette raison les généraux qui commanderont des armées prussiennes, tâcheront, quoique heureux, de terminer l'affaire promptement et avec prudence. Il ne faut pas qu'ils pensent comme le maréchal de Luxembourg, à qui son fils disait dans une des guerres de Flandre : Il me paraît, mon père, que nous pourrions prendre encore une ville. A quoi le maréchal répondit: Tais-toi, petit fou; veux-tu que nous nous en retournions chez nous pour y planter des choux? En un mot, en matière de batailles il faut suivre la maxime du Sanhérib des

Hébreux, qu'il vaut mieux qu'un homme périsse que tout un peuple.

Pour ce qui est de châtier l'ennemi de ses fautes, on n'a qu'à lire la relation de la bataille de Senef, où le prince de Condé entama une affaire d'arrière-garde contre le prince d'Orange, ou le prince de Waldeck, qui avait négligé d'occuper la tête d'un défilé, pour faciliter la retraite de son arrière-garde.

Les relations de la bataille de . . . . gagnée par le maréchal de Luxembourg, et de celle de Raucoux fourniront d'autres exemples.

ARTICLE XXIV.

Des hasards, et des accidens imprévus qui arrivent à la guerre.

Je ferais un article bien long, si je voulais traiter de tous les accidens qui peuvent arriver à un général dans la guerre. Je me retrancherai à dire qu'il y faut de l'adresse et du bonheur.

Les généraux sont plus à plaindre qu'on ne pense. Tout le monde les condamne sans les entendre. La gazette les expose au jugement du plus vil public. Entre plusieurs milliers de personnes, il n'y en a peut-être pas une qui sache conduire le moindre détachement.

Je n'entrepréndrai pas de parler en faveur des généraux qui ont fait des fautes. Je sacrifie même

ma campagne de 1744; mais j'ajoute, qu'avec plusieurs fautes, j'ai fait quelques bonnes expéditions, comme par exemple le siége de Prague, la retraite et la défense de Kolin; et encore la retraite en Silésie. Je ne les toucherai plus. Je dirai seulement qu'il y a des événemens malheureux, contre lesquels ni la prévoyance humaine, ni des réflexions solides ne font rien.

Comme je n'écris que pour mes généraux, je n'alléguerai ici d'autres exemples que ceux qui me sont arrivés. Lorsque nous fûmes à Reichenbach, j'avais formé le dessein de gagner la rivière de la Neisse par une marche forcée, et de me mettre entre la ville de ce nom, et l'armée du général de Neuperg, pour lui couper sa communication. Toutes les dispositions furent faites pour cela, mais il survint une grosse pluie, qui rendit les chemins si impraticables, que notre avant-garde, qui menait les pontons avec elle, ne put pas avancer. Pendant la marche de l'armée, il fit un brouillard si épais, que les troupes qui avaient été de garde aux villages, s'égarèrent, de sorte qu'elles ne purent plus retrouver leurs régimens. Tout alla si mal, qu'au lieu d'arriver le matin à quatre heures, comme je l'avais projeté, on n'arriva qu'à midi. Il ne fut plus alors question d'une marche forcée, l'ennemi nous prévint, et détruisit mon projet.

Si les maladies se mettent dans vos troupes pendant vos opérations, elles vous mèneront à la défensive; comme il nous arriva en Bohème l'année 1741, à cause de la mauvaise nourriture qu'on avait fournie aux troupes.

A la bataille de Hohen-Friedberg j'ordonnai à un de mes aides de camp d'aller dire au margrave Charles de ſe mettre, comme le plus ancien général, à la tête de ma ſeconde ligne; parce que le général Kalckſtein avait été détaché à l'aile droite contre les Saxons. Cet aide de camp fit un quiproquo, et porta ordre au margrave de former la ſeconde ligne de la première. Je m'aperçus heureuſement de cette mépriſe, et j'eus encore le temps de la réparer.

On doit par conſéquent être toujours ſur ſes gardes, et ſonger qu'une commiſſion mal exécutée peut gâter une affaire. Si un général vient à tomber malade, ou qu'il ſoit tué à la tête d'un détachement d'importance, pluſieurs de vos meſures en feront dérangées. Car il faut de bonnes têtes et de bons généraux, qui aient de la valeur, pour agir offenſivement. Le nombre en eſt petit; je n'en ai tout au plus que trois ou quatre dans mon armée.

Si malgré toutes vos précautions l'ennemi réuſſit à vous enlever quelque convoi, toutes vos meſures feront encore dérangées, vos projets renverſés et ſuſpendus.

Si des raiſons de guerre vous obligent de faire avec l'armée des mouvemens en arrière, vos troupes en feront découragées. J'ai été aſſez heureux pour n'en pas faire l'expérience avec toute mon armée; mais j'ai remarqué, à la bataille de Molwitz, combien il faut de temps pour raſſurer un corps qui a été découragé. Ma cavalerie était alors tellement déchue, qu'elle ſe croyait menée à la

boucherie ; j'en fis de petits détachemens pour l'aguérir, et la faire agir. Ce n'eſt que depuis la bataille de Hohen-Friedberg que commence l'époque où elle eſt devenue ce qu'elle aurait dû être, et ce qu'elle eſt à préſent.

L'ennemi ayant découvert un eſpion d'importance que vous aurez dans ſon camp, vous perdrez la bouſſole ſur laquelle vous vous étiez orienté, et vous n'apprendrez de ſes mouvemens que ceux que vous verrez.

La négligence des officiers détachés pour reconnaître, peut vous mettre dans le dernier embarras. Le maréchal de Neuperg fut ſurpris de cette manière, l'officier des houſards qu'on avait envoyé à la découverte, ayant négligé ſon devoir. Nous fûmes à lui ſans qu'il en ſoupçonnât la moindre choſe. Un officier du régiment de Ziethen (*) fit négligemment ſa patrouille dans la nuit où l'ennemi conſtruiſit ſes ponts à Selmitz, et ſurprit les équipages.

Vous apprendrez par ce que je viens de dire, qu'il ne faut jamais confier la ſureté de toute une

(*) Il ſe peut fort bien que l'officier de Ziethen n'ait pas fait exactement ſon devoir; mais il était bien difficile à deux faibles bataillons de diſputer à une armée de ſoixante-dix mille hommes le paſſage d'une rivière telle que l'Elbe eſt du côté de Teinitz. Les quartiers des Pruſſiens, par le front qu'ils avaient à défendre, n'étaient pas aſſez reſſerrés, pour ſe ſoutenir promptement et en force contre une armée auſſi nombreuſe, qui était aſſemblée dans un ſeul point, pour y pénétrer, et qui avait encore l'avantage du terrain. Cet exemple fait voir que les diſpoſitions les plus ſages et les mieux digérées échoueront contre un projet de paſſage de rivière, ſi le front qu'on a à garder eſt d'une trop grande étendue, et que la ſituation avantageuſe du terrain ne ſupplée pas à ce défaut.

armée à la vigilance d'un ſimple officier. Des affaires d'une ſi grande conſéquence ne doivent jamais dépendre d'un ſeul homme, ou d'un officier ſubalterne. Imprimez-vous bien dans la mémoire ce que j'ai dit à ce ſujet dans l'article de la défenſe des rivières.

Les patrouilles et les partis détachés pour reconnaître, ne doivent être regardés que comme une précaution ſuperflue; il ne faut jamais s'y fier, mais en prendre d'autres plus ſolides et plus sûres.

La trahiſon dans une armée eſt le plus grand malheur de tous. Le prince Eugène fut en l'année 1733 trahi par le général St. . . . que les Français avaient corrompu. Je perdis Coſel par la trahiſon d'un officier de la garniſon, qui déſerta chez l'ennemi, et l'y mena. Il s'enſuit enfin de tout ceci qu'il ne faut jamais, même au milieu du bonheur, ſe fier à la fortune, ni devenir orgueilleux dans les ſuccès; mais ſonger toujours que le peu que vous aurez d'eſprit et de prévoyance, n'eſt qu'un jeu du haſard, et d'accidens imprévus; par où il plaît, à je ne ſais quel deſtin, d'abaiſſer l'orgueil des hommes pleins de préſomption.

ARTICLE XXV.

S'il eſt abſolument néceſſaire qu'un général d'armée tienne conſeil de guerre.

Le prince Eugène avait coutume de dire qu'un général qui avait envie de ne rien entreprendre, n'avait qu'à tenir conſeil de guerre. Cela eſt d'autant plus vrai, que les voix ſont ordinairement pour la négative. Le ſecret même, qui eſt ſi néceſſaire dans la guerre, n'y eſt pas obſervé.

Un général à qui le ſouverain a confié ſes troupes, doit agir par lui-même, et la confiance que le ſouverain a miſe dans le mérite de ce général, l'autoriſe à faire tout d'après ſes lumières.

Cependant je ſuis perſuadé qu'un général, à qui même un officier ſubalterne donne un conſeil, en doit profiter, puiſqu'un vrai citoyen doit s'oublier lui-même, et ne regarder qu'au bien de l'affaire, ſans s'embarraſſer ſi ce qui l'y mène, provient de lui ou d'un autre, pourvu qu'il parvienne à ſes fins.

ARTICLE XXVI.

Des manœuvres d'une armée.

On verra par les maximes que j'ai établies dans cet ouvrage, ſur quoi roule la théorie des évolutions que j'ai introduites parmi mes troupes. L'objet de ces manœuvres eſt de gagner du temps dans toute occaſion, et de décider une affaire plus prompte-

ment qu'il n'a été d'ufage jufqu'à préfent ; et enfin de renverfer l'ennemi par les furieux chocs de notre cavalerie. Par cette impétuofité, le poltron eft entraîné de façon qu'il eft obligé de faire fon devoir, auffi bien que le brave homme. Il n'y a aucun cavalier qui foit inutile. Tout dépend de la vivacité de l'attaque.

Je me flatte donc que tous les généraux, convaincus de la néceffité et de l'avantage de la difcipline, tâcheront d'entretenir toujours la nôtre, et de la perfectionner, tant en temps de guerre qu'en temps de paix.

Je n'oublierai jamais ce que Végèce dans un certain enthoufiafme nous dit des Romains : *Et à la fin la difcipline romaine triompha des corps allemands, de la force des Gaulois, de la rufe des Allemands, du grand nombre des Barbares, et fubjugua tout l'univers connu.* Tant la profpérité d'un Etat eft fondée fur la difcipline de fon armée.

ARTICLE XXVII.

Des Quartiers d'hiver.

LORSQUE la campagne eft finie, on fonge aux quartiers d'hiver. On en fait l'arrangement felon les circonftances où l'on fe trouve.

On commence par faire la chaîne des troupes qui couvriront les quartiers. Les chaînes fe formeront de trois manières : ou derrière une rivière,

ou à la faveur des poftes défendus par des montagnes, ou fous la protection de quelques villes fortifiées.

Dans l'hiver de 1741 à 1742 le corps de mes troupes qui avait des quartiers d'hiver en Bohème, prit les fiens derrière l'Elbe. La chaîne qui les couvrait, commençait à Brandeis, et allant par Nienbourg, Kolin, Bodiebrod et Pardubitz, fe terminait à Kœnigingrætz.

J'ajouterai ici qu'il ne faut jamais fe fier aux rivières, puifqu'on peut les paffer par-tout lorfqu'elles font gelées. Vous aurez la précaution de mettre des houfards dans tous les endroits de la chaîne, pour être attentifs à tous les mouvemens de l'ennemi. Ils feront des patrouilles fréquentes en avant, pour favoir fi l'ennemi eft tranquille, ou s'il fait affembler des troupes. Il faut encore que de diftance en diftance, outre la chaîne de l'infanterie, il y ait des brigades de cavalerie et d'infanterie, pour être prêtes à donner du fecours par-tout où l'on en aura befoin.

Dans l'hiver de 1744 à 1745 nous formâmes la chaîne de nos quartiers tout le long des montagnes qui féparent la Siléfie de la Bohème, et nous gardâmes exactement les frontières de nos quartiers, pour être en repos.

Le lieutenant général de Truchfefs avait à obferver le front de la Luface jufqu'au comté de Glatz, la ville de Sagan, et les poftes de Schmiedeberg à Friedland. Ce dernier endroit était fortifié par des redoutes. Il y eut encore quelques autres petits

poſtes retranchés ſur les chemins de Schazlar, Liebau, et Silberberg. Le général de Truchſeſs s'était ménagé une réſerve, pour ſoutenir le premier de ces poſtes qui viendrait à être inſulté par l'ennemi. Tous les détachemens étaient couverts par les abatis faits dans les bois; et tous les chemins menant en Bohème, avaient été rendus impraticables. Chaque poſte avait ſes houſards, pour reconnaître.

Le général Lehwald couvrait le comté de Glatz par un pareil détachement, et avec la même précaution. Ces deux généraux ſe prêtaient la main, de ſorte que ſi les Autrichiens avaient marché contre le général de Truchſeſs, le général Lehwald entrait en Bohème, pour prendre l'ennemi en queue, et réciproquement l'autre.

Les villes de Troppau et de Jægerndorff étaient nos têtes dans la haute Siléſie, et la communication était par Ziegenhals et Patſchkau à Glatz, et par Neuſtadt à Neiſse.

J'avertirai ici qu'il ne faut jamais ſe fier aux montagnes, mais ſe ſouvenir toujours du proverbe qui dit: que par-tout où paſſe une chèvre, un ſoldat paſſera.

Pour ce qui concerne les chaînes des quartiers qui ſont ſoutenus par des fortereſſes, je vous renverrai aux quartiers d'hiver du maréchal de Saxe. Ils ſont les meilleurs, mais on n'a pas la liberté du choix; il faut faire ſa chaîne ſelon le terrain qu'on occupe.

J'établirai ici pour maxime, qu'il ne faut pas

s'opiniâtrer dans les quartiers d'hiver pour une ſeule ville, ou pour un poſte, à moins que l'ennemi ne vous gêne trop par-là. Car vous devez porter toute votre attention à avoir des quartiers d'hiver tranquilles.

Pour ſeconde maxime j'ajouterai encore, que la meilleure méthode eſt de diſtribuer les régimens par brigade dans leurs quartiers d'hiver; afin qu'ils ſoient toujours ſous les yeux des généraux. Notre ſervice exige auſſi de placer, s'il eſt poſſible, les régimens avec les généraux qui en ſont les chefs. Mais il y a des exceptions à cette règle; le général d'armée jugera ſi cela pourra ſe faire.

Voici préſentement les règles ſur l'entretien des troupes en quartiers d'hiver.

Les circonſtances voulant abſolument qu'on prenne les quartiers d'hiver dans ſon pays, alors il faut que les capitaines et les officiers ſubalternes aient une gratification proportionnée aux douceurs ordinaires qu'ils reçoivent dans les quartiers d'hiver. Le ſoldat aura le pain et la viande gratis.

Mais les quartiers d'hiver étant dans un pays ennemi, le général en chef des troupes aura 15,000 fl., les généraux de la cavalerie et de l'infanterie auront chacun 10,000 fl.; les lieutenans généraux 7,000, et les majors généraux, (maréchaux de camp) 5,000; les capitaines de cavalerie auront chacun 2,000, ceux de l'infanterie 1800 fl. et les ſubalternes 100 ducats ou quatre à cinq cents florins. Le ſoldat aura du pain, de la viande, et de la bière gratis, que fournira le pays: mais point d'argent, parce que cela favoriſe la déſertion.

Le général en chef tiendra la main pour que cela se fasse en ordre, et ne permettra aucun pillage; mais il ne chicanera pas l'officier pour quelque petit profit qu'il pourrait faire.

Si l'armée est en quartiers dans le pays ennemi, c'est au général d'armée d'avoir soin que les recrues nécessaires lui soient fournies. (Il distribuera les cercles de façon que trois régimens, par exemple, seront assignés à l'un, et quatre à un autre.) Chaque cercle sera subdivisé aux régimens, comme cela se fait dans les cantons d'enrôlement.

Si les États du pays veulent eux-mêmes fournir les recrues, il n'en sera que mieux. Sinon, on y emploiera la force. Il faut qu'elles arrivent de bonne heure, pour que l'officier ait le temps de les exercer et de les mettre en état de faire le service le printemps prochain. Mais cela n'empêchera pas les capitaines d'envoyer en recrue.

Comme le général en chef doit se mêler de toute cette économie, il aura attention que les chevaux d'artillerie et de vivres, qui sont un tribut du pays, soient fournis en nature, ou en argent comptant. Il ne manquera pas non plus d'avoir soin que les contributions soient payées très-exactement au trésor de l'armée. C'est aussi au pays ennemi à faire réparer à ses dépens tous les chariots d'équipage, et tout ce qu'il faut pour l'apparat d'une armée.

Le général portera toute son attention à ce que les officiers de cavalerie fassent réparer les selles, les brides, les étriers, et les bottes; et que ceux d'infanterie se pourvoient de souliers, de bas, de

chemifes, et de guêtres pour la campagne prochaine. Il faudra encore faire raccommoder les couvertures des foldats, et leurs tentes; il faut que la cavalerie affile fes épées, que l'infanterie remette fes armes en bon état, et que l'artillerie prépare la quantité néceffaire de cartouches pour l'infanterie.

Il refte encore au général à avoir foin que les troupes qui forment la chaîne, foient fuffifamment pourvues de poudre et de balles, et qu'il n'y ait rien qui manque dans toute l'armée.

Si le temps le permet, le général ne fera pas mal d'aller vifiter quelques-uns de ces quartiers, pour examiner l'établiffement des troupes, et pour être affuré que les officiers les exercent et font ce fervice comme tout autre; car il faut faire exercer non-feulement les recrues, mais auffi les vieux foldats, pour les entretenir dans l'habitude.

A l'entrée de la campagne on changera les quartiers de cantonnement, et on les diftribuera felon l'ordre de bataille; favoir la cavalerie aux ailes, et l'infanterie au centre. Ces cantonnemens ont ordinairement neuf à dix lieues, (quatre à cinq milles) de front, fur quatre (deux) de profondeur, et dans le temps que vous devrez camper, on les rétrécira un peu.

Je trouve qu'il eft très-convenable de diftribuer dans les cantonnemens les troupes aux ordres des fix premiers généraux. Que l'un, par exemple, commande toute la cavalerie de l'aile droite, et l'autre celle de la gauche en première ligne; les deux autres commanderont celle de la feconde: de

cette façon les ordres feront plus promptement expédiés, et les troupes fe mettront plus facilement en colonnes, pour entrer au camp.

A l'occafion des quartiers d'hiver, j'avertirai encore de vous bien garder d'établir vos troupes dans les quartiers d'hiver, tant que vous n'aurez pas des avis certains que l'armée ennemie eft entièrement féparée. Je recommande à ce fujet de fe fouvenir toujours de ce qui arriva à l'électeur Frédéric Guillaume, quand le maréchal de Turenne le furprit dans fes quartiers en Alface.

ARTICLE XXVIII.

Des Campagnes d'hiver en particulier.

Les campagnes d'hiver abyment les troupes, tant par les maladies qu'elles y caufent, que parce qu'étant obligées d'être toujours dans un mouvement continuel, elles ne peuvent être ni habillées ni recrutées. Le même inconvénient fe trouve pour l'attirail des munitions de guerre et de bouche.

Il eft certain que la meilleure armée du monde ne foutiendra pas long-temps de femblables campagnes, et qu'il faut par cette raifon éviter les guerres d'hiver, comme celles qui de toutes les expéditions font les plus condamnables. Mais il peut arriver tels événemens qui obligent un général d'en venir-là.

Je

Je crois avoir fait plus de campagnes d'hiver qu'aucun général de ce ſiècle; je ne ferai pas mal de dire les motifs qui m'y ont déterminé.

A la mort de l'empereur Charles VI, l'année 1740, il n'y avait que deux régimens autrichiens en Siléſie. Ayant réſolu de faire valoir les droits de ma maiſon ſur ce duché, je fus obligé de faire la guerre en hiver, pour profiter de tout ce qui me pouvait être avantageux, et porter le théâtre de la guerre ſur la Neiſſe.

Si j'avais pris le parti d'attendre le printemps, nous aurions établi la guerre entre Croſſen et Glogau, et nous n'aurions emporté qu'après trois ou quatre campagnes difficiles ce que nous gagnâmes par une ſimple marche. Cette raiſon était à mon avis aſſez valable.

Si je n'ai pas réuſſi dans la campagne d'hiver de 1742, que je fis pour dégager les pays de l'électeur de Bavière, c'était que les Français y agiſſaient en étourdis et les Saxons (*) en traîtres.

L'hiver de 1745 à 1746 je fis ma troiſième campagne d'hiver, parce que les Autrichiens ayant envahi la Siléſie (**), je fus obligé de les en chaſſer.

(*) Les mémoires authentiques de ce temps-là juſtifieront pleinement la conduite des Saxons. Il ſerait fort inutile de vouloir la diſculper ici. C'eſt la fable de la Brebis et du Loup.

(**) L'hiſtoire ne fait pas mention de cette invaſion. Elle nous dit ſeulement que le prince Charles fut obligé de quitter les bords du Rhin, pour ſauver la Bohème.

Dès le commencement de l'hiver 1745 à 1746, les Autrichiens et les Saxons voulurent faire une irruption dans mes pays héréditaires, pour mettre tout à feu et à ſang ; j'agis alors ſelon mon principe et je les prévins. Je fis au milieu de l'hiver la guerre, dans le cœur de leur pays.

Si de pareilles circonſtances venaient ſe préſenter encore, je n'héſiterais pas de prendre le même parti, et j'approuverais la conduite de mes généraux qui ſuivraient mon exemple. Mais ſans cela je blâmerai toujours ceux qui inconſidérément entreprendront des guerres d'hiver.

Pour ce qui regarde le détail de ces campagnes d'hiver, il faudra toujours faire marcher les troupes dans des cantonnemens bien ſerrés, et loger dans un village deux à trois régimens de cavalerie, mêlés même d'infanterie, s'il peut les recevoir. On fait quelquefois entrer toute l'infanterie dans une même ville ; comme le prince d'Anhalt fit à Torgau, Eulenbourg, Meiſſen, et deux ou trois autres petites villes en Saxe, dont je ne puis plus me rappeler les noms : après quoi il vint ſe camper.

Lorſqu'on s'approchera de l'ennemi, on aſſignera des rendez-vous aux troupes, et on marchera ſur pluſieurs colonnes comme à l'ordinaire ; et quand on en viendra au mouvement déciſif pour l'affaire, c'eſt-à-dire à enfoncer les quartiers de l'ennemi, ou à marcher à lui, pour le combattre, on campera en bataille, les troupes reſtant à la belle étoile. Chaque compagnie allumera alors un grand feu, pour y paſſer la nuit. Mais comme ces ſortes de fatigues ſont trop violentes, pour que l'homme puiſſe y

résister à la longue, vous emploierez dans ces entreprises toute la célérité possible. Il ne faut point envisager le danger, et ne pas balancer, mais prendre une vive résolution, et la soutenir avec fermeté.

On doit se garder d'entreprendre une campagne d'hiver dans un pays hérissé de places fortes. Car la saison ne vous permettra pas de faire le siége des grandes forteresses, que l'on ne peut emporter par surprise; qu'on soit persuadé d'avance qu'un tel projet échouera, puisqu'il est impossible à exécuter.

Si on a le choix, il faudra donner aux troupes pendant l'hiver autant de repos que faire se pourra, et bien employer ce temps à rétablir l'armée, afin qu'on puisse au printemps suivant prévenir l'ennemi à l'ouverture de la campagne.

Ce sont-là à peu-près les principales règles des grandes manœuvres de guerre, dont j'ai détaillé les maximes autant qu'il m'a été possible. Je me suis particulièrement appliqué à rendre les choses claires et intelligibles; mais si par hasard vous doutiez de quelques articles, vous me feriez plaisir de me les communiquer, afin que je puisse plus amplement déduire mes raisons, ou me conformer à votre sentiment, s'il est meilleur.

Le peu d'expérience que j'ai acquis dans la guerre, m'a appris qu'on ne peut pas approfondir entièrement cet art, et qu'en l'étudiant avec application, on y découvrira toujours quelque chose de nouveau.

Je ne croirai pas avoir mal employé mon temps, ſi cet ouvrage peut exciter dans mes officiers le déſir de méditer ſur un métier qui leur ouvrira la plus brillante carrière, pour acquérir de la gloire, pour tirer leurs noms de l'oubli, et pour ſe faire par leurs actions une réputation immortelle.

DES

MARCHES D'ARMÉES,

ET

DE CE QU'IL FAUT OBSERVER A CET ÉGARD.

De ce qu'il faut obſerver pour les Marches d'une Armée.

VOUS voulez ſavoir quels principes il faut ſuivre pour bien régler les marches des armées. Cette matière eſt très-étendue, et demande par conſéquent une infinité de détails, ſelon le but qu'on ſe propoſe en marchant, ſelon la nature du pays où l'on fait la guerre, ſelon l'éloignement ou la proximité de l'ennemi, ſelon la ſaiſon où l'on fait ſes opérations : il y a marche en cantonnemens, il y a marche en colonnes, marches de nuit, marches de jour ; mouvemens d'armée, ou mouvemens de corps détachés. Chacun de ces genres demande des attentions différentes. La choſe eſſentielle pour bien

régler ces marches, c'eſt d'avoir une connaiſſance auſſi étendue et auſſi exacte que poſſible du pays où l'on veut agir, parce que l'homme habile, le guerrier entendu, fait ſes diſpoſitions ſelon le terrain; il faut qu'il les aſſujettiſſe au local; car jamais le terrain ne ſe pliera à des diſpoſitions qui ne lui ſont pas convenables. Cette connaiſſance eſt donc la baſe de tout ce que l'on peut entreprendre à la guerre; ſans elle le haſard décide de tout. Pour traiter cette matière avec quelque ordre, je ſuivrai, dans cet Eſſai, le train ordinaire des marches qui ſe font en campagne.

Après la déclaration de guerre entre les puiſſances belligérantes, chacun raſſemble ſes troupes pour former des armées, et cette réunion ſe fait par marches de cantonnemens.

Des Marches en Cantonnement.

Ire Règle.

On ruine les troupes qui ſortent d'un long repos, ſi on leur fait faire d'abord des marches trop fortes. Elles ne doivent faire tout au plus, les premiers jours, que trois milles d'Allemagne.

II. On forme des colonnes des troupes de différentes provinces, qui marchent en large autant que poſſible, pour que chaque bataillon, ou chaque régiment, puiſſe avoir ſon village, ou ſa petite ville, pour pernocter. Il faut connaître la force des

villages pour faire, selon leurs habitations, la distribution des troupes. Si ces marches se font au printemps, ou avant la récolte, on se sert des granges pour y mettre les soldats, et alors un village médiocre peut sans difficulté contenir un bataillon. Après trois jours de marche, il faut un jour de repos.

III. Dès que l'on entre en pays ennemi, il faut que le général forme une avant-garde qui campe, et qu'il pousse en avant, pour qu'elle précède d'une marche l'armée, pour lui donner des nouvelles de tout, et pour qu'au cas que l'ennemi soit rassemblé, on ait le temps de réunir ses troupes et de les former en corps d'armée.

IV. Si l'on est éloigné de l'ennemi, l'on peut continuer de cantonner, mais en resserrant les troupes de plus près, en les cantonnant par lignes et en ordre de bataille. A trois marches de l'ennemi il faut camper dans les règles, et marcher dans l'ordre accoutumé.

V. On risquerait trop en se séparant; l'ennemi profiterait de cette négligence, tomberait sur vos troupes, vous enlèverait des quartiers, et peut-être, s'il agissait avec vivacité, il pourrait vous battre en détail, et dès le commencement de la campagne vous obliger à prendre honteusement la fuite, ce qui perdrait entièrement vos affaires.

De ce qu'on doit observer dans les Marches qu'on fait en avant.

Ire Règle.

LE général doit avoir un projet arrêté de ses opérations ; il aura donc désigné un endroit avantageux où il veut s'avancer pour prendre son camp. Il faut alors qu'on fasse reconnaître tous les chemins pour régler les colonnes ; mais on ne fera pas plus de colonnes que de chemins qui aboutissent au nouveau camp que l'on veut prendre : car ces chemins que l'on est obligé de quitter, pour que cette colonne aille serrer la queue d'une autre, ne font point gagner de temps et donnent lieu à la confusion.

II. On observera sur-tout de se détourner des villages, pour qu'aucune colonne n'y passe, à moins que des marais n'empêchent absolument de prendre d'autres chemins, ou que dans ces villages il ne se trouve des ponts qu'il faille nécessairement passer. Si c'est un pays de plaine, l'armée pourra marcher sur huit colonnes, deux de cavalerie aux ailes, et six d'infanterie au centre.

III. L'armée doit toujours être précédée d'une bonne avant-garde, plus forte en cavalerie, si c'est un terrain uni ; plus forte en infanterie, si c'est un terrain coupé. Cette avant-garde doit précéder l'armée d'un quart de mille, pour l'avertir de tout, et pour fouiller et nettoyer le terrain par où elle doit passer.

IV. Le bagage doit être à la fuite de l'armée, diftribué en parties égales derrière les fix colonnes d'infanterie; et l'arrière-garde doit le couvrir en fuivant les colonnes de cavalerie, et en laiffant un corps qui fuit les équipages. Ce font-là les règles ordinaires que l'on pratique généralement dans les grands mouvemens des armées.

Des campemens vis-à-vis de l'ennemi, où l'on marche par fa droite ou par fa gauche.

Les marches qui fe font proche de l'ennemi font les plus difficiles, et demandent le plus de précaution; car en fuppofant qu'un ennemi actif voulût profiter du décampement, il faut tout prévoir, pour n'être pas battu en marche. Nous traiterons premièrement des marches qui fe font par la droite ou par la gauche.

Ire Règle.

On doit, avant de les entreprendre, envoyer des officiers du quartier général reconnaître les lieux et les chemins avec de petites patrouilles, ainfi que le camp qu'on veut prendre, le nombre des colonnes dont on pourrait faire ufage, et fur-tout les poftes qu'on pourra occuper en marche, fuppofé que l'ennemi vienne attaquer l'armée. C'eft fur ces notions bien exactement détaillées que la difpofition doit fe faire.

II. On renverra d'avance en arrière le gros bagage, à deux milles derrière le camp qu'on voudra prendre. Ce bagage doit marcher ſur autant de colonnes que le terrain en pourra fournir. Suppoſons donc qu'on veuille prendre une poſition vers la gauche de l'ennemi.

III. Dès-lors on doit envoyer la veille de la marche, dès qu'il fait obſcur, pour occuper les endroits les plus conſidérables, et les poſtes que l'on pourrait prendre en marche, en cas que l'on fût attaqué; ces corps doivent s'y former ſelon les règles, et ne les abandonner que lorſque l'armée les a paſſés; ils feront donc tous mis ſur la droite, entre l'ennemi et les colonnes dont ils ſont l'arrière-garde, ſi tout ſe paſſe tranquillement.

IV. Quelque nombre de chemins qu'il y ait, l'armée ne marchera que ſur deux lignes par ſa gauche; et tout ce qu'on pourra trouver de chemins d'ailleurs ſur la gauche, feront pour le menu bagage et les chevaux de bât. On met tous ces chevaux de côté en pareille occaſion, pour ſe dégager de cet embarras, qui pourrait donner lieu à la confuſion, au cas que l'armée fût obligée de combattre.

V. Si l'ennemi veut engager une affaire, la première ligne va d'abord occuper le poſte où ſe tiennent les détachemens qui la couvrent, la ſeconde ligne les ſuit: tout ſe forme. La cavalerie ſe trouve ſur les ailes, où l'on peut la laiſſer, ou ſelon les concurrences en former une troiſième ligne. Les corps détachés forment des réſerves, ou ſont placés ſur les flancs de l'armée, ou derrière la ſeconde ligne, ſoit vers la droite ſoit vers la gauche, à

l'endroit où l'on juge qu'on en pourra avoir beſoin. Dès-lors on ſe trouve dans une ſituation à ne rien craindre de l'ennemi, et à pouvoir même remporter une victoire ſur lui. Si rien n'interrompt la marche, ces corps détachés forment enſuite l'arrière-garde, les troupes entrent dans leur camp, et l'on y fait venir le gros bagage avec ſureté. La même choſe doit s'obſerver ſi l'on marche par ſa droite.

D'une marche en arrière, en préſence de l'ennemi.

Ire Règle.

Si l'on veut ſe retirer de devant l'ennemi, voici ce qu'il faut obſerver : ſe débarraſſer d'avance de tout le gros bagage, que l'on envoie en arrière dans le camp que l'on veut prendre : il faut que tout cela parte de bonne heure, pour dégager le chemin des colonnes, afin que les troupes ne trouvent aucun empêchement dans leur marche.

II. Si l'on craint que l'ennemi ne veuille engager une affaire d'arrière-garde, il faut faire autant de colonnes que poſſible, pour que l'armée ſorte en maſſe de ſon camp, et que par ſa vîteſſe elle empêche l'ennemi de l'atteindre. Quand même alors, dans la ſuite de la marche, deux colonnes ſeraient obligées de ſe rejoindre en certain lieu, il ne faudrait y faire aucune attention, parce que la choſe principale eſt de s'éloigner vîte pour éviter tout engagement.

III. L'armée formera une groſſe arrière-garde, qui ſera placée de façon qu'elle puiſſe couvrir la marche des colonnes. On peut même décamper avant le jour, pour qu'à l'aube l'arrière-garde même ſoit déjà éloignée du camp. Il faut que quelques bataillons et quelques eſcadrons des queues des colonnes ſoient deſtinés à ſe former, ſoit derrière des défilés, ſoit ſur des hauteurs, ſoit auprès des forêts, pour protéger l'arrière-garde et aſſurer ſa retraite. Ces précautions ralentiſſent bien la marche, mais elles en procurent la ſureté. Si le prince d'Orange avait ſuivi cette méthode lorſqu'il ſe retira de Senef, il n'aurait pas été battu par le prince de Condé. Cela nous apprend à ne nous jamais écarter des règles, et à les ſuivre à la rigueur dans toutes les occaſions, pour être sûrs de n'être pas pris au dépourvu.

IV. Si l'ennemi attaque vivement l'arrière-garde, l'armée doit faire halte, et s'il eſt néceſſaire même, prendre une poſition pour ſoutenir et retirer à ſoi cette arrière-garde, ſi elle ſe trouvait avoir beſoin d'une telle aſſiſtance. Si rien ne l'inquiète, l'armée pourſuit ſon chemin, et va ſe camper à l'endroit qui lui a été marqué.

Des marches pour attaquer un ennemi.

La première choſe à laquelle il faut faire réflexion, c'eſt la poſition de l'ennemi. La diſpoſition de l'attaque doit avoir été faite après avoir reconnu la ſituation de ſon camp et de ſa défenſe. L'ordre de

la marche doit être réglé fur le projet qu'on a de former fes attaques, et fur l'aile avec laquelle on fe propofe d'agir, et fur celle qu'on veut refufer. Le gros bagage doit avoir été d'avance renvoyé en arrière pour fe défaire de cet embarras, et le menu bagage doit fuivre l'armée couvert d'une légère efcorte, fi l'on ne peut le laiffer dans le camp, ce qui vaudrait mieux. Si le camp de l'ennemi eft fitué de façon que pour l'attaquer il faille marcher par la droite ou par la gauche, votre armée ne doit former que trois colonnes, l'une de la première ligne, l'autre de la feconde ligne, et la troifième de fa réferve; les chevaux de bât feront la quatrième et la cinquième. S'il faut s'avancer directement contre l'endroit que vous voulez attaquer, vous aurez une forte avant-garde, qui ne précédera l'armée que d'un petit quart de mille. Vous vous formerez fur autant de colonnes que vous avez de routes qui arrivent fur les lieux où vous voudrez vous former; les aide-majors ayant marqué les diftances, pourront fe former felon la difpofition que le général aura donnée pour l'attaque. Si vous battez l'ennemi, vous n'avez pas befoin de chemins préparés pour la pourfuite, vous n'avez qu'à le fuivre par les chemins que fa fuite vous indique. Si vous êtes repouffé, n'ayant attaqué qu'avec une aile, l'autre aile, qui eft encore entière, doit couvrir la retraite et fervir d'arrière-garde, et vous pouvez retourner à votre ancien camp par les mêmes routes qui vous ont mené à l'ennemi.

Des marches de nuit.

SI la ſituation et les conjonctures où vous vous trouvez, exigent que vous faſſiez une marche de nuit, voici les choſes principales qu'il faut obſerver.

Ire Règle.

Faire bien reconnaître les chemins d'avance par ceux qui doivent mener les colonnes, pour les empêcher de s'égarer dans l'obſcurité, et ſur-tout pour qu'il n'arrive pas que les colonnes ſe croiſent, ce qui pourrait donner lieu à la plus grande confuſion.

II. Envoyer de temps en temps des aides de camp d'une colonne à l'autre, pour s'avertir réciproquement.

III. Enſuite ſe placer dans la nouvelle poſition le mieux que l'on peut, en obſervant, autant que la nuit le permet, le terrain, et les avantages qu'on en peut tirer.

IV. Pour que l'ennemi ne s'aperçoive pas du décampement, on laiſſe, dans le camp qu'on quitte, les feux allumés, et quelques houſards, qui crient qui vive, et ſe retirent tous à un ſignal convenu qu'on leur donne, lorſque l'armée eſt à l'abri d'attaque.

Des marches de nuit pour des surprises.

Il arrive quelquefois que pour couvrir ses derrières, l'ennemi hasarde des détachemens, soit sur sa droite ou sur sa gauche, qu'il peut être important de détruire pour exécuter par ce début de plus grands projets ; si on veut surprendre ces corps, il faut sans doute y marcher de nuit, et voici ce qu'il faut observer :

De n'y pas marcher sur trop de colonnes, crainte de confusion. De n'avoir devant chaque colonne qu'une vingtaine de housards, simplement pour avertir. D'observer le plus grand silence en chemin. Dès qu'on donne sur les troupes légères qui sont en avant, de tout brusquer, de hâter même le pas pour arriver promptement sur le corps principal qu'on s'est proposé de défaire. De ne connaître en ce moment que l'audace, parce que le succès dépend de la promptitude de l'exécution, et qu'il faut avoir achevé sa besogne, avant que l'armée de l'ennemi puisse arriver pour secourir ce corps détaché. Si le coup manque, il faut vous retirer tout de suite, ou vers un bois, ou par quelque terrain difficile, à l'abri duquel vous puissiez regagner le gros de votre armée. Dans une pareille échauffourée il faut tout détruire sur la place, mais se bien garder de la poursuite, parce que ce corps battu doit s'attendre à des secours de l'armée principale, et que l'on pourrait perdre, en poursuivant trop chaudement, ce qu'on a gagné par la surprise de ce corps.

Des marches dans les pays montueux.

On trouve peu de chemins dans les pays remplis de montagnes. On eſt heureux lorſque pour chaque marche on en trouve trois, dont deux ſont pour les colonnes, le troiſième pour le bagage. S'il n'y en a que deux, le bagage partagé ſuit ces deux colonnes, couvert d'une bonne arrière-garde. En ſuppoſant donc qu'il n'y a que deux chemins, chaque colonne doit être précédée de ſon avant-garde, qui doit être compoſée, en grande partie, d'infanterie, et de quelques centaines de houſards pour battre l'eſtrade. Si l'on n'eſt qu'à deux marches de l'ennemi, il faut que la marche ſe faſſe ſans la moindre négligence, et toujours en règle, c'eſt-à-dire, l'avant-garde, ſi elle trouve des défilés, doit garnir les hauteurs des deux côtés juſqu'à l'arrivée de l'armée, et alors reprendre les devans, pour couvrir par ſa poſition les nouveaux défilés qui ſe trouvent ſur les chemins, ou garnir les hauteurs d'où l'ennemi, s'il s'en emparait le premier, pourrait incommoder la marche. L'infanterie doit avoir des patrouilles d'infanterie qui l'eſcortent et dont les petits détachemens tiennent toujours la crête des hauteurs. Ces précautions aſſurent la marche; et ſi l'on ne ſe relâche pas là-deſſus, elles mettent l'ennemi dans l'impoſſibilité de rien entreprendre. Si l'on peut, l'avant-garde et l'arrière-garde doivent ſe changer tous les jours, pour ne pas trop fatiguer les troupes. Il faut de même, s'il y a des

bois

bois près des chemins où les colonnes paſſent, y poſter d'avance de l'infanterie, pour prévenir l'ennemi, et occuper avant lui tous les lieux avantageux d'où il pourrait inquiéter la marche des troupes. Si l'ennemi eſt plus éloigné, l'on marche, je veux dire avec les avant-gardes et les arrière-gardes; mais l'on ne fatigue pas les troupes à occuper des poſtes où l'on eſt sûr que perſonne ne peut venir.

Des retraites dans les montagnes.

LES montagnes fourniſſent de grands ſecours à ceux qui ſont obligés de ſe retirer, parce que partout on y trouve des poſtes: cela fait même que l'arrière-garde peut toujours ſe replier ſur des troupes bien poſtées pour la ſoutenir. Dans ces occaſions, il faut profiter du moindre monticule, afin que l'arrière-garde ſe retire toujours ſur des corps qui la protègent, juſqu'à ce que l'on gagne un bon défilé, qu'on occupe ſelon la méthode que j'en ai donnée, et qui barrant l'ennemi, l'empêche de pourſuivre plus loin. C'eſt la cavalerie qui dans ces cas embarraſſe le plus; on doit, dans de pareils terrains, faire en ſorte qu'elle paſſe toujours les défilés avant l'infanterie, pour lui procurer de la ſureté dans un pays où elle ne peut agir. Je ne répète point ce que j'ai déjà dit, que dans toutes les retraites le bagage doit avoir pris les devans. C'en eſt bien aſſez que l'armée ſe ſoutienne contre

l'ennemi dans ces ſortes de manœuvres, ſans qu'elle ait encore l'embarras des chariots, dans des chemins creux, et dans des défilés, où elle doit pouvoir agir leſtement et ſans contrainte.

Des marches ſur des digues par des pays marécageux.

La Hollande, et la Flandre qui avoiſine plus à l'océan, ſont les pays qui fourniſſent le plus de ces ſortes de digues. Nous en avons quelques-unes le long de l'Oder et de la Warthe; il y en a beaucoup en Lombardie, et qui ſont bordées ou coupées par des navilles. Dans ces pays-là une armée ne peut marcher que ſur le nombre de digues qui aboutiſſent à l'endroit où elle veut ſe rendre. Le maréchal de Saxe, lorſqu'il quitta les environs de Malines et d'Anvers, pour diriger ſa marche par Tongres ſur Maſtricht, fut obligé de ſe ſervir de la grande chauſſée où toute ſon armée marcha ſur une colonne pour aller ſe battre avec les alliés à Laffeld; mais le corps de M. d'Etrées était à Tongres, qui couvrait ſa marche, et tenait le débouché de la chauſſée. Dans des cas ſemblables, il faut ſe contenter des chauſſées que l'on trouve ſous ſa main. Le général doit avoir une petite avant-garde d'infanterie devant chaque colonne, pour être averti des mouvemens de l'ennemi et de ſon approche. Il faut qu'à la tête de chaque colonne il ait quelques ponts de colonne, pour pouvoir, en cas que l'ennemi approche, les jeter ſur les navilles qui

bordent la digue, et lui préſenter un front capable de repouſſer ſon attaque. Dans ces ſortes de terrains, où la cavalerie eſt entièrement inutile, elle doit ſuivre les colonnes d'infanterie, parce qu'on ne peut l'employer que lorſque ſorti de ces chauſſées on arrive dans un pays moins coupé. Si l'on peut prévoir que l'on aura de pareilles marches à faire, il faut de néceſſité pouſſer un corps au-delà de ces chauſſées, pour couvrir l'armée, et l'empêcher d'être attaquée dans un terrain où difficilement elle pourrait combattre. S'il eſt poſſible d'éviter de pareilles digues, fût-ce même en fesant un détour de quelques milles, je conſeillerais de prendre ce dernier parti; car ſi l'ennemi eſt leſte et entendu, et qu'il gagne la tête de ces chauſſées en y plaçant du canon, il peut enfiler vos colonnes, et vous cauſer des pertes conſidérables, ſans que dans ce terrain coupé vous puiſſiez lui rendre le mal qu'il vous fait.

Des marches dans les ſaiſons du printemps et de l'automne, où les chemins ſont le plus gâtés.

DEUX raiſons obligent d'abréger les marches dans ces ſaiſons, les mauvais chemins rompus et remplis de boue, et la courte durée des jours. Une armée ne peut faire que trois milles par jour. La peine de faire paſſer l'artillerie et le bagage par la fange, abſorbe un temps conſidérable, et l'on fatiguerait trop hommes et chevaux, ſi l'on fesait de plus fortes traites. Si l'on trouve de meilleurs

chemins, mais un peu plus détournés que ceux qui ſont directs, il faut les choiſir par préférence, et partager l'artillerie derrière la colonne qui paſſe ſur le terrain le plus ferme. Si ce ſont des détachemens que l'on envoie, pour quelque deſſein, à quelque diſtance de l'armée, on aura la prévoyance de ne leur point donner des pièces de douze livres; celles de ſix leur feront ſuffiſantes; encore auront-ils bien de la peine à les traîner avec leur munition, et tout l'attirail néceſſaire.

Des marches qui cachent un deſſein qui ne ſe manifeſte que par la jonction de l'armée, à l'ouverture de la campagne.

ETUDIEZ la marche que le maréchal de Saxe fit faire à ſon armée pour former, l'année 1746, l'inveſtiſſement de Maſtricht; repaſſez les manœuvres que le maréchal de Saxe fit faire à un corps de ſes troupes pour aſſiéger Bruxelles : reliſez les diſpoſitions du maréchal de Turenne pour aſſembler en Lorraine ſon armée, avec laquelle il fondit enſuite par Thann et Belfort ſur l'Alſace, et chaſſa les alliés de Colmar; ſuivez le prince Eugène dans ſa marche vers Turin, où il attaqua et força les retranchemens des Français. Quelque choſe de moins parfait, mais dans ce genre, ce fut la marche de nos troupes, l'année 1757, de la Saxe, de la Luſace, et de la Siléſie, pour ſe joindre à Prague. Ces ſortes de projets veulent être étudiés, et ſi bien

combinés, que tout joue comme les reſſorts d'une montre, et que par les différens mouvemens des troupes l'ennemi ne puiſſe pas deviner quel eſt le véritable deſſein du général qui agit. Pour former et pour exécuter de ſemblables deſſeins, il faut bien connaître le pays où l'on ſe propoſe d'opérer, combiner les marches des différens corps, pour qu'aucun d'eux n'arrive ni trop tôt ni trop tard, afin que ces mouvemens ſi ſubits et ſi déciſifs étonnent et embarraſſent l'ennemi, et lui faſſent commettre des fautes. Il faut avouer qu'il peut arriver, avec quelque ſoin que l'on ait calculé ces marches, qu'une de ces colonnes rencontre un corps de l'ennemi, et ſoit obligée de s'engager avec lui, ce qui doit naturellement la retarder ; mais ces ſortes de cas fortuits ſont impoſſibles à prévoir, et ne renverſeront pourtant jamais le projet que l'on avait formé. Il eſt ſuperflu de dire que ces ſortes de marches, ſi c'eſt en été, doivent ſe faire en campant, et non en cantonnant.

Des Marches de corps qui vont d'une armée à l'autre pour y porter des ſecours.

CES ſortes de marches peuvent ſe faire en cantonnement, parce que l'armée que vous quittez, vous couvre ; parce que vous irez beaucoup plus vîte en cantonnant qu'en marchant en colonne ; parce que vous ménagerez vos ſubſiſtances. Des troupes qui marchent en colonnes, ne feront tout au plus

que quatre milles par jour; celles qui vont par cantonnement en pourront faire cinq, et être moins fatiguées que les autres. Quand vous approchez de l'armée que vous voulez joindre, marchez en colonne, et campez, pour plus de fureté, les deux dernières marches; et s'il fe peut, dérobez votre jonction à l'ennemi, afin qu'il foit plus furpris en l'apprenant, et que cela vous facilite le moyen de lui porter quelque coup décifif. Voilà comme nous avons fait toutes ces marches de jonction durant la dernière guerre.

Des Marches pour entrer dans les quartiers d'hiver.

Lorsque la faifon affez avancée ne permet plus de tenir la campagne, il faut penfer à donner du repos aux troupes dans des quartiers d'hiver. On commence par régler le cordon qui doit couvrir ces quartiers, où l'on place le nombre des troupes deftinées à cet emploi. Le refte de l'armée entre en cantonnement refferré par lignes; et à mefure que l'ennemi fe retire en arrière, on en fait autant de fon côté, en élargiffant les troupes à mefure qu'elles fe retirent, et leur fefant, pour leur commodité, occuper plufieurs villages, jufqu'à ce qu'elles arrivent dans les quartiers qui leur font deftinés, où elles doivent être au large. Il y a une autre façon de prendre des quartiers avec les troupes, qui eft de leur donner pour lieu de ralliement le point central

de leurs quartiers, où ceux qui ont occupé les extrémités, arrivent tous en même temps au lieu où l'on s'eſt propoſé de former l'armée. Dans de telles diſpoſitions, il faut qu'en entrant dans les quartiers chaque régiment ait la route qu'il doit tenir pour ſe joindre à ſa brigade, et que chaque brigade, de même, ait ſa route preſcrite pour joindre l'armée par le plus court.

Des Marches et des Campagnes d'hiver.

Ces ſortes d'expéditions demandent d'être exécutées avec beaucoup de prudence, ou l'on riſque de voir abymer ſon armée preſque ſans combattre. On fait ces campagnes d'hiver, ſoit pour prendre poſſeſſion d'un pays où l'ennemi n'a pas beaucoup de troupes, ſoit pour tomber ſur ſes quartiers. De la première eſpèce furent nos campagnes de l'année 1740 et 1741, en Siléſie et en Moravie. Nous marchâmes en Siléſie en deux colonnes, l'une qui côtoyait les montagnes, l'autre qui longeait l'Oder pour nettoyer le pays, pour prendre, ou, ſi on ne le pouvait, bloquer les forteresſes; ce qui fut exécuté après qu'on eut réglé la marche de ces deux colonnes, qui ſe trouvant toujours à même hauteur pouvaient ſe donner des ſecours réciproquement. Les forteresſes demeurèrent bloquées juſques au printemps; Glogau fut ſurpris; bientôt Breslau eſſuya le même ſort; Brieg fut pris après la bataille de Molwitz, et Neiſſe tomba à la fin de la campagne. En 1741 nous entrâmes en Moravie ſur une

colonne, qui s'empara d'Olmutz ; on se contenta de bloquer Brunn, que les Saxons devaient assiéger le printemps de 1742. Mais cette campagne fut dérangée par la retraite des Saxons, et par l'inaction des Français. Nous quittâmes la Moravie, après avoir poussé en Autriche jusqu'à Staquerau, et après avoir enlevé en Hongrie un corps d'insurgens que la cour voulait employer sur nos derrières. Ces sortes d'expéditions veulent qu'on emploie toute la vigilance possible pour ne point être surpris : par cette raison nous eûmes constamment un corps devant le front des troupes, un autre sur la droite, un autre sur la gauche, dont les patrouilles nous avertissaient de tous les mouvemens de l'ennemi. Avec cela les cantonnemens étaient resserrés, deux ou trois bataillons étaient dans la nécessité de se contenter d'un seul village, et leur bagage était parqué en dehors, défendu par une redoute ; aussi ne nous arriva-t-il aucun accident. A la fin de l'année 1745 le prince de Lorraine entreprit une pareille expédition : ce fut au mois de décembre qu'il voulut pénétrer de la Bohème dans le Brandebourg, en traversant la Lusace. Voici les fautes qu'il fit. 1. Il marcha sans avant-garde et sans cavalerie qui côtoyât la Silésie pour lui donner des nouvelles des Prussiens. 2. Il se chargea de trop de bagage. 3. Ses cantonnemens occupaient un front de trois milles de largeur et de trois milles de profondeur, parce que les troupes n'étaient pas assez resserrées, comme elles devaient l'être : il fallait plus penser à leur sureté qu'à leur commodité. 4 Etant près de nos frontières, il ne formait ni colonnes ni ordre

de marche. Nous en profitâmes comme de raifon, et en paffant la Queifs, nous tombâmes fur fes quartiers à Catholifch-Hennerfdorff, et lui enlevâmes 4,000 hommes. Notre armée campa fur les lieux, et le prince Charles, qui rifquait d'être pris à dos, fut obligé de fe retirer en Bohème d'un pas qui reffemblait plutôt à une fuite qu'à une retraite ; il y perdit fon bagage, et une vingtaine de canons.

L'expédition du maréchal de Saxe fur Bruxelles fe fit au mois de mars. Il tomba fur les quartiers des alliés, les difperfa, et entreprit le fiége de Bruxelles, qu'il prit. Il fit camper la plupart de fes troupes, et ne négligea point d'avoir de gros détachemens entre lui et l'ennemi, pour être averti à temps du moindre de fes mouvemens. Tant il eft vrai que tout général qui ne s'écarte pas des maximes de la prudence et de la prévoyance, doit réuffir prefque toujours, et que des entreprifes étourdies ne peuvent avoir de fuccès que par le plus grand des hafards, parce que d'ordinaire l'imprudent périt où le fage profpère.

A la fin de l'année 1744, lorfque le prince d'Anhalt chaffa les Autrichiens de la haute Siléfie, le froid était exceffif; mais cela ne l'empêcha pas de raffembler tous les matins l'armée en ordre de bataille, de marcher en colonne pour combattre ; par fa prudence et fes bonnes précautions, non-feulement il obligea les ennemis de vider la province, mais encore il ruina une partie de leurs troupes, et établit fes quartiers d'hiver dans les lieux mêmes qu'ils avaient occupés.

Comment ces différentes marches doivent se régler.

Le plan de ce que le général veut entreprendre, est la base sur laquelle les dispositions doivent être réglées. Quand on est dans son propre pays, on a tous les secours possibles, tant par les cartes détaillées que par les habitans qui peuvent vous donner toutes les notions nécessaires; alors l'ouvrage devient facile. Vous avez votre ordre de bataille. Si l'on marche en cantonnemens, vous suivez cet ordre, et vous placez chaque brigade le plus près qu'il se peut ensemble, chaque ligne dans les règles. Si l'on est loin de l'ennemi, chaque régiment doit avoir la route qu'il doit faire, et le général de brigade avoir non-seulement la route de ses régimens, mais encore la liste des villages où ils doivent cantonner. Dans le pays ennemi, cela devient plus difficile. On n'a pas toujours des cartes assez détaillées du pays; on ne connaît qu'imparfaitement la force des villages. Ainsi, pour rectifier ce qu'il y a de défectueux, il faut que l'avant-garde rassemble des gens des villes, des bourgs, et des hameaux, pour les envoyer au quartier-maître général, afin qu'il rectifie par leur moyen le brouillon de disposition de marche qu'il a dressé sur la simple inspection de la carte. Si l'armée campe, il faut, aussitôt qu'on est entré dans le camp, faire reconnaître tous les chemins qui y aboutissent. Si l'on séjourne, il faut, à l'aide des patrouilles, envoyer des quartiers-maîtres et des dessinateurs pour croquer les chemins et les situations, afin qu'on n'agisse pas en aveugle,

et qu'on se procure d'avance toutes les notions dont on a besoin. C'est ainsi qu'on peut de même faire reconnaître d'avance les camps où l'on pourrait avoir occasion de placer l'armée. On peut même, à l'aide de ces croquis, dessiner d'avance la position que l'on veut prendre ; quitte à la rectifier par l'inspection oculaire, comme je l'ai enseigné dans mon Traité de la guerre et de la tactique. Il est vrai que lorsque les armées sont placées proche les unes des autres, ces reconnaissances deviennent plus difficiles, parce que l'ennemi a également des détachemens et des troupes légères en campagne, qui empêchent de se porter sur les lieux qu'on veut reconnaître. Souvent l'on veut cacher son dessein, ce qui rend ces petites expéditions encore plus difficiles. Alors il ne reste de parti à prendre que de pousser l'ennemi à différens endroits à la fois, et de faire même dessiner des lieux où l'on n'a aucune envie d'aller, pour lui cacher son dessein : et comme on le chasse de différens postes, les meilleurs quartiers-maîtres doivent être employés vers le lieu où l'on a sérieusement intention d'agir. Car l'homme sage ne donnera jamais au hasard ce qu'il peut lui ravir par la prudence. Sur-tout un général ne doit jamais mouvoir son armée, sans être bien instruit du lieu où il la conduit, et comment il la fera arriver en sureté sur le terrain où il veut exécuter son projet.

Des précautions qu'il faut prendre en pays ennemi, pour se procurer et s'assurer des guides.

L'ANNÉE 1760, en traversant la Lusace, pour marcher en Silésie, nous eûmes besoin de guides.

On en chercha dans des villages vandales, et lorſqu'on les amena, ils feſaient ſemblant de ne pas ſavoir l'allemand, ce qui nous embarraſſait fort : on s'aviſa de les frapper, et ils parlèrent allemand comme des perroquets. Il faut donc toujours être ſur ſes gardes à l'égard de ces guides qu'on prend en pays ennemi : bien loin de ſe fier à eux, il faut lier ceux qui conduiſent les troupes, leur promettre une récompenſe s'ils vous mènent par le meilleur chemin, et le plus court, à l'endroit où l'on veut ſe rendre ; mais auſſi leur aſſurer qu'on les pendra ſans rémiſſion s'il leur arrive de vous égarer. Ce n'eſt qu'avec ſévérité, et par la force, qu'on peut obliger les Moraves et les Bohémiens à s'acquitter de ces ſortes d'offices. On trouve dans ces provinces des habitans dans les villes ; mais les villages ſont déſerts, parce que les payſans ſe ſauvent, avec leur bétail et leurs meilleurs effets, dans les forêts ou dans le fond des montagnes, et laiſſent leurs habitations vides. Leur déſertion cauſe un très-grand embarras. D'où prendre les guides, ſi ce n'eſt d'un village à un autre ? Il faut alors recourir aux villes, tâcher de trouver quelques poſtillons, ou, à leur défaut, des bouchers qui rodent les campagnes et auxquels les chemins ſont connus : il faut de plus obliger les bourguemaîtres de vous fournir des guides, ſous peine de brûler les villes, s'ils ne s'en acquittent pas bien. On peut encore recourir aux chaſſeurs qui ſont au ſervice de la nobleſſe, et auxquels les environs ſont connus. Mais de quelque eſpèce que ſoit le genre des guides, il faut les contenir par la peur, et leur annoncer

les traitemens les plus rigoureux s'ils s'acquittent mal de leur commiſſion. Il eſt encore un moyen plus sûr de ſe procurer la connaiſſance du pays ; c'eſt d'engager, en temps de paix, quelques-uns de ſes habitans qui en aient une intelligence entière : ceux-là ſont sûrs, et par leur moyen l'on peut gagner, en entrant dans cette province, d'autres gens qui facilitent et allégent la beſogne par le détail du local dont ils vous procurent les connaiſſances. Les cartes pour l'ordinaire ſont aſſez exactes pour les terrains de plaines, quoiqu'on y remarque ſouvent l'omiſſion de quelque village ou de quelque hameau ; mais la connaiſſance qui importe le plus, eſt celle des bois, des défilés, des montagnes, des ruiſſeaux guéables ou marécageux, des rivières guéables ; et c'eſt cependant ce dont il faut néceſſairement être le mieux au fait, ainſi que des terrains qui ne ſont que prairies, et de ceux qui ſont marécageux. Il faut encore diſtinguer en cela les ſaiſons de l'année, qui changent, par leur ſéchereſſe, ou par leur humidité, la nature de ces terrains : car il eſt ſouvent capital de ne pas ſe tromper ſur ces connaiſſances. Les quartiers-maîtres doivent encore ſe prémunir contre la diſpoſition des gens du commun : quelquefois même étant de bonne foi, ils vous trompent par ignorance, parce qu'ils ne jugent des chemins et des lieux que par l'uſage qu'ils en font, et que manquant entièrement des connaiſſances militaires, ils ignorent l'emploi qu'un guerrier peut faire du terrain. En 1745, lorſqu'après la bataille de Sorr l'armée pruſſienne voulut ſe retirer en Siléſie, je fis venir des gens de

Trautenau et de Schazlar, pour les interroger ſur les chemins où je voulais faire paſſer les colonnes : ils me dirent bonnement que ces chemins étaient admirables, et qu'ils y paſſaient à merveille avec leur voiture, et que beaucoup de rouliers les paſſaient de même. Peu de jours après l'armée fit cette marche. Je fus obligé de faire mes diſpoſitions pour la retraite ſur ces lieux. Notre arrière-garde fut vivement attaquée; mais par les précautions que je pris, nous ne perdîmes rien. Ces chemins, militairement parlant, étaient très-mauvais; mais ceux auxquels je m'en informai, n'y entendaient rien, et ce qu'ils me dirent était de bonne foi, et ſans intention de me tromper. Il ne faut donc pas ſe fier au rapport des ignorans, mais, la carte à la main, les conſulter ſur chaque forme de terrain, s'en faire des notes, et voir ſur cela s'il y a moyen de croquer quelque choſe ſur le papier, qui donne une idée plus exacte du chemin que celle que préſente la carte.

Des talens que doit avoir un quartier-maître.

Le défaut par lequel les hommes pèchent le plus, c'eſt de ſe contenter d'idées vagues, et de ne point s'appliquer aſſez à ſe former des idées nettes des choſes auxquelles ils ſont employés. Par exemple, plus on a une connaiſſance ſpéciale du terrain où l'on doit agir, mieux on choiſit les lieux propres au campement, et l'on arrange la marche des colonnes avec exactitude; c'eſt le contraire ſi l'on n'a que des idées confuſes de ce terrain. Pour obvier à cet inconvénient, il faut ſe procurer les meilleures cartes

que l'on puiſſe avoir des pays où l'on croit que ſe fera la guerre. Si l'on peut faire des voyages ſous d'autres prétextes, pour examiner les montagnes, les bois, les défilés et les paſſages difficiles, pour les bien obſerver et s'en imprimer la ſituation, il faut les entreprendre. Il eſt néceſſaire qu'un gentilhomme qui ſe dévoue à ce métier, ait beaucoup d'activité naturelle, pour que le travail ne lui coûte pas : dans chaque camp il doit s'offrir lui-même à reconnaître les environs par le moyen de petites patrouilles, auſſi loin que l'ennemi voudra le permettre ; afin que ſi le général qui commande l'armée, a réſolu de faire un mouvement, les contrées et les chemins lui ſoient connus autant que poſſible ; qu'il ait obſervé les endroits propres à camper les troupes, et que par ſon application à ſon métier il facilite au général les grandes opérations qu'il a projetées tant pour les marches que pour les campemens. Il doit s'appliquer à faire raſſembler des gens du pays, pour en tirer les notions qui lui ſont néceſſaires ; mais il doit remarquer, comme je l'ai dit dans l'article précédent, qu'un payſan, ou un boucher, n'eſt pas ſoldat, et qu'autre eſt la deſcription que fait d'un pays un économe, un voiturier, un chaſſeur, ou un ſoldat. Il faut donc qu'en interrogeant ces eſpèces de gens, il ſe ſouvienne ſans ceſſe qu'ils ne ſont pas militaires, et qu'il faut rectifier leurs dépoſitions, en entrant avec eux dans une diſcuſſion détaillée des lieux pris ſur la carte, et ſelon les chemins où l'armée doit marcher. Qu'on obſerve encore qu'il faut bien prendre garde, en arrangeant la marche des troupes, de ne donner

jamais plus d'un quart de mille d'Allemagne de diſtance entre chaque colonne, principalement quand c'eſt dans le voiſinage de l'ennemi, afin que les troupes ſoient à portée de ſe prêter mutuellement des ſecours; il faut ſur-tout que dans cette proximité des ennemis, les quartiers-maîtres redoublent de ſoins et d'exactitude, pour que par leur travail le général ait du moins un brouillon du terrain où il veut manœuvrer, ſoit pour faire ſes diſpoſitions d'avance pour la ſureté des marches, ſoit pour les camps qu'il veut prendre, ſoit pour attaquer l'ennemi. Des officiers qui ſe diſtinguent dans cette partie ne peuvent pas manquer de faire fortune; car ils acquièrent par la pratique toutes les connaiſſances qu'un général doit avoir des différentes façons de faire de bonnes diſpoſitions dans tous les cas qui peuvent ſe préſenter: j'en excepte les plans de campagne, dont cependant ils voient l'exécution, et auxquels ils réuſſiront également s'ils ont l'eſprit intelligent, ſage et juſte, et qu'ils s'appliquent ſans ceſſe à bien connaître par où l'on peut faire le mal le plus ſenſible et le plus déciſif à la puiſſance contre laquelle on fait la guerre.

Voilà à peu-près tout ce que j'ai pu vous preſcrire par rapport aux marches; mais je dois ajouter cependant que l'art de la guerre eſt ſi immenſement vaſte, qu'on ne l'épuiſera jamais, et que l'expérience des temps à venir ajoutera encore ſans ceſſe des connaiſſances nouvelles à celles qui nous ont été tranſmiſes, et à celles que nous avons recueillies de nos jours.

INSTRUCTION

INSTRUCTION (*)

POUR LA DIRECTION

DE

L'ACADÉMIE DES NOBLES

À BERLIN.

L'INTENTION du roi et le but de cette fondation eſt de former de jeunes gentilshommes, afin qu'ils deviennent propres ſelon leur vocation à la guerre ou à la politique. Les maîtres doivent donc s'attacher fortement, non-ſeulement à leur remplir la mémoire de connaiſſances utiles, mais ſur-tout à donner à leur eſprit une certaine activité qui les rende capables de s'appliquer à une matière quelconque, ſur-tout à cultiver leur raiſon, à former leur jugement; il faut par conſéquent qu'ils accoutument leurs élèves à ſe faire des idées nettes et préciſes des choſes, et à ne point ſe contenter de notions vagues et confuſes.

(*) Adreſſée en mars 1765.

Comme la partie économique de cette inftitution eft toute arrangée, on fe borne dans cette Inftruction à ce qui regarde les claffes, et la partie de la police, fi effentielle à toute communauté.

Sa Majefté veut que les élèves faffent les baffes claffes de la latinité, catéchifme et religion, dans le gymnafe de Joachim; ceux de la première apprendront en même temps le français et les rudimens de la langue françaife dans l'académie; au fortir de cette première claffe, ils tomberont entre les mains du purifte, qui dégroffira leur jargon barbare, et corrigera les fautes de ftyle et de diction. Le Sieur Touffaint les prendra alors en rhétorique; il commencera par leur enfeigner la logique, mais fans trop pefer fur les diverfes formes des argumens de l'école; fon principal foin fe tournera du côté de la jufteffe de l'efprit, il fera rigoureux pour les définitions.

Il ne leur pardonnera aucune équivoque, aucune penfée fauffe, aucun fens louche; il les exercera le plus qu'il pourra dans l'argumentation, il les accoutumera à tirer des conféquences des principes et à combiner des idées; puis il leur expliquera les tropes; et la leçon finie, il leur donnera encore une demi-heure pour qu'ils faffent eux-mêmes des métaphores, des comparaifons, des apoftrophes, des profopopées; et enfuite il leur enfeignera la façon d'argumenter de l'orateur, l'enthymème, le grand argument à cinq parties, les diverfes parties de l'oraifon et la manière de les traiter. Pour le genre judiciaire il fe fervira des oraifons de Cicéron, pour le genre délibératif

il leur propofera Démofthène, pour le genre démonftratif il fe fervira de Fléchier et de Boffuet ; tous ces livres font en français. Il pourra leur faire un petit cours de poéfie pour leur former le goût. Homère, Virgile, quelques odes d'Horace, Voltaire, Boileau, Racine, voilà des fources fécondes dans lefquelles il peut puifer ; ce qui ornera l'efprit des jeunes gens, et leur donnera en même temps du goût pour les beaux arts. Dès que les élèves auront fait quelques progrès, il leur donnera des fujets de harangue dans les trois genres ; il les laiffera compofer fans les aider, et il ne les corrigera qu'après qu'ils auront lu leurs ouvrages. Le grammairien, qui eft un fupplément à cette claffe, corrigera les fautes de langage et le S[r] Touffaint les fautes contre la rhétorique. On fera de plus lire les lettres de madame de Sévigné aux jeunes gens, celles du comte d'Eftrades et du cardinal d'Offat, et on leur fera écrire des lettres fur toutes fortes de différens fujets. Monfieur Touffaint ajoutera à ceci une hiftoire des beaux arts ; il les prendra de la Grèce, leur berceau ; il nommera ceux qui s'y font le plus diftingués ; il paffera à la feconde époque des arts fous Céfar et Augufte, à la renaiffance des lettres du temps de Médicis, au haut point de perfection où ils parvinrent fous Louis XIV, et il finira par les perfonnes les plus célèbres qui les cultivent de nos jours.

Le profeffeur d'hiftoire et de géographie compofera un abrégé de l'hiftoire ancienne de Rollin ; il tâchera de leur bien imprimer les grandes époques

et le nom des hommes les plus fameux. Il pourra ſe ſervir d'Echard pour l'hiſtoire romaine, d'un abrégé du père Bar pour l'hiſtoire de l'Empire; cependant il doit élaguer ſoigneuſement les petits détails. Proprement l'étude de l'hiſtoire ne doit s'étendre que depuis Charles-Quint juſqu'à nos jours; ces faits intéreſſans tiennent à nos jours, et il n'eſt pas permis à un jeune homme qui veut entrer dans le monde, d'ignorer les événemens qui ſont liés à la chaîne des affaires courantes de l'Europe et la forment. Il ne ſuffit pas que le profeſſeur enſeigne l'hiſtoire; il faut chaque jour, la leçon finie, qu'il y ajoute une demi-heure pour interroger les jeunes gens ſur le point d'hiſtoire qu'il a traité, par où il fera accoucher leur eſprit de réflexions ſoit morales, ſoit politiques, ſoit philoſophiques; ce qui ſera plus utile pour eux que tout ce qu'ils auront appris, par exemple, ſur les différentes ſuperſtitions des peuples. Croyez-vous que Curtius en ſautant dans cet abyme qui s'était formé à Rome, le fit fermer? Vous voyez que cela n'arrive pas de nos jours; ce qui doit bien vous faire voir que ce conte n'eſt qu'une fable ancienne; d'après l'hiſtoire des Décius, le maître a une occaſion toute trouvée d'embraſer dans le cœur des élèves cet ardent amour de la patrie, principe fécond en actions héroïques. S'il s'agit de Céſar, ne peut-il pas interroger la jeuneſſe ſur ce qu'il penſe de l'action de ce citoyen, qui opprima la patrie? Eſt-il queſtion des croiſades? elles fourniſſent un beau ſujet pour déclamer contre la ſuperſtition. Leur raconte-t-on le maſſacre de la

St Barthélemi? on leur inspire de l'horreur pour le fanatisme. Leur parle-t-on d'un Cincinnatus, d'un Scipion, d'un Paul Emile? on leur fait sentir que la vertu de ces grands hommes a été la source de leurs belles actions, et que sans vertu il n'y a ni gloire, ni véritable grandeur. Ainsi l'histoire fournit des exemples de tout. J'indique la méthode, mais je n'épuise pas la matière; un professeur intelligent en aura assez pour diriger son travail par ce qu'on vient d'en dire. Le même professeur, en traitant la géographie, commencera par les quatre parties du monde. Le nom des grands peuples suffit pour l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. L'Europe demande une connaissance plus exacte. L'Allemagne étant la patrie de la jeunesse qu'il élève, le professeur entrera dans de plus grands détails des souverains qui la gouvernent, des rivières qui la traversent, des capitales de chaque province, des villes impériales, et il pourra se servir de Hubner pour cette partie de ses leçons.

Le professeur en métaphysique commencera par un petit cours de morale; il doit partir du principe, que la vertu est utile et très-utile à celui qui la pratique; il lui sera facile de démontrer que sans vertu la société ne saurait subsister; il définira le comble de la vertu par le plus parfait désintéressement, désintéressement qui fait qu'on préfère son honneur à son intérêt, le bien général à l'avantage particulier, et le salut de la patrie à sa propre vie; il entrera dans l'examen de l'ambition bien ou mal entendue; il montrera que l'ambition honnête, ou

l'émulation, eſt la vertu des grandes ames, que c'eſt le reſſort qui pouſſe aux belles actions, et qui fait tout entreprendre aux hommes obſcurs, pour que leur nom ſoit reçu au temple de mémoire; que rien n'eſt plus contraire à d'auſſi beaux ſentimens, et n'avilit plus que l'envie et la baſſe jalouſie; il inculquera ſur-tout à la jeuneſſe, que s'il y a un ſentiment inné dans le cœur de l'homme, c'eſt celui du juſte et de l'injuſte. Sur-tout il tâchera de faire de ſes élèves des enthouſiaſtes de la vertu.

Le cours de métaphyſique commencera par l'hiſtoire des opinions des hommes, en les prenant depuis les péripatéticiens, épicuriens, ſtoïciens, académiciens, juſqu'à nos jours, et le profeſſeur leur expliquera en détail l'opinion de chaque ſecte, en ſe ſervant des articles de Bayle, des Tuſculanes et du traité *de Natura Deorum* de Cicéron, traduits en français; de-là il paſſera à Deſcartes, Leibnitz, Mallebranche et enfin Locke, qui ſe guidant par l'expérience, s'avance dans ces ténèbres autant que le fil le conduit, et s'arrête au bord des abymes impénétrables à la raiſon. C'eſt donc à Locke principalement que le maître doit s'arrêter. Cependant après chaque leçon, il donnera encore une demi-heure à la jeuneſſe, qui ayant déjà fait ſa logique et ſa rhétorique, eſt toute préparée aux exercices qu'on exigera d'elle.

Le profeſſeur dira donc à un de ces jeunes gens d'attaquer le ſyſtème de Zénon, et à un autre de le défendre, et il en uſera de même ſur chaque ſyſtème; après quoi il réſumera ce que les élèves auront

dit, et leur fera remarquer la faibleſſe de leur attaque ou de leur défenſe, en ſuppléant aux raiſons qu'ils n'ont point alléguées, ou aux conſéquences qu'ils ont négligé de tirer des principes; ces ſortes de diſputes ſe feront ſans préparation, premièrement pour obliger la jeuneſſe à être attentive aux leçons, en ſecond lieu pour les obliger à penſer à ce qu'ils auront à dire, et en troiſième lieu pour les accoutumer à parler promptement ſur toutes ſortes de matières.

Vient le profeſſeur de mathématique. Le Sr Sulzer conçoit qu'on n'a pas intention d'élever des Bernoullis, ni des Newtons. La trigonométrie et la partie de la fortification ſont celles qui peuvent être les plus utiles à la jeuneſſe qu'il élève et auxquelles il mettra ſa principale application, ainſi qu'à ce qui peut y influer. Il fera cependant un cours d'aſtronomie, en parcourant tous les ſyſtèmes différens juſqu'à celui de Newton, en traitant cette matière plus hiſtoriquement qu'en géomètre; il y ajoutera de même quelques principes de mécanique, ſans cependant trop approfondir la matière, feſant attention ſur-tout à rectifier le jugement de la jeuneſſe et à l'accoutumer le plus qu'il pourra à combiner des idées, et à ſaiſir facilement les différens rapports que les vérités ont les unes avec les autres.

Le profeſſeur en droit ſe ſervira de Hugo Grotius, pour en extraire ſes leçons; on ne prétend point qu'il forme des juriſconſultes conſommés dans cette profeſſion; un homme du monde ſe contente d'avoir des idées juſtes de cette ſcience, ſans l'approfondir

entièrement. Il ſe bornera donc à donner une idée à ſes élèves du droit du citoyen, du droit d'un peuple et du monarque, et de ce qu'on appelle le droit public; toutefois il avertira la jeuneſſe, que ce droit public manquant de puiſſance corrective pour le faire obſerver, n'eſt qu'un vain fantôme que les ſouverains étalent dans les factums et dans les manifeſtes, lors même qu'ils le violent. Il finira ſes leçons par l'explication du Code Frédéric, qui étant la compilation des lois du pays, doit être connu de chaque citoyen.

De la Police intérieure de l'Académie.

Trois et trois élèves ont un gouverneur ; le gouverneur couche près d'eux ; il doit avoir ſoin de les accoutumer à la propreté, à la civilité, et aux manières convenables à des gens de condition. Il doit les reprendre des groſſièretés, des mauvais propos, des manières baſſes et triviales, de la pareſſe, et un des cinq gouverneurs doit aſſiſter régulièrement aux claſſes, pour avoir attention à ce que les jeunes gens faſſent leur devoir et prêtent l'attention requiſe aux leçons qu'on leur donne.

Les claſſes finies, s'ils ont quelque choſe à répéter, ou quelque compoſition à faire, ou bien à apprendre par cœur, il faut que le gouverneur y ſoit préſent, pour que le temps ſoit bien employé et qu'il ne ſe conſume pas en diſtraction ou à des balivernes ; les heures des claſſes ſeront partagées ſelon la coutume de toutes les écoles ; en été tout le monde ſera levé à 6 heures, les claſſes commenceront à 7 ; en hiver on ſe lèvera à 7, et les claſſes commenceront à 8 heures ; à midi les élèves et les gouverneurs dînent enſemble ; à 1 heure il faut que tout le monde ſoit levé de table ; on ſoupe à 8 en été, et à 9 heures il faut que tout le monde ſoit couché ; en hiver à 10 heures.

Il n'y aura que trois heures par ſemaine de catéchiſme et deux heures pour le prêtre ; un ſermon ſuffit le dimanche ; l'après-midi du mercredi et du

dimanche ſont jours de récréation ; la jeuneſſe ne ſortira jamais de la maiſon que ſous la conduite d'un ou deux gouverneurs ; ſi quelque proche parent veut voir un des élèves , un des gouverneurs l'accompagnera auprès du parent et le ramènera dans la maiſon : l'été les jeunes gens pourront jouer à la paume , ou au ballon , et ſe promener ; l'hiver ils peuvent s'amuſer dans une des grandes ſalles de l'académie , à jouer aux proverbes ou à badiner ; les gouverneurs leur paſſeront les tours d'eſpiègle et de gaieté , ils ne ſeront ſévères que ſur ce qui regarde le cœur , des méchancetés , des emportemens , des caprices , la pareſſe ſur-tout , la fainéantiſe et des défauts pareils , qui perdraient la jeuneſſe ; mais ils ſe garderont bien de ſupprimer la gaieté , les ſaillies et tout ce qui peut annoncer du génie. Pour les exercices , les élèves auront un maître de danſe , qui leur donnera trois leçons par ſemaine , et on les mènera deux fois par ſemaine à l'académie de Centner pour apprendre à monter à cheval.

Si les jeunes gens commettent des fautes , on les punira ; s'il ſavent mal leurs leçons , par un bonnet d'âne que portera le coupable ; ſi c'eſt pareſſe , on le fera jeûner le même jour au pain et à l'eau ; ſi c'eſt méchanceté ou malice , on le mettra en priſon à jeun et l'obligera d'apprendre une tâche par cœur ; après quoi il ſera duement gourmandé , ne ſera que le dernier ſervi à table , n'oſera point mettre d'épée en ſe promenant en ville , et obligé de demander pardon en public à celui qu'il a offenſé ; s'il a été têtu , il ne portera qu'un ſarreau , juſqu'à ce qu'il ſe

repente : mais il eſt défendu ſous peine de priſon aux gouverneurs de frapper leurs élèves ; ce ſont des gens de condition auxquels il faut inſpirer de la nobleſſe d'ame ; on doit leur infliger des punitions qui excitent l'ambition, et non pas qui les aviliſſent.

Les profeſſeurs et les gouverneurs n'ont point de juridiction les uns ſur les autres. Si un profeſſeur eſt mécontent d'un élève, il le dénonce au gouverneur, qui le punit, ſelon qu'il a été preſcrit ci-deſſus. S'il arrivait cependant qu'un profeſſeur et un gouverneur euſſent quelque démêlé, ils s'en plaindront au chef, qui videra leur différent ſelon l'équité, et qui fera toutes les ſemaines une fois la viſite de la maiſon, en commençant par les claſſes et les gouverneurs juſqu'à l'économique, pour examiner ſi chacun fait ſon devoir et ſi l'inſtruction du roi eſt exactement ſuivie. Il exhortera ceux qui ſe relâchent, et après la ſeconde admonition, il dénoncera les prévaricateurs au roi.

Sa Majeſté recommande ſur-tout aux gouverneurs d'avoir eux-mêmes de la ſageſſe et une bonne conduite, parce que l'exemple prêche mieux que les inſtructions, et qu'il ſerait honteux que des gens qui doivent préſider à l'éducation de la jeuneſſe, ſe trouvaſſent plus répréhenſibles que leurs élèves.

En général les principes ſur leſquels cette académie eſt fondée, feront d'une utilité évidente par les ſujets utiles à l'Etat qui pourront s'y former, pourvu que cette inſtruction ſoit obſervée rigidement en tous les points ; mais ſi le relâchement, la négligence, l'inattention des maîtres et des gouverneurs

l'altèrent , alors le grand but ſera manqué. Mais Sa Majeſté eſpère que profeſſeurs et gouverneurs ſe feront tous un point d'honneur de coopérer à ſes ſalutaires intentions, en mettant toute leur application à former cette jeuneſſe, tant pour les bonnes mœurs que pour les connaiſſances, d'une manière qui faſſe également honneur à l'inſtitution , aux maîtres et aux élèves.

L' ART
DE LA GUERRE.

CHANT PREMIER.

Vous qui tiendrez un jour par le droit de naiſſance
Le ſceptre de nos rois, leur glaive, et leur balance,
Vous le ſang des héros, vous l'eſpoir de l'Etat,
Jeune Prince, écoutez les leçons d'un ſoldat,
Qui formé dans les camps, nourri dans les alarmes,
Vous appelle à la gloire, et vous inſtruit aux armes.
   Ces armes, ces chevaux, ces ſoldats, ces canons,
Ne ſoutiennent pas ſeul l'honneur des nations;
Apprenez leur uſage et par quelles maximes
Un guerrier peut atteindre à des exploits ſublimes:
Que ma Muſe en ces vers vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les héros,
De leurs talens acquis et de leur vigilance,
De leur valeur active et de leur prévoyance,
Et par quel art encor un guerrier éclairé
De l'art même franchit le terme reſſerré.
   Mais ne préſumez pas que dangereux poëte
Entonnant des combats la funeſte trompette,
Ebloui par la gloire, ivre de ſon erreur,
J'inſpire à votre audace une aveugle fureur.

Je ne vous offre point Attila pour modèle,
Je veux un héros juste, un Tite, un Marc-Aurèle,
Un Trajan, des humains et l'exemple et l'honneur,
Que la vertu couronne ainsi que la valeur.
Tombent tous les lauriers du front de la victoire,
Plutôt que l'injustice en ternisse la gloire !
O bienfesante Paix, et vous Génie heureux,
Qui sur les Prussiens veillez du haut des Cieux !
Détournez de nos champs, des cités, des frontières,
Ces ravages sanglans, ces fureurs meurtrières,
Ces illustres fléaux des malheureux humains.
Si mes vœux sont reçus au temple des destins,
Consentez qu'à jamais ce florissant empire
Goûte sous votre abri le repos qu'il désire,
Que sous leurs toits heureux les laboureurs contens
Recueillent pour eux seuls les moissons de leurs champs;
Que sur son tribunal Thémis en assurance,
Réprime l'injustice, et venge l'innocence;
Que nos vaisseaux légers, fendant le sein des eaux,
Ne craignent d'ennemis que les vents et les flots;
Que tenant dans ses mains l'olivier et l'égide,
Minerve sur le trône à nos conseils préside.
Mais si d'un ennemi l'orgueil ambitieux
De cette heureuse paix rompt les augustes nœuds,
Rois, peuples, armez-vous, et que le Ciel propice
Soutienne votre cause, et venge la justice.
C'est à toi, Dieu terrible, à toi, Dieu des combats,
A m'ouvrir la barrière, à conduire mes pas.
Et vous charmantes sœurs, Déesses du Permesse,
Gouvernez de ma voix la sauvage rudesse,
Rendez d'un vieux soldat les chants mélodieux,
Accordez ma trompette au luth harmonieux.

J'entreprends de placer par une heureuſe audace,
Le Dieu de la victoire au ſommet du Parnaſſe;
Je veux armer vos fronts de caſques menaçans.
Ma main ne peindra point le tranſport des amans,
Leurs peines, leurs plaiſirs, leurs larcins, leurs careſſes,
Ni des cœurs des héros les indignes faibleſſes;
Que le chantre du Pont, dans ſes douces erreurs,
Vante le Dieu charmant qui cauſa ſes malheurs,
Qu'à ſes flatteurs accens les Grâces ſoient ſenſibles,
Je ne vous offrirai que des objets terribles,
Vulcain, qui ſous l'Etna par ſes brûlans travaux
Forge, à coups redoublés, les foudres des héros,
Ces foudres redoutés entre des mains habiles,
Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats,
Et font dans tous les temps le deſtin des Etats.
Je peindrai les effets de cette arme cruelle
Qu'inventa dans Baïonne une fureur nouvelle,
Qui du fer et du feu réuniſſant l'effort,
Aux yeux épouvantés offre une double mort.
Au ſein de la mêlée, au milieu du carnage,
On verra des héros le tranquille courage,
Réparer le déſordre, et prompt dans ſes deſſeins
Diſpoſer, ordonner, enchaîner les deſtins.
Avant que de traiter ces matières ſublimes,
Il faut vous arrêter aux premières maximes.
Ainſi quand l'aigle enſeigne à ſes jeunes aiglons,
A diriger leur vol aux champs des aquilons,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle,
La mère en s'élevant les porte ſur ſon aile.
O vous! jeunes guerriers, qui brûlant de valeur,
Prêts à vous ſignaler dans les champs de l'honneur,

Vous arrachez aux bras d'une plaintive mère,
N'allez point vous flatter, novices à la guerre,
Que vous débuterez par d'immortels exploits :
Paſſez, ſans en rougir, par les derniers emplois ;
Durement exercés dans un travail pénible,
Du fuſil menaçant portez le poids terrible,
Rendez votre corps ſouple à tous les mouvemens
Que le Dieu des guerriers enſeigne à ſes enfans ;
Tous fermes dans vos rangs, en ſilence immobiles,
L'œil fixé ſur le chef, à ſes ordres dociles,
Attentifs à ſa voix, s'il commande, agiſſez,
En mouvemens égaux à l'inſtant exercez,
Apprenez à charger vos tubes homicides,
Avancez fièrement à grands pas intrépides,
Sans flotter, ſans ouvrir et ſans rompre vos rangs ;
Tirez par pelotons en obſervant vos temps ;
Prompts ſans inquiétude, et pleins de vigilance,
Aux poſtes dont ſur vous doit rouler la défenſe,
Attendez le ſignal, et marchez ſans tarder :
Qui ne ſait obéir ne ſaura commander.

Tel ſous Louis de Bade exerçant ſon courage
Finck (*) de l'art des héros a fait l'apprentiſſage.

Des troupes qu'on raſſemble en formidables corps,
Les derniers des ſoldats compoſent les reſſorts,
Ces reſſorts agiſſans, ces membres de l'armée
D'un mouvement commun la rendent animée.

C'eſt ainſi pour fournir aux ſuperbes jets d'eaux
Que Verſailles renferme en ſes vaſtes enclos,
Qu'à Marly s'éleva cette immenſe machine
Qui rend la Seine eſclave, et ſur les airs domine ;

(*) Le maréchal Finck, mort en 1736.

Cent

Cent pompes, cent reſſorts à la fois agiſſans
Preſſent dans des canaux les flots obéiſſans ;
Juſqu'à la moindre roue a ſa tâche marquée,
Qu'une ſoupape cède, ou faible ou détraquée,
La machine s'arrête, et tout l'ordre eſt détruit.
Ainſi dans ces grands corps que la gloire conduit,
Que tout ſoit animé d'un courage docile ;
La valeur qui s'égare eſt ſouvent inutile,
Des mouvemens trop prompts, trop lents, trop incertains,
Font tomber les lauriers qu'avaient cueillis vos mains.
Aimez donc ces détails, ils ne ſont pas ſans gloire,
C'eſt-là le premier pas qui mène à la victoire ;
Dans des honneurs obſcurs vous ne vieillirez pas,
Soldat vous apprendrez à régir des ſoldats ;
Bientôt chef éclairé d'une troupe intrépide,
Marchant de grade en grade où le devoir vous guide,
Vous verrez ſous vos lois un bataillon nombreux ;
Préſidez à ſa marche et gouvernez ſes feux,
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance,
Charge, tire, recharge, et s'arrête ou s'élance.
Les Pruſſiens nerveux, tous robuſtes et grands,
Vainquent leurs ennemis, combattant ſur trois rangs ;
Sur plus de profondeur leurs rivaux, pleins d'audace,
Réſiſtant un moment leur ont cédé la place.
Il faut qu'un bataillon marche d'un pas égal,
Qu'il ne prodigue point ſon tonnerre infernal,
Que ſon front hériſſé pointant la baïonnette,
Etonne l'ennemi, le force à la retraite.
Il faut renouveler vos combattans altiers,
La mort aux champs de Mars moiſſonne les guerriers ;
Pour maintenir l'honneur de ces troupes auguſtes,
Choiſiſſez avec ſoin des hommes forts, robuſtes :

Mars veut que ſans quitter leurs rangs et leurs drapeaux
Ils portent en marchant les plus peſans fardeaux ;
Des corps moins vigoureux, vaincus de laſſitude,
N'atteindraient pas la fin d'une campagne rude.
Tels au milieu des bois les chênes ſourcilleux
Affrontent les aſſauts des vents impétueux,
Tandis qu'à leurs côtés le ſouffle de Borée
Renverſe des ſapins la tige reſſerrée.
  Tels ſont ces hommes forts, ces robuſtes lions
Dont il faut repeupler nos braves bataillons.
Si voulant acquérir une gloire certaine,
Vous aſpirez au nom de fameux capitaine,
Des armes connaiſſez les emplois différens,
A les bien manier exercez vos talens.
Au combat du Lapithe il faut ſavoir encore
Unir cet art guerrier qu'inventa le Centaure ;
Apprenez à dompter la fougue des chevaux,
Qu'un nouveau *Pluvinel* vous montre leurs défauts,
Qu'ils ſautent les foſſés au gré de votre audace.
  Accoutumez vos reins au poids de la cuiraſſe,
Que votre front preſſé ne ſe plaigne jamais,
Lorſque ſur lui le caſque a ſillonné ſes traits.
La valeur ſans adreſſe eſt tôt ou tard trompée :
Exercez votre bras à manier l'épée ;
Cette arme redoutable, et prompte en ſes effets,
Epouvante et détruit les ennemis défaits ;
Mars daigne l'approuver, il veut dans la bataille
Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
N'employez point le feu, combattant à cheval,
Son vain bruit ſe diſſipe, et ne fait point de mal ;
Parez quand il le faut vos courſiers ſur la croupe,
Apprenez dans les champs à ranger votre troupe ;

Serrez vos cuiraſſiers, et que votre eſcadron,
Des autres peu diſtant, garde le même front.
Faites-vous enſeigner par un guerrier habile
Comme en ces mouvemens ce corps devient agile,
Comment en un clin d'œil, par ſes converſions,
Il prend, quitte, reprend d'autres poſitions,
Se tranſporte ſoudain, ſe forme avec vîteſſe,
Dans des terrains divers manœuvre avec ſoupleſſe;
A l'ordre de ſes chefs attentif et ſoumis,
Sur les ailes des vents fond ſur ſes ennemis,
Et de ſon choc ſerré les pouſſe et les renverſe,
Les pourſuit dans les champs, les force et les diſperſe.
La Grèce la première a planté nos lauriers:
Sparte fut le berceau, l'école des guerriers,
Là naquirent jadis l'ordre et la diſcipline;
La phalange aux Thébains a dû ſon origine;
Miltiade, Cimon, ſage Epaminondas,
Vous fîtes des héros de vos moindres ſoldats;
L'art ſuppléait au nombre, et l'audace aguerrie,
De l'orgueil des Perſans vengea votre patrie.
O jour de Salamine! ô jour de Marathon!
C'eſt vous qui de la Grèce éterniſez le nom.
Regardez ce héros, ce roi de Macédoine,
Il donne à ſes amis ſes biens, ſon patrimoine;
Mais riche en eſpérance, et fier de ſes vertus,
Il fond ſur les Perſans, il défait Darius;
Il ſubjugue l'Aſie, et ſa forte phalange
Aſſervit le Granique, et l'Euphrate, et le Gange.
Des bords de l'orient le formidable Mars
Dans le ſénat romain porta ſes étendards:
Ce peuple de guerriers, amoureux des alarmes,
Apprit de ce Dieu même à manier les armes;

Il combattit long-temps ſes belliqueux voiſins,
A le favoriſer il força les deſtins ;
Etruſques et Sabins, vaincus par ſa vaillance,
Gouvernés par ſes lois, accrurent ſa puiſſance ;
Fière de ſes exploits, l'aigle des légions
Prit un vol élevé vers d'autres régions ;
Rome de ſes rivaux imitatrice heureuſe,
Tournant contre eux leurs traits, en fut victorieuſe,
Ses camps furent changés en d'invincibles forts,
Le Danube les vit, et trembla pour ſes bords.
Rome ainſi triomphant du Germain, de l'Ibère,
De ce peuple farouche habitant l'Angleterre,
De tous les arts des Grecs, des fins Carthaginois,
Des défenſeurs du Pont, des grands corps des Gaulois,
Et de tous les Etats qui compoſaient le monde.
Mais cette diſcipline, en victoires féconde,
Qui les fit arriver au point de la grandeur,
Sous les derniers Céſars n'était plus en vigueur ;
Alors les Goths, les Huns, les vagabonds Gépides,
Moins guerriers que brigands, et de pillage avides,
Ravagèrent l'Empire en proie à leurs fureurs.
Vainement le Romain chercha des défenſeurs,
Et ce puiſſant Etat, touchant à ſa ruine,
Regretta, mais trop tard, l'antique diſcipline.
Cet art qui ſe perdit, après un long déclin,
Sortit de ſon tombeau ſous le grand Charles-Quint ;
Sous ce guerrier fameux la Caſtille aguerrie
Fit craindre aux nations ſa brave infanterie ;
L'ordre l'avait ſoumiſe à ſa ſévère loi,
Mais ſa gloire périt dans les champs de Rocroi.
Alors d'un joug honteux rejetant l'inſolence,
Exercé par Maurice à venger ſon offenſe,

Apprenant à combattre, apprenant à ſervir,
Le Batave fut libre en ſachant obéir;
Et l'exemple impoſant de ce grand capitaine
Développa bientôt les talens de Turenne,
Qui apprit aux Français le grand art des héros,
Dont le ſage Louis ſeconda les travaux;
Le militaire alors eut ſes lois et ſa règle:
Mais Louis dans ſa cour méconnut un jeune aigle,
Fils tendrement chéri de Bellone et de Mars,
Eugène, le ſoutien du trône des Céſars.
Sous ce ſavant guerrier Deſſau, dans ſon jeune âge,
Fit de l'art des combats le dur apprentiſſage,
Et les dieux protecteurs des camps autrichiens,
Devinrent avec lui les dieux des Pruſſiens.
Voilà comme en tout temps l'art que je vous enſeigne,
A ſoutenu les rois, a maintenu leur règne,
Et ſi la diſcipline en eſt le fondement,
Si ſa force ſoutient ce vaſte bâtiment,
Jugez de ſa grandeur et de ſon importance.
On ne peut l'acquérir que par l'expérience:
Malheur aux apprentifs dont les ſens égarés
Veulent, ſans s'appliquer, franchir tous les degrés!
Tel était Phaéton, ce jeune téméraire:
A lui prêter ſon char il contraignit ſon père;
Sans qu'il ſût gouverner des courſiers ſi fougueux,
Sans ſavoir le chemin qu'ils tenaient dans les cieux,
Du char de la lumière il prit en main les rênes,
Parcourant égaré des routes incertaines;
La foudre le frappa, du vaſte champ des airs
Son corps précipité s'abyma dans les mers.
Téméraires, craignez le ſort qui vous menace,
Phaéton périt ſeul par ſa funeſte audace,

Si vous guidez trop tôt le char brillant de Mars,
Songez que tout l'Etat doit courir vos hafards.

CHANT SECOND.

QUAND fur cet univers la Difcorde fatale
Se déchaîne des bords de la rive infernale,
Que fes cris furieux excitent fes ferpens,
Qu'elle fecoue en l'air fes flambeaux dévorans,
Sur les palais des rois répand leurs étincelles;
Alors envenimant leurs funeftes querelles,
La vanité, l'envie, et l'animofité
Chaffent de leurs confeils la paix et l'équité;
La vengeance à leurs yeux offre fa douce amorce,
Et tous leurs démêlés fe vident par la force.
 Par fes premiers fuccès le monftre encouragé,
Avide encor du fang dont il a regorgé,
Invoque par fes cris le démon de la guerre,
Et les fléaux cruels qui défolent la terre.
 Alors s'ouvrent par-tout les magafins de Mars,
Les tonnerres d'airain garniffent les remparts,
L'acier battu gémit fur la pefante enclume,
Et l'air eft infecté de foufre et de bitume;
Ces immenfes cités, où les heureux fujets
Jouiffaient des plaifirs, des arts, et de la paix,
Sont pleines de foldats, de machines et d'armes;
Ces guerriers raffemblés refpirent les alarmes,
La trompette guerrière éclate dans les airs,
On n'attend pour agir que la fin des hivers.
 La faifon des plaifirs, où le dieu de Cythère

Fait reſpirer l'amour à la nature entière,
Où les mortels en paix ſe livrent à ſes feux,
N'offrent que des dangers aux cœurs audacieux;
Mais la gloire a caché ces périls à leur vue.
Dès que l'air s'adoucit, que la neige fondue
Tombe en flots argentés de la cime des monts,
Et ſerpente en ruiſſeaux à travers les vallons,
Que les prés émaillés par des fleurs différentes
Préſentent aux troupeaux leurs pâtures naiſſantes,
Que les blés verdoyans embelliſſent nos champs,
Dès que Flore aux humains annonce le printemps,
Ces guerriers préparés contre des coups ſiniſtres,
Des vengeances des rois redoutables miniſtres,
Volent pour s'aſſembler dans les champs de l'honneur,
Et tout pleins du déſir de marquer leur valeur,
Quittent l'abri du toit pour la toile légère;
Leurs voiſins effrayés appréhendent la guerre,
Et de leurs laboureurs les champs abandonnés,
Par des bras étrangers vont être moiſſonnés.
Vers un lieu déſigné cette troupe guerrière
S'aſſemble pour camper ſur un front de bandière.
Sitôt qu'on a choiſi les lieux des campemens,
On voit tracer, bâtir, et croître, en peu de temps,
Places, maiſons, palais de cette ville immenſe;
L'élite de l'Etat y tient ſa réſidence,
Le travail y préſide, il élève ces toits
Sans l'aide du ciment, des pierres, ni du bois;
Tout ſoldat eſt maçon; cet architecte habile
Fait, tranſporte, et refait cette cité mobile.
Il faut beaucoup d'acquit, de l'art, et des talens,
Pour choiſir ſon terrain, et pour prendre ſes camps,
Cette utile ſcience eſt ſur-tout eſtimée.

Voulez-vous par vos ſoins aſſurer votre armée?
Formez-vous le coup d'œil ſur des ſignes certains,
Faites un bon emploi des différens terrains.
Ici vous rencontrez des hauteurs eſcarpées,
Là des vallons, des champs, ou des terres coupées;
Dans des occaſions et des temps différens,
Ils vous ſerviront tous à ſoutenir vos camps;
D'eux dépend votre ſort quand le combat s'apprête.
Vos troupes ſont un corps dont vous êtes la tête;
Il faut penſer pour lui, ranimer ſon effort,
Agir quand il repoſe, et veiller lorſqu'il dort;
En vous tous ces guerriers placent leur confiance,
Leurs deſtins ſont commis à votre prévoyance;
Répondez à leurs vœux par votre habileté,
Le ſoldat de vous ſeul attend ſa ſureté.
Si vous voulez tenter la fortune incertaine,
Avide de combats campez-vous dans la plaine,
Rien n'y peut empêcher vos divers mouvemens:
Placez pour ſureté des corps ſur vos devans,
N'éloignez pas les camps des bois et des rivières,
Couvrez de cet abri les villes nourricières.
Il faut que votre corps, ſur deux lignes rangé,
Occupe ſon terrain avec art ménagé;
L'infanterie au centre, et ſur-tout ſur les ailes
Placez de vos dragons les cohortes nouvelles;
Ceux qui par pelotons menacent du trépas,
Font le corps de bataille, et vos courſiers ſes bras;
Des deux côtés ſans gêne il faudra les étendre;
Attentif aux moyens qu'ils ont pour ſe défendre,
Au lieu qui leur eſt propre aſſignez chaque corps,
Dans un terrain contraire ils perdent leurs efforts.

Ces centaures vaillans, dont la courſe légère
Fait ſous leurs pieds adroits diſparaître la terre,
Et ſoulève dans l'air des nuages poudreux,
Ne ſauraient s'élancer dans des lieux montagneux.
Les terrains ſont égaux pour votre infanterie,
Montagnes, défilés, bois, collines, prairie,
Elle franchit la plaine à grands pas menaçans,
Eſcalade les monts et les retranchemens,
Elle attaque ou défend, avec même avantage,
Tous les poſtes divers où le combat s'engage.
Tel que dans le printemps un nuage orageux
Gronde, et vomit ſoudain de ſes flancs ténébreux
Les éclairs menaçans, et la grêle, et la foudre,
Renverſe les épis, et les réduit en poudre.
Tels ces braves guerriers par des gerbes de feu
Terraſſent l'ennemi qui s'abat devant eux.
Si votre expérience eſt déjà conſommée,
Vous ſaurez appuyer les flancs de votre armée;
Un bois, une rivière, un village, un marais,
Par leurs difficultés en défendent l'accès:
Votre ennemi confus reſpectera ces bornes.
Le taureau ſe confie en ſes ſuperbes cornes,
Il terraſſe les ours, les lions, les chevaux,
Fièrement attentif à leurs bruſques aſſauts,
Il marche dans l'arène, il s'élance, il s'arrête,
Il refuſe les flancs et préſente la tête.
Gravez dans votre eſprit ce principe important:
Qui cache ſa faibleſſe eſt un guerrier prudent.
Le héros d'Ilion, illuſtré par la fable,
Achille au talon près était invulnérable;
Vous l'êtes ſans vos flancs; donnez-leur un appui,
Ou vous pourrez par eux ſuccomber comme lui.

Le ſort peut relever vos faibles adverſaires;
Si les événemens vous deviennent contraires,
Si leur troupe groſſit par des ſecours nombreux,
Quittez des champs ouverts les poſtes haſardeux;
Vous ſuppléez au nombre, et par votre ſcience
Vous choiſiſſez des camps propres pour la défenſe,
Dans d'épaiſſes forêts, ſur le ſommet des monts,
Ou derrière un torrent plaçant vos bataillons.

Ce n'eſt pas encor tout; qu'une route inconnue
Pour ſortir de ce poſte ouvre une libre iſſue;
Alors maître abſolu de tous vos mouvemens,
Vous enchaînez le ſort et les événemens;
L'ennemi, que votre art a ſu rendre immobile,
Conſumera ſans fruit ſon audace inutile.

Apprenez à préſent comme il faut dans ces camps,
Selon les lois de Mars ranger les combattans.
Soutenez par le feu la ligne de défenſe,
Et de vos bataillons rempliſſez la diſtance
Par vos foudres d'airain, dont les coups menaçans
Impriment l'épouvante au cœur des aſſaillans.

Derrière ces volcans, d'où part la flamme ardente,
Placez des cuiraſſiers la cohorte brillante;
Si vos rivaux de gloire, animés par l'honneur,
Percent par votre ligne et forcent ſa valeur,
Ebranlez vos courſiers; que la tranchante épée
Du ſang des ennemis auſſitôt ſoit trempée.

Ainſi par l'art du chef le docile terrain
Contre un danger preſſant prête un ſecours certain,
Ainſi l'habileté corrige la fortune;
Mais la prudence eſt rare, et l'audace eſt commune;
Varron fut un ſoldat, Fabius un héros.

Tel s'élevant aux cieux le fommet de l'Athos
Voit le fougueux Borée affembler les nuages,
Il entend à fes pieds éclater les orages,
Son front toujours ferein, où fe brifent les vents,
Méprife le tonnerre et fes bruits impuiffans.
Tel du haut de fon camp bravant le fort contraire,
Un héros de fang-froid voit fon fier adverfaire,
Epuifer contre lui fa frivole fureur.
Si le Dieu des combats vous marque fa faveur,
Si du génie en vous brillent les étincelles,
Vous trouverez par-tout des forts, des citadelles,
Que les mains des mortels n'ont jamais travaillés,
Poftes que la nature a feule ainfi taillés :
L'ignorant voit ces lieux, mais c'eft fans les connaître ;
Le fage les faifit, ce font des coups de maître.
Ainfi dans un lieu fort le fier Léonidas
Se défendit long-temps avec peu de foldats ;
Un monde de Perfans, auffi fiers qu'inhabiles,
Se virent arrêtés au pas des Thermopyles ;
La Grèce par fon art fut confondre Xerxès
Dans le rapide cours de fes brillans fuccès.
Ainfi fe difputant la victoire et l'empire,
Tranfportant les hafards d'Aufonie en Epire,
Le héros du fénat, l'idole des Romains
Du fils d'Anchife un temps balança les deftins.
Monts de Dyrrachium, où Rome était campée,
Vous forçâtes Céfar à refpecter Pompée !
Sans rifquer de combat, maître de la hauteur,
Le fénat triomphait, Pompée était vainqueur ;
Mais trop facile aux vœux d'une jeuneffe ardente,
Laffe de fes travaux, valeureufe, imprudente,
A peine quitta-t-il fon pofte avantageux,

Que Mars lui fit ſentir des deſtins rigoureux;
Dans ce jour déciſif, dans ce combat unique
Où Céſar ſoumit Rome au pouvoir deſpotique.
Vous Montécuculi, l'égal de ce Romain,
Vous, ſage défenſeur de l'Empire et du Rhin,
Qui tintes par vos camps, en ſavant capitaine,
La fortune en ſuſpens entre vous et Turenne,
Mes vers oublîraient-ils vos immortels exploits?
Ah! Mars pour les chanter ranimerait ma voix.
Venez, jeunes guerriers, admirez ſa campagne,
Où ſes marches, ſes camps ſauvèrent l'Allemagne,
Où ſe montrant toujours dans des poſtes nouveaux,
Il contint les Français, et brava leurs travaux;
Mais ne préſumez pas qu'il ſe tînt immobile:
Quoiqu'un camp vous paraiſſe une ſuperbe ville,
La guerre veut ſouvent d'autres poſitions,
Il faut ſur l'ennemi régler ſes actions,
Le prévenir par-tout, occuper un paſſage,
Marcher rapidement, ſaiſir ſon avantage,
Se retirer ſans perte, avancer à propos,
Et toujours l'occuper par des deſſeins nouveaux.
Quand par ordre du chef le vieux camp s'abandonne,
Tous les corps ſéparés ſe mettant en colonne,
Forment en s'avançant quatre corps différens,
L'infanterie au centre, et les courſiers aux flancs;
Sous leurs pieds dans les airs s'élève la pouſſière;
L'ennemi, qui de loin voit leur troupe guerrière
En replis tortueux couvrir les vaſtes champs,
Comme aux bords africains ces énormes ſerpens,
Tout armés et couverts d'une écaille brillante;
A cet aſpect terrible il frémit d'épouvante,
Et croit voir devant lui s'avancer le trépas.

Quand vous marchez en ordre, et prêt pour les combats,
Afin qu'avec plaiſir Bellone vous regarde,
Pouſſez devant l'armée une forte avant-garde,
Ne l'abandonnez pas, ſachez la ſoutenir,
Ou l'ennemi trop prompt pourrait vous en punir.
Semblable à ce fanal qui précéda Moïſe,
Ce corps vous garantit contre toute ſurpriſe.
Il eſt plus d'un moyen de tranſporter les camps;
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite ou qu'ailleurs le beſoin vous appelle,
Vos deux lignes alors marchent en parallèle.
Le ſort peut quelquefois abaiſſer les vainqueurs,
Condé s'eſt vu battu, Turenne eut des malheurs.
Alors il faut céder à ce deſtin contraire,
On peut en reculant tromper ſon adverſaire,
C'eſt-là que l'art du chef doit ſe faire admirer,
Si ſans confuſion il ſait ſe retirer.
Son bagage eſcorté part, et prévient ſa perte,
Par un corps qui la ſuit ſon armée eſt couverte,
Et tandis qu'il garnit le fier ſommet des monts,
Ses guerriers raſſurés traverſent les vallons;
Ce héros gagne ainſi, ſans que ſon nom s'expoſe,
Un poſte avantageux où ſa troupe repoſe.
En paſſant les forêts, et les monts des Germains,
Varus négligea trop le ſoin de ſes Romains,
Il oublia de l'art les règles ſalutaires,
Ses camps étaient peu sûrs, ſes marches téméraires,
Il guida ſes ſoldats en d'affreux défilés,
Où par Arminius ils furent accablés.
Frappé de leur deſtin le pacifique Auguſte
S'écria dans l'effort d'une douleur ſi juſte,
« O Varus! ô Varus! rends-moi mes légions. »

S'il eût vu les Romains dans leurs positions,
Il aurait plutôt dit, "Général incapable,
" Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable."
Voilà quels sont de l'art les principes certains,
Pour mouvoir de grands corps, et choisir des terrains;
De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
Un poste avantageux, une belle retraite,
Décident du destin des rois et des Etats.
Vous, illustres guerriers, guides de nos soldats;
Apprenez par mes vers les lois de la tactique,
Et par leur théorie allez à la pratique.
Si vous voulez passer sous un arc triomphal,
Campez en Fabius, marchez comme Annibal.

CHANT TROISIEME.

VOUS avez parcouru les arsenaux de Mars:
C'est peu d'être enrôlé sous ses fiers étendards,
C'est peu que d'un soldat le courage s'estime,
Si maître de son art il ne tend au sublime.
Suivez-moi dans son temple, observez, pénétrez
Ses mystères divins, de la foule ignorés;
Loin des sentiers battus, où rampe le vulgaire,
D'un pas sage et hardi marchez au sanctuaire.
Voyez-vous ces chemins raboteux, resserrés,
Teints du sang des héros, d'abymes entourés?
Sur ce rocher sanglant, voyez-vous dans la nue
De ce palais sacré la superbe étendue?
Son faite est dans l'Olympe, au-delà du soleil,

Où des Dieux immortels s'aſſemble le conſeil,
Ses fondemens d'airain touchent au noir Tartare.
Alecton, la Diſcorde avec la Mort barbare,
Les gardes redoutés de ces lieux effrayans,
Lancent en vain ſur vous des regards foudroyans;
La Gloire vous raſſure et ſa voix vous appelle,
La Gloire ouvre le temple, avancez avec elle.
Je vois les chaſtes ſœurs dans ces parvis ſacrés;
Leurs utiles travaux n'y ſont point ignorés:
Un compas à la main j'aperçois Uranie,
Qui meſurant la terre et ſa forme aplatie,
Nous dépeint en petit, par ſes crayons diſerts,
Les différens Etats que contient l'univers;
Chaque point ſur la terre a ſon ordre et ſa place;
D'un hémiſphère à l'autre elle a marqué la trace.
Sanſon avec Vauban, ſes dignes favoris,
Des novices guerriers cultivent les eſprits;
Elle leur montre à tous, dans des cartes guerrières,
Les pays, les cités, les monts, et les rivières,
Les forts que l'on doit prendre, et ceux qu'on doit laiſſer,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverſer.
Plus loin c'eſt Calliope en careſſant la Gloire,
Des rois et des héros elle conte l'hiſtoire;
Ses jeunes auditeurs, attentifs à ſa voix,
S'échauffent au récit de leurs nobles exploits,
Et la Muſe, en traitant des matières ſi hautes,
Leur montre à profiter des ſuccès et des fautes.
Voyez-vous la Morale à l'air majeſtueux,
Qui chaſſe du parvis les cœurs préſomptueux?
Elle enſeigne aux guerriers, d'un ton de voix ſévère,
Les devoirs de l'honneur et d'un mérite auſtère,
Condamne l'intérêt, et la férocité,

Dans le ſein des horreurs prêche l'humanité,
Etouffe dans ſes mains les ſerpens de l'envie,
Et veut pour l'Etat ſeul qu'on prodigue ſa vie.
Approchons-nous. Bellone, un glaive dans la main,
Fait tourner ſur ſes gonds cette porte d'airain,
Qui cache pour jamais à tout guerrier vulgaire
Les ſecrets que le Dieu renferme au ſanctuaire,
Connus des favoris qu'il place à ſes côtés.
Dans le fond de ce temple, entouré de clartés,
Sur un trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des ailes du Génie,
Paraît le Dieu terrible en toute ſa ſplendeur:
On voit auprès de lui l'intrépide Valeur,
Le tranquille ſang-froid qui ſans crainte s'expoſe,
Le vigilant Travail qui jamais ne repoſe,
La Ruſe à l'œil malin, qui féconde en détours,
Par ſes déguiſemens ſe fournit des ſecours,
Qui prend dans le beſoin une forme empruntée,
S'échappe, et reparaît comme un autre Protée:
L'Imagination aux yeux étincelans,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ſes flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, deſſine
Mille brillans projets, que Pallas examine.
Plus loin les yeux baiſſés, et le maintien diſcret,
On voit l'impénétrable et fidelle Secret;
Son doigt myſtérieux repoſe ſur ſa bouche,
Ce confident de Mars ſait tout ce qui le touche.
Le trône eſt entouré de lauriers éternels,
Qu'il préſente lui-même aux demi-Dieux mortels,
A ſes vrais favoris, qui dignes de leur gloire,
Aux efforts du génie ont ſoumis la victoire.
Couronnes des héros, c'eſt vous dont les appas

Entraînent

Entraînent les guerriers dans l'horreur des combats !
Les autres paſſions ſont pour vous étouffées.
Dans ce temple brillant, décoré de trophées,
Où Mars règle à ſon gré le ſort du genre humain,
Placés dans l'entre-deux des colonnes d'airain,
On peut des fils du Dieu diſtinguer les ſtatues,
Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.
Là ſont ces deux héros, tant de fois comparés,
Montés au premier rang par différens degrés,
Le vainqueur des Perſans, le vainqueur de Pompée,
La terre de leur nom eſt encore occupée.
Là paraît Miltiade, Alcibiade, Cimon,
Paul Emile, Quintus Fabius, Scipion,
Plus loin, le grand Henri, Condé, Villars, Turenne,
Là Montécuculi, de Bade, Anhalt, Eugène,
L'heureux Guſtave Adolphe, et le grand Electeur.
Là ſortant fraîchement de la main du ſculpteur,
On voit une ſtatue élégante et nouvelle ;
Son front eſt ombragé d'une palme immortelle :
C'eſt ce fameux Saxon, le héros des Français,
Que la Mort dans ſon lit abattit de ſes traits.
Venez, jeunes guerriers, voici l'Expérience :
Par d'immenſes travaux elle acquit la ſcience ;
Son front eſt ombragé de cheveux blanchiſſans,
Ses membres recourbés ſentent le poids des ans ;
Son corps cicatriſé, tout couvert de bleſſures,
Du temps qui nous détruit affronte les injures,
Préſente à tous les faits, préſente à tous les lieux,
Elle inſtruit les eſprits de ce qu'ont vu ſes yeux.
Elle vous fera voir dans la guerre Punique,
Par quel coup Scipion ſauva Rome en Afrique,
A Carthage effrayée attirant Annibal.

Le força de combattre en ſon pays natal ;
Un général vulgaire, un moins vaſte génie,
Satisfait d'accourir aux champs de l'Auſonie,
Peut-être eût défendu ſon pays ravagé,
Il eût ſauvé l'Etat, mais ne l'eût point vengé.
La Diſcorde, en troublant la maîtreſſe du monde,
Dans les divers partis en héros fut féconde :
Voyez Sertorius, qu'on ne peut accabler,
Avancer à propos, quelquefois reculer ;
Aſſuré par l'appui des rochers d'Ibérie,
Arrêter des Romains la valeur aguerrie.
Tant un génie heureux qui poſsède ſon art
Du deſtin de la guerre écarte le haſard.
Un guerrier plus ardent, moins ſage, et moins habile,
De l'âpreté des monts quittant le sûr aſile,
Eût cherché ſes rivaux, qui dans leur camp nombreux
Amenaient la Fortune, et Pompée avec eux.
Ici le grand Condé, fils chéri de Bellone,
De la France étonnée aſſure la couronne.
Il fallait arrêter par des coups éclatans
D'un heureux ennemi les ſuccès trop conſtans.
Dans ce jour déciſif pour l'Eſpagne et la France,
L'audace du héros fit plus que la prudence ;
Un chef plus circonſpect, et moins entreprenant,
N'aurait point haſardé ce combat important ;
L'Eſpagnol enhardi par le Français timide,
Vers Paris eût pouſſé ſa fortune rapide.
Voyez du fond du Nord, où règnent les hivers,
Cette flotte étrangère avancer ſur nos mers ;
Elle porte Guſtave et le ſort de l'Empire,
Des Germains diviſés la diſcorde l'attire,
La prudence le guide, et Mars eſt avec lui ;

Des peuples opprimés trop dangereux appui!
Il vient, il eſt armé contre la tyrannie
Dont Vienne menaçait la fière Germanie.
Guſtave s'établit ſur les bords de la mer,
Où Stralſund lui préſente un port toujours ouvert.
Là, ſoit que le deſtin protège ſon audace,
Ou que du ſort jaloux il ſente la diſgrace,
Il eſt ſûr des ſecours qu'arment ſes défenſeurs,
Pour ſervir ſa fortune ou venger ſes malheurs.
Il marche en conquérant, le bonheur l'accompagne,
Il parcourt, il délivre, il dompte l'Allemagne,
Il remet dans leurs droits cent princes outragés;
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vengés,
A ſes deſſeins ſecrets il fait ſervir ſa gloire.
Si la Parque fatale, au ſein de la victoire,
N'eût arrêté ſa courſe, et tranché ſon deſtin,
L'Empire aurait nourri deux maîtres dans ſon ſein.
Là regardez Eugène, et ſa marche hardie,
Quand l'Empire des lis tenait la Lombardie;
Les Alpes au héros préparent le chemin,
Il les franchit, il vole, il délivre Turin;
Marſin, qui défendait une trop vaſte enceinte,
Vit par-tout ſon armée à la fuite contrainte,
Et par ce ſeul exploit le rapide vainqueur,
Rend la triſte Italie à ſon faible empereur.
Suivez ce grand Eugène aux champs de la Hongrie,
Du Danube en ſa marche il longe la prairie,
Il aſſiége Belgrad, et voit les Muſulmans
A leur tour l'aſſiéger dans ſes retranchemens;
Il pouſſe ſes travaux, il reſſerre la place,
Du viſir téméraire il mépriſe l'audace,
Il le laiſſe avancer par un travail nouveau,

Il lui laiſſe le temps de paſſer un ruiſſeau ;
Alors ſans balancer ce fils de Mars s'élance,
Sur eux ſes cuiraſſiers fondent en aſſurance,
Tout fuit devant ſes pas, le Turc plein de frayeur,
Cède le champ de gloire et Belgrad au vainqueur.
Sortez de l'Eliſée, ombre illuſtre et chérie,
Quittez pour nous des cieux l'immortelle patrie,
D'un regard paternel voyez vos deſcendans,
De l'art qui vous fit vaincre, inſtruiſez vos enfans:
Enfans de ce héros, je vous donne pour maîtres,
Non des guerriers obſcurs, mais vos propres ancêtres.
Electeur généreux, c'eſt donc vous que je vois?
Vos peuples ſont encor tout pleins de vos exploits;
C'eſt à leurs cris touchans, c'eſt à leur voix plaintive,
Que du Rhin tout ſanglant abandonnant la rive,
L'Elbe vous vit ſoudain voler à leur ſecours.
L'Etat était en proie aux tigres, aux vautours,
Les fiers enfans des Goths ravageaient nos contrées,
Ils brûlaient nos cités au pillage livrées.
Wrangel, fier d'un ſuccès qui n'avait rien coûté,
S'endort dans ſon triomphe avec ſécurité:
La foudre le réveille au bord du précipice,
Un Dieu vengeur paraît, un Dieu pour nous propice:
Venir, voir, triompher, fut l'ouvrage d'un jour:
Le Suédois conſterné par ce ſubit retour,
Surpris dans ſes quartiers par ce nouvel Alcide,
Veut en vain s'oppoſer à ſa courſe rapide.
O champs de Fehrbellin! témoins de ſes hauts faits!
Vous vîtes les Suédois attaqués et défaits.
Tel jadis du Très-haut exerçant la vengeance,
D'un peuple dans ſes camps puniſſant l'arrogance,
L'ange exterminateur frappa les Philiſtins.

Tel, et plus grand encor en ses heureux destins,
Guillaume dans ce jour, au-dessus de sa gloire,
Exerce la clémence au sein de la victoire:
Il pardonne à Hombourg dont l'imprudente ardeur
Engagea le combat, séduit par la valeur;
Il fait grâce aux captifs, à ces bandes altières,
De l'Etat désolé cruels incendiaires;
Mais s'il fait pardonner à ceux qu'il peut punir,
Des bords qu'ils ravageaient ardent à les bannir,
Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée
Vers les flots de la mer qui l'avaient apportée.
Ces exploits sont suivis par des exploits nouveaux:
La Prusse à son secours appelle ce héros;
Les rigueurs de l'hiver, les flots couverts de glace,
Au lieu de l'arrêter secondent son audace,
Et Thétis, étonnée aux bruits de ces récits,
Voit transporter des camps sur ses flots endurcis;
Il vient, et son nom seul, qui répand l'épouvante,
Confond des ennemis la fureur insolente;
Il vient, il est vainqueur, tout fuit devant ses pas,
Et sans même combattre il venge ses Etats.
Ce héros, qui jouit d'une gloire immortelle,
Doit, nourrissons de Mars, vous servir de modèle;
Sans cesse étudiez, comme cet électeur,
Les différens pays où vous guide l'honneur.
Digérer vos projets c'est remplir votre attente,
L'imagination souvent est imprudente;
Ne comptez jamais seul, et sachez supposer
Tout ce que l'ennemi pourra vous opposer;
Vos desseins sont manqués, si par votre prudence
Vous n'avez point pourvu pour votre subsistance.
Ce roi, qui des destins éprouva les excès,

N'eût point perdu le fruit de neuf ans de ſuccès,
Si dans des champs déſerts conduiſant ſon armée,
Le czar ne l'eût battue, affaiblie, affamée.
Que le foudre, en ſecret enfermé dans les airs,
Sur l'ennemi ſurpris tombe avec les éclairs;
Toujours prêt, toujours prompt, mais jamais téméraire,
Croyez que rien n'eſt fait, tant qu'il vous reſte à faire,
Et ne ſoyez content de vos plus beaux ſuccès,
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.
Ainſi, lorſque de Dieu la ſageſſe profonde
Du ténébreux chaos eut arraché le monde,
Il trouva l'univers par ſon ſouffle animé,
Conforme au grand deſſein qu'il en avait formé.

CHANT QUATRIEME.

LORSQU'AU ſiècle de fer, ſiècle où naquit le vice,
L'audace du plus fort tenait lieu de juſtice,
Contre de fiers voiſins, au pillage excités,
On entoura de murs les naiſſantes cités:
Bientôt pour aſſervir des citoyens rebelles,
L'autorité des rois bâtit des citadelles,
On éleva des forts et des remparts nouveaux
Sur la cime des monts, aux confluens des eaux;
D'ouvrages menaçans on ceignit les frontières.
Tel que du double rang de ſes dents carnaſſières,
Le lion rugiſſant préſente avec fierté
Le terrible appareil au Maure épouvanté;
Tel d'un puiſſant Etat la frontière aſſurée,

Bravant des ennemis la fureur conjurée,
Ralentit leur ardeur par ſes puiſſans remparts.
La guerre en tous les temps fut le premier des arts;
Ainſi que ſes progrès cet art eut ſon enfance:
La Grèce et l'Auſonie, aſſurant leur puiſſance,
N'avaient imaginé de plus puiſſans ſecours,
Que l'épaiſſeur des murs, et la hauteur des tours.
De ces lieux élevés ils défendaient les brèches,
En employant la fronde ou décochant des flèches,
Des pierres écraſaient les ſoldats aſſaillans.
Lorſqu'on ſerrait de près ces défenſeurs vaillans,
Lorſqu'on battait un mur par des béliers terribles,
De bitume et de poix les maſſes combuſtibles
Tombaient ſur la machine, et des traits meurtriers
Perçaient les aſſaillans malgré leurs boucliers;
Souvent les généraux, laſſés d'efforts ſtériles,
Quittaient pleins de dépit ces travaux inutiles.
Je ne vous parle point de ce ſiége fameux,
Qui fit périr Priam et ſes fils malheureux,
J'honore d'Ilion la poétique cendre,
Et ces combats livrés ſur les bords du Scamandre;
Mais ce ſujet ſi beau par Virgile chanté,
Oterait à mes vers leur mâle gravité.
Voyez Rome occupée à prendre Syracuſe,
Et Marcelle employer la valeur et la ruſe,
Pour emporter ces murs à force de travaux,
Là, voyez Archimède éluder ces aſſauts,
De la ville et des tours réparer les ruines,
Arrêter les Romains et brûler leurs machines.
Marſeille de ſes forts jusqu'alors indomptés,
Repouſſa de Céſar les aſſauts répétés;
Laſſé de ces longueurs, mais ſûr de ſa fortune,

César ſoumit Marſeille à l'aide de Neptune.
Les ſiéges des Romains, tous longs et meurtriers,
Suſpendaient les deſtins des plus fameux guerriers.
Long-temps après Céſar, le démon de la guerre,
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre:
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux;
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,
Qui s'élevant aux cieux par une courbe immenſe,
Redoublent, en tombant, de poids, de véhémence,
Abyment les cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel font ſortir le trépas.
Bientôt de ces remparts le canon homicide,
Avec un bruit affreux, et d'un eſſor rapide,
Au même inſtant que l'œil peut voir partir l'éclair,
Atteignit l'ennemi d'une maſſe de fer;
Dans les murs des cités le boulet formidable,
Rend à coups redoublés la brèche praticable.
Ces miracles de l'art, à nos jours réſervés,
Par le dieu des combats aux ſiéges approuvés,
Se font par le charbon, le ſoufre, et le ſalpètre.
Depuis que ce ſecret chez nous s'eſt fait connaître,
L'induſtrie inventive, abondante en ſecours,
Défendit les cités ſans élever des tours;
Par des difficultés bien plus ingénieuſes,
On évita l'effet de ces foudres affreuſes.
Vous célèbre Vauban, favori du Dieu Mars,
Vous le ſublime auteur des modernes remparts,
Que votre ombre apparaiſſe à nos guerriers novices;
Montrez-leur par quels ſoins, et par quels artifices
Vous avez aſſuré les places des Français,
Contre les bras germains, et les canons anglais;

Comment votre ſavoir, par des routes nouvelles,
A ſu multiplier les défenſes cruelles.
Ces ouvrages raſans, enterrés, protégés,
Ne ſont des feux lointains jamais endommagés,
Munis de contre-forts à certaines diſtances,
Ils ſont environnés par des foſſés immenſes,
Les baſtions voiſins flanquent les baſtions,
Ils tournent vers leur gorge en forme d'orillons;
Au milieu des foſſés, et devant les courtines,
Je vois des ravelins chargés de couleuvrines,
Ces ouvrages coupés par ſa ſavante main,
Par un nouveau rempart diſputent le terrain;
Autour de ces travaux, dans un plus vaſte eſpace,
L'enveloppe s'élève, elle couvre la place;
Devant ſont des foſſés, là le chemin couvert,
La paliſſade enfin, qui montre un front altier,
Et ce glacis ſanglant, que défend le courage,
Théâtre des combats, théâtre du carnage.
Que d'utiles travaux, de ſecours étonnans,
L'homme a tirés des arts ſoumis à ſes talens!
Qui ne dirait, à voir les remparts de la France,
Que tout eſt épuiſé dans l'art de la défenſe?
Non, ne le penſez pas, voyez ces ſouterrains;
Tout l'enfer s'aſſocie aux fureurs des humains;
Ces glacis ſous vos pas contiennent des abymes,
Le ſalpêtre et la flamme attendent leurs victimes,
Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
D'armes, de ſang, de morts, et de membres épars.
Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
Les places de nos jours ne ſont point imprenables.
Cet art ingénieux, ſoutien des défenſeurs,
Par des ſecours égaux arme les agreſſeurs.

L'attaque a ſa méthode ; un chef expert et ſage
A travers les périls s'ouvre un libre paſſage ;
Il entoure les forts par ſes guerriers nombreux ;
S'il craint des ennemis les projets haſardeux,
S'il craint qu'un général entreprenant, habile,
N'oſe forcer ſon camp, et ſecourir la ville,
La terre ſe remue, et tous les combattans,
En creuſant des foſſés, font leurs retranchemens;
Ceux que Mars a doués de qualités inſignes,
Dans un terrain étroit ont reſſerré leurs lignes :
Un foſſé ſans ſoldats ne défend pas ſes bords ;
Il faut aux ennemis oppoſer des efforts,
Et ménager de plus une forte réſerve.

Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve,
Muniſſez-vous toujours de vivres abondans,
Et mépriſez alors l'effort des aſſaillans.

Etudiez le faible et le fort de la place,
Et contr'elle tournez vos ſoins et votre audace,
Formez votre dépôt, avancez pas à pas,
Dans la main le niveau, la règle et le compas :
Approchez par détours du pied des citadelles,
Et creuſez dans les champs de longues parallèles :
Il faut que ces travaux, avec art dirigés,
N'offrent point d'ouverture au feu des aſſiégés ;
L'airain vomit alors ſon redoutable foudre,
Bientôt les boulevards tombent réduits en poudre,
Le tonnerre des forts, qui s'élançait ſur vous,
Eſt réduit au ſilence et reſpecte vos coups ;
Dans ſon chemin couvert, l'ennemi ſans aſile
Cède aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile.
Mais vous voilà placé ſur ce glacis trompeur
Dont les volcans cachés impriment la terreur;

Dans ces perfides lieux fervez-vous de la fonde,
Découvrez, éventez les mines à la ronde;
Craigne d'un fang trop vif le tranfport imprudent,
Ménagez vos foldats, hâtez-vous lentement.
Terminez avant tout la guerre fouterraine;
Que le mineur caché fouille et perce avec peine,
Que la fape en avant, par des chemins précis,
Vous mène en fureté fur le pied du glacis;
Pour ne point hafarder l'honneur d'une brigade,
Commandez vos affauts près de la paliffade;
Alors, maître abfolu de ce fanglant terrain,
Qu'on y mène d'abord ces tonnerres d'airain,
Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent,
A l'aide du fapeur les boulevards s'écroulent,
On comble les foffés à force de travaux,
Et les affauts cruels fuccèdent aux affauts.
  Souvent dans ces combats les guerriers pleins d'audace,
Pourfuivant les fuyards, ont emporté la place.
Ainfi, par un effort avec art dirigé,
L'impétueux Français, au combat engagé,
Au pouvoir de Louis fit tomber Valencienne.
  Obfervez le foldat, il faut qu'on le retienne;
Les tigres, les lions font plus humains que lui,
Quand il fuit furieux le foldat qui l'a fui;
Si vous ne gouvernez fa cruauté mutine,
Avide de pillage, ardent, fans difcipline,
Porté par fes fureurs au comble des excès,
Vous le verrez fouillé de meurtres, de forfaits.
  Tout général cruel, qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui fouffre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vaftes terrains,
Voit fes plus beaux lauriers fe flétrir dans fes mains.

La voix de l'univers, contre lui réunie,
Oubliant ſes exploits, maudit ſa tyrannie.
Tilly, en combattant pour l'aigle des Céſars,
De l'éclat de ſon nom remplit les champs de Mars;
Mais un nuage ſombre en obſcurcit la gloire,
Son nom fut effacé du temple de Mémoire;
De Magdebourg ſanglant les lamentables voix
Eterniſent ſa honte, et non pas ſes exploits.
Guerriers, retracez-vous cette effroyable image;
Si ma main vous dépeint ces meurtres, ce carnage,
C'eſt pour vous inſpirer l'horreur de ces forfaits.
On porte aux habitans des paroles de paix,
Leur foi par cet eſpoir fut promptement ſéduite;
Sous le trompeur appât d'une trève hypocrite
Tilly les endormit dans les bras du repos:
Morphée avait ſur eux répandu ſes pavots;
Sur ce puiſſant rempart qui l'avait défendue,
La garde mollement ſur l'herbe eſt étendue;
D'autres pour leurs maiſons abandonnent leurs forts:
Un fantôme éclatant, ſorti des ſombres bords,
De l'olive de paix leur préſente la tige;
On l'embraſſe, on accourt, enfin tout ſe néglige.
Tout dort, mais Tilly veille, il diſpoſe ſes corps,
Il précède l'aurore, il s'approche des forts,
Sur ces puiſſans remparts, privés de leur défenſe,
L'Autrichien cruel monte ſans réſiſtance.
Ah! peuple malheureux, qu'un fantôme éblouit,
La Trahiſon approche, elle vient, la Paix fuit,
La Mort, l'affreuſe Mort, paraît dans ces ténèbres
Et couvre la cité de ſes ailes funèbres;
La Rage enſanglantée, et ſes ſombres fureurs,
Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs,

La nature en frémit ; le Ciel dans ſa colère
Fait en vain retentir, éclater ſon tonnerre.
Rien n'arrête Tilly, les ſoldats effrénés,
A la licence, au meurtre, au crime abandonnés,
Ardens, impétueux, frappent, pillent, égorgent,
Du ſang des citoyens ces triſtes murs regorgent.
Tilly, tranquille, et fier de ſes affreux ſuccès,
Conduit leur cruauté, préſide à leurs forfaits;
Ils forcent les maiſons, ils enfoncent les temples,
Le moins féroce même imite ces exemples,
Celui qui leur réſiſte, et celui qui les fuit,
Ne ſauraient éviter le fer qui les pourſuit ;
Près de ſa mère en pleurs, l'enfant à la mammelle,
Egorgé ſur ſon ſein tombe et meurt avec elle ;
En défendant ſon fils le père infortuné
Expire ſans venger ce fils aſſaſſiné,
On ne voit en tous lieux que des objets horribles;
Ces monſtres furieux, à la plainte inflexibles,
Dans un aſile ſaint, inutile en ces temps,
Maſſacrent ſans remords trois cents vieillards tremblans.
On dit, pour échapper au fer de ces impies,
Que de jeunes beautés, par la honte enhardies,
Cherchant dans le trépas un barbare ſecours,
Dans l'Elbe enſanglanté terminèrent leurs jours.
Mais quel ſpectacle affreux vient s'offrir à ma vue ?
Où courez-vous, cruels ? Quelle rage inconnue !
Monſtres, où portez-vous ces torches, ces flambeaux?
Vous êtes des démons et non pas des héros.
Déjà ſur le palais la flamme ſe déploie ;
Malheureuſe cité, tu péris comme Troie.
L'embraſement s'accroît, il gagne en peu de temps,
Il s'élève en tous lieux d'horribles hurlemens

De ceux que l'on égorge, ou que le feu dévore.
O crimes, ô fureurs, que la nature abhorre !
  Tels qu'on peint de l'enfer les tourmens et les feux,
Ce théâtre d'horreur, ces gouffres ténébreux,
Où du plus faible efpoir les fources font taries,
Les malheureux humains, en proie à des Furies,
Aux fupplices divers à jamais condamnés,
De flammes, de bourreaux, d'horreur environnés :
Tels, et plus effrayans, dans ces momens funeftes,
Parurent, Magdebourg, tes déplorables reftes;
Plus d'habitans, de murs, de temples, ni d'abris,
La flamme dans les airs éclairait tes débris.
  Et de cette cité, jadis fi floriffante,
Que les arts et la paix rendirent fi brillante,
Après l'affreux malheur en cette nuit fouffert,
De cette ville immenfe il reftait un défert,
Où le foldat cruel, fatigué du carnage,
S'applaudiffait encor du meurtre et du pillage,
Et l'Elbe, en s'enfuyant de ces lieux déteftés,
Couvrait de corps fanglans fes bords épouvantés.
  Tilly fut-il heureux en prenant cette ville ?
La flamme le priva d'une conquête utile;
Magdebourg n'était plus qu'un tombeau plein d'horreur,
Qui mettant au grand jour l'excès de fa fureur,
En lui repréfentant tant d'images funeftes,
Semblait le menacer des vengeances céleftes.

CHANT CINQUIEME.

PALLAS, qui vous appelle au champ de la victoire,
Qui par tous vos chemins vous conduit à la gloire,
Qui forme des héros pour toutes les faifons,
Vous marque par mes vers fes prudentes leçons,
Pour que dans vos quartiers, à la fin des alarmes,
Vous fachiez conferver tout l'honneur de vos armes.
Lorfque le froid hiver, aux cheveux blanchiffans,
Des cavernes d'Eole a déchaîné les vents,
Que le fougueux Borée, ennemi de Zéphire,
Sur Pomone et Cérès vient ufurper l'empire,
Que les arbres couverts de glaçons, de frimats,
Des feuilles et des fruits ont perdu les appas,
Que les fleuves gelés demeurent immobiles,
Que les troupeaux nombreux quittent les prés ftériles;
Lors enfin que les camps, étendus fur les monts,
Reffentent les rigueurs des rudes aquilons;
Les guerriers font contraints d'abandonner leurs tentes,
Ils fufpendent un temps leurs courfes triomphantes;
Malgré toute l'ardeur dont ils font animés,
Les chefs des deux partis, par l'hiver défarmés,
De l'abri des maifons recherchent les afiles,
Et leurs corps féparés s'enferment dans les villes.
Il faut que le foldat, aux travaux confacré,
Goûte pendant l'hiver un repos affuré,
La fatigue à la fin l'affaiblit et l'épuife,
L'art peut le garantir contre toute furprife.
Il faut que de gros corps, tout prêts à s'ébranler,
Contiennent l'ennemi qui voudrait vous troubler,

Que des poſtes divers la garde vigilante
Couvre tout votre front d'une chaîne puiſſante ;
Paſſages, défilés, bois, chemins importans,
Se garniſſent d'abord par des détachemens ;
Sous les ordres du chef, un prudent capitaine
Garde cette frontière, et préſide à la chaîne.
Les agiles dragons, les rapides houſards
Obſervent l'ennemi, préviennent les haſards,
L'inquiètent ſans ceſſe, et leur avis fidelle
De ſa moindre démarche apporte la nouvelle ;
Par leurs ſoins répétés ſes deſſeins reconnus,
Sont ſoudain découverts, et ſoudain prévenus.
Quand ſur tous les détails qu'exige la défenſe,
Vous aurez conſulté les lois de la prudence,
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux.
Que du froid Orion l'influence ſévère
Procure aux combattans une paix paſſagère,
Leur chef judicieux, loin de reſter oiſif,
Dans les bras du repos peut ſe montrer actif.
C'eſt peu dans vos quartiers d'aſſurer votre armée,
De la tenir en ordre, à la gloire animée :
Il vous faut remplacer ces ſoldats généreux
Que la mort a ravis à vos drapeaux heureux :
La victoire a coûté ; ces ombres immortelles
Veulent des ſucceſſeurs, et des cœurs dignes d'elles ;
Dans de nouveaux ſoldats cherchez un prompt ſecours.
Le vulgaire imbécille à vil prix vend ſes jours ;
Ainſi que le poiſſon, de nourriture avide,
Eſt pris par le pêcheur à l'hameçon perfide,
De même par l'appât d'un métal ſuborneur
On tire de ſon champ l'indigent laboureur :

Du roi qu'il va servir il ignore l'outrage;
Mais bientôt de la troupe où son destin l'engage
La fière discipline et le courage altier
Font un brave soldat d'un paysan grossier.
Souvent dans l'action le nombre peu décide;
Votre force peut rendre un ennemi timide:
Rassemblez avec soin de rapides coursiers;
Il faut qu'ils soient choisis, ainsi que vos guerriers,
Dans la fleur de leurs ans, vigoureux, et dociles.
Préparez avec soin tous ces amas utiles,
Que Cérès à vos soins s'empresse à présenter;
L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister.
Ce camp, ce peuple entier à votre loi fidelle,
Par une maladie à la longue mortelle,
Se sent deux fois par jour vivement assaillir;
S'il manque de secours, on le voit défaillir;
Les fils de Galien y perdraient leur science,
Il faut pour les guérir maintenir l'abondance;
Ou, si vous négligez ces devoirs importans,
Vous verrez arriver au milieu de vos camps,
Du fond de ses rochers, et de son antre aride,
Ce monstre décharné, la Faim pâle et livide;
Il amène avec lui les maux contagieux,
Le découragement, les cris séditieux,
La faiblesse, la peur, la misère effroyable,
Le sombre désespoir, la mort inexorable;
Et dans ce camp désert, peuplé par des mourans,
Combattrez-vous tout seul des ennemis puissans?
Prévenez ce malheur, disposez tout d'avance,
Dans vos camps par vos soins amenez l'abondance,
Et préparez ainsi, dans les bras du repos,
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.

Tandis que s'arrangeant pour la naiſſante année
Le chef par ſes travaux règle ſa deſtinée,
L'officier généreux, tranquille en ſes quartiers,
Dans le ſein de la paix joint le myrte aux lauriers;
Sa fidelle moitié, pleine d'impatience,
Oublie entre ſes bras les malheurs de l'abſence.
O jours! ô doux momens, par la crainte achetés!
Après tant de ſoupirs que l'amour a coûtés,
Quel plaiſir de revoir, à l'abri des alarmes,
L'époux qui fit couler et qui tarit ces larmes,
D'entendre ſes exploits, de déſarmer ſes bras,
Les vengeurs de leur roi, la gloire des combats,
D'attendrir ce grand cœur aux dangers inſenſible,
De baiſer tendrement cette bouche terrible,
Qui hâtait des ſoldats le redoutable effort,
Qui par ſes fiers accens précipitait la mort!
Tandis que ſur le ſein de ſa fidelle amante
Se penche du héros la tête triomphante,
Béniſſans ſes exploits, joyeux de ſon retour,
On voit autour de lui les fruits de ſon amour;
L'un baiſe avec tranſport ſes mains victorieuſes,
Et brûle de remplir ces routes épineuſes
Où les ſages guerriers ſe rendent immortels;
L'autre ſerre en ſes bras les genoux paternels:
De ces faibles enfans les naïves careſſes
A ce père chéri prodiguent leurs tendreſſes;
Ils tiennent en jouant dans leurs débiles mains,
Ce fer trempé de ſang, ce fer craint des humains,
Son caſque menaçant, ſa terrible cuiraſſe:
Bientôt des pas du père ils vont ſuivre la trace.
Le Dieu du tendre hymen donne à ces vrais amans
Ces biens purs et parfaits, ces doux raviſſemens

Qui naiſſent de l'eſtime, où le cœur participe,
Dont l'amour réciproque eſt le conſtant principe;
Agrémens inconnus, dans la fleur de leurs jours,
A tous les partiſans des frivoles amours:
De ces chaſtes liens écartant la molleſſe,
Ce généreux amant eſt tendre ſans faibleſſe;
Son cœur ne connaît point la molle volupté,
Et quand le devoir parle, il eſt ſeul écouté.
Dans ces chaſtes plaiſirs, dans cette jouiſſance,
Compagne du devoir et de la tempérance,
Son corps robuſte et ſain n'eſt jamais abattu,
Son amour innocent anime ſa vertu;
On le verra bientôt, plein d'une ardeur nouvelle,
Retourner dans ces champs où la gloire l'appelle.
Avant que les hivers finiſſent leurs rigueurs,
Avant le doux retour de la ſaiſon des fleurs,
Aux poſtes avancés les généraux s'empreſſent,
Ils forment leurs projets, les camps ſe reconnaiſſent,
Les élèves d'Euclide arpentent les terrains,
Pour raſſembler les corps déſignent les chemins.
Le chef toujours actif veille ſur leur ouvrage,
Il en donne le plan, il en fait l'avantage,
S'il penſe à l'avenir, il n'eſt pas moins prudent
A pourvoir aux beſoins qu'exige le préſent;
La mère des ſuccès, la ſage méfiance
Dans ſes travaux divers ſoutient ſa vigilance,
Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort,
A ſes ſens fatigués donne un nouvel effor.
Souvent elle lui dit: " Craignez votre adverſaire,
„ Peſez tout ce qu'il fait, et tout ce qu'il peut faire,
„ Ayez chez l'ennemi, dans ſes camps, en tous lieux,
„ Autour du général, des oreilles, des yeux,

„ Qui l'obſervent par-tout, qui percent ſes myſtères,
„ Qui ſachent ſes deſſeins, ſes projets militaires,
„ Et n'épargnez jamais, pour des avis certains,
„ Ce métal corrupteur qui ſéduit les humains:
„ Jugez en étranger de vos plans, de vous-même.
„ A vos arrangemens donnez un ſoin extrême.
„ Croyez-vous vos quartiers en pleine ſureté?
„ Sur ces monts fondez-vous votre ſécurité?
„ Croyez-vous que le corps qui tient cette rivière,
„ Qui défendant ſon bord garde votre frontière,
„ Ne ſoit point en péril de ſe voir inſulter?
„ Sur vos poſitions n'allez point vous flatter;
„ Ces monts audacieux, dont la terrible chaîne
„ Servait de boulevard à la fierté romaine,
„ Ces monts dont on craignait le paſſage fatal,
„ Ne purent arrêter les progrès d'Annibal;
„ Soldat laborieux, il vainquit ces obſtacles:
„ L'audace des héros opère des miracles:
„ Il arrive, il deſcend par de nouveaux chemins,
„ Etonne, attaque, et bat les généraux romains."
Vendôme s'aſſurait ſur l'appui des montagnes
Qui bordent des Lombards les fertiles campagnes,
Quand ſuivant des chemins inconnus juſqu'alors,
Eugène de l'Adige oſa franchir les bords,
Et, non moins vigilant que hardi capitaine,
Briſa le joug honteux qu'au Pô donna la Seine.
Remarquez ces torrens dans ces triſtes ſaiſons,
Le froid les a changés en des ponts de glaçons;
L'ennemi quelque jour, plein d'une noble audace,
Pour forcer vos quartiers en franchira l'eſpace;
Alors ſurpris, confus, ſéparé, conſterné,
Malgré vous dans la fuite avec honte entraîné,

Un ſeul moment fatal à vous, à votre armée,
Ravira vos ſuccès et votre renommée.
Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé ;
Ce n'eſt point pour le mal qui vous eſt arrivé,
Mais votre troupe alors, avec la confiance,
Perd ſon reſpect pour vous et ſon obéiſſance,
L'abattement ſuccède au déſir des combats,
Tout eſt découragé, le chef et les ſoldats ;
Cet échec après ſoi traîne de longues ſuites,
Et l'ennemi vous perd s'il hâte ſes pourſuites.
Bournonville battu, mais fier de ſes renforts,
Du Rhin majeſtueux paſſa les larges bords ;
Devant lui les Français, ſous les lois de Turenne,
Gagnaient en reculant les monts de la Lorraine ;
Sans conſulter ſon art, ſans craindre des revers,
Le Germain ſe ſépare avant les froids hivers,
Il diviſe ſes corps, il cantonne en Alſace,
Il hâte par ſes mains le ſort qui le menace.
Tandis qu'il s'abandonne à la ſécurité,
Que l'aigle des Céſars ſe croit en ſureté,
Turenne ſe raſſemble au revers des montagnes ;
Il les paſſe, il paraît, il fond dans les campagnes,
Tombe ſur Bournonville, enlève ſes quartiers,
De ſes ſoldats épars il fait des priſonniers,
Et force le Germain, par cette rude épreuve,
A paſſer en courant vers l'autre bord du fleuve.
L'hiver peut procurer de rapides ſuccès,
La ſaiſon du repos peut hâter vos progrès ;
Qu'aſſemblé par l'audace et par la vigilance,
Vers des corps ſéparés un corps nombreux s'avance ;
Dès qu'il les a ſurpris, l'adverſaire éperdu
Le rend victorieux ſans avoir combattu ;

Que la rapidité ſe joigne à la conduite,
Diſſipez l'ennemi, précipitez ſa fuite,
Nos faſtes vous diront qu'en tous lieux, en tout temps,
Le Deſtin ſeconda les chefs entreprenans.
Tel parut aux Saxons ce conquérant rapide,
Qui couvrait Stanislas de ſa puiſſante égide;
Lorſque s'abandonnant à ſes tendres déſirs,
Auguſte de Vénus partageait les plaiſirs
Avec le tendre cœur de ſa jeune maîtreſſe,
Se couronnait de pampre, et rempli d'allégreſſe
Oubliait ſon devoir, la Pologne, et ſon camp, (*)
L'Alexandre du Nord à lui vient à l'inſtant;
Des fêtes de Bacchus il trouble les myſtères;
Les Bacchantes, l'Amour, les guerriers mercenaires,
Tout fuit devant ſes pas, et le Saxon chaſſé
Conſent qu'Abdolonime au trône ſoit placé.
Telle des régions où gronde le tonnerre,
Quand l'aigle dans ſon vol aperçoit ſur la terre
Des montagnes, des bois les jeunes habitans,
Sans crainte des dangers dans la campagne errans,
Elle tombe ſur eux, jette des cris de joie,
Et dans ſon nid ſanglant elle emporte ſa proie.

CHANT SIXIEME.

LE Dieu de la victoire a daigné par ma voix
Enſeigner de ſon art les rigoureuſes lois;
Du métier des héros on a vu l'origine,
Le choix des campemens, l'ordre, la diſcipline,

(*) Affaire de Pintchoff.

Comment un chef habile aſſure ſes quartiers,
Et briſe les remparts ſous ſes coups meurtriers.
Par de plus grands objets terminons cet ouvrage,
Des batailles traçons la redoutable image ;
Montrons ſur cette mer, ſi prompte à s'irriter,
Les dangers, les écueils, l'art de les éviter :
Je vous guide au combat, troupe illuſtre et guerrière.
Voilà ce champ fameux, voilà cette carrière
Où tant de généraux ont trop tôt ſuccombé,
Où Guillaume bronchait, où Marſin eſt tombé,
Où d'autres eſſoufflés, ſans force et ſans reſſource,
N'atteignirent jamais le terme de leur courſe.
Là s'abattit Pompée, ici finit Pyrrhus,
Là périt Annibal, Mithridate, Craſſus,
Des veſtiges ſanglans de leurs funeſtes pertes,
De leurs triſtes débris les plaines ſont couvertes.
Mais dans ces mêmes champs, courant avec plus d'art,
On a vu triompher Alexandre, Céſar,
L'impétueux Condé, le ſublime Turenne,
Guſtave, Luxembourg, Villars, Maurice, Eugène.
O vous, jeunes guerriers, touchés de leurs hauts faits,
Craignez de votre ardeur les tranſports indiſcrets ;
Dans le nombre d'amans qui courtiſent la Gloire
Très-peu ſont couronnés des mains de la Victoire ;
Tel à ſes grands exploits en joignit de nouveaux,
Qui perdit en un jour le fruit de ſes travaux.
Tel parut le vengeur de la funeſte Troie,
Contre cent rois ligués ſa valeur ſe déploie,
Diomède eſt vaincu, les Grecs ſont accablés,
Ajax fuit en courroux, ſes vaiſſeaux ſont brûlés,
Hector combat Patrocle, il lui prend cette lance
Qui du fils de Pélée exerçait la vengeance :

Mais le ſort l'abandonne après tant de bonheur,
Le Troyen dans Achille a trouvé ſon vainqueur.
Du fier rival du czar voyez la deſtinée,
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.
Si d'auſſi grands héros, dans les combats experts,
Ont terni leurs exploits par de honteux revers,
S'ils ſont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'oſez-vous eſpérer, dans l'art de Mars novices;
Dans nos camps par Bellone à peine encor ſevrés,
Sur les devoirs d'un chef faiblement éclairés?
Mais malgré mes conſeils, dans votre ardeur première,
Comme un courſier fougueux, lâché dans la carrière,
Vous brûlez de courir et de vous ſignaler;
Craignez un fol orgueil qui peut vous aveugler,
Craignez votre amour-propre et ſes douces amorces,
Eprouvez avant tout vos talens et vos forces,
Et ne prenez jamais des vœux ambitieux
Pour l'effort du génie en vous victorieux.
En vain poſſédez-vous la force d'un athlète
Qui dans Londres combat au bruit de la trompette,
Admiré par le peuple, applaudi par les ſots,
Et de ſes bras nerveux terraſſant ſes rivaux;
Quand vous reſſembleriez à ces fils de la terre,
A ces rivaux des dieux, qui leur firent la guerre,
Qui pour braver l'Olympe, en leur rebellion,
Soulevèrent l'Oſſa ſur le mont Pélion;
Quand du dieu des combats vous auriez le courage,
Ne vous attendez point à gagner mon ſuffrage;
Taille, force, valeur, tout eſt inſuffiſant,
Minerve exige plus d'un général prudent.
Il faut que ſon eſprit, guidé par la ſageſſe,
Soit vif ſans s'égarer, et prudent ſans faibleſſe,

Qu'il agiſſe à propos, que maître des ſoldats,
Il les faſſe mouvoir dans l'horreur des combats,
Au déſordre à l'inſtant qu'il porte un prompt remède,
Et ranime le corps qui s'épuiſe ou qui cède;
Qu'en guerrier prévoyant il prépare de loin
Tous les ſecours divers dont l'armée a beſoin;
Qu'en reſſources fécond, toujours infatigable,
Par ſa faute jamais le deſtin ne l'accable.
Formez-vous donc l'eſprit, ſur-tout le jugement,
Attendez tout de vous, rien de l'événement,
Soyez lent au conſeil, c'eſt-là qu'on délibère,
Mais lorſqu'il faut agir paraiſſez téméraire,
Et n'engagez jamais ſans de fortes raiſons
Ces combats où la mort fait d'affreuſes moiſſons.
Les forces de l'Etat ſont en votre puiſſance,
Des ſoldats généreux vous guidez la vaillance;
Prompts pour exécuter l'ordre du général,
Ils volent au danger dès le premier ſignal;
Dès que vous commandez, leur cohorte aguerrie
Fond ſur vos ennemis, comme un tigre en furie
Tombe ſur un lion, lui déchire le flanc,
Le terraſſe, l'abat, s'abreuve de ſon ſang.
Le lendemain, grand Dieu! ſur ces champs de bataille,
Regardez ces mourans, ces triſtes funérailles,
Et parmi ces ruiſſeaux du ſang des ennemis,
Voyez couler le ſang de vos meilleurs amis.
Voyez dans le tombeau ces guerriers magnanimes,
De votre ambition malheureuſes victimes,
Leurs parens éplorés, leurs épouſes en deuil,
Qui dans votre triomphe abhorrent votre orgueil.
Plutôt que de ſouiller vos mains de tant de crimes,
Plutôt que de jouir d'honneurs illégitimes,

Périſſent à jamais les cruels monumens,
Moins dus à vos exploits qu'à vos égaremens!
Qui voudrait à ce prix gagner la renommée?
  En père bienfeſant conduiſez votre armée,
Dans vos moindres ſoldats croyez voir vos enfans,
Ils aiment leurs paſteurs, et non pas leurs tyrans;
Leurs jours ſont à l'Etat, leur bonheur eſt le nôtre,
Avare de leur ſang ſacrifiez le vôtre.
Tant que Mars le permet il faut les ménager;
Quand le bien de l'Etat les appelle au danger,
Lorſqu'entre vos drapeaux et ceux de l'adverſaire
Il faut ſavoir fixer le deſtin de la guerre,
Alors ſans balancer, ſans chercher de détours,
Diſpoſez, attaquez, et prodiguez leurs jours;
C'eſt-là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuſe,
Et qu'ils ſauront périr d'une mort généreuſe.
  Un ſage général, dont Bellone eſt l'appui,
Combat quand il le faut et jamais malgré lui,
Rempli de prévoyance, et sûr de ſa cohorte,
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte;
S'il penſe en général, il s'expoſe en ſoldat,
Loin de le recevoir, il donne le combat;
Le ſort des aſſaillans eſt toujours favorable.
  L'effort du fier bélier, par ſon choc redoutable,
S'ouvre un libre paſſage, et renverſe les tours
D'où l'aſſiégé tremblant croit défendre ſes jours:
Le mur long-temps battu cède au poids qui l'enfonce.
  Attaquez donc toujours, Bellone vous annonce
Des deſtins fortunés, des exploits éclatans,
Tandis que vos guerriers feront les aſſaillans.
Si malgré tous vos ſoins la fortune légère
Paſſe de vos drapeaux à ceux de l'adverſaire,

Oppofez aux revers un front toujours ferein,
Par votre habileté corrigez le deftin,
Des guerriers abattus ranimez le courage,
Montrez-vous ferme et grand tant que dure l'orage:
Comme une fombre nuit, par fon obfcurité,
Des feux du firmament relève la clarté,
De même vos malheurs, autant que la victoire,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire;
Ne défefpérez point; sûr des fecours de l'art,
La fageffe toujours triomphe du hafard.
Si Villars fut forcé de fe battre en retraite,
Denain de Malplaquet effaça la défaite;
Souvent un feul moment répare un long malheur,
De vaincu qu'il était Villars devint vainqueur.
On gagne les combats de diverfes manières;
Ceux, connus fous le nom d'affaires régulières,
Nous offrent des deux parts des efforts généraux.
Des poftes retranchés, des hauteurs, des ruiffeaux
D'affaires de détail font les fanglans théâtres,
Le terrain bien choifi les rend opiniâtres.
Voyez-vous dans ces champs en bon ordre avancer
Ces deux corps au combat tout prêts à s'élancer,
Leur front qui s'élargit, s'étend et fe déploie?
L'un dans l'inftant formé va fondre fur fa proie;
Ces efcadrons ferrés, d'un cours impétueux,
Volent à l'ennemi qui s'enfuit devant eux:
Dans d'épais tourbillons de foufre et de pouffière
On voit briller de loin la lame meurtrière,
Ils preffent les fuyards par leurs coups diffipés,
Du fang des ennemis leurs glaives font trempés.
Ici l'infanterie, ayant perdu fes ailes,
Redoute des vainqueurs les attaques cruelles;

Cent tonnerres d'airain annoncent le trépas;
Les corps victorieux s'avancent à grands pas.
Sur leur front menaçant brille la baïonnette;
L'ennemi consterné médite sa retraite,
Des bataillons entiers l'attaquent dans le flanc,
Il craint, il cède, il fuit, la terre boit son sang.
Des tubes meurtriers par la poudre enflammée,
Ils lancent le trépas sur la troupe alarmée,
Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars,
Sans ordre, sans conseil, sans chef, sans étendards:
Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inspire,
Loin de faire un pont d'or au chef qui se retire,
Le parti triomphant saisit l'occasion,
Il poursuit chaudement le gain de l'action,
Il veut en ce jour même achever son ouvrage.
Ainsi le grand Eugène, à ce fameux village (*)
Où Tallart et Marsin s'étaient très-mal postés,
D'un effort général donna de tous côtés,
Il enfonça leur centre, il coupa leur armée,
Bleinheim vit des Français l'audace désarmée.
Quel nombre de captifs sur ce sanglant terrain!
L'ennemi des Césars fuit jusqu'au bord du Rhin.
Ainsi près d'Almanza quand les lis triomphèrent,
Que les lions bretons à leurs efforts cédèrent,
Au trône de Castille, au trône d'Arragon,
Barwick par ses exploits plaça l'heureux Bourbon.
Voici d'autres combats: là sur cette colline
Dont le sommet au loin sur la plaine domine,
Voyez-vous étendus ces bataillons altiers?
La poussière de loin s'élève dans les airs,
L'ennemi marche; il vient, il se forme, il se range,

(*) Hœchstætt.

Il place fur un front fa puiffante phalange,
Son terrain fe refufe aux efforts des courfiers,
Derrière fa bataille il met fes cuiraffiers ;
Le chef s'avance feul, il doit tout reconnaître,
Il peut vaincre en ce jour par un coup d'œil de maître,
S'il fait des lieux, des temps un choix prémédité,
S'il prend fon ennemi par fon faible côté ;
De fa droite s'avance un corps d'infanterie,
Elle franchit les monts malgré l'artillerie ;
Dans fon pofte attaqué, renverfé, confondu,
L'ennemi fe débande et s'enfuit éperdu,
Le défordre eft par-tout, le vainqueur en profite,
Les cuiraffiers oififs volent à la pourfuite.
Ainfi le grand Condé fut vainqueur à Fribourg;
Ainfi devant fon roi, dans un auffi grand jour,
On vit près de Laffeld le valeureux Maurice,
En offrant à Pluton le fanglant facrifice
Des Bretons, des Germains, des Bataves fuyards,
Sur le haut de leurs monts planter fes étendards.
Tel eft de nos combats l'ingénieux fyftème,
Tous les camps retranchés font attaqués de même :
Souvent leurs boulevards, fans prudence tracés,
Ont de faibles appuis, ou de mauvais foffés,
La moitié des foldats tient des lieux inutiles,
Cloués à leurs terrains ils reftent immobiles,
Tandis que l'ennemi fait manœuvrer fes corps,
Et peut en liberté diriger fes efforts.
Rien n'arrête un héros, quand Bellone le guide.
Si dans un camp choifi fon ennemi timide,
Des maux qu'il a foufferts encore épouvanté,
Craint l'effort dangereux du bras qui l'a dompté,
Et fe fait du terrain un invincible afile,

Ce héros le contraint, par ſa manœuvre habile,
A donner ces combats qu'il avait évités ;
Il marche à ce deſſein vers les grandes cités,
Il donne à l'ennemi plus d'une jalouſie,
Il ſe prépare, il feint, il tourne, il ſe replie,
Il paraît menacer trois villes à la fois,
Elles ſont dans l'attente et craignent toutes trois ;
Tandis qu'en tous les cœurs la terreur eſt ſemée,
De ſon triſte adverſaire il affame l'armée,
Des lieux qui l'ont nourrie il coupe les ſecours,
Et la force au combat pour prolonger ſes jours ;
Il faut vaincre ou périr, il n'eſt plus de retraite.
Le faon ne quitte point la biche qui l'allaite :
Un chef riſquera tout plutôt qu'abandonner
Ses dépôts abondans, qu'il voit environner.
Lorſque, pour ſe ſouſtraire à votre diligence,
Votre ennemi d'un fleuve implore l'aſſiſtance.
Et croit vous arrêter par ſes rapides flots,
Imitez d'Annibal le plan et les travaux ;
Du Rhône les Romains occupaient le rivage,
Il feint, marche plus bas, et ſe fraye un paſſage,
Il ſait joindre la ruſe avec l'activité,
Et trompe le conſul, qui le croit arrêté.
Soutien de mes rivaux, digne appui de ta reine,
Charles, d'un ennemi ſourd aux cris de la haine,
Reçois l'éloge pur, l'hommage mérité,
Je le dois à ton nom comme à la vérité.
Ces flots majeſtueux, cette rivière immenſe
Qui ſépare à jamais l'Empire de la France,
Ces ennemis nombreux qui défendaient ſes bords,
S'opposèrent en vain à tes nobles efforts ;
Qu'attendez-vous, guerriers, d'un ſage capitaine ?

Rhin, ennemi, dangers, rien n'arrête Lorraine,
Charles en quatre corps fépare fes foldats,
A l'endroit où Coigny ne s'y préparait pas;
Son pont conftruit foudain feconde fon audace,
Il furprend les Français, il pénètre en Alface.
Oublîrai-je, Louis, le grand jour de Tolhus,
Ces Bataves poftés, attaqués et vaincus,
Tes guerriers dans le Rhin, fous tes yeux, à la nage
Gagner en combattant l'autre bord du rivage?
C'eft à de tels exploits que Mars daigne applaudir,
Un noble enthoufiafme y peut feul réuffir.
Si votre cœur afpire à la fublime gloire,
Sachez vaincre, et fur-tout ufer de la victoire;
Le plus grand des Romains par fes fuccès divers,
Le jour qu'à fon pouvoir il foumit l'univers,
Sauva fes ennemis dans les champs de Pharfale.
Voyez à Fontenoi Louis, dont l'ame égale,
Douce dans fes fuccès, foulage les vaincus,
C'eft un Dieu bienfefant dont ils font fecourus;
Ils baifent en pleurant la main qui les défarme,
Sa valeur les foumit, fa clémence les charme;
Dans le fein des fureurs la bonté trouve lieu,
Si vaincre eft d'un héros, pardonner eft d'un Dieu.
Suivez, jeunes guerriers, ces illuftres modèles,
Alors la Renommée, en étendant fes ailes,
Mêlant à fes récits vos noms et vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.
A ce bruit la Vertu, du haut de l'empirée,
Retrouvant des héros dignes du temps d'Aftrée,
Retrouvant des guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.
Dans ce temple facré, bâti pour l'innocence;

Les vertus des mortels trouvent leur récompenſe :
Là ſont tous les eſprits dont les ſavans travaux
Enrichirent l'Etat, trouvant des arts nouveaux ;
Là ſont tous les bons rois, les magiſtrats auguſtes,
Très-peu de conquérans, mais tous les guerriers juſtes.
Si vous prenez un jour un vol ſi généreux,
Si vous vous élevez juſqu'au faîte des cieux ;
Souvenez-vous au moins qu'une Muſe guerrière
Vous ouvrant des héros la fameuſe barrière,
Excitant vos travaux du geſte et de la voix,
Par l'appas des vertus ſut hâter vos exploits.

EPITRE DEDICATOIRE AU PAPE.

O Vice-Dieu Ganganelli!
Saint pilote de la nacelle,
Que Pierre, apoſtat plein de zèle,
Conduiſit jadis ſans ſurplis:
  Je viens t'offrir une œuvre ſainte,
Où ton Egliſe eſt bien dépeinte;
D'un crayon pieux et poli
J'employais la douce magie,
Pour préſenter ta hiérarchie,
Tes prélats croſſés et mitrés,
Juſqu'à tes pouilleux tonſurés;
Leur politique, leurs maximes,
Leurs mœurs hypocrites, leur foi,
Leur zèle et leurs tranſports ſublimes
Pour l'erreur, pour ſes ſaints, pour toi.
  Pour une œuvre ſi méritoire,
Où je n'ai cherché d'autre gloire
Que celle d'un chrétien zélé,
Mes vers, ſi leur prix eſt réglé,
Vaudront à mon heure dernière
Autant que de ton jubilé
Une indulgence plénière.
  Donne-la-moi, j'en ai beſoin;
Sans-Souci de Rome eſt bien loin.
En vers à toi je me confeſſe,
Lis-les, tu connaîtras ſans ſoin
Et mes péchés et leur eſpèce:
Je les dis tous dans ma détreſſe;
Car je ſais ma religion,
Que tout chrétien au noir démon
Eſt dévolu, ſi par adreſſe

Il n'a produit au ſieur Caron
Son billet de confeſſion.
Pour Caron ne devait ſans doute
Se trouver ici dans ma route,
Il eſt exclus de notre loi ;
Le grand Pontife qui m'écoute,
Pourrait bien ſe moquer de moi.
J'embrouille la mythologie
Et la ſombre théologie
Dans mon cerveau demi-païen ;
Cela peut arriver très-bien.
Car fable d'Ovide ou d'un autre,
Vaut autant que fable d'apôtre ;
On les brouille et n'y comprend rien.
C'eſt du véniel, on le pardonne.
Je me proſterne aux pieds du trône
Où ſiége le divin magot ;
Je lui promets qu'à Babylone,
Pour l'abſolution tantôt,
Si bonnement il me la donne,
Je baiſerai ſon ſaint ergot.
Mes vers déſormais en droiture
Montrez votre caricature :
Le ſaint père, qui n'eſt pas ſot,
Vous garantit de la brûlure,
En béniſſant votre grelot.
Ainſi jadis le fin Voltaire
Sut préſerver ſon Mahomet,
Contre docteurs en froc, en haire :
Au zèle ardent qui l'enflammait ;
A tout cagot qui déclamait
Il ſut oppoſer le ſaint père.

LA GUERRE DES CONFÉDÉRÉS, POËME.

CHANT PREMIER.

Je vais chanter les exploits des guerriers
Que la Pologne au ſein du trouble admire.
Ces grands héros, dans ce temps de délire,
Sans diſtinguer les chardons des lauriers,
Souvent par choix recueillaient des premiers.
Ce n'étaient pas des Hectors, des Achilles;
Enfans bâtards des diſcordes civiles,
Quoique hautains, entiers dans leurs débats,
Ils n'étaient point à vaincre difficiles,
Et préféraient le pillage aux combats.
Le trouble affreux de la guerre inteſtine
De la Pologne annonçait la ruine;
Les Palatins deſtructeurs de la paix,
Ivres d'orgueil et que l'erreur faſcine,
Eſprits brouillons, agiſſaient ſans projets.
Oh! que tout peuple éclairé par ces faits;
Apprenne au moins en liſant ces fadaiſes,
A déteſter ces farces polonaiſes,
Et la Diſcorde auteur de ces excès!
Viens m'inſpirer, ô féconde Folie!
Fais retentir ta marotte à grelots.
C'eſt par tes ſoins que des fous et des ſots
La balourdiſe et l'hiſtoire embellie,
Peut quelquefois nous fournir des bons mots.
Raconte-moi, pour dilater ma rate,
Comment tu pus dans l'empire ſarmate
Bouleverſer les cerveaux des Magnats?

On dit, et c'eſt je crois par médiſance,
Que la beſogne était faite d'avance,
Que ſans trouver de trop grands embarras,
Dans un terrain ſi propre à ta ſemence,
Tout produiſit ce qu'alors tu ſemas.
Or écoutez, mon illuſtre auditoire,
Voici comment le trouble commença :
Auguſte trois allait dans la nuit noire,
Roi très-fameux, qui jamais ne penſa,
Pour y trouver ſa chère Tiſiphone,
Epouſe dont il était obſédé;
Minois charmant, calqué ſur la Gorgone,
Qui dans l'enfer déjà l'a précédé.
Fallut remplir dignement cette place :
La république avait beſoin d'un roi.
Des Jagellons éteinte était la race;
On voulut donc, pour maintenir la loi,
En choiſir un tiré d'une autre claſſe.
Le Polonais, toujours intéreſſé,
En voulait un qui fût panier percé,
Et qui parut à ſes déſirs avides
Le vrai tonneau, tourment des Danaïdes.
Tout juſte alors on apprit un matin,
Par le corneur qui ſuit la Renommée,
Son écuyer, le courrier du bas Rhin,
Que la Sottiſe, inquiète, alarmée
De n'avoir pu viſiter de long-temps
Les habitans que le grand Turc enchaîne,
Et le Polaque enfant de ſon domaine,
Fendant les airs ſur les ailes des vents,
S'en vint planer ſur ces lieux floriſſans.
Avec plaiſir elle vit la Pologne
La même encor qu'à la création,
Brute, ſtupide et ſans inſtruction;
Staroſte, juif, ſerf, palatin ivrogne,

Tous végétaux qui vivaient fans vergogne.
" Je reçonnais mon peuple à fon efprit, "
S'écria-t-elle, et fitôt le bénit.
Puis fecouant vivement fa fimarre,
Il s'en répand fur cette efpèce ignare
Un gros brouillard tout chargé de vapeurs,
Rempli d'épais et de groffiers atomes,
Qui les touchant de délire et d'erreurs,
Leur tranfmettaient leurs violens fymptômes.
Jadis ainfi de la tour de Babel
Les fiers maçons, parlant toutes les langues,
N'entendant plus le jargon paternel,
Tout de travers expliquaient leurs harangues :
L'un difait blanc, quand l'autre difait noir;
L'un veut manger, on lui préfente à boire;
Ils femblaient fous ou privés de mémoire,
Se chamaillant du matin jufqu'au foir.
Voilà comment les Polonais parurent
A cette diète où leurs clameurs élurent
Un autre Roi; mais comment s'y prit-on?
Tout député nommait un autre nom :
L'un voulait Paul, l'autre Jean, l'autre Pierre.
Enfin le trouble et la confufion
Auraient bientôt mis la Pologne entière
Dans le défordre et la fubverfion :
Si vers le nord leur illuftre voifine
N'eût par bonté prévenu leur ruine.
Et là Viftule avec plaifir alors,
Vit arriver fur fes célèbres bords
De preux Ruffiens une illuftre ambaffade,
Pour leur donner et bal et férénade.
„ O Polonais! pourquoi chez l'étranger
„ Choifirez-vous un Roi pour vous juger?
„ Et pourquoi donc un Starofte, un Sarmate
„ Ne pourra-t-il fe couvrir d'écarlate,

„ Porter le ſceptre et ſur le trône aſſis,
„ Juſtifier que vous l'avez choiſi ? "
Dit en ſon nom Repnin à l'aſſemblée.
  Rien ne toucha cette maſſe aveuglée.
Il fallut donc expliquer l'oraiſon
A tous ces ſourds, porteurs de deux oreilles:
On ſe ſervit pour truchement, dit-on,
De l'avocat des rois, du gros canon.
Il tire à peine, ô prodige ! ô merveille !
On voit d'abord tous ces Palatins qui
Tous d'une voix nomment Poniatowski.
Voilà le Roi qu'à bon droit Catherine
Leur annonça par une couleuvrine.
On croyait donc que tout était fini,
Que le royaume en ce choix réuni,
Allait goûter, heureux et ſans querelle,
Dans la débauche une paix éternelle.
  Mais que l'eſprit des hommes eſt léger !
Un ſeul moment peut changer leurs penſées :
Du vieux démon qui veille dans l'enfer,
Vous connaiſſez les ruſes compaſſées.
Toujours actif, plein de deſſeins pervers,
Il entrevoit qu'en ce moment proſpère,
Propre à troubler le cerveau du vulgaire,
Il peut jouer un rôle en l'univers.
  Tout vieux démon eſt l'intime des prêtres ;
Il ſait qu'ils ſont charlatans, fourbes, traitres,
Et quoiqu'en chaire ils nomment Belzébut
Avec horreur ; au fond leur ame craſſe
De noirs péchés ſe ſouille avec audace.
Et que font-ils pour gagner le ſalut ?
D'affreux complots ou d'infames intrigues.
L'intérêt vil eſt l'ame de leurs ligues.
Tous ces frappards bouillant d'amour, en rut,
Font du démon la nombreuſe famille ;

Et quand ils ont bien rempli leur métier,
Et que la mort va vous les envoyer
Dans les enfers, Mons Aſtaroth les grille.
Or écoutez comment notre ennemi
Adroitement ſut troubler cette diète.
Il va d'abord ſe mettre à ſa toilette,
Se traveſtit, prend l'air humble et ſoumis
D'un ſaint Antoine ou d'un anachorète :
Sur ſa poitrine il a les bras croiſés,
Le cou panché, les geſtes compaſſés.
En le voyant, qui n'aurait pris le change?
Il paraiſſait un chérubin, un ange,
Un ſaint Xavier, un ſaint Malagrida;
Si qu'à le voir, on dirait : te voilà.
Tel parut-il, jouant la comédie,
(Mais qui devint fatale tragédie,)
Devant les yeux de ce fameux prélat,
De ce ſeigneur, pontife à Kiowie,
Eſprit brouillon, vain, zélateur et fat.
Le Diable avait l'habit de ſaint Ignace :
Il aborda doucement Monſeigneur;
Et celui-ci le regardant en face,
Crut que c'était ſon ancien confeſſeur,
Et tendrement des deux bras vous l'embraſſe.
" Quelle douleur, ô Ciel, pour un chrétien,"
Dit le Démon ſur un ton emphatique,
" Pour un Polaque et zélé citoyen,
„ Qu'à notre barbe un Ruſſe ſchiſmatique
„ Nous donne un Roi de ſa main deſpotique! "
Au mot de ſchiſme, on eût vu le prélat
Tout courroucé, le viſage incarnat,
Les yeux en feu, tranſporté, frénétique,
En s'eſſouflant, maudire le ſénat,
Et les Ruſſiens, et l'auguſte aſſemblée
D'élection; ſon ame était troublée.

Des mots confus et mal articulés
Avec effort s'échappent de ſa bouche :
" O Polonais ! palatins aveuglés !
„ Suis-je le ſeul que votre malheur touche ?
„ Poniatowski , non tu n'es plus mon Roi ;
„ Rends-moi, rends-moi mes ſermens et ma foi."
Mais le malin , mais le faux jéſuite
Reprend : " Seigneur, braire ne ſuffit pas ;
„ Pour renverſer un trône et des Etats,
„ Il faut au chef une nombreuſe ſuite."
" Tout ſervira, dit le prélat en feu ;
„ Vois-tu , ma cauſe eſt la cauſe de Dieu ,
„ Ne ſuis-je pas le pontife et le maître
„ De l'encloîtré , du chanoine et du prêtre ?
„ Raſſemblons-les ; ces organes ſacrés
„ Inſpireront les peuples égarés."
Tout auſſi-tôt le Diable , plein de zèle ,
Va traverſer paroiſſes et couvens ,
Et recueillit ainſi dans peu de temps
De fronts tondus la nombreuſe ſéquelle ;
Et les voilà bien rangés tout à l'heur
Dans le ſalon qu'occupe leur ſeigneur.
" Mes chers enfans , vrais ſuppôts de l'Egliſe,"
Dit le prélat, de l'air d'un inſpiré ,
A tout ce peuple au crâne tonſuré;
" Voici le temps qu'il faut que la prêtriſe
„ Venge un affront dont Dieu ſe ſcandaliſe.
„ Un ſchiſmatique, un malheureux Ruſſien
„ Nous fait un Roi d'un Staroſte de rien ;
„ Qui , demi-grec dans le fond de ſon ame ,
„ Nous ſouillera de ſa créance infame.
„ Songez , ſongez aux Lévites fameux ,
„ Qui bravement égorgèrent leurs frères ;
„ Récompenſés par le Dieu de nos pères ,

„ Il les chargea de fon culte pompeux ;
„ Faites de même, et méritez comme eux
„ De vos travaux la digne récompenfe.
„ Vous fervirez le Ciel dans fa vengeance,
„ Purifiant ici-bas fa maifon.
„ Ah! frémiffez, quand on nomme le fchifme;
„ Car l'héréfie eft autant qu'athéifme.
„ Venez, prenez, fuivez mon goupillon;
„ Ce fignal eft notre palladion,
„ Notre étendard, ou bien notre oriflame.
„ Qui le verra, doit fentir dans fon ame,
„ Par la vertu de l'infpiration,
„ En combattant, que l'Eglife a raifon.
„ Prêtres! Jéfus vous a mis dans fa place,
„ En répandant fur vous le facré don,
„ De gouverner à gré la populace.
„ De votre main part l'abfolution;
„ Vous puniffez ou vous lui faites grâce.
„ Puisque leurs cœurs font en votre pouvoir,
„ C'eft donc à vous à régler leur devoir.
„ Qu'inceffamment votre voix les irrite;
„ C'eft le métier de vrais docteurs chrétiens;
„ Contre le Ruffe et ce roi parafite
„ Que, malgré nous, nous donnent nos voifins."
Après ces mots, des tonfurés la foule
En fe heurtant par la porte s'écoule,
Va fe nicher au confeffional;
De là gliffer, en ftyle monacal,
L'affreux venin, infernal et cauftique,
Que le Prélat répand par ce canal,
Pour foulever ce peuple pacifique.
Aucun des maux dont on fouffrit jamais,
En peu de temps firent tant de progrès.
Si l'orient craint le fléau funefte,
L'affreux ravage où l'expofe la pefte;

Et ſi la lèpre, au bon temps des Hébreux,
Gagnait du père au fils, à ſes neveux,
Entamait tout et portait ſes ravages
Sur circoncis, catins et pucelages;
Le tout eſt peu, rien en comparaiſon
Du mal ſacré que la contagion
Multiplia; prêchant cette doctrine
Qui de l'Etat prépara la ruine.
On remarqua que ces porcs de Sion,
S'applaudiſſant que la dévotion
Du peuple avait ſi bien tourné les têtes,
A ſon honneur conſacrèrent des fêtes.
  Et cependant, riant d'un rire amer,
Le vieux Démon s'en retourne en enfer.
  Et pour la cour, qui s'amuſait à table,
Entre les bras de la ſécurité,
Elle ignorait ce qu'avait fait le Diable,
Et ſans ſouci s'enivrait de gaité.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

Est-il séant de tromper un ſtupide
Qu'un impoſteur à ſon gré ſelle et bride ?
Et quel honneur pour un chef de parti,
D'aliéner ſelon ſa fantaiſie,
Un peuple abject, dans la craſſe abruti,
Qui de penſer n'eut garde de ſa vie ?
Que j'aurais honte et que je rougirais,
Si le menſonge aſſurait mes progrès !
Si délicats, ſi bons, ſi charitables
Ne ſont jamais les prêtres ni les diables.
Juſtes ou non, tous moyens ſont égaux,
Pour contenter ces eſprits infernaux.
De tous les temps, c'eſt l'antique méthode ;
L'Egliſe en fit ſon inſtitut, ſon code ;
Et tous les faits que mes vers chanteront,
Mon cher lecteur, plus vous en convaincront.
  Ce long diſcours m'ennuie et m'incommode
Venons au fait, reprenons nos récits.
  Le vieux Démon préparant ſa récolte,
Avait ſi bien diſpoſé les eſprits,
Par les prélats et confeſſeurs aigris,
Que le tumulte annonçait la révolte.
  Mais Catherine, au fond de ſon palais,
N'y préparait que des liens de paix ;
Son noble cœur, rempli de bienfeſance,
Aux Polonais prêchait la tolérance,
En leur diſant : " Soyez unis, contens,
„ Et tolérez vos frères diſſidens. "
  A ce diſcours les prêtres en furie,
De cris d'horreur et de gémiſſemens
Font retentir les ſombres hurlemens.
Chacun diſait : C'eſt fait de la patrie !

Mais le magnat, ſtaroſte et plébéïen,
L'eſprit ému de cette momerie,
Soudain remplis par un ſaint fanatiſme,
Criaient comme eux: "Exterminons le ſchiſme;
„ Tout Polonais doit ſe confédérer,
„ Si du ſalut il ne veut s'égarer."
Tout auſſitôt les ſeigneurs s'aſſemblèrent,
Et gravement entre eux délibérèrent;
Parmi ces chefs éclatait Kraſinsky,
Malakowsky, le vaillant Potoki,
Qui juſqu'alors n'avaient vu de leur vie,
Quoique héros, camps, ſoldats ni combats;
Dans le conſeil ayant l'ame enhardie,
Mais déteſtant les horreurs du trépas.
Kraſinsky dit: "Dans ce danger extréme,
„ Levons, armons, raſſemblons nos houſards.
„ Tout Polonais qui reçut le baptême,
„ Doit ſe trouver demain au champ de Mars."
Mais Potoki, grand gourmand de nature,
Réplique ainſi: "Meſſieurs, c'eſt fort bien dit;
„ Mais où trouver l'argent, la nourriture,
„ Pour ſoudoyer tout cet eſſaim maudit?"
Lors Kraſinsky lui rappelle l'uſage
Très-ancien, auſſi juſte que ſage:
" Il faut piller, ou bien vivre à crédit.
„ C'était ainſi que Sobiesky, grand homme,
„ En guerroyant vécut jadis; et comme
„ Il délivra des mains de Soliman
„ Vienne, réduite à ſon dernier moment."
" Oui, (de Kiow leur repartit l'Evêque,
Qui de ſes jours n'eut de bibliothèque,
Mais en tableau la ſaint Barthelemi,
Bon reconfort contre un culte ennemi,
Et de ſaints os, reliques qu'il expoſe)

„ Le Dieu puiſſant qui protége ſa cauſe,
„ Ce Dieu jaloux, ſi terrible et ſi craint,
„ Rendra pour vous le ſacrilége ſaint.
„ Volez, pillez, n'épargnez nulle choſe.
„ Qui ſert ſon Dieu, n'eſt jamais criminel.
„ Pour ſureté je donnerai d'avance,
„ Sur mon lambon devant le maître autel,
„ Pour tous péchés la plénière indulgence."
La foule dont ils étaient entourés,
Epriſe encor des vapeurs de l'ivreſſe,
Tant Tovargis que petite nobleſſe,
Aux mots piller et de confédérés,
Pouſſait aux cieux des clameurs d'allégreſſe:
Et tous enfin, ſans bien ſavoir pourquoi,
Voulaient chaſſer et le Ruſſe et leur Roi.
Dans ce conflit où régnait le tumulte,
Les palatins redoutaient quelque inſulte.
Ils s'en vont tous pour conférer entre eux,
Choiſir des chefs pour mener leurs pouilleux,
Faits pour guider la maſſe plébéïenne,
Dont ils voulaient opprimer la ruſſienne;
Mais de ces grands, ſi prompts à tout oſer,
Aucun ne veut lui-même s'expoſer.
Radzivil dit: „ Un Palatin gouverne:
„ Ce n'eſt pas nous que la guerre concerne;
„ Imitons Dieu: s'il punit les Etats,
„ Il vous envoie un ange ſubalterne,
„ D'un tour de main qui met un peuple à bas.
„ Et puiſqu'il faut que l'on faſſe la guerre,
„ Gardons-nous bien de riſquer tant de maux;
„ Envoyons-y pacolets et vaſſaux;
„ Ils lanceront pour nous notre tonnerre.
„ Choiſiſſons donc quelque ſoudard hardi,
„ Et qu'auſſitôt, au bruit de la trompette,
„ On le proclame et le mette à la tête

„ Du vil ramas qu'aſſemble le parti.
„ Tenez, nommons Zaremba, Pulawsky :
„ De tels héros, quoiqu'inconnus encore
„ Feront voler du couchant à l'aurore
„ Leurs noms chéris de tout vrai Polonais. ”
Tous d'une voix les magnats applaudirent ;
Et les deux chefs ſelon leurs vœux choiſirent,
En ſe flattant des plus heureux ſuccès.
Mais le fameux prélat de Kiowie,
Les yeux levés, et l'ame au ciel ravie,
Répand ſur toi, confédération,
D'un bras vainqueur ſa bénédiction.
Et puis au haut d'une perche croiſée,
Comme un drapeau, par ſa main baptiſé,
Il attacha ſon ſacré goupillon.
Les palatins d'abord ſe préparèrent,
Et leur foyer tous les grands déſertèrent ;
En Saxe, en France, en cent divers pays
Tous ces ſeigneurs en peu s'éparpillèrent ;
Et ſans avoir de plan fixe ou précis,
On les voyait voyager par ennui.
Mais cependant les chefs dans la Hongrie,
Tous raſſemblés au château d'Epérie,
Déjà formaient avec grand appareil,
D'un tas de fous le ſuprême conſeil ;
Pour diriger de loin la confrérie,
Battre le Ruſſe et piller leur patrie,
Pour détrôner ce bon roi Stanislas
Que par boutade alors ils n'aimaient pas.
En même temps l'oriflame en Pologne
Fait raſſembler tous les confédérés.
Chacun s'agite et vaque à ſa beſogne ;
A bien piller ils ſe ſont conjurés.
Le Pulawsky, ce preux chef de la troupe,
Croyait mener la république en croupe ;

Le fat s'admire et croit repréſenter
Les grands ſeigneurs de l'empire ſarmate.
Il s'applaudit, ſa vanité le flatte.
Sur un genêt le héros va monter;
Mais il faut voir comme il va débuter.
Ah, que l'homme eſt un animal peu ſage!
Il ne prévoit que la proſpérité,
Et dans le calme il ne craint point l'orage;
En imprudent au péril il s'engage;
Mais d'un revers, ſouvent bien mérité,
Son courage eſt pour jamais rebuté.
Le Pulawsky portant ſon oriflamme,
Et Zaremba que le butin enflamme,
S'en vont tous deux brochant à travers bois,
Pour découvrir les protecteurs des rois.
Ils demandaient à tout manant qui paſſe,
" Où ſont-ils donc, ne les a-t-on point vus? "
" Qui donc, Meſſieurs, qui voulez-vous, de grâce?"
" Ces ennemis à nos bras dévolus,
„ Et qui bientôt par nous ſeront vaincus. "
En deviſant, bientôt ils arrivèrent
Dans un terrain plus riant, plus ouvert;
Mais de Drewitz les troupes s'y trouvèrent.
Quand un grand ſaint voit le diable d'enfer,
Tout en fuyant, il s'en éloigne vite;
En s'aſpergeant d'un bon jet d'eau bénite,
Il vous marmotte en tremblant ſon pater.
Nos deux héros penſaient alors de même;
L'œil égaré, la face pâle et blême,
Zaremba dit: "regarde nos ſoldats,
„ Bâtons ferrés ſont le fort de leurs armes,
„ Quelques fuſils et de vieux coutelas;
„ Comment braver les combats, les alarmes? "
Le Pulawsky répond: " il eſt certain
„ Que tout va mal; je crois que le Deſtin

„ Pour épargner le meurtre et le carnage,
„ Veut réferver notre bouillant courage,
„ Pour d'autant mieux combattre dès demain. "
Le gros canon des Ruffes fe décharge,
Les boulets vont, ou bien ou mal mirés,
Tout au travers de nos confédérés;
Qui de jurer et de gagner le large,
Qui de crier, et dans ce défarroi,
Penfant encor à leur dernière diète,
Ils croient tous, dans ce premier effroi,
Que ce canon dont le bruit les inquiète,
Leur annonçait encor un nouveau roi.
Tout auffitôt l'impatient Cofaque,
Fondant fur eux, les preffe et les attaque.
On ne prend pas fi vite qu'on le croit,
Sur palefrois un Polonais qu'on traque;
Il fait courir tout auffi bien qu'il boit.
Dréwitz parut au Tovargis ruftique
Tel que Cortès, la terreur du Mexique.
Quelques chevaux, de la poudre et du plomb,
Des deux héros étaient le fpécifique.
Ah, qu'il faut peu pour acquérir un nom!
L'ami lecteur fe fouviendra fans doute,
Ce que du Parthe anciennement on dit;
Ce grand Craffus, le Parthe le défit,
En affectant de fe mettre en déroute.
Des Polonais il n'était pas ainfi.
La vérité de ce fait, la voici.
Chacun en hâte enfilait la vallée,
Piquait des deux, évitait la mêlée,
Tout en courant s'éloignait de ces lieux,
Sans qu'un moment il retournât les yeux.
Courir ainfi n'eft fuite fimulée;
Mais s'ils couraient difperfés par les bois,
Ce n'était point peur ou poltronnerie;

Ils

Ils aimaient trop notre Dame Marie,
Et leur pays anarchique et ſans lois ;
C'était plutôt amour de la patrie,
Pour d'autant mieux combattre une autrefois.
Hors du danger nos braves ſe trouvèrent,
Près d'un gros bourg qu'auſſi-tôt ils pillèrent ;
Le maître était un ſeigneur de trente ans :
„ Je ſuis, dit-il, un zélé catholique :
„ Et pourquoi donc, ô Pulawsky l'inique !
„ Me traitez-vous comme les diſſidens ? "
Autour de lui ſa femme et ſes enfans,
Fondant en pleurs, par des cris lamentables
Croyaient fléchir ces pillards implacables ;
Mais Pulawsky, dépité de l'affront
Dont le Dréwitz feſait rougir ſon front,
Pour conſoler ſa douleur trop amère,
Aurait pillé ſon père et ſa grand'mère,
S'il les avait trouvés ſur ſon chemin.
„ Que fais-tu là de cette jeune femme, "
Dit le guerrier au pauvre châtelain ?
„ J'ordonne et veux que cette belle dame
„ Vienne avec moi ſoulager mon chagrin.
„ Je ſuis battu, je veux qu'on m'en conſole ;
„ Et cette dame à la chair tendre et molle,
„ Dont mon cœur eſt ſubitement ſéduit,
„ Doit avec moi coucher dès cette nuit. "
A ces propos ſi durs qu'il vient d'entendre,
Le châtelain s'apprête à ſe défendre ;
Les payſans attaquent les ſoldats,
Et nos fuyards s'apprêtent aux combats.
Qui m'aidera pour chanter leur querelle,
Leur vive ardeur, la force de leur bras ?
Les coups tombaient auſſi dru que la grêle,
Lorſqu'elle vient ravager les moiſſons,
Ou bien briſer les vitres des maiſons.

L'un tout en ſang a démis ſa mâchoire,
L'autre ſa nuque, un autre plaint ſon dos,
Celui ſon œil, l'autre dans la nuit noire
S'en va conter ſa déplorable hiſtoire :
Tant la fureur acharnait ces héros.
De Pulawsky le nombre enfin l'emporte :
On prend la belle, on l'enlève, on l'eſcorte.
Son beau minois, arroſé de ſes pleurs,
Eût adouci le tigre et la panthère ;
Mais nos brigands, groſſiers, brutaux, ſans mœurs,
Avaient le cœur plus dur qu'aucun corſaire.
Et Pulawsky dans des monts à l'écart
Va ſe cacher à l'abri du haſard.
  Mais vous, mon roi, pour qui chacun ferraille,
Que faites-vous, mon benin Stanislas ?
Dans votre cour, loin de toute bataille,
Adorez-vous quelques jeunes appas ?
Au bal, au jeu, vous paſſez vos journées,
Laiſſant aller tranquille, de ce lieu,
Le cours obſcur des vagues deſtinées,
Selon le gré de Dréwitz et de Dieu.

Fin du ſecond Chant.

CHANT TROISIEME.

Qu'on eſt heureux quand on eſt raiſonnable !
L'Ecole dit que nous le ſommes tous.
L'Ecole ment, et le fait véritable,
C'eſt que ce monde eſt un amas de fous.
Dans ſon chemin le lecteur favorable
Sans doute a vu nombre d'extravagans,
De tout pays, tout état, et tout rang;
Des éventés dont l'eſprit faux et louche
N'ont de leurs jours proféré de leur bouche
Que ſots diſcours, que plat galimatias,
Bons pour charmer les menins de Midas.
Si l'on fouillait dans plus d'un grand empire,
Quelle moiſſon au gré de la ſatire
Un Arétin cueillerait ſur ſes pas;
Moi qui des grands redoute et crains trop l'ire,
Je me retiens et ne le dirai pas.
Si cependant il était des Etats
Que d'Hippocrate un apoſtat dirige,
Me faudrait-il garder ma gravité?
Dans un moment de joie et de gaîté,
Qui ne rirait d'un ſi plaiſant prodige?
Mais réprimons ce déſir importun;
Car la ſageſſe ainſi de nous l'exige,
Et nous preſcrit de ménager chacun.
Quand j'ai long-temps anatomiſé l'homme,
Je dis ſouvent: depuis Peckin à Rome
Le ſens commun n'eſt pas auſſi commun
Que bien des gens font mine de le croire;
Vous l'avoûrez, ſi liſez cette hiſtoire.
Des Polonais il faut vous recorder,
De Pulawsky rappeler la mémoire,
Et des combats qu'il vient de haſarder.

Or vous ſaurez qu'alors la Renommée
Allait corner de climats en climats
Ce qu'elle ſait et qu'elle ne ſait pas;
De Pulawsky la burleſque aventure,
Par un canon mis en déconfiture;
Le Zaremba, chef des confédérés,
Qui ſans raiſon couraient tous égarés.
Ce bruit s'accroît; chacun ſelon ſa pente,
En le contant l'exagère et l'augmente,
Et tant s'en dit, que dans tout l'univers,
Chacun parlait en proſe comme en vers,
De l'action mémorable et brillante
De ce Dréwitz qui paſſait toute attente.
Cette rumeur ſe communique enfin
Juſqu'au palais qu'habite la Sottiſe,
Ce palais eſt la catholique Egliſe,
Dont Pierre était le premier ſacriſtain;
Là ſe trouvait l'abſurde Inconſéquence,
La Déraiſon avec l'Incohérence;
Les yeux bandés on voit à ſon côté
La folle Erreur et la Crédulité;
Se nourriſſant de menſonges, de fables,
Et la terreur qui nous forgea les diables.
Tout au milieu ſur un ſacré privé, *)
De la Déeſſe eſt le trône elevé.
Son œil eſt roide et ſa bouche eſt béante;
Et dandinant ſans ceſſe ſur la plante
De ſes deux pieds, ſa noble cour l'enchante.
C'eſt elle qui des papes autrefois
Avait fondé la puiſſance et la gloire.
O Boniface! ô ſuperbe Grégoire!
Elle feſait recevoir par les rois

*) L'auteur entend le ſterſicorium ſur lequel on aſſied les papes après leur intrôniſation.

Vos mandemens , vos infolentes bulles
Dont fe feraient torchés des incrédules.
En apprenant que les confédérés ,
Ses chers enfans , de fon fang engendrés ,
Sont fans efpoir , fans fecours , fans afile ,
Elle pâlit et demeure immobile.
Soudainement reprenant fes efprits ,
La rage au cœur , fa fureur indocile
Eclate enfin en ces douloureux cris :
“ O chien de Ruffe ! ô monftre ! ô crocodile !
„ Tu triomphes ! ô vengeance ftérile !
„ Détruiras-tu mes Polonais chéris ?
„ Non , c'en eft trop ; que ma fureur éclate ;
„ A mes enfans cherchons un défenfeur
„ Au Nil , au Pont , aux rives de l'Euphrate. ”
Tout auffi-tôt , pour dilater fa rate ,
Elle raffemble une épaiffe vapeur
D'un noir brouillard , puant , infecté et fombre ,
Et va s'affeoir au milieu de cette ombre ;
Part promptement pour trouver le fénat ,
Des Polonais repréfentant l'Etat.
Elle vogua tout droit vers la Hongrie ,
Et defcendit au château d'Epérié.
Là fe trouvaient de bigots palatins
Et de prélats une augufte affemblée ,
Qui déploraient leurs malheureux deftins ,
Et la patrie aux Ruffes immolée ,
Et leurs autels et la religion.
“ Que deviendra l'Eglife catholique ?
„ Difaient les uns ; l'enfer en action
„ Veut opprimer par un bras fchifmatique
„ Son feul appui , la perfécution ,
„ Qui déformais adorant le ciboire
„ Viendra chez nous à la confeffion ?
„ A Nicolas le peuple fera gloire ?

„ Et nos prélats perdant le purgatoire,
„ O comble affreux d'abomination !
„ N'auraient donc plus de quoi manger ni boire ? "
De ce difcours pathétique et touchant
L'impreffion pénétra la Sottife.
" Il faut, dit-elle, il nous faut fur le champ
„ Trouver quelqu'un qui défende l'Eglife.
„ Adreffons-nous au Turc ; il eft féant
„ D'unir pour nous la croix et le croiffant ;
„ Car Mahomet aimait le chriftianifme.
„ Chacun le fait qui connaît l'alcoran ;
„ Et Muftapha, ce généreux Sultan,
„ Maudit le Ruffe en abhorrant le fchifme ;
„ C'eft à lui feul qu'il faut avoir recours.
„ Oui, du Sultan nous aurons les fecours. "
A ce confeil les feigneurs applaudirent ;
Sur cet objet les cœurs fe réunirent ;
Mais les prélats tombèrent à genoux.
" O tendre mère ! immortelle Sottife,
„ Dont le confeil prudent nous favorife,
„ Vous favez bien et que la Vierge et vous,
„ Furent toujours adorés parmi nous,
„ Comme les feuls fuppôts de notre Eglife,
„ Lui dirent-ils ; et notre ame foumife,
„ Extafiée en des momens pareils,
„ De point en point va fuivre vos confeils. "
Durait encor ce bienheureux fyncope,
Que la Sottife à leurs yeux difparaît ;
Un gros nuage à l'inftant l'enveloppe,
Et vous l'enlève auffi vîte qu'un trait.
Mais les propos de fon ame exhalée,
En imprimant dans les cœurs leur arrêt,
Reconforta cette augufte affemblée.
Ce Krafinsky, fameux chef de parti,
Fut député pour parler au mufti.

Dans le ſérail la Sottiſe empreſſée
L'avait déjà par ſon vol devancée,
Et Muſtapha qui la connaît très-bien,
Réglait toujours ſon avis ſur le ſien.
Le Polonais débuta de la ſorte :
„ O grand mufti ! notre mufti chrétien
„ A bien voulu m'envoyer vers la Porte,
„ Pour implorer votre puiſſant ſoutien.
„ Que deviendra la divine pucelle
„ Avant ainſi qu'après l'enfantement ?
„ Un Nicolas, ce ſaint de l'infidelle,
„ De ſes autels veut chaſſer la donzelle,
„ Pour s'y placer lui-même apparemment ;
„ Et le Ruſſien qui commence par elle,
„ Voudra, de même en l'empire ottoman,
„ Vous dénicher Mahomet de la Mecque.
„ S'il fait main baſſe aſſez brutalement,
„ En nos Etats, ſur maint honnête évêque ;
„ A vous le tour peut être incontinent.
„ Aſſiſtez donc, il en eſt temps encore,
„ Le ſaint des ſaints, qui par moi vous implore,
„ Que déſormais les clefs et le croiſſant,
„ Flottant enſemble en ce grand armement,
„ En imprimant en tout lieu l'épouvante,
„ Rendent par vous l'Egliſe triomphante "
Tout le divan répondit gravement,
Que Mahomet, grand amateur de vierges,
Ne voudrait pas qu'on leur rognât des cierges,
Et que le pape, allié du mufti,
Guerroyerait ainſi que Kraſinsky.
Soudain l'on arme, et la peſante enclume
Forge le fer, dépaiſſit ſon volume :
On voit venir tous ces peuples divers,
Et de Memphis, et du fond de l'Aſie,
Et ceux du Pont, et ceux de l'Arabie,

Et ces archers à tirer tant experts,
Ceux qu'un ciel chaud rendit noirs en Libie;
En ſe voyant ils étaient ébahis.
Ce n'eſt le tout, et de divers repaires,
S'y joint encor boſtangis, janiſſaires,
Avec le corps des diligens ſpahis.
Perſonne d'eux ne ſait que pour l'Egliſe
Le coutelas de Mahomet s'aiguiſe.
Ils marchent tous, ils vont avec plaiſir,
Pour occuper les bords du Boriſthène.
Devant le front marche le grand viſir.
Vers le Nieſter ils arrivent ſans peine.
Quand on le ſut, tous les confédérés
Devinrent fous, chacun ſe pâmait d'aiſe,
De voir par eux les bachas inſpirés,
Et le croiſſant ſur terre polonaiſe.
Le Pulawsky ſe croit déjà vainqueur,
Et de Dréwitz prédiſait le malheur.
Pour Stanislas, reclus dans Varſovie,
Il ne ſait plus à quel ſaint ſe vouer,
Ni s'il eſt Roi, ni comment dénouer
Ce nœud gordien, formé par félonie.
A Catherine enfin il a recours;
Et ces héros qu'enfante la Ruſſie,
Rapidement volent à ſon ſecours.
Voyez comment d'une faible étincelle
Peut ſe former un grand embraſement.
O mes amis! craignez tous le faux zèle;
De tous les feux c'eſt le plus dévorant.
Gardez-vous bien par trop de bienveillance,
De modérer ſa folle intolérance.
Mais elle ſait comment on doit braver
Conſtantinople et Varſovie et Rome;
Et confondit leurs projets en grand homme.

Tout s'apprêtait alors aux vrais combats.
Ce n'étaient point de frivoles bravades,
De Pulawsky les folles mascarades ;
Mais des héros, ſuivis de vrais ſoldats,
Et qui viennent dans ces nobles carrières
Y diſpenſer de leurs mains meurtrières
L'effroi, la peur, l'horreur et le trépas.
Nos Polonais ne ſe joignirent pas
Aux Turcomans, leurs alliés fidelles.
“ Videz, videz, diſaient-ils, nos querelles;
„ Pour butiner nous ſuivrons tous vos pas. ”
En attendant, pour s'amuſer ſans doute,
Chacun allait ſuivant une autre route,
En ſureté voler ce qu'il trouvait;
Chez l'ennemi mettait tout en déroute,
Et chez l'ami ſaccageait et pillait,
Si bien qu'en peu rien à piller n'était.
Et la Sottiſe au haut de l'hémiſphère,
En apprenant quel eſt le ſavoir-faire
Des Polonais que ſon cœur chériſſait,
Leur ſouhaitant un ſort toujours proſpère,
Du haut des cieux encor les béniſſait.
Et moi bavard, de qui la goutte enchaîne
Tous les dix doigts, n'ai-je point à rougir
Des avortons de ma prodigue veine,
Quand la douleur m'en fait bien repentir,
Pour vous conter, ainſi que les gazettes
En mauvais vers d'auſſi folles ſornettes ?
Mais finiſſons ; pour vous entretenir,
J'aurai demain de quoi vous réjouir.

Fin du troiſième Chant.

CHANT QUATRIEME.

QUE la Fortune eſt perfide et trompeuſe!
Elle eſt coquette, elle eſt capricieuſe.
Certes, voilà qui n'eſt pas trop nouveau;
Qui ne le ſait? Car du cèdre au roſeau,
Bonheur ſubit, chance malencontreuſe
Font de nos jours le bigarré tableau.
Laiſſons-la donc avec ſa vieille roue,
Vous exaucer les uns avec fracas,
Et par des tours ſanglans qu'elle nous joue,
Précipiter ceux qu'elle hait, en bas.
Mais ſi d'un ſot la bêtiſe l'amuſe,
Si ſa faveur l'éblouit et l'abuſe,
Quelle leçon en retirer pour nous?
Que des ſoudards à l'ame vile et brute,
Accompagnés d'un millier d'autres fous,
Bronchant, tombant de rechute en rechute,
Soient aux combats puſillanimes, mous;
Et que manquant d'eſprit et de prudence,
Ils ſoient punis, faute de prévoyance:
De pareils faits étant par trop communs,
A les ouïr deviennent importuns.
Qu'importe donc qu'un brigand de Sarmate
D'un vain ſuccès pour un moment ſe flatte?
  Mais mon lecteur croira, non ſans raiſon,
A ce ton grave où mon ſtyle s'élève,
Que par l'effet d'une indigeſtion,
En cette nuit un triſte et fâcheux rêve
M'a mis en goût de lui faire un ſermon.
Non, il ſe trompe en cette conjecture,
(Effet commun de l'art conjectural,)
S'il juge ainſi de mon ſtyle inégal.
Voici l'aveu de la vérité pure:

Sans ſoins, ſans peine et ſans plan général,
Je laiſſe errer ma plume à l'aventure ;
Sans s'arrêter, en courant elle écrit
Ce qu'au haſard enfante mon eſprit.
 Venons au fait, reprenons notre tâche.
Le Pulawsky, guerrier ſi dur, ſi lâche,
Etait flatté de ſes derniers ſuccès;
Il retrouſſait ſa craſſeuſe mouſtache,
Se rappelant ces payſans défaits,
Et la donzelle aux raviſſans attraits,
Qu'au châtelain ſa violence arrache.
Mais dans les champs, les prés et les forêts,
Il n'était plus cheval, taureau ni vache ;
Les Tovargis, ces héros polonais,
Avaient tout pris ce qui reſtait à prendre,
Et leur uſage était de ne rien rendre.
On commençait à ſentir les beſoins;
Car pour nourrir d'avides ſubalternes,
Raſſaſier Tovargis et Panſernes,
C'était ſans fruit qu'on employait ſes ſoins.
 Le Zaremba, las de courir la plaine,
Leur dit : Amis, il nous faut un domaine,
Un endroit fort où garder notre peau,
Où raſſembler d'un vaſte voiſinage
Tout le butin qui nous tombe en partage;
Et cet endroit, ſoldats, eſt Czenſtochow.
Dans ce couvent notre mère pucelle,
En réduiſant le Coſaque à zéro,
Saura fort bien nous défendre avec elle.
 Auſſitôt dit, auſſitôt l'on marcha.
A leur rencontre arrivent de gros moines ;
Dans le couvent la troupe ſe nicha,
Et but le vin que gardaient les chanoines.
 Mais quand le vin les eût presque abrutis,
De Pulawsky la gentille donzelle,

En embraſant ces gras cuculatis,
Dans ce lieu ſaint alluma la querelle ;
Chacun voulait jouir de ſes appas ;
Chacun voulait la ſerrer en ſes bras ;
Et Pulawsky, tranſporté de colère,
Allait tirer ſon cruel cimeterre ;
On allait voir tous ces crânes tondus,
Par un ſoudard brutal et téméraire
Enſanglantés, balafrés et fendus.
O ſainte Vierge ! ô tendre et bonne mère !
Souffriras-tu qu'un lieu qui t'eſt voué,
Dont tu remplis l'auguſte ſanctuaire,
Soit en ce jour, au pied du baptiſtère,
Par un ivrogne à tes yeux pollué ?
Ne craignez rien : c'eſt choſe ſans exemple,
Que notre reine abandonne ſon temple.
Tandis qu'encor durait ce chamaillis,
Vient un valet, pâle et tout ébahi :
“ Alarme, alarme, accourez tous Polaques,
„ Oppoſez-vous, criait-il, aux attaques ;
„ Voilà le Ruſſe ; il s'avance à grands pas ;
„ Ivre de vin, il penſe vous ſurprendre.
„ Sur les remparts volez, vaillans ſoldats,
„ Et ſongez bien ſur-tout à vous défendre ! ”
C'était Dréwitz, toujours l'oreille au guet ;
Trop bien inſtruit de ce qui ſe paſſait,
Il devinait que dans le réfectoire
Le Polonais ne s'amuſait qu'à boire,
Qu'ardent, en rut, chacun s'y querellait.
Sûr de ces faits, il préſageait ſa gloire.
Dans un moment le fort eſt entouré,
Et par le Ruſſe étroitement ſerré.
Tranſi de peur, on quitte la donzelle.
Tout en tremblant le Tovargis ſurpris
Va ſe blottir et chercher des abris,

Dans un recoin que fait la citadelle.
Ces gueux étant effarés, étonnés,
Tremblent ſi fort du Ruſſe et de ſa troupe,
Qu'aucun n'oſe montrer le bout du nez
Sur le rempart, pour qu'on ne le lui coupe.
  Devinez-vous ce que préméditait
Ce Ruſſe fin qui ſi bien les guettait?
Il veut la nuit leur donner une aubade,
Et s'emparer du fort par eſcalade.
  O mère Vierge! en ſera-t-il ainſi,
Et verra-t-on un peuple ſchiſmatique
Eſcalader votre ſainte boutique,
Vous inſulter, et vous chaſſer d'ici?
  Vous allez voir comment la bonne dame
S'en va traiter ce ſchismatique infame.
Elle fait tout, car le père éternel
Le lui révèle; elle eſt reine du ciel.
Or connaiſſant ce qu'un Dréwitz prépare
Avec autant de rage que de fiel,
La bonne dame à l'inſtant le rembarre.
" Venez, venez, dit-elle, mon cher fils,
„ Et ſecourez nos guerriers déconfits.
„ Vous ſavez bien, de monſieur votre père
„ Quel fut jadis l'honorable métier,
„ Qu'à Bethléhem il était charpentier.
„ De ſes outils aſſiſtez votre mère;
„ Servez-vous-en comme un digne héritier."
Jéſus les prend. Sur le dos du Meſſie
On voit flotter le rabot et la ſcie.
Il était nuit, ils traverſent les airs.
Déjà Dréwitz approchait de la place.
Ils vont tous deux le prenant à revers;
De ſes ſoldats ſuivant de près la trace,
Le doux Jéſus, ſans qu'on s'en aperçût,
D'un tour de main vous ſcia les échelles;

Et ſi bien fit, qu'en ſe ſervant d'icelles
Aucune allait à la moitié du but.
Qui fut confus ? ce fut Dréwitz ſans doute ;
En même temps partit de la redoute
Un feu très-vif, et Dréwitz diſparut.
Mais quand les dieux pour leurs foyers combattent,
Qu'ils font briller dans leurs divines mains
Ces inſtrumens dont les coups nous abattent,
Que peut contre eux la valeur des humains ?
Le Pulawsky ſe bourſouffle de gloire ;
Tout bonnement il penſe que c'eſt lui,
De Czenſtochow le vengeur et l'appui,
A qui l'on doit l'honneur de la victoire.
Mais les frappards et tous les encloîtrés,
Par le Seigneur ſur ces faits inſpirés,
Surent bientôt en divulguer l'hiſtoire.
Ce conte fit l'entretien des bigots,
Et chacun ſut que pour ſon tabernacle
La bonne Vierge avait fait ce miracle.
Pulawsky même et ſa troupe de ſots,
Se complaiſaient à publier la choſe.
“ Dieu nous ſoutient, nous défendons ſa cauſe,
„ Se diſaient-ils, nous battrons ces marauds. ”
La belle auſſi, mais qui n'était pas vierge,
Que Pulawsky chérit ſi tendrement,
Pour la madonne alla dévotement
A ſon honneur faire allumer un cierge ;
Elle ſent bien que du violement
Sa main divine en ce jour l'a ſauvée.
Tandis qu'ainſi leur troupe eſt abreuvée
De pure joie et de contentement,
Que nos guerriers, frappés d'un grand miracle,
S'imaginaient aſſez légérement
Etre montés tout au haut du pinacle
De la fortune, et que dans l'univers

Ils ne craignaient contre-temps ni revers;
Voilà-t-il pas qu'arrive la nouvelle,
Que du grand Turc le puiſſant armement,
Le grand Viſir & toute ſa ſéquelle,
Par Gallizin ſont frottés bravement;
Que des Ruſſiens la victoire eſt complète.
Si je ſavais entonner la trompette,
Je chanterais en ſtyle harmonieux
Ce Gallizin du Turc victorieux;
Mais je n'ai pas l'impudente arrogance
De moduler ſur mon aigre ſifflet
Le beau récit d'un auſſi noble fait;
Le ridicule eſt de ma compétence:
En ſes vieux jours ma Muſe s'y complaît.
En notre Europe en grande diligence
Tout ſe redit, tout s'ébruite et ſe ſait;
Ceux qui portés pour les ſuccès du Ruſſe
Le préféraient au peuple ſans prépuce,
Applaudiſſaient à ce qu'aux champs de Mars,
Les ennemis, les deſtructeurs des arts,
Euſſent reçu à Chotzim leur ſalaire.
Ceux dont le vœu au Ruſſe était contraire,
Tout conſternés croyaient dorénavant
Qu'on manquerait d'un égal équilibre
Pour maintenir indépendant et libre
Ce Muſtapha, potentat d'orient;
Et qu'il ſerait dangereux et terrible,
Que le Ruſſien, aux ſpahis invincible,
Accompagné de tout ſon attirail,
Allât chaſſer Muſtapha du ſérail,
Et lui ravir ſon bataillon de belles,
Aux yeux fendus, aux bouches de corail,
De ſes langueurs compagnes trop fidelles.
Voilà comment un eſprit peu rangé
Juge & décide en tout par préjugé.

Dès qu'on apprit dans Rome catholique
Le trifte fort qu'effuya le croiffant,
Rezzonico, le Pape alors régnant,
Et du Mufti zélateur fanatique,
En fut faifi d'une terreur panique,
Et telle enfin que fi lors fur le champ
La foudre avait brûlé le Vatican.
" Hélas ! hélas ! fort cruel, fort inique !
„ Ce défarroi eft un tour diabolique,
„ Dit le faint père ; il faut inceffamment
„ Faire expofer notre faint facrement."
Le lendemain proceffions fe firent,
A mille autels grandes meffes fe dirent,
Et dans l'ardeur qui le peuple animait,
Il priait Dieu de bénir Mahomet.
Pour le dervis s'intéreffait l'évêque ;
On confondait et la Vierge et la Mecque,
Et dans les murs de la fainte Sion,
N'étaient que pleurs et défolation.
Rome prétend que la douleur amère
Du contre-coup qui frappa le bateau.
Ou la nacelle où jadis rama Pierre,
En épuifant les forces du faint père,
Vous le coucha tout pleurant au tombeau.
Mais en Pologne, ô Dieu ! qu'on vit de larmes
Couler des yeux des bons confédérés !
Tout ébaubis & les cœurs déchirés,
Leurs mains allaient laiffer tomber les armes.
" Se peut-il donc qu'on traite comme nous
„ L'amas nombreux d'un peuple formidable ?"
Se difaient-ils. " La peur les rendit fous:
„ Hélas ! jadis leur bras fut redoutable,
„ Quand ils venaient étriller nos aïeux :
„ Mais quand le Turc nous devint fecourable,
„ Le Ruffe ardent, & plus que lui fougueux,

„ L'a

„ L'a diſſipé comme les grains de ſable
„ Que pouſſe et chaſſe un vent impétueux. "
Plus conſternés paraiſſaient en Hongrie
Les palatins cachés dans Epérie.
Le Pulawsky, la Vierge et Czenſtochow,
Dréwitz joué, traité comme un badaud,
Etaient, hélas! rayés de leur mémoire.
Car chez nous tous, c'eſt choſe trop notoire,
Le bien paſſé le cède au mal préſent.
Ni plus ni moins, dans ce danger preſſant,
On conſultait, que reſte-t-il à faire?
Quel parti prendre? On plaignait ſa misère;
Mais aucun d'eux ne dit ſon ſentiment.
Pour Stanislas, tranquille à Varſovie,
Tout doucement réfléchiſſant en ſoi,
Diſait ſouvent, on ſe bat bien pour moi
Aux bords du Nieſter et dans la Moldavie;
Ces bons Ruſſiens pour moi donnent leur vie;
Ainſi je ſuis et je reſterai Roi.

Fin du quatrième Chant.

CHANT CINQUIEME.

Au nom de roi, de potentat, de maître,
Chacun ſe dit : Ah ! que je voudrais l'être !
Eh ! pauvre ſot, de la grandeur frappé,
Si tu l'étais, tu viendrais à connaître
Combien l'erreur et l'éclat t'ont trompé :
Et que ferait-ce, un jour, ſi ſur le trône
On ſurchargeait ton chef d'une couronne ?
En ſerais-tu plus gras et mieux nourri,
Plus grand buveur, plus vigoureux mari :
En ſerais-tu plus ſain pour ta perſonne ?
Ami, crois-moi, les hommes ſont égaux :
Dans chaque état, par un juſte mélange,
Chacun éprouve, et ce n'eſt choſe étrange,
L'alternative et des biens et des maux.
Qu'importe donc ſous quel différent maſque,
Sous la couronne, ou la mitre ou le caſque,
Un ſort cruel, inconſtant et fantaſque
Change cent fois ſes bienfaits en rigueurs ?
C'eſt même joie, ou ce ſont mêmes pleurs.
Qui te connaît ? qui ſait que tu reſpires ?
De ton état l'heureuſe obſcurité
Te dérobant à la malignité,
Ne permet pas qu'en vers on te déchire ;
Mais pour les chefs d'un grand et vaſte empire,
Ce ſont de bons et de friands morceaux ;
Tu vois ſur eux fondre tous les corbeaux,
Tous les mandrins, barbouilleurs de ſatire.
Un roi s'en fâche et maudit ces marauds ;
Dans ta chaumine, à table, on t'en voit rire.
Tu peux ſavoir quels ſont tes vrais amis ;
Sans intérêt, voiſin ou parent t'aime.
Mais pour un roi, c'eſt un obſcur problême.

Il voit chez lui des courtifans foumis,
Dont le faux zèle et le foin l'importune;
Qui fans l'aimer, adorent fa fortune.
Ces fouverains enviés, critiqués,
N'ont jamais vu que vifages mafqués.
Vois-tu ce chêne éleve dans les nues,
Au front fuperbe, aux branches étendues?
Un vent l'abat et brife fes rameaux;
Tandis qu'aux bords des lacs et des ruiffeaux,
Des aquilons les forces confondues
Ont refpecté les fragiles rofeaux.
Tel eft le fort de la grandeur humaine.
N'écoute plus la voix d'une firène
Qui pour t'outrer contre un commun deftin,
Veut t'éblouir par la pompe mondaine.
Fais comme Ulyffe, et pourfuis ton chemin.
Tout eft égal, je le répète en vain.
Si tu gémis quand la douleur te peine,
Egalement la fièvre et la migraine
Font grelotter le corps d'un fouverain.
S'il a la goutte; aux membres qu'elle enchaîne;
Il fent autant de douleur et de gêne
Que Phalaris, inventeur inhumain,
En fit fouffrir dans fon taureau d'airain.
L'âge pefant rend fon ame engourdie,
Et pour finir l'illuftre comédie,
La Parque arrive, et d'un coup de cifeau,
Tout comme toi, me le couche au tombeau;
Mais fi tu crois que ce difcours immole
La vérité rigide à l'hyperbole,
Vois, examine, et fixe ici tes yeux
Sur Stanislas, trifte Roi de Pologne,
Chargé d'ennuis, accablé de befogne.
Vois fi ton cœur peut l'appeler heureux.
De fes foyers un affaffin barbare

La nuit l'enlève, et par un bonheur rare
Il ſe dérobe à ſes bras furieux.
Ah ! mon bon Roi, moi-même je m'accuſe ;
Je t'ai par fois traité trop durement.
J'en ſuis contrit. Mon impudente Muſe
Te déchira de ſon ſtyle mordant.
Oui, j'en reſſens componction très-grande.
Je veux partir, je veux inceſſamment
A Czenſtochow faire honorable amende.
Il ne faut point, dans de frivoles jeux,
En folâtrant frapper les malheureux.
Mais ce bon Roi, ſur le trône peu ferme,
De ſes malheurs n'a pas atteint le terme.
Le fait eſt clair, car tous ces grands magnats,
Ce vil conſeil compoſé de Midas,
N'ont d'autre but au château d'Epérie
Que de troubler et ruiner leur patrie,
Quoique d'ailleurs accablés d'embarras.
Le déſarroi du Turc en Moldavie,
Sa fuite enfin, ſa longue léthargie,
En les privant du plus ferme ſoutien,
Les laiſſait là, ne tenant plus à rien.
S'élève alors Monſieur de Cracovie,
Pontife ardent, mais plein de prud'hommie,
Comme en ſurſaut ſortant d'un long ſommeil,
Il parle ainſi : " Pour le bien de l'Egliſe,
„ Voyez de quoi ma bonne ame s'aviſe :
„ Sur tous les points ſuivez donc mon conſeil :
„ Dans nos malheurs la ferveur eſt de miſe ;
„ Invoquons tous notre Divinité,
„ Et qu'on implore à grands cris la Sottiſe.
„ De ſon palais entendant nos clameurs,
„ Elle viendra pour eſſuyer nos pleurs."
Au même inſtant, un chacun à ſa guiſe,
Et de prier et de ſe proſterner,

Et tant on fit, que non fans s'étonner,
Elle arriva par un gros vent de bife,
Et lourdement prit place au milieu d'eux.
" Que vois-je ici! Dieu, quelle eft ma furprife!"
S'écria-t-elle. " O Polonais fameux!
„ Pourquoi vous vois-je et craintifs et peureux?
„ Je veux qu'enfin le fort vous favorife,
„ Qu'à votre tête un guerrier valeureux
„ Ecrafe ici ces Ruffes orgueilleux.
„ J'ai des dévots, j'ai ce fameux Soubife,
„ Et cent héros adorés des Français,
„ Si renommés par tant de nobles traits:
„ Rosbach, Créfeld font retentir leur gloire,
„ Et Villinghaufe, et Minden et cent lieux
„ Sont les témoins qui fondent leur mémoire,
„ Dont les échos s'élèvent jufqu'aux cieux."
" Que dit-on là? Quel affront, quelle injure!"
Dit Pulawsky; mais Zaremba murmure,
Gronde tout bas, marmotte entre fes dents:
" Point de Français ne veux pour commandant."
Mais Oginsky, qui de loin tout écoute,
S'écrie en feu: " Saint Roch! quoi qu'il m'en coûte,
„ Je ne veux pas que les Français céans
„ Triomphent feuls de ces gueux diffidens,
„ Et de ce Roi que nous donna le Ruffe."
Le fier orgueil, la colère et l'aftuce
Couvrent fon front d'une noble rougeur.
Mais la Sottife encor un brin émue,
Que ces brutaux l'euffent interrompue,
Reprit ainfi, d'un ton de dictateur,
Son beau difcours tout rempli de chaleur,
Et dans un goût vraiment académique.
" O Polonais! ô race catholique!
„ Se pourrait-il que jamais de vos jours
„ Vous n'euffiez lu le bon père Bouhours?

„ Oui, ce Bouhours, c'était un grand oracle.
„ Il dit très-bien que c'eſt un vrai miracle,
„ Qui même encor dans nul temps ne ſe vit,
„ Que hors des lieux que renferme la France
„ Un pauvre humain puiſſe avoir de l'eſprit.
„ Paris en eſt le magaſin immenſe.
„ Cherchons-y donc l'eſprit et des héros
„ Dont nous manquons pour redreſſer nos maux. "
Elle ſe tut. On ſe chamaille encore.
Ce premier feu doucement s'évapore,
Et comme on voit s'éclaircir l'horizon,
Lorſqu'un brouillard s'affaiſſe après l'aurore;
Ainſi nos gens à cervelle de plomb,
De la Sottiſe adoptant la raiſon.
Les palatins, remplis de déférence,
Sont tous d'accord; Wilorsky pour la France
Part, va chercher le phénix des guerriers.
Choiſeul régnait; avide de lauriers,
Il en cueillit dans Avignon, en Corſe;
De toute intrigue et l'auteur et l'amorce,
Fou plein d'eſprit, qui du ſein des plaiſirs
Gouvernait tout au gré de ſes deſirs.
  " Ah! Wilorsky, dit-il, quelle inſolence,
„ Qu'un Gallizin, ſans m'en parler d'avance,
„ Sans en avoir de moi permiſſion,
„ Battre le Turc, mette en confuſion
„ Nos alliés, le Viſir et ſa troupe,
„ Et vous les frotte en face comme en croupe!
„ J'ai réſolu, pour en tirer raiſon,
„ De vous donner Vieumenil, le Baron.
„ Cet étrilleur étrillera le Ruſſe,
„ Et rabattra cet orgueil, cette aſtuce
„ Dont m'a choqué ce peuple fanfaron. "
  " Ajoutez donc, Seigneur, je vous conjure,
„ De bons louis en nombreuſe meſure,

„ Dit Wilorsky , pour combler vos bienfaits ;
„ Car pauvres ſont nos héros polonais. "
" Oui, dit Choiſeul, qu'on paye ce Polaque,
„ Brouillons le monde et que tout ſe détraque,
„ Plus brillera Choiſeul et les Français. "
Vieumenil part, ſes aigrefins le ſuivent,
Et de badauds des bataillons arrivent;
Peuple inſenſé, qui ſans ſavoir pourquoi
Veut à Landskron combattre pour ſon roi.
En attendant dans la Lithuanie
Oginsky veut prévenir les Français,
Et de la fleur de ſes gueux polonais
Il y raſſemble une troupe choiſie.
Il parle ainſi : " Mes vœux ſont exaucés ;
„ Sur Oginsky tous les yeux ſont fixés :
J'occupe ſeul la prompte Renommée ;
„ Des vieux héros, par mes faits éclipſés,
„ Les noms vantés s'en iront en fumée. "
Lui, Pulawsky, le brave Zaremba,
Qui pour buveur d'eau jamais ne paſſa,
S'en vont chercher de grandes aventures,
Dangers nouveaux, combats, coups et bleſſures ;
Vrais chevaliers Don Quichottes errans,
Ils prennent tous des chemins différens.
Pulawsky veut ſurprendre Cracovie ;
Il va gaiement ; ſon ardeur eſt ſuivie.
Le Ruſſe était le maître en cet endroit.
(On ne fait pas toujours ce qu'on voudrait.)
En s'approchant, le feu part de la place.
Confédérés, c'eſt fait de votre audace ;
A demi-morts vous fuyez de ce lieu.
Leur conducteur déclamait d'un ton grave
En ſe ſauvant : " Le Polonais eſt brave
„ Quand l'ennemi ſur lui ne fait point feu ;
„ Mais quand il tire, ah ! ſacré jour de Dieu !

„ Le ſifflement ſi diſcordant des balles,
„ Des gros boulets les maſſes infernales
„ Brutalement ont dérangé mon jeu. ”
Mais pour combler cette méſaventure,
Il y perdit le ſacré goupillon,
Cet étendard, ce vrai palladion.
O quel préſage! ô quel funeſte augure!
Le ſchiſmatique en eſt maître en ce jour;
On en fera trophée à Pétersbourg.
Le Pulawsky, après ſa fuite prompte,
En maudiſſant Mars, le Ruſſe et l'amour,
Dans quelque bois s'en va cacher ſa honte.
Mais Oginsky, qui n'en tint aucun compte,
Se mit aux champs; non loin de cet endroit
Où gît ſa troupe, une forte eſcouade
De preux Ruſſiens en ce moment paſſait,
Et d'Oginsky pas un mot ne ſavait.
Tout auſſitôt il leur donne une aubade;
Il les ſurprend par un de ces haſards,
Auteurs obſcurs d'un jeu du ſort bizarre.
Sitôt qu'il vit ſes ennemis épars,
En admirant une action ſi rare,
Tout humblement l'animal ſe compare,
Sans en rougir, au premier des Céſars.
Mais à Grodno, Suwarow, plein de rage,
Se préparait à bien venger l'outrage
De ſes guerriers trop promptement ſurpris;
Oginsky lui donna cet avantage;
Tout vain encor, de ſes ſuccès épris,
Pour les Ruſſiens n'ayant que du mépris,
Il va fourrer ſa troupe en un village,
Où tout pilla, s'enivra, viola:
Perſonne aux champs ne criait, qui-va-là?
Quand la nuit vint, tout dormit en ſilence,
Sans garde enfin, ſans ſoins, ſans vigilance.

Le Suwarow avait tout projeté,
Et dans l'horreur de cette obſcurité
De ſa bourgade il force les barrières.
Dieu! quel réveil pour les confédérés,
Qui étourdis, de la veille enivrés,
A peine avaient entr'ouvert les paupières,
Qu'on les échine à grands coups d'étrivières!
En un moment on prit tous ces pendards:
Un ſeul s'échappe en ce danger extrême,
Ce fut... et qui? le premier des Céſars.
Tout en fuyant, conſterné, le teint blême,
Entrelardant la plainte et le blaſphème,
Et maudiſſant la Vierge et les haſards,
Il ſe diſait triſtement en lui-même:
" C'eſt donc ainſi que j'ai ſu prévenir
„ Ces chiens français qui bientôt vont venir?
„ On m'aurait pris comme on prend une poule,
„ Si je n'avais d'excellens éperons.
„ La république enfin tombe et s'écroule,
„ Pourrai-je, hélas! ſurvivre à tant d'affronts?"
Et cependant le Ruſſe en Moldavie
Frottait auſſi les Ottomans alors:
Deux fois ſur eux ſa main appeſantie,
Leur fait ſentir ſa valeur, ſa furie;
Et du Danube ils repaſſent les bords.
Que de revers pour de ſi grands efforts!
Brave Oginsky, conſolez-vous du vôtre;
Car un malheur ne vient jamais ſans l'autre.

Fin du cinquième Chant.

CHANT SIXIEME.

QUAND d'Oginsky je rappelle la fuite,
Je ſens en moi la douleur qui m'agite;
Mon tendre cœur eſt contrit, reſſerré,
Des maux ſoufferts par ce confédéré.
Que deviendra le culte catholique,
Sans défenſeurs contre un bras ſchismatique?
Ce Mahomet, du Saint Père l'appui,
N'a qu'en fuyant ſu combattre pour lui.
Du Ruſſe heureux la troupe hyperborée
Opprimera la Pologne éplorée.
Je vois déjà les couvens pollués,
Et les ſaints lieux pillés et violés,
A nos nonnains la chaſteté ravie,
Le fils de Dieu qu'un Ruſſe cocufie.
Hélas! comment prévenir ces malheurs?
Comment ſécher la ſource de mes pleurs?
Recourons donc aux vœux, à la prière.
« Chargé d'un ſac et couvert de pouſſière,
» A vos ſaints pieds j'étale mes douleurs;
» Je vous implore, ô Vierge! ô bonne mère!
» Reconfortez votre cher Oginsky,
» Et Zaremba, ce guerrier débonnaire."
« Madame, ô vous! je vous implore auſſi
» Pour le Polaque et pour la ſainte Eglife,
» Protégez-nous, ſecourable Sottiſe;
» Je recommande à vos ſoins Pulawsky,
» La belle encor que ſon cœur aime, et qui
» Peut ſoulager parfois ſa paillardiſe.
» Car vous ſaurez que les plus grands guerriers,
» Si vous fouillez leur hiſtoire ſecrète,
» Ont tous unis l'amour de la fillette
» Au noble amour de cueillir des lauriers.

„ On ſait de quoi la médiſance taxe
„ Le grand Eugène, et le Comte de Saxe:
„ Mais ſur ce fait, c'eſt vous en dire aſſez,
„ Si je vous touche et ſi vous m'exaucez."
Quittons les cieux et retournons ſur terre,
Séjour des ſots, des fous et de la guerre.
Avec grand train, grand bruit et grand fracas,
De nos Français les héros arrivèrent.
De leurs hauts faits eux-mêmes ſe vantèrent;
Qui les en crut, fit d'eux un très-grand cas.
A leur abord, ce qui dut les ſurprendre,
C'eſt qu'ils parlaient ſans qu'on pût les comprendre.
S'ils s'étaient tus, ç'aurait été ſéant;
Mais aux Français c'eſt choſe trop fâcheuſe;
Leur langue allait comme un moulin à vent,
Quand des autans la fougue impétueuſe
Tourne avec bruit ſon aile ingénieuſe,
Et quelquefois la briſe en la tournant.
A leur babil, à leur diſcours honnête,
Le Tovargis en ſecouant la tête
Ne répondait qu'en leur teſticotant
Son dur jargon, que perſonne n'entend:
Nos étourdis quelques jours s'en moquèrent,
Bientôt après s'en impatientèrent.
Entre eux étaient de ces bouillans cerveaux,
Que les ardeurs du ciel de la Provence
Avaient brûlés, des Bretons vifs et chauds,
Quelques Picards têtus à toute outrance,
Des Béarnais venus de ces coteaux
Que la Garonne arroſe de ſes eaux.
Le plus mutin hardiment leur propoſe,
De retourner aux lieux qu'ils ont quittés.
" Pour ces faquins faudra-t-il qu'on s'expoſe?
„ Sans nous comprendre ils nous ont écoutés:"
C'était l'avis de Monſieur de Maloſe.

Dervieux d'abord l'approuve & lapplaudit :
Il ajouta : " Dans cette infame terre
„ Où nous n'avons ni filles , ni crédit ,
„ Que ces marauds s'échinent à la guerre ,
„ Car chez ces gueux tout me choque et m'aigrit ;
„ Allons plutôt aux lieux où le derviche
„ Criant Alla raſſemble ſon bercail.
„ D'honneurs pour nous le Turc ne ſera chiche ,
„ Et nous aurons chacun notre ſérail. "
Ces fous allaient cheminer vers la Thrace ,
Légérement chargés de leur beſace ,
Si par bonheur Monſieur de Vieumenil ,
Sachant comment le diable les tracaſſe ,
N'eût à temps ſu prévenir le péril.
Tandis qu'en feu leur Mentor les gourmande ,
Hors de Landskron était rumeur fort grande.
Le Tovargis , le Pacolet qui fuit ,
Augmente encor le tumulte et le bruit.
Comme en automne on voit le lièvre agile ,
Tranſi d'effroi , ſe ſauver de la dent
D'un lévrier qui le fuit en jappant ;
Dans un taillis il trouve ſon aſile ,
Et ſauve ainſi ſes jours en ſe oachant :
De même alors , plein de peur puérile ,
Le Polonais à courir plus habile ,
N'était plus vu de ſon fier pourſuivant.
C'eſt Branicky dont la troupe royale
A joint During , Bibikow et Dréwitz ;
Ils font ſonner tous trois d'un même avis
Des durs combats la fanfare infernale.
Tous nos Français prompts , vifs , impétueux ,
Sont tranſportés d'une ardeur martiale ,
Courent par-tout chercher un bucéphale ,
Un genet propre à combattre ſous eux.
L'un trouve un âne , un autre une haridelle ;

Le temps eſt court, les momens précieux ;
On prend ſans choix l'animal, on le ſelle,
Monte deſſus, galoppe par les prés,
Suivi de près par les confédérés.
Le Tovargis et le brutal Panſerne,
A contre-cœur ſuit ces bouillans Français.
Quand Dréwitz vit ce gros de Polonais :
" Ce ſont, dit-il, des lièvres que je berne ;"
Il fait lâcher quelqu'un de ſes canons,
Et la terreur ſe met dans nos félons.
Braves guerriers, un boulet vous conſterne.
Le bruit tonnant du ſalpêtre enfermé,
Qui ſort d'un tube et s'exploite enflammé,
A tout Polaque était antipathique ;
Mais plus encor quand les échos des monts,
En répétant cette horrible muſique,
La redoubloient par leurs lugubres ſons.
Le Vieumenil vainement les raſſure.
C'en était fait, la louange ou l'injure
Ne pouvaient plus dès-lors les retenir.
Nos aigrefins criaient outre meſure :
" Marchons au Ruſſe, il faut le prévenir."
Mais loin d'agir, d'avancer par l'attaque,
Pour s'éloigner manœuvrait le Polaque :
Ses eſcadrons, ſes rangs ſont éclaircis.
De ce moment profita le Coſaque ;
Il les chargea, ſe ſauvant tout tranſis.
Dieu ! qu'il y eut de balafrés, d'occis !
De nos Français, qui ne voulaient les ſuivre ;
Les tout derniers par les Ruſſes ſont pris.
Au déſeſpoir ils ne pourront ſurvivre ;
Leur ſort ſera celui des priſonniers ;
Ils vont aller peupler la Sibérie ;
Onques n'y fut eſprit, galanterie.
Là de leurs pleurs arroſant leurs lauriers,

On les fera chaſſeurs de zibeline,
Pour vous fourrer, boïards de Catherine.
Et cependant Monſieur du Vieumenil,
A fort grand'peine échappé du péril,
S'était ſauvé devers le mont Carpate,
Donnant au diable et Ruſſien et Sarmate.
Pour Zaremba, le pillard Pulawsky,
Sont comme un aſtre en ce jour obſcurci.
Pour s'étourdir ſur la bagarre étrange,
Ils vont noyer leur douleur dans le vin.
O cœurs pétris et de boue et de fange!
Quoi! tant de honte et ce fichu deſtin,
Seront de vous oubliés dès demain?
Juſte en ce temps, de la Lithuanie
(De ce duché par Suwarow conquis,
Où l'on a vu des guerriers étourdis
Battans, battus, chargés d'ignominie,)
Revient ſant bruit l'orgueilleux Oginsky;
Non pas de l'air dont on donne un défi,
Mais réveur, triſte, et l'ame encor chagrine.
Il parut tel dans ſon accablement
Que le mâtin chaſſé d'une cuiſine,
Serrant la queue et hurlant en fuyant.
Quand il apprit des Français l'aventure:
“ Je ne ferai donc pas dans la nature,
„ Le ſeul, dit-il, qu'un ſort malencontreux
„ Perſécute; et ſi j'en ſouffre l'injure,
„ Ces étrangers ne ſont pas plus heureux. ”
Leur déſarroi l'adoucit, le conſole,
Du ſort cruel dont ſon cœur ſe déſole,
De ſon malheur il a des compagnons:
Pauvres humains! voilà de vos raiſons.
Revers d'autrui l'élèvent, le ſoutiennent.
Le cœur et l'ire auſſitôt lui reviennent,

Et derechef ſous les drapeaux de Mars
Il veut combattre et tenter les haſards.
“ Venez, venez, dit-il, braves Panſernes,
„ Vous Tovargis, vous guerriers ſubalternes,
„ Aux champs d'honneur le premier des Céſars
„ Dirigera votre ardeur carnaſſière. ”
On ſuit ſes pas, mais c'eſt en gémiſſant.
Devant Landskron un gros tas de pouſſière,
En tourbillon juſqu'aux cieux s'élevant,
Parut de loin une troupe guerrière,
Qui bien en ordre avançait lentement.
“ Donnons deſſus, nous aurons la victoire, ”
Crie Oginsky; mais qui pourra le croire?
Ces ennemis c'étaient de gros moutons,
Que des marchands, voiſins de ces cantons,
Menaient pour vendre à la prochaine foire.
Nos Polonais, ſans faire de façons,
Tombent deſſus et vous tournent en fuite
Ce beau troupeau, font priſonniers l'élite,
Et tout gaiement s'en retournent chez eux,
En ce grand jour au moins victorieux.
Mais Oginsky laiſſait pendre l'oreille;
Il ſentoit trop en ce moment fâcheux,
Que ce beau coup n'était grande merveille.
De ces revers qu'à Rome on apprenait,
L'Egliſe en corps pleurait et s'affligeait.
“ Ce n'eſt aſſez que l'encyclopédiſte,
„ Le philoſophe, incrédule ou déiſte,
„ Sapant nos murs, ait pu les ébranler,
„ Et que jadis Luther en fit crouler
„ Un large pan; le Ruſſe encor perſiſte
„ (Se diſoit-on) à renchérir ſur eux:
„ Et la raiſon, en horreur au papiſte,

„ Eclairera donc enfin nos neveux ? "
Du paradis le geolier, ou le fuiffe
En vain des cieux implorait la juftice;
Il ignorait encore que le Démon,
Du bon Ignace empruntant la figure,
Etait l'auteur de la confufion
Qui t'agitait, Confédération.
Si le Saint Père avait fu tout de fuite
Ce maudit tour que fit l'efprit malin,
Au grand jamais c'était fait du jéfuite;
Mais Saint Xavier, qui craignait ce deftin,
Empêcha bien par fa rufe bénite,
Qu'alors Sa Sainteté n'en fût inftruite.
Mais mon lecteur fait et connaît bien mieux
Tous les refforts de ces faits merveilleux;
Que le Démon, la Vierge et la Sottife
Sont les auteurs de ce brouillamini.
Tandis qu'il dure et que l'ordre eft banni,
Partout, hélas! on pille, on dévalife
Manant, feigneur, ou pourceau de l'Eglife.
C'en était fait de ces vaftes Etats,
Si l'on avait plus long-temps par bêtife,
Continué les meurtres, les combats.
Mais la raifon et la philofophie
Avaient encore d'illuftres partifans;
Et chez le Scythe, au fond de la Ruffie,
La fouveraine adorée et bénie,
Du haut du trône écoutait leurs accens.
Elle fentit fa grande ame touchée
De tant de maux que fouffrait l'univers;
Elle en gémit, elle en était fâchée,
Et veut enfin terminer ces revers.
Mais connaiffant le mal et le remède,

Elle appela la Paix du haut des cieux:
" Divine Paix, viens, dit-elle, à mon aide."
La Paix l'entend, et sans autre intermède,
Pour Catherine elle quitta les Dieux.
En descendant sur terre, elle est choquée
Que tant de fous l'aient si fort détraquée.
Elle s'apprête à soulager les maux
Qu'impudemment ont faits tant de marauds,
De saints maudits, de vierges et de diables:
Servir les uns, et fouetter les coupables.
Elle commence en remettant d'abord
Et Catherine et Mustapha d'accord,
Et puis venant à Monsieur le Sarmate,
Toujours rossé, mais qui toujours se flatte;
Elle harangue ainsi les Palatins:
" Ouvrez les yeux, le Diable vous attrape:
„ Car vous avez à vos puissans voisins,
„ Sans y penser, long-temps servi la nappe.
„ Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
„ Que ces voisins partagent le gâteau.
„ Tels sont les fruits de votre extravagance,
„ De vos complots, enfans de la démence.
„ De cette paix donnée à des vaincus,
„ Consolez-vous dans les bras de Bacchus.
„ Pulawsky, vous, allez * * * *:
„ Que la donzelle auprès du châtelain,
„ Pudiquement retourne dès demain.
„ Pour Zaremba, qu'il rame à la galère;
„ Et vous, Monsieur l'évêque de Kiow,
„ Vous, promoteur dévot de la Sottise,
„ Respectez plus, vous, l'Etat et l'Eglise,
„ Et pour raisons pensez à Smolenskow."
" Fier Oginsky, quittez-moi cette écharpe,
„ Qui n'est pour vous, mais pour les fils de Mars;
„ N'imitez plus le premier des Césars;

„ Mais en David jouez-moi ſur la harpe. "
Elle finit. Frappé de ſes accens,
Chacun s'en fut ; enſuite en peu de temps
Dans le public de nouveautés avide,
Tout occupé de leur fuite rapide,
On oublia ces grands événemens.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

La Guerre des Confédérés.

Fin de la Table des matières.

